54213/B
Vol. 1

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/b22038930_0001

COURS ÉLÉMENTAIRE

DE

MALADIES DES FEMMES.

On trouve chez le même Libraire :

PRINCIPES DE PHYSIOLOGIE, *ou* Introduction à la Science expérimentale, physiologique et médicale de l'homme vivant, par C. L. DUMAS, de l'Institut national, professeur d'anatomie et de physiologie à l'école de médecine de Montpellier, membre de plusieurs sociétés savantes et littéraires, &c. 3 vol. *in*-8°, avec figures et tableaux, brochés, 15 fr.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DE PHYSIQUE, présenté dans un ordre nouveau, d'après les découvertes modernes, par A. LIBES, professeur de physique aux écoles centrales de Paris, et membre de plusieurs sociétés savantes. *Paris*, an 10, 3 vol. *in*-8°. très-bien imprimés et ornés de beaucoup de planches, brochés, 18 f.

LES ÉLÉMENS DE CHIMIE, de Chaptal, troisième édition, 3 vol. *in*-8°. brochés, 12 fr.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DE CHIMIE, par LAVOISIER, avec ses Opuscules chimiques et physiques, troisième édition, augmentée d'environ un tiers. *Paris*, 1801, 3 forts vol. *in*-8°. figures, brochés, 15 fr.

DE LA MÉDECINE OPÉRATOIRE, *ou* des Opérations de chirurgie qui se pratiquent le plus fréquemment, par SABATIER. *Paris*, 1796, 3 vol. *in*-8°. édition de l'auteur, brochés, 15 fr.

COURS ÉLÉMENTAIRE

DE

MALADIES DES FEMMES,

OU

Essai sur une nouvelle Méthode pour étudier et pour classer les Maladies de ce sexe.

Par Joseph-Marie-Joachim VIGAROUS,
Professeur à l'Ecole de Médecine de Montpellier, Médecin en chef de l'Hospice d'humanité, de la Société libre d'Agriculture du département de l'Hérault, de la Société médicale d'Emulation, etc.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez Deterville, Libraire, rue du Battoir, n° 16.

An x — 1801.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A

JEAN-ANTOINE CHAPTAL,

Professeur de Chimie à l'Ecole de Médecine de Montpellier, Membre de l'Institut national de France, &c. &c.;

MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

C'est moins à l'homme en place, qu'à un collègue, à un ami, que cet Écrit est dédié.

Puisse cet hommage, libre et désintéressé, être aussi agréable pour son cœur, qu'il est consolant pour les amis des sciences et des arts de leur voir prodiguer les encouragemens de tout genre, par celui qui, avant de parvenir au poste éminent qu'il occupe, les cultivoit lui-même avec tant de succès.

J. M. J. Vigarous.

PRÉFACE.

En publiant cet Ouvrage, je cède aux vives instances et aux pressantes sollicitations des élèves de l'Ecole de Médecine de Montpellier; il fut entrepris pour leur instruction : il est l'extrait des leçons publiques que j'ai données pendant plusieurs années ; il devenoit leur propriété. Sans doute, le suffrage d'un nombre de jeunes gens, recommandables par une foule de talens distingués, et sur-tout par leur amour pour la science, étoit fait pour me flatter ; mais peut-être aurois-je résisté, peut-être ne me serois-je pas rendu à leurs vœux, sans le desir extrême de leur être utile, sans cette inquiétude naturelle à tous les hommes, qui les porte à répandre, à propager des vues nouvelles, lorsqu'ils les croient propres à avancer la science qu'ils professent.

J'étois mécontent et peu satisfait des systêmes reçus sur la classification nosologique des maladies des femmes, en maladies des filles, des femmes mariées, des femmes en

couche, des veuves, &c. Les circonstances sous lesquelles on les avoit réunies, étoient trop étrangères aux maladies elles-mêmes, pour entrer comme élémens dans un système classique bien entendu. Je ne voyois que des matériaux épars, des observations isolées, sans liaison et sans aucun rapport intime qui les réunît en corps de doctrine.

Sous ce rapport, je ne pouvois pas suivre, dans ma méthode d'enseignement, la route déjà tracée; je ne pouvois pas admettre une division atteinte d'un vice radical, si peu propre à nous conduire à des connoissances exactes, et incapable de servir de base à des recherches ultérieures.

Il devenoit donc nécessaire d'établir une nouvelle méthode, qui classât les phénomènes dans un ordre naturel, qui les ramenât, d'une manière invariable, à un petit nombre de points fondamentaux, qui servît enfin à rattacher toutes nos idées à des bases dont l'existence fût indépendante des variations et des diverses circonstances de la vie.

Sans contredit, la découverte de quelques vérités utiles recule les bornes de la science, en ajoutant des faits nouveaux à la somme des faits déjà connus. Mais n'est-ce pas lui rendre un service non moins important que d'arranger ces faits dans un ordre convenable, et de manière à ce qu'ils se prêtent un mutuel appui ? Que d'avantages une telle méthode n'offre-t-elle pas, et pour l'enseignement, et pour l'étude ! Elle soulage la mémoire, elle applanit les difficultés, elle économise le temps ; semblable au fil d'Ariadne, elle guide les pas de l'élève, elle soutient sa marche chancelante, elle dirige ses travaux.

Voilà dans quel esprit et d'après quelles vues mon travail a été rédigé ; voilà les principaux termes du problême que je me suis proposé de résoudre. Je ne me flatte pas d'avoir complétement réussi, je conçois même la possibilité de mieux faire ; j'espère cependant que cet essai sera utile à la classe nombreuse de jeunes gens qui se destinent à l'art de guérir.

J'ai été conduit à mon système par le raisonnement suivant : l'homme et la femme, en tant qu'appartenant à l'espèce, éprouvent toutes les maladies qui attaquent l'organisation, les fonctions communes, et celles qui tirent leur origine des altérations dans la mixtion vitale des humeurs, avec cette circonstance, qu'il en existe de bien autrement intenses, réciproquement, dans l'un que dans l'autre; et ces différences sont dues au tempérament, à l'organisation intime et au genre d'occupations. Ainsi, dans l'homme, les affections bilieuses sont plus communes, plus vives et plus véhémentes; et dans les femmes, l'extrême abondance des sucs lymphatiques offre plus d'occasions aux affections pituiteuses de se développer avec une certaine énergie, et beaucoup de ténacité.

Ces différences essentielles que présentent les deux sexes dans les affections qui leur sont communes, se retrouvent marquées de traits bien plus caractéristiques encore dans les affections propres et particulières à chacun d'eux. Les parties sexuelles, les or-

ganes de la génération, leur forme, leur organisation, l'ordre des fonctions qu'ils sont destinés à remplir, la nature de ces fonctions, leur durée et leur permanence, en sont les causes bien manifestes.

Mais il existe un organe propre au sexe féminin, bien autrement actif qu'aucun de ceux qui furent donnés à l'homme. On connoît la puissance de la matrice; on sait avec quelle énergie elle réagit sur toutes les parties du corps. Van Helmont regardoit l'activité de la matrice comme la source de toutes les qualités physiques qui distinguent la femme. Hippocrate et Démocrite y plaçoient la cause de toutes les affections qui attaquent ce sexe d'une manière exclusive et particulière.

J'ai mis à profit cette idée d'Hippocrate, et j'ai conçu le projet de ramener toutes les maladies des femmes à cette source commune. L'exécution m'en a paru facile, en considérant la multitude de propriétés dont jouit la matrice, qui peuvent être lésées, et dont les unes existent en tout temps, d'autres

à diverses époques, quelques-unes n'existent qu'en puissance, et sont réduites en acte dans certaines circonstances seulement; en considérant l'étendue et l'importance des fonctions qu'elle est destinée à remplir, et le nombre de rapports qui la lient avec tous les autres organes.

J'admets donc comme point fondamental, comme base essentielle de mon système nosologique, que toutes les maladies qui attaquent exclusivement les femmes, proviennent des lésions plus ou moins graves, plus ou moins profondes de la matrice, soit que ces lésions frappent l'ensemble de ses facultés, soit qu'elles ne les frappent qu'en partie. De-là je m'élève à la considération des rapports principaux sous lesquels on doit envisager ces lésions, relativement aux facultés lésées.

On sait que l'action particulière de la matrice se réveille tous les mois, qu'il s'y fait un travail particulier, qu'elle entre en érection, que les mouvemens se dirigent sur elle, et

qu'il en résulte une évacuation sanguine, qui a reçu le nom de menstruation. Cette évacuation naturelle est sujette à éprouver des dérangemens de toute espèce, et j'établis sur cette connoissance une de mes grandes divisions, à laquelle je donne le nom d'*ordre général*, que j'intitule : *Des lésions de la matrice comme organe excréteur, comme émonctoire naturel.*

Le système utérin jouit d'une vitalité, d'une énergie considérables ; il exerce une très-grande influence dans toute la machine, au moyen des sympathies qui le lient aux autres systêmes d'organes Il est sujet à contracter une sensibilité vicieuse, un degré d'action extraordinaire, ou à les perdre tout-à-fait. Il en résulte une foule de désordres, dont la réunion compose le second ordre général, sous la désignation suivante : *Des lésions de la matrice comme organe vital.*

L'utérus est un viscère qui a une certaine capacité, de la consistance, de la pesanteur;

il est attaché, ou pour mieux dire, suspendu au moyen de ses ligamens et du tissu cellulaire, et sujet à se déplacer et à passer à travers les ouvertures sexuelles, lorsque ses attaches sont relâchées ou tiraillées outre mesure; c'est l'objet du troisième ordre général : *Des lésions de la matrice comme viscère contenu dans le bas-ventre, et sujet à des déplacemens.*

Enfin la matrice est un organe essentiellement destiné à recevoir le produit de la conception, à le développer, à le nourrir dans sa cavité, pendant un espace de temps assez long, et ensuite à en déterminer l'exclusion ou la sortie. Les dérangemens qui surviennent à ces importantes fonctions, donnent lieu à un grand nombre d'affections, qui sont rangées dans le quatrième ordre général, sous le titre : *Des lésions de la matrice, comme organe destiné à la génération, à la nourriture et à l'exclusion du fœtus.*

Par cette méthode simple et analytique,

je ramène toutes les maladies qui attaquent exclusivement le sexe féminin, à un petit nombre de points fondamentaux et pris dans la nature. Par un premier apperçu général, on voit qu'elles sont toutes du domaine de l'utérus ; et c'est une vérité incontestable que cet organe est la cause, l'occasion ou le siége de ces affections. Après cela, j'analyse, par la pensée, par une opération de l'esprit, les facultés qui lui sont départies, et j'en tire quatre grands rapports généraux, dont je forme tout autant de divisions sous le nom d'*ordres*.

Le mot *ordre* m'a semblé préférable à tout autre, parce qu'il exprime certains rapports d'origine, et désigne quelques traits de conformité, sans présenter l'idée d'une identité absolue. On dit, ce sont des fonctions, ce sont des phénomènes du même ordre, sans prétendre, pour cela, qu'ils ont des caractères identiques, mais parce qu'ils en offrent quelques-uns qui leur servent de liaison, et qui les rapprochent les uns des autres. Ainsi, dans la distribution classique

des affections du sexe féminin, j'ai rangé dans le même ordre celles qui réunissent le plus d'affinités, le plus de similitude, et qui se touchent, pour ainsi dire, par un plus grand nombre de points de contact.

La maladie est un mode d'existence des fonctions de l'économie animale, qui s'écarte plus ou moins des loix qui les régissent dans l'état de santé; elle ne se propage pas, elle ne forme pas un être absolument semblable à elle-même. Les maladies ne peuvent donc être rangées, distribuées par genres et par espèces, distinction qui devroit exclusivement appartenir aux êtres vivans qui se ressemblent sous tous les rapports quelconques, et qui se multiplient par voie de génération. C'étoit l'opinion du célèbre Daubenton, lequel avoit coutume de distinguer par sortes, tous les individus du règne inorganique. Ainsi, dans la distribution méthodique de nos affections morbifiques, le mot *ordre* est celui de tous qui me paroît convenir le mieux.

J'ai parlé des quatre divisions générales

prises dans les fonctions que l'utérus est destiné à remplir, et dans l'influence extrême qu'exerce cet organe sur l'économie animale. J'ai suivi la même marche pour les autres divisions et sous-divisions, ce qui donne à ce systême de la cohérence, de la liaison, et un ensemble précieux pour l'étude.

Cette méthode a cela d'avantageux, qu'on étudie et qu'on recherche les maladies de ce sexe dans des rapports directs avec la source d'où elles dérivent, au lieu de les étudier dans des rapports plus ou moins éloignés, tels que le mariage, le veuvage, la virginité, &c.

J'ai cherché à introduire dans la description des maladies, de l'ordre, de la précision, de la netteté. Je me suis quelquefois permis de décomposer l'être maladif et de le réduire dans ses termes les plus simples pour les examiner séparément. Cette manière des abstractions n'est pas, à la vérité, dans la nature; la maladie ne se présente ja-

mais à l'observateur avec ces caractères de simplicité. Mais pour la bien concevoir, pour en acquérir des notions exactes, pour en bien saisir tous les phénomènes, tous les états, toutes les conditions, cette marche analytique et sévère est on ne peut pas plus essentielle. Elle soulage singulièrement l'esprit et la mémoire ; elle présente les phénomènes dans l'ordre de leur succession, elle est surtout très-élémentaire.

Une autre manière de procéder, que j'ai constamment suivie dans la rédaction de cet Ouvrage, c'est que j'ai passé légèrement sur les objets de détail qu'on peut rencontrer dans les autres ouvrages qui traitent le même sujet ; mais lorsqu'il a été question de présenter des vues neuves et utiles, de discuter quelque point intéressant de doctrine, de rapprocher la pratique des anciens de celle des modernes, de faire appercevoir leur conformité, ou leur différence, je me suis un peu plus appesanti.

Enfin, j'ai tâché de répandre sur un sujet

déjà si intéressant par lui-même, tout l'intérêt dont il est susceptible, et à le rendre aussi élémentaire et aussi instructif qu'il peut l'être aux jeunes gens qui se destinent à l'art de guérir. Je serai bien dédommagé si mon Ouvrage peut contribuer à leur avancement.

COURS ÉLÉMENTAIRE

DE

MALADIES DES FEMMES.

INTRODUCTION.

Il devient extrêmement difficile de tracer une histoire exacte des affections nombreuses qui attaquent le sexe féminin, de les classer dans un ordre convenable, et de lier les faits de manière à en former un système complet qui en présente l'ensemble, et qui facilite l'étude d'une branche aussi importante de l'art de guérir. Cette matière a donné naissance à une foule d'ouvrages très-volumineux, où la vérité a été noyée dans une immensité de fatras et d'absurdités ; où souvent on a prêté à la nature des écarts qu'elle n'a jamais commis ; où, d'autres fois on a substitué à des choses positives des monstres, enfans de l'imagination en délire ; où, enfin, le préjugé, l'erreur et la superstition ont établi un vaste domaine.

Comment démêler la vérité au milieu de tant d'enveloppes ? Comment, à travers tant d'aspé-

rités, trouver un sentier capable de nous conduire au but où nous voulons atteindre? Dans une entreprise aussi difficile, une chose vient soutenir notre courage: c'est le sentiment de pitié que doit nous inspirer ce sexe malheureux. Cette manière d'envisager la condition des femmes, quoique diamétralement opposée aux opinions reçues parmi nous, est cependant vraie; et l'on n'auroit pas de peine à démontrer que réellement, au physique comme au moral, le sort des femmes ne soit digne de pitié. Car, depuis le rabbin, qui lui refuse une ame, le Mahométan, qui ne la considère que sous le rapport de ses plaisirs, le Sauvage, qui lui fait supporter les plus rudes travaux, jusqu'au Germain, qui en faisoit l'objet d'un culte religieux, jusqu'au Français, qui prétend lui donner le bonheur, par-tout l'être le plus intéressant est avili; par-tout l'être le plus foible est asservi aux caprices d'un sexe impérieux et vain. Chez nous, il faut en convenir, ses chaînes sont brillantes, nous avons soin de les couvrir de fleurs; mais elles n'en sont pas moins étroites.

Au physique, cette vérité est encore plus sensible; car indépendamment de toutes les misères qui affligent l'humanité, et qu'elles partagent, les femmes sont sujettes à une infinité de maux, qui tiennent au genre de leur organisation, qui tiennent à leur tempérament, qui tiennent à la nature des instrumens qu'elles ont reçus en partage,

et qui sont nécessaires à la conception, à la gestation, à l'accouchement, à la lactation, et à toutes les fonctions auxquelles elles sont destinées.

L'éducation, instituée pour leur bonheur, vient au contraire aggraver leur sort. Obligées de vivre sous l'empire de mille préjugés, auxquels la religion et nos institutions sociales ont donné le jour, à peine laissent-elles soupçonner leurs maux; et le plus souvent une pudeur mal entendue les leur fait dérober à notre connoissance. Hippocrate s'en plaignoit amèrement de son temps, et, depuis lui, tous les auteurs qui ont écrit sur cette matière, ont eu occasion de déplorer le même travers. Ces maux sont assez dangereux par eux-mêmes, quelquefois assez tenaces, et ils n'ont pas besoin d'être négligés; le silence des femmes sur ce point, leur retenue et leur extrême réserve, les aggravent toujours et les rendent souvent incurables.

Voilà, sans contredit, la difficulté la plus essentielle qu'ont eue à vaincre les médecins de tous les temps, dans la recherche des maladies du sexe; et certes, cette difficulté est grande, et presqu'impossible à lever, puisqu'elle tient à des préjugés que le temps n'a pu détruire, qui ont résisté aux déclamations des médecins, et que l'intérêt propre des femmes n'a pas anéantis tout-à-fait. C'est elle qui a enrayé les progrès de la doctrine médicale sur ce point; qui a fait, qu'à l'envi l'un de l'autre, grand nombre d'auteurs n'ont écrit que des fables;

quelques-uns, même des plus recommandables par leur mérite, sacrifiant à l'amour du merveilleux, dont toutes les têtes étoient enivrées de leur temps, ont infesté la science des contes les plus ridicules ; et, abandonnant la route tracée par Hippocrate, se sont laissé entraîner dans le vaste champ des erreurs populaires.

Aujourd'hui la bonne méthode de philosopher, introduite par Bacon dans l'étude des sciences, nous met à l'abri de pareilles foiblesses ; la raison a repris son empire, le prestige et le merveilleux ont disparu devant le flambeau de la philosophie ; et nous osons nous flatter qu'on ne fera pas à notre ouvrage le reproche, si mérité, adressé à quelques écrivains ; les faits y sont coarctés de manière à n'en admettre que de très-avérés. Nous allons donc entrer en matière, et traiter ce sujet avec toute la dignité dont il est susceptible. Nous disons avec dignité, car dans une matière si propre à allumer l'imagination ardente des jeunes gens, si propre à faire naître des idées obscènes, on ne doit se permettre aucune expression qui blesse la décence et les mœurs ; et si l'on se doit du respect à soi-même, on en doit sur-tout à la jeunesse.

Avant de nous livrer à l'étude des maladies du sexe, il est essentiel de donner un apperçu rapide de quelques points généraux de doctrine, qui leur servent d'introduction, et qui peuvent en éclairer la théorie et la pratique. Ainsi, par exemple, nous

examinerons succinctement, 1°. la différence des sexes, la nature du sexe féminin, et son objet final; 2°. la théorie des tempéramens en général; 3°. celle du tempérament des femmes en particulier; 4°. enfin, quelles sont les maladies communes aux deux sexes, et celles qui leur sont particulières.

De la différence des sexes ; de la nature du sexe féminin, et de son objet final.

Tout meurt, tout se décompose sur ce globe; et les êtres qui ont reçu la vie doivent tôt ou tard la restituer aux élémens. Telles sont les loix invariables de la nature, auxquelles nul ne peut se soustraire : telle est la condition des êtres vivans. L'homme, qui tient le premier rang dans cette classe, subit comme les autres la loi commune; et sa dépouille mortelle, il doit un jour la quitter. Mais avant d'arriver à ce terme, il est appelé à exercer un grand acte de puissance, et à remplir un objet final, qui devient, pour l'espèce, de la plus haute importance : c'est celui de sa propagation; par ce moyen, la nature, qui avoit refusé l'immortalité à l'individu, l'a accordée à l'espèce, qui, à travers la succession non interrompue de morts et de reproduction, se perpétue à l'infini.

Cette reproduction, tout le monde le sait, s'opère au moyen des sexes. Dans certains êtres, apparte-

nans au règne vivant, les sexes se rencontrent sur le même individu, comme, depuis long-temps, Aristote, Pline et plusieurs autres l'ont observé: tels sont la plupart des végétaux et quelques insectes; mais généralement, dans le règne animal, chaque sexe est réparti sur les individus. Le sexe consiste en certains organes particuliers, en certaines parties d'une conformation différente, qui distinguent le mâle de la femelle. Le concours de deux individus, mâle et femelle, est indispensable pour opérer la reproduction. Ce sont tout autant de points de doctrine incontestables, et qu'il suffit d'indiquer en ce moment, parce que je les ai suffisamment développés dans mes préleçons servant d'introduction à la Physiologie.

Ainsi donc, la succession des êtres vivans a été confiée à deux êtres bien distincts, bien séparés, en qui la nature a déposé des facultés dont la différence est facile à saisir. L'homme et la femme, qui, dans l'espèce humaine, sont chargés de la propagation, sont deux êtres dissemblables, qu'on ne sauroit assimiler sous des rapports absolument identiques, quoique certains écrivains aient eu cette folle prétention; ils ne tiennent l'un à l'autre que par des ressemblances d'organisation et par les autres rapports généraux de l'espèce. Hors de-là, l'homme et la femme sont des êtres bien distincts, qui ont chacun leurs passions, leurs mœurs, leur tempérament et leurs maladies.

Aristote a introduit, au sujet de la femme, une opinion bien singulière, et qui a trouvé des sectateurs. Ce philosophe prétend que la femme n'est qu'un homme manqué, une espèce de monstre, qui n'a reçu que l'impuissance, tandis que toute la puissance a été réservée au mâle. Il est difficile de se persuader qu'Aristote ait parlé sérieusement; et son assertion doit être considérée seulement comme exprimant certains rapports que l'homme possède à un degré plus éminent que la femme.

Cependant, on a voulu confondre absolument les deux sexes dans les parties qui servent le plus à les faire distinguer. Galien, dans son second livre *περι σπερματος*, ne met d'autre différence entre les parties génitales de l'homme et de la femme, que celles de la situation et du développement. Pour prouver que ces parties d'abord ébauchées dans le sac du péritoine, y restent enfermées, ou en sortent suivant les forces ou l'imperfection de l'animal, il a recours aux dissections de femelles pleines et de fœtus nés avant terme. On trouve la même hypothèse dans le traité de Galien *de usu partium*, et Avicenne l'a entièrement adoptée. Daubenton, après avoir remarqué la plus grande analogie entre les deux sexes, pour la sécrétion et l'émission de la semence, croit que la différence qu'on peut trouver dans la grandeur et la position de certaines parties, dépend de la matrice, qui est de plus dans les femmes que dans les hommes, et que ce viscère

rendroit les organes de la génération, dans les hommes, absolument semblables à ceux des femmes, s'il en faisoit partie.

Galien ne croit cependant pas que les hommes manquent de matrice ; il pense qu'en se renversant elle forme le scrotum, et renferme les testicules, qui sont extérieurs à la matrice ; il fait naître la verge d'un prolapsus du vagin, au lieu de la chercher dans le clitoris. Cette opinion de Galien a été embrassée par quelques anatomistes, et rejetée par un plus grand nombre d'autres, qui n'y ont trouvé qu'un faux air de ressemblance.

Enfin, il est des philosophes qui ont été jusqu'à assurer que la nature générative, dans chaque animal, s'efforce de produire un mâle, comme étant ce qu'il y a de plus parfait dans son genre ; mais que la nature universelle veut quelquefois une femelle, afin que la propagation, due au concours des deux sexes, perfectionne l'univers.

Je n'ai rapporté ces différentes opinions que pour en faire sentir l'absurdité. Quoi donc ! on veut asservir la nature à cette bizarrerie ; on veut commettre la reproduction des êtres à des conditions purement de hasard ; car la circonstance de force et de foiblesse, qu'on allègue pour la formation du mâle et de la femelle, auroit pu être telle, qu'il ne seroit né que des mâles seulement, ou bien que des femelles ; et dans l'une et l'autre hypothèse, c'en étoit fait de l'espèce : elle étoit vouée à l'anéantis-

sement. Mais ce n'est pas ainsi que se comporte la nature; tout annonce un objet déterminé; tout annonce une fin dans la confection de ses ouvrages.

Généralement parlant, dans toutes les espèces le mâle est plus grand, plus vigoureux, sa fibre est plus forte, son tissu cellulaire plus serré, ses muscles plus gros, ses os plus raboteux, plus anguleux et plus solides, son aorte a plus de fermeté, ses dents sont plus grosses. Dans l'espèce humaine, il est plus velu; dans quelques quadrupèdes, il porte une crinière dont les femelles sont destituées; et des ornemens particuliers désignent son sexe dans la classe des volatiles.

La différence de la femelle au mâle convient plus essentiellement à la femme; destinée à éprouver de grandes variations dans le volume du bas-ventre, de la peau et du sein, elle a les fibres et le tissu cellulaire plus déliés et plus souples. Outre cette différence générale, la femme diffère de l'homme par les proportions: celui-ci a la poitrine plus large, les épaules plus éloignées, et la mesure d'une épaule à l'autre plus grande, en comparaison de la ligne que l'on tire d'une hanche à l'autre; sa clavicule est plus courte et plus recourbée que dans la femme; le sternum de la femme est plus élevé par de longs cartilages inférieurs, afin que la poitrine s'étende en proportion de ce qu'elle est rétrécie par la compression du diaphragme qui se

fait dans la grossesse; cette élévation est telle, que selon Daubenton, l'extrémité inférieure du sternum est à la hauteur de la onzième vertèbre dans l'homme, et à la hauteur de la septième seulement dans la femme. Le bassin n'est destiné, dans l'homme, qu'à contenir la vessie et le rectum. Le bassin, dans la femme, est plus ample, les os des isles plus évasés et moins épais, le sacrum et le coccyx moins courbés en devant, la distance des deux ischions et des deux fémurs plus grande, et supérieure à celle qui a lieu dans l'homme. Ce caractère distinctif a bien été saisi par les statuaires de l'antiquité : on le trouve bien exprimé dans l'Hercule Farnèse et la Vénus de Médicis.

Une autre différence distingue encore les deux sexes : c'est du corps de la femme que sort le nouvel être destiné à remplacer ses parens. Pour en faciliter la sortie, toujours difficile, les os pubis sont unis par un cartilage plus large et plus lâche, la ligne de leur réunion est plus courte, et les deux branches osseuses qui vont s'unir font, avec cette union, un angle beaucoup plus obtus.

On pourroit citer nombre d'autres faits anatomiques, qui prouvent que la nature a suivi un plan déterminé dans la formation de la femme, puisqu'elle a établi des différences si sensibles dans la charpente osseuse, différences qui n'ont aucun rapport direct avec la plus ou moins grande perfection du développement. Ce n'est donc qu'un

badinage de Galien, renouvelé de nos jours, que de vouloir faire envisager l'homme comme une femme dont l'utérus seroit sorti du corps par la supériorité de ses forces. L'organe du mâle ne répond pas à l'utérus ; il a son analogie dans le clitoris. L'utérus et le vagin n'ont rien d'analogue dans l'homme, comme les vésicules séminales et la prostate n'ont rien d'analogue dans la femme.

Nous regarderons aussi comme un badinage, la prétention de ceux qui regardent la femme comme un homme manqué, et qui ont osé attribuer à la foiblesse de la nature le plus beau de ses ouvrages. Cette opinion a d'autant moins de fondement, qu'en considérant les qualités particulières aux deux sexes, on ne trouve rien d'absolu, tout est relatif, tout est combiné de la manière la plus avantageuse pour leur réunion. C'est, selon l'expression d'un auteur moderne, le même être divisé en deux moitiés séparées ; l'une a la force et la dureté qui marche avec elle, l'autre a la foiblesse et la douceur qui la suit : ces qualités isolées ne sont rien, réunies, elles se soutiennent et se tempèrent mutuellement.

Par une suite de la place qu'occupe la femme parmi les êtres de la création ; par une suite des fonctions qu'elle est appelée à remplir, ses organes sont d'un tissu moins ferme et moins serré, ses fibres sont plus expansibles. Hippocrate avoit depuis long-temps consacré cette vérité : *Mulierem*,

dit-il, *variore et molliore carne quàm virum censeo.* De-là vient en partie son extrême mobilité et ses dispositions aux affections nerveuses. Une telle organisation devenoit nécessaire dans les femmes, parce que ce sexe est destiné à marcher sans cesse de révolutions en révolutions.

Vers l'âge de quatorze ans, il se découvre en elles un nouvel ordre de fonctions qui correspond à la sécrétion et à l'émission de la semence dans l'homme. Un organe, jusqu'alors sans influence, s'éveille, les oscillations nerveuses se dirigent vers lui, entraînent le sang et les humeurs ; la matrice se gonfle, s'imbibe d'un sang superflu ; elle le laisse transsuder à travers son parenchyme, et les règles s'établissent. Cette excrétion périodique a lieu tous les mois, jusqu'à ce que la grossesse la supprime. Durant la grossesse, le mouvement des humeurs continue de se diriger vers l'utérus, pour opérer l'accrétion et le développement du fœtus. Mais après l'accouchement, la direction des mouvemens se porte vers un organe correspondant, où il se fait un nouveau centre de travail ; et comme les règles se rétablissent quand l'alaitement est fini ; qu'à chaque grossesse, elles se suppriment pour se renouveler encore ; comme enfin, à un certain âge, cette évacuation se supprime tout-à-fait, il s'ensuit que les femmes sont sujettes à des variations infinies dans leur manière d'être, et que leur vie n'est qu'une suite de révolutions assez orageuses.

D'après ce tableau rapide et succinct des vicissitudes auxquelles le sexe est exposé, on sent facilement qu'une constitution foible et sensible étoit le seul moyen capable de lui faciliter ces transitions brusques, et de lui en diminuer le danger. En prise à une infinité d'agens, il falloit bien que la femme fût douée d'une sensibilité vive, pour s'opposer aux causes de destruction qui l'auroient sourdement minée; mais il eût été dangereux qu'elle fût durable. La liaison intime de la cause physique et de la cause finale, est ici bien manifeste. Des fibres molles, grêles, flexibles, s'ébranlent facilement, mais perdent bientôt le mouvement qui leur est imprimé. De-là naissent ces spasmes fréquens qu'elles éprouvent, qui, étant excités par des causes légères, sont par cette raison même peu effrayans, et ont peu de durée. Aussi, les femmes, généralement très-susceptibles d'impressions, vu la mobilité de leur système, vu la rareté et l'expansibilité de leur substance, périroient infailliblement, si ces impressions étoient profondes et durables, si ces impressions n'étoient, pour ainsi dire, instantanément effacées.

Il m'a toujours paru fort extraordinaire que les philosophes et les médecins, anciens et modernes, ayant été d'accord sur les différences fondamentales qui distinguent l'homme de la femme, ayant reconnu dans celle-ci une conformation qui lui est propre, une organisation qui lui est parti-

culière, on ait eu la folle idée d'en faire un homme manqué, qui n'en diffère que par la foiblesse et par quelques autres rapports. Ce qui a pu donner lieu à ce sophisme, c'est la conformité, c'est la ressemblance des deux sexes dans l'enfance, où une identité parfaite de traits, d'allures et de fonctions fait confondre l'homme avec la femme; le moment n'est pas encore venu où la nature imprime à chaque sexe ces traits frappans et vraiment caractéristiques; cependant, à travers ces ressemblances, un œil observateur peut aisément démêler quelques nuances qui percent toujours à travers leurs penchans. Je ne m'appesantirai pas sur ces objets, qui appartiennent au moral des deux sexes, et qu'il n'entre pas dans mon plan de traiter.

Ici se présenteroit naturellement l'examen de cette question, par-tout élevée et par-tout discutée avec plus de vanité que de bonne-foi; c'est celle de la prééminence ou de l'égalité des sexes; c'est celle de la perfection ou de l'imperfection de la femme: question que les philosophes ont tour-à-tour résolue, selon les idées du froid et du chaud, du sec et de l'humide, qui avoient prévalu parmi les anciens. Hippocrate lui-même a décidé que les hommes étoient plus chauds et les femmes plus froides. On a tiré de cette décision la conséquence que les hommes l'emportoient sur les femmes, par le degré de perfection. Car, disoit-on d'après ce systême, la chaleur étant un des plus

puissans instrumens, un des plus forts agens de la nature, l'être qui en possède le plus doit avoir l'avantage sur celui qui en a le moins.

Mais laissons-là ces vaines disputes, qui ne nous intéressent que sous le point de vue de la curiosité, et reconnoissons avec le Philosophe de Genève, « Qu'en tout ce qui ne tient pas au sexe, la femme » est comme l'homme ; elle a les mêmes organes, » les mêmes besoins, les mêmes facultés ; en tout » ce qui tient au sexe, la femme et l'homme ont » par-tout des rapports et par-tout des différences ; » la difficulté de les comparer vient de celle de dé- » terminer, dans la constitution de l'un et de l'autre, » ce qui est du sexe et ce qui n'en est pas. L'on » trouve en eux des différences générales, qui pa- » roissent ne point tenir au sexe ; elles y tiennent » pourtant, mais par des liaisons que nous sommes » hors d'état d'appercevoir. Nous ne savons jus- » qu'où ces liaisons peuvent s'étendre ; la seule » chose que nous savons avec certitude, est que » tout ce qu'ils ont de commun est de l'espèce, et » que tout ce qu'ils ont de différent, est du sexe. » Sous ce double point de vue, nous trouvons en- » tr'eux tant de rapports et tant d'oppositions, que » c'est peut-être une des merveilles de la nature, » d'avoir pu faire deux êtres si semblables en les » constituant si différemment.

» Ces rapports et ces différences doivent influer » sur le moral ; cette conséquence est sensible, con-

» forme à l'expérience, et montre la vanité des » disputes sur la préférence et l'égalité des sexes; » comme si chacun des deux, allant aux fins de la » nature, selon sa destination particulière, n'étoit » pas plus parfait en cela, que s'il ressembloit davantage à l'autre ! En ce qu'ils ont de commun, » ils sont égaux, en ce qu'ils ont de différent, ils » ne sont pas comparables; une femme parfaite et » un homme parfait ne doivent pas plus se ressembler d'esprit que de visage, et la perfection n'est » pas susceptible de plus ou de moins ».

Considérations sur les tempéramens en général.

Les anciens, à qui principalement nous devons la connoissance et la dénomination particulière de tempérament, qui ont beaucoup et très-longuement écrit sur cette matière, les anciens, dis-je, faisoient consister le tempérament dans le rapport de mixtion des quatre élémens qui, selon eux, composent la machine humaine, et conséquemment dans le rapport de mixtion des quatre facultés qu'ils avoient attribuées à chaque élément, savoir, le chaud, le froid, le sec et l'humide. De ces qualités opposées et inégalement réparties, il en résultoit une température, une manière d'être, à laquelle ils ont donné le nom de tempérament. Quelqu'impropre que paroisse une telle dénomi-

nation, nous sommes cependant forcés de l'employer, parce qu'elle est généralement reçue.

Cette doctrine des tempéramens, sur laquelle, après Aristote, Galien a beaucoup écrit, que Fernel a développée avec cette faconde qui lui étoit propre, ne paroît pas évidemment, quoiqu'on le prétende, énoncée dans les ouvrages d'Hippocrate, qui d'ailleurs a gardé le silence sur la division des élemens. C'est Galien qui a introduit dans la médecine la doctrine des tempéramens, qu'il avoit tirée des Péripatéticiens, et il en a fait comme la base de toute la médecine. L'art de guérir les maladies ne consistoit, selon lui, qu'à tempérer les degrés des qualités des humeurs, etc. On a dû vous parler ailleurs de la médecine galénique ou galénisme, je n'insisterai pas là-dessus.

Les anciens croyoient que dans le mélange des quatre qualités propres aux élémens, celle qui dominoit, constituoit un genre de tempérament; ainsi le froid, le chaud, le sec et l'humide, formoient, selon leur degré de prédominance, un tempérament particulier; il résultoit encore de la prédominance de deux qualités, des tempérammens composés, tels étoient le chaud sec, le chaud humide, le froid sec, le froid humide. Les anciens distinguoient encore deux sortes de tempéramens dans le même corps, l'un qu'ils nommoient *temperamentum ad pondus*, l'autre, *ad justitiam*. Le tempérament *ad pondus* est celui

où les qualités élémentaires se trouvent en quantités et en proportions égales ; c'est ainsi qu'on la supposoit dans la peau des doigts, sans quoi ces parties n'auroient pas pu distinguer assez exactement les objets.

Le tempérament *ad justitiam* est celui où les qualités élémentaires ne sont pas en proportions égales, mais seulement autant qu'il est nécessaire pour la fonction propre à une partie. Tel est le tempérament dans l'os, qui contient plus de parties terreuses que d'aqueuses, afin d'être plus dur et plus solide, sa fonction étant de soutenir les parties molles. Galien observe que le tempérament *ad pondus* est imaginaire, et quand il seroit réel, il ne pourroit exister qu'un moment. Cependant, dans le chapitre premier du quatrième livre de son Traité sur les tempéramens, il se complaît à faire la description d'un homme dont le tempérament seroit *ad pondus*, comme s'il desiroit de voir sa chimère se réaliser.

Ainsi donc les anciens reconnoissoient neuf espèces de tempéramens ; et comme, selon leur opinion, le sang étoit composé de quatre parties élémentaires, savoir, le sang rouge proprement dit, de bile jaune, de pituite et de mélancolie, ils en déduisoient les quatre espèces de tempéramens: le sanguin, le bilieux, le pituiteux et le mélancolique. Telle étoit la manière de philosopher des anciens ; elle est fondée sur les notions les plus ac-

créditées parmi eux, et le plus en vogue dans leurs écoles; les modernes n'ont adopté de leur doctrine que les noms, car tout le reste diffère essentiellement.

Stalh, qui a porté sur cette partie des connoissances humaines qui a rapport à nous, les lumières qu'il n'appartient qu'au génie de répandre et de propager; Stalh, qui a opéré dans toutes les parties de la médecine, une grande révolution, a renversé la doctrine des anciens, et construit sur ses ruines une théorie qui conduit à des résultats moins abstraits. Jusque-là on avoit déduit la différence des tempéramens des diverses proportions dans le mélange des élémens. L'esprit peu satisfait dans cette doctrine, se trouve embarrassé dans un dédale métaphysique. Stalh a établi sa théorie sur des rapports physiques faciles à saisir; il les fait dépendre de la diverse texture des solides, et des différens degrés de consistance des humeurs, ou plutôt d'une certaine proportion entre les fluides et le calibre des vaisseaux dans lesquels ils doivent circuler.

Il dit que le tempérament sanguin exige des solides d'une texture spongieuse et un sang riche et délié, qui puisse y couler librement. Ce tempérament se fait reconnoître par une figure pleine, des membres charnus et un teint fleuri. Si, avec la même constitution des solides, le sang, au lieu de molécules actives, rouges, contient une trop

grande quantité relative de molécules aqueuses et froides, il en résulte un tempérament phlegmatique, qu'un ton de chair lâche et une couleur pâle rendent toujours sensible.

Selon le même auteur, le caractère moral affecté à chaque tempérament, se tire de la facilité plus ou moins grande avec laquelle les humeurs circulent dans leurs vaisseaux, et par conséquent de la régularité plus ou moins grande avec laquelle les fonctions vitales s'exécutent ; si elles se font avec aisance, l'ame en conçoit un sentiment de sécurité qui se fait appercevoir dans toutes les actions morales de l'individu. Aussi voit-on que ceux qui possèdent le tempérament sanguin, qui est celui où les fonctions s'exécutent avec le plus de facilité, sont en général fort gais, décidés et francs. Au contraire, l'exercice pénible et difficile de ces fonctions, comme dans le tempérament phlegmatique, réduit à un état d'indolence et de timidité, qu'on porte dans la conduite ordinaire de la vie. Un homme phlegmatique est presqu'indifférent pour tout, parce qu'il sent qu'avec des organes sans consistance il ne peut presque rien ; car les parties aqueuses, qui les humectent continuellement, leur ôtent le ressort et la force nécessaires aux grands mouvemens.

La méfiance, la timidité caractérisent le tempérament mélancolique, parce que, quoique les vaisseaux qui forment le tissu des solides dans ce

tempérament, soient fort amples et d'un calibre assez spacieux, la nature craint que les humeurs qui y sont excessivement épaisses et lentes, ne perdent leur aptitude à circuler, et ne subissent tôt ou tard un arrêt funeste; ce qui demande de sa part une sollicitude continuelle, qui déborde sur les actes extérieurs de l'individu. On reconnoît ce tempérament à une teinte rembrunie et à une certaine maigreur, occasionnée par le resserrement des solides, et sur-tout par l'anéantissement ou le rapprochement excessif des lames du tissu cellulaire.

La texture des solides propre au tempérament bilieux, est compacte et serrée comme dans le tempérament mélancolique, et le calibre des vaisseaux y est moins grand; mais le sang y étant très-fluide et très-mobile, par la grande quantité de matières sulfureuses qu'il contient, y circule avec rapidité, et toutes les autres fonctions s'y exécutent avec une promptitude, que les personnes de ce tempérament mettent dans toutes leurs actions. L'audace est la qualité distinctive de ce tempérament; et quoique ceux qui l'ont soient maigres, la couleur de leur visage est cependant vermeille et vive.

Cette hypothèse de Stalh est très-ingénieuse; elle a l'avantage d'être fondée sur des rapports sensibles; mais pour mieux faire sentir les avantages qu'elle a sur la doctrine des anciens, il faut

ne pas perdre de vue que le corps humain est composé de parties solides et de parties fluides, qui sont dans un rapport continuel d'action et de réaction; que les solides sont composés de fibres, et celles-ci de fibrilles, dont les propriétés sont la sensibilité et la mobilité, qui leur sont inhérentes par la présence des principes de vie, dont elles sont la suite nécessaire ; que le sang, où nous serions en droit de penser que réside ce principe, jouit de propriétés analogues et d'une espèce de mouvement intestinal indépendant du mouvement progressif qui lui est imprimé par l'action du cœur et des artères ; que l'action réciproque des fluides sur les solides, et de ceux-ci sur les fluides, doit constituer, suivant les circonstances, des nuances infinies de manière d'être dans les individus, et conséquemment des tempéramens.

Il faut encore remarquer quels sont les moyens d'union des solides : les fibres mouvantes sont réunies par une substance interposée entre toutes les parties, qu'on a appelée tissu cellulaire, à laquelle Bordeu a donné le nom de tissu muqueux, et qu'Hippocrate avoit désignée sous le nom de *corpus cribrosum ;* c'est cette partie qui joue un si grand rôle dans l'économie animale, qui revêt et enveloppe la fibre ; c'est ce tissu muqueux qui donne aux parties plus ou moins de tenacité, plus ou moins de rareté, plus ou moins de foiblesse, et fait que leur action sur les humeurs est telle ou

telle, relativement au degré de consistance dont elles sont douées, et à la réaction qu'elles opposent.

Ainsi le sang joue un grand rôle dans l'histoire des tempéramens, parce que lui-même est de la plus grande importance dans la série d'actes qui constituent la vie. Son influence sur les tempéramens deviendra de plus en plus sensible, si nous avons égard à l'organisation des parties, à la vie particulière dont chaque organe peut jouir, et à l'influence qu'il a sur la vie générale; si nous considérons les divers centres de vitalité qui sont établis dans l'homme, et qui influent tant sur sa manière d'être.

Si nous en croyons Bordeu, la santé; ou la vie particulière à chaque homme, s'écarte plus ou moins de la santé parfaite, selon l'action plus ou moins vive, plus ou moins foible de quelques organes, de laquelle naissent les tempéramens divers, ou, ce qui est la même chose, diverses déterminations habituelles dans les fonctions de l'animal. Ainsi, tantôt le foie domine sur toutes les autres parties, tantôt c'est l'estomac, tantôt les organes de la tête, tantôt ceux des forces corporelles; et les différentes combinaisons qui résultent de tous ces divers changemens, forment les différences des tempéramens. Chaque individu porte donc en soi un caractère distinct et une manière d'être différente de celle de tout autre; on voit même souvent

les fonctions générales et communes à tous, telles que l'action du cerveau et des nerfs, les mouvemens du cœur et celui de la respiration, et le travail de la digestion, acquérir un degré d'énergie considérable, et modifier d'une manière tranchante la constitution individuelle.

Cette doctrine, dont on trouve les élémens chez quelques anciens, et principalement dans Van Helmont, a été renouvelée de nos jours par Lacase et Bordeu; Buffon l'a adoptée; et plusieurs membres illustres de notre école, tels que Venel, Barthez, Fouquet, Grimaud, l'ont propagée.

L'utérus peut encore être mis au nombre des centres de vitalité, qui peuvent influer sur les tempéramens, parce qu'à de certaines époques, il s'établit sur cet organe un appareil de mouvemens, nécessaire, soit pour l'excrétion des menstrues, soit pour la nourriture du fœtus, soit enfin pour la sécrétion de l'humeur qui sert à nourrir l'enfant. Van Helmont dit qu'il étoit frappé des désordres que la prédominance de l'utérus, qui, selon lui, n'est qu'un sac et une peau, pouvoit exciter dans l'économie animale, puisqu'il l'emportoit souvent sur l'estomac, qu'il regarde comme le viscère principal. Il est donc évident, qu'indépendamment de la contexture des solides et de la nature des fluides, dont l'action réciproque concourt à établir les tempéramens, le degré de dominance de tel ou tel organe, de tel ou tel centre de vitalité, doit y ap-

porter des modifications et des changemens notables.

Quoique la division commune des tempéramens en sanguin, pituiteux, bilieux et atrabilaire, ait été rejetée par quelques-uns avec assez de fondement, cependant nous verrons qu'on peut l'admettre en quelque sorte, et la faire cadrer avec les théories que nous venons d'exposer; du moins, pour s'entendre, est-il bon de conserver ces dénominations. D'abord, je vais vous faire sentir comment, avec la considération générale de la contexture forte ou foible des solides, on peut expliquer les tempéramens, sous la dominance de tel ou tel système de forces, de tel ou tel organe.

Commençons par le tempérament sanguin: nous voyons que ce tempérament doit réunir et réunit en effet des solides spongieux assez flexibles, et, selon l'expression vulgaire, un sang riche et délié; qui ne voit dans ce tempéramment la prédominance des forces digestives? Ce sont ces forces qui concourent à la réparation des pertes qu'éprouve journellement ce fluide; ce sont ces forces qui élaborent le chyle, qui transforment les alimens d'où il est extrait, qui le changent enfin en sang. Ce sont ces forces, diffuses dans toutes les parties du corps, qui entretiennent la liberté dans le jeu des organes, donnent plus de régularité aux fonctions, président à la nutrition, et donnent enfin au corps cet *habitus* qui empêche de mécon-

noître le tempérament sanguin, des membres charnus, un visage coloré, et l'air franc et décidé. Quand je parle des forces digestives, j'entends non-seulement celles qui, fixées dans la région épigastrique, y opèrent de bonnes digestions, mais encore de celles qui sont répandues dans toute l'étendue de la machine, et réparties à chaque fibre animale; car vous avez vu ailleurs que ces forces ne sont point organiques. Ainsi donc l'on voit que le tempérament sanguin se forme de la prédominance du centre épigastique et des organes de la digestion, combinés avec des solides d'un degré moyen de consistance et de mollesse.

D'après les mêmes principes, nous expliquerons comment se forme le tempérament bilieux, qu'il ne faut pas regarder absolument comme surchargé de bile, à la manière des anciens, ou, selon le langage de Stalh, surchargé de parties sulfureuses; mais ici, où tous les mouvemens s'exécutent avec rapidité, on doit reconnoître la prédominance du cœur et de la force musculaire, un degré moyen de perfection dans les forces digestives, et un tissu plus compacte et plus serré dans les solides. Et en effet, le cœur, qui est le centre des forces musculaires, jouit d'un mouvement plus accéléré; le système vasculaire seconde parfaitement son action, le sang est plus fluide, et recevant des solides plus de réaction, son mouvement est plus précipité; aussi, les gens de ce tempérament sont-ils hardis,

et quoiqu'ils soient maigres, la couleur de leur visage est vermeille.

Le tempérament pituiteux se compose d'un degré d'affaissement considérable de la force digestive, qui ne produit que des sucs mal élaborés, et beaucoup de parties aqueuses ; ajoutez à cela le relâchement de tous les solides, vous vous formerez une idée juste du tempérament pituiteux ou phlegmatique, dans lequel on observe beaucoup d'indolence, peu de ressort et peu de force pour l'exécution des grands mouvemens.

Enfin, dans le tempérament mélancolique, on observe la prédominance du systême mésentérique ou systême de la veine, porte un tissu assez serré des solides, des vaisseaux amples et des humeurs extrêmement épaisses, avec un affoiblissement considérable des forces musculaires. Ce tempérament se reconnoît à une teinte brunâtre ; à un certain amaigrissement occasionné par le resserrement des lames du tissu cellulaire ; à des cheveux noirs, épais ; à un pouls lent, cependant grand et fort ; au resserrement excessif du ventre ; à des matières fécales, dures, noires et très-compactes. Les mélancoliques sont en général prudens, mais entêtés, tristes, taciturnes et grands amis de la solitude.

Nous nous bornerons à cette description succincte des quatre principaux tempéramens, auxquels on peut rapporter tous les autres, dont les nuances, les combinaisons varient à l'infini, au point qu'il

est rare de trouver le même tempérament dans des circonstances pareilles et analogues, et que le tempérament varie autant que l'esprit; de manière que l'adage *tot capita, tot sensus*, pourroit, en substituant le mot *temperamenta* au mot *sensus*, trouver ici son application.

C'est le tempérament individuel et propre de chaque homme, qui a reçu le nom d'idiosyncrasie, qu'il est si difficile de discerner. Galien prétendoit que la connoissance des idiosyncrasies l'égaleroit à Esculape. Ce n'est que par des observations multipliées et une expérience longue et suivie, que l'on peut parvenir à connoître ces différences individuelles de tempérament, qui souvent échappent par le peu d'importance des phénomènes qui pourroient les faire reconnoître. Zimmermann, qui, dans son chapitre de l'état antérieur du corps considéré comme cause éloignée de maladies, a colligé beaucoup de faits et de bizarreries de l'idiosyncrasie, tire des conséquences du nez d'un homme à son tempérament. Les nerfs, dit-il, sont à découvert dans le nez; ainsi, plus le nez d'un homme est sensible, plus son tempérament l'est aussi. Il n'y a que l'habitude ou une singularité de la nature, ou quelque vice d'imagination, ou une maladie de nerfs, qui puissent infirmer mon raisonnement. Je vous invite à lire le chapitre que je viens de vous citer, sur le sujet dont nous nous occupons; car d'ailleurs l'excellent traité de l'ex-

périence devroit être toujours entre les mains des médecins. Vous y verrez la manière d'observer ; vous verrez que dans cette étude, il ne faut pas négliger la plus petite circonstance ; vous verrez de quel avantage il est pour le médecin et pour le malade, qu'ils soient réunis par les liens de l'amitié. Dans le commerce habituel de la vie, les indispositions passagères et fugaces, les habitudes, la manière de vivre, une infinité de petits riens qui ne sont pas apperçus par les autres, se retracent aux yeux du médecin éclairé et observateur, et servent à lui faire connoître et apprécier le tempérament individuel.

Pitcarn, un des plus zélés sectateurs de la secte des mécaniciens, et qui compte Boerhaave au nombre de ses disciples, regarde les tempéramens comme autant de maladies naturelles. Selon cet auteur, une personne, de quelque tempérament qu'elle soit, a en elle-même les semences d'une maladie réelle ; un tempérament particulier supposant toujours que certaines sécrétions sont en plus grande proportion qu'il ne convient pour une longue vie. Selon lui, comme les différences des tempéramens ne sont autre chose que des différences de proportions dans la quantité des liquides, lesquelles proportions peuvent varier à l'infini ; il peut y avoir par conséquent une infinité de tempéramens, quoique les auteurs n'en aient supposé que quatre. Ce qu'on appelle d'ordinaire

tempérament sanguin, n'est, selon lui, que pléthore.

On apperçoit facilement dans cette opinion de Pitcarn, celle de toute la secte des mécaniciens, qui ne voyoient dans l'être vivant qu'une machine hydraulique. Mais une chose qui mérite quelque considération, c'est l'idée qu'il a puisée dans Galien, et même dans Hippocrate, que nous portions dans nous-mêmes les semences d'une maladie réelle. Cette opinion, considérée sous un certain point de vue, n'est pas tout-à-fait dénuée de vraisemblance. En effet, si le tempérament n'est, comme nous l'avons dit plus haut, d'après Bordeu, que diverses déterminations habituelles dans les fonctions de l'animal, il est certain que tous les agens naturels qui tendent à déranger ces fonctions, produiront des effets analogues à ces déterminations, et aussi variés que peuvent l'être les tempéramens. Ici, il est d'accord avec Vallesius, qui prétend que l'essence d'une maladie ne consiste pas tant dans l'opération ou la fonction lésée, que dans la disposition du corps qui fait qu'elle est lésée: « *Essentiam morbi non consistere in læsâ operatione, sed in eâ per quam læditur* ». Mais il n'en existe pas moins que l'état habituel du corps est antérieur à la maladie et à l'existence de ses causes, et que cet état n'est point une maladie réelle, mais tout au plus une disposition, un état de susceptibilité relative à l'espèce du tempérament.

On voit évidemment qu'il a ici confondu le tempérament avec ce que Selle appelle cause formelle des maladies, qui se compose dans l'état maladif des forces, de la disposition du corps et de l'idiosyncrasie, ou tempérament individuel. La cause formelle, dit cet auteur, est cette condition du corps qui fait qu'une cause matérielle produit tels ou tels symptômes; ainsi, la présence d'humeurs âcres dans les premières voies, peut, en irritant les nerfs, exciter des convulsions. Dans ce cas, l'amas de matières âcres constitue la cause matérielle, et la sensibilité nerveuse constitue la cause formelle. Dans cette circonstance, la cause formelle a quelque chose du caractère morbifique. Pour prendre des notions claires sur tous ces objets, lisez l'introduction à la Pyrétologie de Selle, ouvrage précieux, digne d'être médité.

D'après ce que nous avons déjà exposé sur la nature des tempéramens, sur le concours des causes qui servent à le former, il paroît que la manière de vivre et les habitudes influent d'une manière particulière sur eux; on sait quel est le pouvoir de l'habitude sur les actes du principe de la vie; combien elle tend à ramener à des époques fixes, aux mêmes heures, aux mêmes instans, la répétition des mêmes actes; combien tel ou tel organe exercé, est plus propre à exécuter ses fonctions; cela s'observe principalement sur les actes de la force musculaire; on voit que les extrémités

droites, qu'une coutume absurde et bizarre nous habitue dès l'enfance à exercer de préférence, sont ordinairement plus fournies et plus fortes, et que nous sommes, sans nous en appercevoir, plus portés à faire agir. On sait combien les organes de la digestion sollicitent vivement à l'approche des heures où nous sommes accoutumés à prendre nos repas; combien aussi aux mêmes heures le ventre demande à s'ouvrir : il en est de même de toutes les autres fonctions de notre corps, dont l'exercice plus ou moins répété, plus ou moins exercé, doit nécessairement apporter des modifications dans l'ensemble de ces fonctions, et conséquemment dans notre manière d'être.

L'apperçu rapide que nous venons de tracer de la doctrine des tempéramens, suffit pour en donner une idée, et pour nous frayer la route vers la connoissance du tempérament du sexe féminin. S'il fût entré dans mes vues de donner sur cette matière quelque chose de complet, j'aurois introduit le lecteur dans le vaste champ défriché par Hippocrate, où Montesquieu et plusieurs autres ont puisé comme dans une source féconde. J'aurois parlé de l'influence du climat, des mœurs, du gouvernement, des institutions sociales et religieuses, sur le tempérament des peuples. J'aurois fixé l'attention sur les institutions de Licurgue, qui avoient fait des Spartiates le peuple le plus étonnant qui ait paru sur la terre; j'aurois succes-

sivement étudié tous les peuples, et noté les principales modifications que ces différentes circonstances introduisent dans les tempéramens. Mais une telle exubérance n'ajouteroit rien à l'intérêt de notre ouvrage, et je renvoie le lecteur à ceux qui en ont traité.

Du tempérament dans le sexe féminin.

Nous venons d'acquérir des notions positives sur les élémens dont se compose le tempérament dans l'espèce humaine, sur les formes principales qu'il affecte, sur les différences sans nombre qu'il présente, et nous avons été forcés de convenir que le *facies propria* du tempérament, varioit autant dans les hommes que la tournure de leur esprit et de leur caractère. Ces variétés infinies, indépendamment des causes qui leur sont assignées, sont encore produites et entretenues par les divers états, par les différentes professions de la société, qui ont sur la forme du tempérament une influence tout aussi active, tout aussi nécessaire que les causes naturelles et physiques.

On n'observe pas chez les femmes des différences aussi tranchantes dans la forme du tempérament, ce qui provient sans doute en elles de l'uniformité de leur vie et de leurs occupations, et de plusieurs autres causes, dont il sera parlé ci-après. Il existe un tempérament général du sexe, qu'il convient

de bien reconnoître, qu'il faut étudier avec soin, si l'on veut avoir une idée exacte des affections qui lui sont propres.

Si l'on examine le tissu des solides qui forment le corps de la femme, on le trouvera spongieux et mol; on verra que la substance cellulaire qui en lie les parties, y est en plus grande quantité et plus expansible, et qu'en même temps qu'elle contribue en elles à l'élégance et à l'éclat des membres, elle donne à leurs vaisseaux la liberté de s'y diviser en une infinité de ramifications dont la souplesse obéit à la moindre impulsion. Nous avons vu plus haut que les moyens de cohésion des fibres qui entrent dans la composition du corps humain, sont fournis par le tissu cellulaire; c'est à ses différens degrés de densité qu'est dû l'état de mollesse, de flaccidité, de densité et de force, dans la contexture de nos organes.

L'observation nous le démontre chaque jour dans la différence des âges; ainsi, les enfans ont le tissu cellulaire mol, peu ferme, et pour ainsi dire, peu mûr, semblable, en quelque façon, à une gelée; les lames en sont tendres, flexibles, et ont peu de consistance, tandis qu'elles sont ductiles et compactes dans l'adulte et l'adolescent. On observe dans celui-ci des porosités très-sensibles, très-dilatées, c'est-à-dire, le corps cribreux, dans un état d'expansion; on le voit au contraire, dans le vieillard, très-compacte, serré, et ses porosités

presqu'oblitérées. Ces différens degrés de densité du tissu muqueux, contribuent singulièrement aux différens degrés de force des individus, qui ne tient qu'à la plus ou moins grande consistance de nos solides.

Les femmes ont, au physique, beaucoup du caractère de l'enfance ; elles ont un tissu cellulaire peu consistant, et beaucoup de mollesse et de flaccidité dans la fibre ; leurs vaisseaux, leurs organes, et généralement toutes leurs parties solides, se ressentent de la foiblesse de leur organe cellulaire. Un pareil état des solides ne peut admettre que des humeurs très-fluides ; des humeurs épaisses exigeroient des forces mouvantes plus considérables que celles que peuvent fournir des vaisseaux extrêmement déliés et flexibles.

C'est une opinion assez générale que les humeurs des femmes ont un plus grand degré de fluidité que celles des hommes; cette fluidité les rend capables de pénétrer jusqu'aux extrémités des plus petits conduits, au-delà desquels les cellules du tissu muqueux leur offrent encore une infinité de routes ouvertes pour se porter de tous les côtés. Un sang bien constitué, mis en jeu par les forces multipliées de cette innombrable quantité de petits vaisseaux, qui forment la substance solide des tempéramens sanguins, doit naturellement avoir un cours facile et uniforme, se répandre également dans toutes les parties du corps, et y former, selon la nature des

vaisseaux dont elles sont composées, toutes ces teintes d'albâtre et de rose, qui caractérisent plus ou moins les femmes, et dont toutes nous donneroient le spectacle, si les occupations auxquelles elles se livrent, et une infinité d'autres raisons prises du climat et des habitudes, ne venoient déranger l'ordre de la nature.

Le docteur Roussel, qui a écrit un excellent livre sur le système physique et moral de la femme, prétend que les femmes ont un tempérament qui leur est presque commun à toutes ; et ce tempérament est, selon lui, le tempérament sanguin ; elles en ont, dit-il, les attributs ; c'est le plus favorable à la beauté, et le plus approprié à la trempe de leur esprit.

Je partage volontiers l'opinion de Roussel sur la nature du tempérament du sexe féminin, et je crois, comme lui, que ce tempérament commun est le sanguin. Mais ce seroit s'en faire une bien fausse idée, si, sans lui donner un développement ultérieur, on s'en tenoit à ce simple énoncé. Sans doute il existe entre le tempérament commun des femmes et le tempérament sanguin des hommes, de grands traits de conformité, tels que la souplesse des organes, la fluidité des humeurs, et la prédominance de la force digestive ; mais, outre qu'on ne peut bien concevoir ce tempérament par ce petit nombre de rapports, il faut nécessairement mettre au nombre de ses élémens

l'influence des organes sexuels, influence bien autrement active que celle des parties de la génération dans l'homme.

Ne pouvant donc renfermer tout ce qui concerne le tempérament du sexe, dans le petit nombre de termes qui expriment le tempérament sanguin chez l'homme, il est bon d'en exposer le détail.

La structure de la femme, nous l'avons déjà dit, est très-expansive, très-dilatable ; ses solides sont plus rares, plus lâches, plus mous. Un pareil état, dû sans doute à l'épanouissement du tissu cellulaire, ne peut que coexister avec un développement considérable du système lymphatique et des vaisseaux lactés. Aussi, observe-t-on que les vaisseaux lymphatiques y sont en beaucoup plus grand nombre que les vaisseaux sanguins, et que le corps de la femme présente une exubérance de sucs alibiles et nutritifs, dont il est continuellement abreuvé.

Cette circonstance essentielle dans l'histoire du tempérament des femmes, reconnoît deux causes principales : d'abord, l'énergie du système lymphatique, qui pompe et absorbe ces sucs, et les entraîne dans les voies générales de la circulation ; et en second lieu, le peu d'activité relative du système vasculaire sanguin, qui consume et dévore moins. Hippocrate avoit déjà observé que les femmes perdoient moins que les hommes, par

l'exhalation : *nàm corpus muliebre minùs dissipatur quàm virile;* vérité que Baillou a depuis confirmée par ses observations, et qui est conforme aux belles idées de Jonh Hunter, qui attribuent la dissipation du corps à l'énergie dominante du systême vasculaire sanguin.

La prédominance de la force digestive est ici bien manifeste, et se trouve liée avec l'organisation ; et ce qui ne paroissoit d'abord qu'une simple abstraction devient très-sensible par l'épanouissement du systême nutritif, et par tous les phénomènes subséquens qui frappent nos sens dans la constitution du sexe féminin. Cette force digestive, à qui Galien faisoit jouer le plus grand rôle dans l'économie animale, exprime des rapports infinis ; elle préside à tous les actes qui ont l'être vivant pour objet ; et la digestion, la nutrition, les sécrétions, la conception et le développement du fœtus, etc., sont de son domaine : aussi, devoit-elle avoir dans la femme un degré d'énergie proportionné à l'importance des fonctions qu'elle est appelée à remplir.

Le professeur Dumas, mon collègue et mon ami, prétend, avec juste raison, dans son excellent livre sur la Physiologie, que la mollesse des organes, la prédominance du systême lymphatique, l'épanouissement du tissu cellulaire, coexistent chez la femme, avec une action excessive du systême nerveux, qui les dispose à ressentir vivement

toutes les impressions. Cette action excessive peut être conçue de deux manières : ou par le développement du système nerveux, qui fait lui-même partie du système nutritif, ou par la contexture même des organes, qui, présentant peu de consistance, et opposant conséquemment peu de réaction, sont mus avec une vivacité comparable à celle de l'enfance.

Il résulte de tout ce qui vient d'être dit, que la constitution commune des femmes, que nous appellerons tempérament *sanguin* avec Roussel, se compose de l'épanouissement du tissu cellulaire et de la mollesse des organes qui le suit, de la prédominance du système lymphatique, de l'action excessive du système nerveux et de l'influence des organes sexuels, et principalement de l'utérus, qui introduit plus ou moins de modifications.

Destinées, comme elles le sont, à passer de révolutions en révolutions, à éprouver des transitions brusques dans leur manière d'être, la nature a dû former les femmes d'une trempe molle, pour les mettre en état de résister aux orages auxquels elles sont exposées. La menstruation qu'elles éprouvent tous les mois, les pertes considérables auxquelles elles sont sujettes, la nourriture du fœtus durant la grossesse, la sécrétion du lait pendant l'alaitement, nécessitoient un degré considérable d'énergie dans la force digestive et dans tous les actes qui en dépendent.

L'organe destiné à conserver le produit de la conception, à le développer et à l'exclure, devoit aussi exercer une grande influence, parce qu'il s'établit sur lui à différentes époques un centre de mouvement, où toutes les oscillations de la machine viennent aboutir et correspondre d'une manière évidente et sensible. Aussi, toutes les forces de l'être concourent-elles et viennent-elles se concentrer sur cet organe, et laissent, pour ainsi parler, tous les autres au dépourvu.

De cette cause et de l'action du système nerveux, dérivent cette grande sensibilité qu'on observe dans ce sexe, cette mobilité excessive qui donnent tant de prise à toutes les causes physiques et morales de maladies; de-là vient cette disposition aux maladies nerveuses, ou cet état de la machine, qui fait que les moindres impressions sont si vivement senties, et occasionnent de si grands désordres. Cette sensibilité excessive, loin d'être un mal, devient un avantage dans leur condition; car plus les sensations sont grandes, moins elles sont durables, parce que la mollesse et la flaccidité des solides leur faisant opposer moins de résistance, leur réaction est moins forte, et cesse bientôt.

Il n'en est pas de même dans l'homme; la rigidité et la force de ses solides exigent plus d'énergie et un plus grand degré d'intensité dans la cause qui agit sur lui; mais aussi l'effet est-il plus durable, par la grande résistance que sont en état d'opposer

ses organes, résistance qui le fait souvent succomber. Je comparerois volontiers, dans ce cas, la femme à ce frêle roseau, qui, incapable de résistance, fléchit humblement la tête sous l'effort de la tempête, et la relève doucement quand le calme est revenu; et l'homme à ce chêne altier, qui se trouve abattu, par la seule raison qu'il est fort et capable de résister.

Le tempérament sanguin, tel qu'il vient d'être décrit, sous l'influence des organes de la génération, est commun à toutes les femmes, tout le temps qu'elles sont destinées à remplir leur objet final, à opérer le grand œuvre de la reproduction de l'espèce. Cette période a été fixée par la nature, qui en a marqué le commencement et la fin, mais qui l'a soumise aux influences générales du climat. Dans les climats chauds, elle commence beaucoup plutôt que dans les pays froids; mais aussi le terme en est plus rapproché du commencement.

Si l'on en croit Prideaux (*Vie de Mahomet*), dans les pays chauds d'Arabie et de l'Inde, les filles y sont nubiles à huit ans, et accouchent l'année d'après. Logier de Tassis, dans son histoire du royaume d'Alger, affirme qu'on voit des femmes dans ce pays enfanter à neuf, dix et onze ans. Aux Maldives, les pères marient les filles à dix ou onze ans, parce que c'est un grand péché, disent-ils, de leur laisser endurer la nécessité des hommes (François Pyrard). Tout le monde sait que *Mahomet*

épousa *Cadhisja* à cinq ans, et l'admit à sa couche à huit.

Dans les pays chauds, comme on le voit par ces exemples, la nature appelle fortement et de bonne heure les femmes à remplir son vœu ; mais aussi, leur donne-t-elle l'impuissance de meilleure heure, et il n'est pas rare de voir les femmes cesser de devenir mères à vingt ans. Dans les pays tempérés et dans les pays froids, les femmes conçoivent beaucoup plus tard, et conservent plus long-temps leurs droits à la maternité. Dans tous les cas, l'époque où les femmes sont admises à devenir mères est circonscrite, et elles gardent tout ce temps le tempérament que nous avons décrit.

Ensuite la scène change, et la même variété de tempérament, que nous avons observée dans les hommes, peut se trouver et se trouve en effet dans le sexe ; à cette époque, la menstruation cesse, à la vérité, non sans désordres, non sans danger pour leur vie ; mais si elles survivent à ce moment critique, leur constitution change, leur tempérament ne présente plus cette uniformité dont nous avons parlé ; l'utérus n'a plus sur lui cette influence qu'il y exerçoit, et que Van Helmont avoit si bien reconnue ; tous les autres organes reprennent un plus haut degré d'énergie ; les forces vitales sont moins inégalement réparties ; et les femmes parviennent à une longévité excessive.

Cette influence de l'utérus a été si bien reconnue

dans tous les temps par les médecins et les philosophes, qu'elle a donné lieu aux opinions les plus absurdes et les plus bizarres. Platon, dans son Timée, avec lui, Arætée et plusieurs autres anciens très-recommandables par leurs lumières, regardent l'utérus comme un animal capable de mouvement et de sentiment. Il est, selon leurs idées, très-avide de la semence du mâle, et dans ces circonstances, il entre en fureur, se porte par tout le corps, mais sur-tout vers le diaphragme qu'il comprime par sa présence, et dès-lors il donne lieu à toutes sortes de maladies. Il jouit du sentiment du tact et de l'odorat; car dans ses fureurs, lorsqu'on lui présente des substances puantes, il quitte le thorax vers lequel il s'étoit porté, et revient vers les parties inférieures, où d'ailleurs l'application des odeurs agréables le rappelle.

Cette opinion, et plusieurs autres de cette nature, que mon dessein n'est pas de rapporter, sont si absurdes, si éloignées du sens commun, si indignes de la philosophie, que je m'étonne que Roderic à Castro se soit sérieusement attaché à les réfuter, et ne les ait pas abandonnées au mépris; car, quel que soit le nom de ceux qui les ont mises au jour, elles prouvent tout au plus que les gens les plus sages, les plus recommandables par leurs lumières, sont sujets à l'erreur, lorsqu'ils s'abandonnent au délire de l'imagination.

Van Helmont, qui a décrit à sa manière l'in-

flence de la matrice sur la manière d'être des femmes, prétend que l'utérus seul fait la femme ce qu'elle est : *propter solum uterum, est mulier id quod est.* En ceci il est parfaitement d'accord avec Hippocrate, qui, dans son livre *de locis in homine,* prétend que les maladies propres au sexe viennent de l'utérus : *morborum omnium qui muliebres vocantur uteri in causâ sint.* Selon lui, la femme n'a point de barbe, et quoiqu'elle soit d'une constitution plus humide que l'homme, elle parvient plutôt à la puberté. Elle éprouve d'autres affections, et elle a des chairs et un sang d'une consistance différente de l'homme. Le recteur de toutes ces actions a son siége dans la matrice, qui, frappée et troublée dans son orbite, peut produire toutes les maladies.

Ailleurs, Van Helmont dit que si l'utérus, par sa prédominance, distingue la femme de l'homme, et soit le véritable auteur de cette distinction, il ne doit pas être étonnant qu'il puisse, par l'effet du même régime, exciter des désordres dans les parties les plus éloignées, aussi bien que dans les plus proches. Tout le monde connoît la connexion ou la sympathie qui existe entre la matrice et l'estomac ; on sait que les premières affections de ce viscère se font vivement ressentir au principal organe de la digestion ; combien, dans les suppressions de menstrues, dont la cause n'est pas la mauvaise qualité des humeurs, l'estomac est sym-

pathiquement affecté. Hippocrate assure que les femmes en couche qui ont la fièvre éprouvent souvent des constrictions et des douleurs vers la bouche de l'estomac, à cause du *consensus* ou de la sympathie du ventricule et des nerfs avec la matrice : *rigor, cordis dolor, iis quæ febricitant à partu familiares sunt ob consensum ventriculi et nervorum cum utero.*

Lentilius, en traitant du vomissement utérin, dit que nombre de circonstances démontrent que ce vomissement ne dépend d'aucun vice de l'estomac, car on n'y observe pas d'inappétence; mais qu'il doit être attribué à la sympathie nerveuse établie par les rameaux de la paire vague ou nerf sympathique, disséminés tant dans l'estomac que dans la matrice.

C'est par les mêmes moyens que l'utérus étend ses sympathies dans toutes les parties du corps, qu'il les établit avec la tête, la poitrine, la gorge, le diaphragme, les viscères du bas-ventre et l'organe cutané; que ses affections se répètent d'une manière sensible sur toutes ces parties, et y excitent une infinité de désordres, que Démocrite, dans sa lettre à Hippocrate, exprime par ces mots : *uterum mulieribus sexcentarum ærumnarum causam existere.*

La sensibilité exquise dont jouissent les femmes, et leur extrême mobilité, sont dues, comme il a été dit ci-dessus, à l'action du système nerveux et

à celle de l'utérus. Mais cette action du système nerveux est subordonnée à la contexture rare et délicate de leurs organes. « Les mouvemens subtils de sensibilité, dit Grimaud, s'exercent plus librement, à proportion que les organes qui en deviennent le sujet, sont d'un tissu plus délicat ». De manière que plus les solides auront de souplesse, plus les mouvemens seront grands. Aussi, les femmes, les enfans et les hommes, qui leur ressemblent par la nature de leur tempérament, sont plus sujets aux mouvemens convulsifs que les hommes robustes, qui ont la fibre forte et compacte. Cette foiblesse originelle de la fibre rend aussi les animaux à sang froid plus irritables; et il est presque inutile de rappeler ici, que dans les climats très-chauds, où la fibre est naturellement lâche et molle, les plus légères causes occasionnent des convulsions.

L'espèce d'action qu'exerce la matrice sur la manière d'être, sur la constitution des femmes, est pour le moins aussi essentielle que celle qu'exerce le système nerveux à laquelle elle paroît liée. Elle commence avec la puberté, et dure avec la même intensité tout le temps de la vie des femmes, qu'elles sont propres à la génération. Elle s'affoiblit, si elle ne s'efface pas tout-à-fait, à l'époque de la cessation des règles. Durant cet intervalle, l'utérus jouit d'une activité et d'un degré de forces, qu'il paroît avoir acquis aux dépens des autres organes, et c'est alors qu'il porte au loin son

influence, non-seulement par la sympathie nerveuse, mais encore par la sympathie vasculaire, la sympathie d'analogie de fonctions, et tous les autres moyens de sympathie. C'est aussi dans le même intervalle qu'elles ont le plus de sensibilité et de mobilité.

Mais vers l'âge de quarante à cinquante ans, la masse des forces des autres organes s'accroît aux dépens de celles de la matrice, qui n'a plus de vie particulière, qui n'a plus d'activité, et qui restera désormais sans influence. L'extrême vibratilité des fibres diminue, leurs mouvemens sont moins fréquens et plus forts; il y a plus de proportion entre les forces sensitives et les forces motrices; et c'est-là, comme on le sait, la condition la plus favorable à la durée de l'existence. Aussi, les femmes semblent-elles acquérir à cette époque un fonds de vie inépuisable; le temps des périls est passé; elles ne sont plus sujettes aux maux particuliers à leur sexe; et elles acquièrent la constitution de l'homme à l'époque où celui-ci commence à la perdre.

La femme, par la nature de ses solides, qui sont mols et flexibles, par l'humidité de son tempérament, par la souplesse et la mobilité de ses organes, est plus propre que l'homme à résister à l'effet des causes de maladie, et parvient à un âge plus avancé. Pour nous convaincre de cette vérité, il suffit de rapporter un seul fait parmi le grand nombre de ceux qu'on pourroit recueillir. La côte de la

Méditerranée, depuis le Rhône jusqu'à l'Hérault, est bordée de marécages qui infectent l'air et produisent des fièvres intermittentes, qui sont vraiment pour ces pays une cause de dépopulation. Dans les lieux les plus infectés de la côte, on trouve un grand nombre de femmes qui en sont à leur troisième et quatrième mari, tandis qu'on ne trouve presque point d'hommes qui soient à leur deuxième femme.

Cette longévité, à laquelle les femmes parviennent, malgré le nombre et la fréquence de leurs maladies, doit être attribuée, selon Dumas, à la foiblesse du système artériel, dont l'action stimulante étant moindre, ne consomme point la vie avec autant de rapidité, et à la prédominance du système lymphatique, dont la destruction étant plus tardive, entretient plus long-temps cette source de vie qui s'éteint la dernière.

Des maladies communes aux deux sexes, et de celles qui sont particulières au sexe féminin.

Nous avons dit précédemment que l'homme et la femme se ressemblent par les rapports généraux de l'espèce humaine, savoir, par leur forme, par la matière de leur organisation, et par leur manière d'être; et sous ce point de vue, en tant qu'appartenant à l'espèce, les deux sexes éprouvent en commun toutes les misères, tous les maux que la

nature a dispensés à pleines mains sur leur frêle existence; maux que les vices de sociabilité, l'éducation, la manière de vivre, et nos passions, sont encore venus agraver; et en tant qu'ayant un objet final à remplir dans la succession des loix de la nature, les deux sexes ont des maladies qui appartiennent en propre à chacun, et que l'autre ne doit pas éprouver.

Mercatus dit qu'en raison de l'animalité, l'homme et la femme éprouvent des affections communes, tant dans les forces ou puissances intérieures que dans les forces ou puissances extérieures. On ne peut douter non plus que les vices de la matière ne leur soient évidemment communs; car, dit cet auteur, quoique les maladies ne soient pas des vices de la matière, mais des formes seulement de la matière, tous ceux qui attaquent les parties similaires, et qui pèchent par la consistance, la ténuité, la densité des substances, ainsi que par l'abondance ou la rareté, par le trop d'augmentation ou la trop grande diminution de la masse, leursont également communs. De même les fonctions se trouvent lésées dans l'un et l'autre par les vices de conformation, la grandeur, le nombre, la connexion des parties similaires.

Les deux sexes sont encore sujets aux maladies qui proviennent de la lésion des fonctions communes. Ainsi, toutes les altérations qu'éprouvent la digestion, la respiration, la sanguification, les

forces musculaires, les dégénérations humorales, les fièvres de toute espèce, sont encore des vices communs que l'homme et la femme se partagent. Mais on observe dans cette communauté de maux, les modifications que la constitution de chaque sexe introduit dans la marche, la durée et le développement des mêmes affections; et chacun des deux les éprouve à sa manière.

En général, chez les hommes, elles ont une marche rapide, beaucoup de véhémence, et une prompte terminaison; tout cela est en rapport chez eux avec le degré de cohésion et de force de leurs organes, et la consistance de leurs humeurs. Chez les femmes, au contraire, où les solides sont plus mous, où les organes présentent moins de force, de cohésion et plus d'expansibilité, où les humeurs ont plus de fluidité, ces maladies procèdent avec plus de lenteur, et la solution en est plus tardive.

Les maladies des parties sexuelles sont donc les seules que chaque sexe ne partage pas avec l'autre; mais dans le lot qui est échu à chacun des deux, l'être le plus foible et le plus touchant a été le plus surchargé, et la somme de ses maux est bien au-dessus de celle que la nature a départie à l'homme; sous ce rapport, la condition des femmes est des plus misérables, et tous nos efforts doivent tendre à les soulager.

On peut déduire de trois raisons principales la différence des affections du sexe avec celles des

hommes. Je déduis la première de la part qu'ont les femmes à l'acte de la génération, part vraiment active, vraiment continue ; car celle qu'y prend l'homme ne va pas au-delà de l'instant de la copulation ; ici seulement, l'homme y exerce une véritable action, une action vive, qui lui donne un avantage sur sa compagne ; mais ce premier moment passé, la série des actes de la génération appartient exclusivement à la femme, qui conserve le dépôt précieux, dont les organes sont constitués de manière à le développer, à le nourrir pendant un temps déterminé dans son sein, à le mettre au jour, et enfin, à le nourrir au-dehors, comme elle l'avoit fait au-dedans, aux dépens de sa propre substance. Il n'est pas douteux que les écarts de la nature, dans l'exercice de ces différentes fonctions, ne soient une source infinie de maladies auxquelles les hommes ne sont point sujets.

Je déduis la seconde raison de la différence du tempérament ; en effet, malgré quelques traits de conformité dans la forme constitutive du tempérament de l'un et de l'autre sexe, nous nous sommes convaincus que la manière d'exister n'étoit pas la même pour la femme, et que la nature de ses solides, la fluidité de ses humeurs, l'action du système nerveux, et sur-tout celle de l'utérus, modifioient son tempérament.

Enfin, la troisième raison naît de la différente conformation, de la différente organisation des

parties qui distinguent le mâle de la femelle, différence que je me suis attaché à faire remarquer, malgré les traits de conformité qu'avoient cru y appercevoir quelques philosophes anciens et modernes. La matrice ne ressemble pas plus au scrotum renversé, que celui-ci ne ressemble à la matrice, et l'influence que l'une ou l'autre de ces poches est dans le cas d'exercer, soit sur la santé, soit sur les maladies, est hors de tout rapprochement.

L'utérus exerce sur toutes les fonctions, dans la femme, une influence si marquée, que nous pouvons, avec Hippocrate, faire dériver toutes les maladies qui attaquent exclusivement le sexe, des lésions plus ou moins vives, plus ou moins profondes de ce viscère. Arætée, en parlant de la matrice, n'a pas hésité d'avancer que, quoiqu'elle soit destinée à concevoir et à enfanter, on devoit la regarder comme l'asile de toutes les maladies ; car, dit-il, presque toutes les maladies des femmes dérivent de cette source ou en reçoivent des modifications : *uterum etsi conceptui et partui destinetur, esse tamen asylum omnium morborum, nam ab eo ferme omnes mulierum morbi promanant, aut saltem labem quandam iis admiscet.*

D'après cette opinion, qui est vraie, et qui paroît généralement reçue, nous considérons sous plusieurs rapports généraux la matrice, en tant que cause, siége ou occasion des maladies des femmes. Nous la considérons d'abord comme organe

excréteur destiné à fournir différentes évacuations périodiques, ou à souffrir d'autres évacuations maladives.

Bordeu prétend qu'indépendamment des autres fonctions auxquelles elle est destinée, la matrice jouit d'une espèce de mouvement surajouté à la vie, qui a quelque rapport avec celui qui fait l'excrétion et la sécrétion des glandes ; que la matrice et le vagin font une excrétion de sang aussi pur pour l'ordinaire que celui qui roule dans les vaisseaux ; que cette excrétion se fait comme celle de toutes les autres glandes, qu'on appelle actives ; l'organe se réveille, entre dans une espèce d'érection, *erigitur*, ils'établit sur lui, comme sur un point central, un appareil de mouvemens capable d'y faire affluer le sang et les humeurs, et de le rejeter par la même mécanique et à la manière des autres glandes.

Nous considérerons ensuite la matrice comme organe vital, ayant, par le moyen des sympathies, des connexions très-fortes, différens degrés de correspondance avec les autres organes vitaux, et exerçant par tous ces moyens beaucoup d'influence sur l'économie animale.

Enfin, nous regarderons la matrice comme organe destiné à recevoir, à nourrir, à développer et à exclure le fœtus ; en un mot, comme le principal instrument de la génération et de la reproduction de l'espèce humaine.

De ces trois points de vue principaux, nous

déduirons trois ordres généraux de lésions ou d'altérations, d'où dérivent toutes les maladies des femmes ; mais avant de donner à ces vues le développement dont elles sont susceptibles, il est bon de présenter un apperçu de ce que les auteurs entendent par maladies communes à toutes les femmes, par maladies propres à certaines d'entr'elles ; car c'est de ces circonstances, étrangères en quelque sorte à la nature de ces maux, qu'ils les ont divisées, qu'ils les ont classées.

Mercatus croit que les femmes, avant l'époque de la menstruation, ont leurs affections particulières, quoique dans tout l'intervalle qui existe entre leur naissance et l'irruption des règles, elles aient en grande partie les maladies communes avec les hommes. Elles sont toutes attaquées en commun de nombre d'affections qui dépendent de l'évacuation menstruelle ; soit qu'elles vivent sous la dépendance d'un mari, soit qu'elles ne soient pas mariées, soit encore qu'elles soient veuves, tant qu'elles ne sont pas enceintes, et ce mal leur est commun à toutes jusqu'à l'époque où la nature, débarrassée de la nécessité de cette évacuation, l'arrête tout-à-fait. Encore, à cette époque, sont-elles sujettes à des flux de matières blanchâtres ou de toute autre couleur. C'est pourquoi ces deux sortes de maux qui affectent d'une manière si variée toutes les femmes jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à la décrépitude, sont encore des vices communs.

La menstruation ayant été donnée par la nature à toutes les femmes, les vices qui s'y introduisent et qui sont en grand nombre, sont des vices communs ; et même si quelqu'une, comme cela arrive souvent, est privée de cette évacuation, ce n'en est pas moins pour elle la source d'une infinité de maux. Les dérangemens qui arrivent à la menstruation ont lieu de plusieurs manières; car, ou les mois sont supprimés, ou ils fluent d'une manière immodérée ou en trop petite quantité, ou bien ils fluent à des temps indéterminés ; et alors cette évacuation naturelle se fait contre nature et devient morbifique. Il arrive encore à cette évacuation d'autres accidens, quoiqu'elle ait lieu au temps prescrit, comme lorsque les voies sont étroites ; c'est ce qui a fait dire à Hippocrate que la femme qui n'a jamais enfanté est plus gravement affectée durant les menstrues, que celle qui a enfanté : *mulier, quæ nunquàm pepererit gravius ægrotat citiusque profluentibus mensibus quàm quæ peperit.*

Je passerai sous silence toutes les opinions populaires, qui, depuis le temps d'Aristote jusqu'à nous, ont régné et régnent encore au sujet de l'état des femmes dans le temps de la menstruation, telles, par exemple, que la propriété d'arrêter la végétation, de faire tourner le vin, le lait et une infinité d'autres choses qui ne sont pas de mon sujet ; il me suffit de vous avertir que cet état a quelque chose de

maladif, et que toutes les personnes de ce sexe y sont soumises. Il faut en dire autant des évacuations de matières blanches qui s'établissent, et dont aucun état, aucun âge des femmes n'est exempt, soit qu'elles soient vierges, mariées ou veuves.

Les vierges ont encore leurs affections particulières, et avant le temps de la menstruation, et à l'époque où elle doit s'établir, elles sont sujettes à des obstructions et à des fièvres erratiques, parce que les couloirs par où le sang doit s'échapper, n'ayant pas encore été ouverts par la nature et par l'habitude, cette humeur est sujette à s'y arrêter et à les obstruer. Aussi Hippocrate, dans son livre *de Nat. mul.*, dit que les jeunes personnes sont plus humides et plus sanguines : *juvenculas humidiores esse et multo sanguine refertas ;* et dans celui *de Geniturâ*, il ajoute que les veines sont plus étroites : *illis esse angustas venas.* Indépendamment de cette manière d'être, reconnue par Hippocrate, le sang qui se prépare pour la menstruation est plus épais, et en est de-là plus sujet à s'arrêter dans des voies naturellement étroites; de-là vient, selon l'opinion de Mercatus, que les vierges sont souvent décolorées et sujettes à des fièvres lentes. Je crois que sans avoir recours à l'épaississement du sang, pour expliquer la pâleur dans ce cas, on peut en trouver la cause dans l'appareil des mouvemens

qui se coordonnent vers la matrice, et qui y attirent le sang de toutes les extrémités du corps.

Si les règles viennent à manquer à l'époque où elles sont indiquées par la nature, ou qu'elles passent le temps prescrit, alors les affections sont plus graves, les obstructions plus considérables; elles affectent non-seulement l'utérus, mais encore les organes de la digestion et tous les autres viscères.

A mesure que les femmes avancent en âge, et quoique les mois fluent facilement, elles ont encore une autre occasion de maladies ; c'est lorsque, d'après la nature de leur tempérament, il leur arrive ce qu'Hippocrate entend par *seminis turgescentia,* la turgescence de la semence ; elles desirent vivement l'approche des hommes ; mais l'éducation venant dans elles réprimer les vues de la nature, elles tombent dans un état d'affaissement, et sont sujettes aux épilepsies, aux inappétences de toute espèce, aux goûts dépravés, à des douleurs, à des lassitudes, et à une infinité d'autres maux. Les veuves qui vivent chastement sont à-peu-près sujettes aux mêmes infirmités, et chez elles, il se déclare de plus la tristesse, la mélancolie, des affections articulaires, des douleurs de tête, des migraines, etc.

Enfin, les femmes qui vivent sous le lien conjugal, et qui n'éprouvent point d'abstinence, ressentent quelquefois les maladies que nous venons d'énoncer, et en éprouvent d'autres qui leur

sont propres ; car quelques-unes sont stériles, et quelques autres, quoiqu'elles conçoivent, avortent fréquemment. Quelques-unes, quoiqu'enceintes, éprouvent des pertes de sang chaque mois, ou sont tourmentées de vomissemens fréquens, ou bien ont des inappétences, des dégoûts ou des goûts dépravés. Lorsqu'elles accouchent au temps prescrit, elles le font avec plus ou moins de difficultés, avec des symptômes plus ou moins graves ; tantôt elles gardent le placenta ou l'arrière-faix, tantôt il arrive des pertes immodérées, tantôt la perte n'est pas assez considérable. Dans les unes, le lait est trop abondant ; dans les autres il manque tout-à-fait. Celles-ci éprouvent des superfétations ; celles-là de fausses grossesses ; et toutes ces affections sont des affections propres. Il faut remarquer avec Hippocrate, que dans les affections communes à toutes les femmes, celles d'entr'elles qui ont enfanté supportent mieux les douleurs qu'occasionne la suppression des menstrues, à cause de l'habitude de l'enfantement, et parce qu'elles ont l'orifice de l'utérus plus ouvert ; elles éprouvent aussi moins d'inconvéniens de la pléthore, qui en est la suite, parce qu'elles ont les vaisseaux plus grands et plus dilatés.

On voit, d'après ce qui vient d'être dit, que les femmes ont des affections qui leur sont communes, et des affections qui sont particulières à leurs différens états, et aux différentes périodes de leur vie.

C'est de ces conditions que les auteurs ont pris la division générale de leurs maladies, et qu'ils ont successivement traité des maladies des vierges, des maladies des veuves, des maladies des femmes grosses, des femmes en couche, des nourrices, et des maladies communes à toutes les femmes. Mais ce système n'a point de liaison, point de cohérence; il n'offre à l'esprit rien qui puisse lui faire saisir avec facilité et avec précision l'ensemble des maladies du sexe, et présente de grandes difficultés pour l'étude de ces maladies.

J'ai senti la nécessité de créer un système nouveau de classification, plus adapté à notre manière de voir, plus conforme à la méthode nosologique, capable de fixer nos idées d'une manière invariable, et d'embrasser tous les rapports des maladies des femmes dans leurs différens états; et propre enfin à faciliter l'étude de cette branche importante de l'art de guérir.

On a beau nous dire qu'un système de classification des maladies est un être de raison; qu'il est impossible d'en créer de bons, et que la nature ne s'accommode point de nos méthodes. Je répondrai que l'homme éclairé n'a pas besoin de méthodes pour acquérir de nouvelles connoissances; mais celui qui cherche l'instruction auroit beau dévorer les livres, s'il n'a pas de méthode qui le dirige, qui guide ses pas dans les sentiers étroits et tortueux de la science, et qui lui en écarte les aspérités, il risque

de s'égarer et de perdre un temps précieux. Une bonne méthode est, dans ce cas, l'image du support qu'on fournit à une jeune plante, jusqu'à ce qu'elle ait acquis de la vigueur.

D'après ces considérations, voici comment je raisonne dans le sujet dont nous nous occupons. Il est bien évidemment démontré, d'après le témoignage des anciens et des modernes, que la matrice joue le plus grand rôle dans l'économie animale; la matrice fait les femmes ce qu'elles sont; par elle, les femmes diffèrent essentiellement des hommes, parce que ceux-ci n'ont point d'organe analogue; comme les femmes n'en ont point d'analogue à la prostate. Nous avons également reconnu qu'on pouvoit faire dériver toutes les maladies qui attaquent exclusivement le sexe, des lésions plus ou moins vives, plus ou moins profondes de la matrice.

Pour établir la différence de ces lésions, nous avons considéré la matrice, 1°. comme organe excréteur, destiné à fournir différentes évacuations périodiques ou maladives; 2°. comme organe vital, ayant, par le moyen des sympathies des connexions très-fortes, différens degrés de correspondance avec les autres organes; 3°. comme organe destiné à recevoir, à nourrir, à développer et à exclure le fœtus. Mais indépendamment des fonctions et des usages auxquels cet organe est destiné, il faut encore le considérer isolément, et comme viscère situé dans le bas-ventre, et sujet à différens déplacemens.

De ces quatre points de vue principaux, nous déduirons quatre ordres généraux de lésions ou d'altérations, d'où dérivent toutes les maladies des femmes : d'abord des lésions de la matrice, comme organe excréteur, comme émonctoire naturel, naît le premier ordre général de maladies, qui renferme toutes celles qui sont relatives au flux menstruel, les écoulemens qui s'établissent dans cet organe et ses affections particulières. 2°. Des lésions de la matrice, comme organe vital, dans lequel la nature opère des aberrations de forces en plus ou en moins, dérive le second ordre général, et comprend toutes les affections qui tiennent à l'atonie ou au spasme, la nymphomanie, l'affection hystérique, et tous les désordres qui l'accompagnent. 3°. Des lésions de la matrice vue isolément et abstraction faite de ses fonctions et de ses usages, naît le troisième ordre général, et comprend tous les déplacemens de ce viscère, la hernie, la chute, la précipitation, etc. 4°. Enfin, les lésions de la matrice considérée comme organe destiné à la génération, à la nourriture, à l'exclusion du fœtus, donnent lieu au quatrième ordre général, composé des maladies de la grossesse, de celles qui accompagnent et qui suivent l'accouchement, et de celles qui sont relatives à la lactation.

L'on verra dans le développement qui va être fait de ce système de classification, que toutes les maladies des femmes viennent naturellement se

ranger dans leur ordre, et que nous les y comprendrons toutes sans donner, comme on le dit vulgairement, la torture à nos principes. Je prévois une objection au sujet des maladies des mamelles, du skirre, du cancer, etc... Je répondrai d'abord que ces maladies ne sont pas particulières au sexe ; que les hommes en sont souvent attaqués. Il est vrai de dire qu'on les rencontre plus fréquemment chez les femmes à raison de l'épanouissement plus considérable du tissu cellulaire et des glandes de l'organe mammaire ; et, dans ce sexe cette maladie a une liaison très-intime à raison des sympathies avec les lésions de la matrice ; soit qu'elle vienne de cause interne, soit qu'elle soit occasionnée par un agent extérieur. De manière que je n'hésiterai pas à les comprendre dans le premier ordre général.

Le cancer est une maladie commune aux deux sexes comme toutes celles des solides et des fluides ; mais parmi ces maladies communesaux deux sexes, il en est qui font plus de ravages chez l'un que chez l'autre, à raison du tempérament et de la contexture des parties. Le cancer est dans ce cas par rapport aux femmes dont la constitution, la contexture des parties, la quantité d'humeurs blanches favorisent le développement et les progrès ; et les fièvres bilieuses attaquent aussi plus souvent les hommes et leur sont plus communément funestes,

à raison de leur tempérament, de leurs travaux et de la rigidité de leurs solides.

I.

Le premier ordre général renferme toutes les maladies qui dépendent des lésions de la matrice comme organe excréteur et comme émonctoire naturel.

Je le divise en deux sections principales : la première renferme toutes les maladies relatives à la menstruation ; la seconde comprend toutes les affections propres de la matrice.

La première section des maladies relatives à la menstruation se subdivise en trois chapitres : dans le premier sont rangées les maladies qui proviennent du dérangement et de la rétention des menstrues ; dans le second sont comprises toutes celles qui viennent d'un flux trop abondant de cette évacuation ; dans le troisième sont renfermées les maladies qui sont dues à des écoulemens séreux et blanchâtres.

Dans le premier chapitre nous comprendrons les maladies suivantes : la clôture de l'utérus, les mois établis dans des lieux contre nature, la suppression morbifique des mois ; la menstruation difficile et accompagnée de symptômes graves, le retard des mois, les mois que les auteurs appellent *adusti*, brûlés, les mois coulant goutte à goutte ou strangurie menstruelle, et les cas des femmes chez lesquelles les mois n'ont jamais coulé.

Dans le second nous rangerons les mois trop abondans, les pertes sanguines, les mois dont l'ordre est interverti.

Dans le troisième, les mois corrompus et en suppuration, les mois sanieux, jaunâtres, les fleurs blanches et la gonorrhée des femmes.

La seconde section du premier ordre général comprend les affections propres de la matrice, de sa substance et des organes de la génération. Je la divise en deux chapitres particuliers : dans le premier sont comprises les maladies qui attaquent la substance de la matrice et des organes de la génération ; et dans le second celles qui ont lieu dans sa cavité.

Ainsi dans le premier sont rangées les suivantes: l'inflammation de la matrice, l'érésipèle de cet organe, le skirre, le cancer de la matrice et des mamelles, les condylomes et les hémorroïdes de la matrice, les ulcères et les fistules de la matrice, la gangrène de la matrice et la maladie appelée nymphéa. Le second comprend l'hydropisie de la matrice et des ovaires, la tympanite, les vers, les calculs de la matrice et les polypes utérins.

II.

Le second ordre général dérive des lésions de la matrice comme organe vital, dans lequel la nature opère des aberrations de forces en plus ou en moins, et comprend toutes les affections qui tiennent au spasme ou à l'atonie; dans le premier cas,

l'affection hystérique et tous les désordres qui l'accompagnent, la nymphomanie, la fureur utérine, la suffocation de matrice, l'épilepsie, la mélancolie des vierges et des veuves, la pulsation des artères du dos ; la chlorose ou pâles couleurs, la maladie décrite par les auteurs sous le nom de *morbus virgineus*, *febris alba* ; les affections de l'estomac qui viennent de l'utérus ; les douleurs de tête et des autres parties du corps qui viennent du même lieu ; les douleurs et le prurit de la matrice, ce que les auteurs appellent *uteri vagatio*. Dans le second cas, la débilité de la matrice, soit qu'elle soit dans sa propre substance, soit qu'elle provienne de refroidissement, d'humidité, de sécheresse ou de chaleur.

III.

Le troisième ordre général vient des lésions de la matrice, considérée, abstraction faite de ses usages et de ses fonctions, comme viscère du bas-ventre sujet à des déplacemens, et comprend la hernie, la chute, la précipitation de matrice, le relâchement de ses différens ligamens.

IV.

Le quatrième ordre enfin vient des lésions de la matrice considérée comme organe destiné par la nature à la génération, à la nourriture, à l'exclu-

sion du fœtus. Il se divise en quatre sections principales ; la première traite des maladies qui ont rapport à la conception ; la seconde de celles de la grosesse ; la troisième de celles qui accompagnent et suivent l'accouchement ; la quatrième de celles qui sont relatives à la lactation.

La première section a rapport à la conception qui se trouve ou empêchée ou dépravée : dans le premier cas nous avons la stérilité naturelle, la stérilité par comparaison, la stérilité morbifique, la stérilité temporaire ; dans le second cas nous avons la conception monstrueuse, la mole, la fausse grossesse.

La seconde section comprend les maladies de la grossesse, telles que l'appétit dépravé, *picacæus;* le dégoût des alimens, les nausées et le vomissement, la douleur du ventre, la palpitation et la syncope, la toux des femmes grosses, la suppression de l'urine et des selles, la diarrhée des femmes grosses, l'enflure des jambes, les flux sanguins et aqueux qui viennent de l'utérus, la douleur des dents, les envies et les maladies aiguës qui surviennent à la grossesse.

La troisième section renferme les maladies qui accompagnent et qui suivent l'accouchement, telles que le fœtus mort, l'opération césarienne ou la section de la symphyse du pubis, l'avortement, l'accouchement laborieux et difficile, la mole après l'accouchement, les douleurs après l'accouche-

ment, le flux sanguin immodéré, ou les pertes après l'accouchement, les différens accidens qui arrivent aux lochies, les fièvres aiguës, la fièvre puerpérale, la diarrhée puerpérale, le vomissement, la pleurésie; l'inflammation du foie et du bas-ventre, la mélancolie, le délire, l'épilepsie, l'enflure ou œdème des pieds, du ventre et du corps, l'inflammation de la matrice après l'accouchement, et les rides et gerçures qu'on observe sur le ventre après l'accouchement.

La quatrième section se compose des maladies relatives à la lactation, telles que le défaut ou le manque du lait, la concrétion du lait, *morbus pilaris*, poil de lait, les vices du lait, les dépôts laiteux des mamelles, l'inflammation de cette partie et les métastases laiteuses, etc. — Tel est le systême de classification que nous allons suivre dans cet ouvrage, il remplit toutes les vues que nous nous étions proposées, il embrasse tous les rapports des maladies des femmes dans leurs différens états, il présente au premier coup d'œil l'idée des sources d'où dérivent toutes les maladies qui attaquent le sexe d'une manière exclusive et particulière; en établissant toutefois, d'après les anciens et les modernes, le principe que la matrice est le siége, la cause ou l'occasion de ces maladies, comme cela paroît démontré.

En effet, si nous considérons ces affections dans les différens ordres où je les ai rangées, nous ver-

rons que dans le premier, la matrice est le siége, quelquefois la cause, et reçoit souvent l'effet de celles qui y sont renfermées. Dans le second ordre la matrice est bien évidemment la cause de la plupart des affections qui y sont rangées, et quelquefois le siége. Dans le troisième, la matrice est bien sûrement l'effet. Et enfin dans le quatrième, la matrice est le plus souvent l'occasion, quelquefois le siége, plus rarement l'effet, et dans plusieurs cas la cause des affections qui y sont comprises.

Ainsi, sous tous les rapports, ce système de classification me paroît le plus naturel et avoir l'avantage sur celui des auteurs qui n'a aucun égard à la nature des maladies, et qui ne les considère qu'en tant qu'elles attaquent les femmes dans leurs différens états de vierge, de femme mariée, de nourrice et de veuve, et ne présente aucune idée des sources d'où elles dérivent. Celui-ci, au contraire, rappelle sans cesse à l'esprit l'organe essentiel, qui fait les femmes ce qu'elles sont, l'organe qui seul établit la différence de ce sexe avec le nôtre, l'organe enfin qui influe d'une manière si particulière et sur la santé et sur les maladies de ce sexe.

PREMIER ORDRE GÉNÉRAL.

Des lésions de la matrice comme organe excréteur, comme émonctoire naturel.

On a considéré long-temps la pléthore particulière de la matrice comme la cause du flux menstruel ; et sans parler de l'influence de la lune sur cette évacuation, et de plusieurs autres opinions aussi peu prouvées, il paroît que c'est à la première que les auteurs se sont arrêtés avec le plus de complaisance, en s'accordant toutefois sur la cause finale de la surabondance de sang qui arrive aux femmes dans les autres temps, et qu'on attribue à la nécessité de fournir une nourriture suffisante au fœtus pendant la grossesse.

Freind est un des principaux fauteurs de la pléthore ; il a soutenu cette opinion avec beaucoup de force et de netteté ; il croit que la pléthore est produite par une surabondance de nourriture, qui, peu à peu, s'accumule dans les vaisseaux sanguins ; que les femmes, par leur genre de vie sédentaire et peu actif, ne transpirant pas suffisamment pour dissiper le superflu des parties nutritives, ce superflu s'accumule au point de distendre les vais-

seaux, et de s'ouvrir une issue par les artères capillaires de la matrice.

Drake combat cette opinion de Freind; il oppose d'assez bonnes raisons à la pléthore; il prétend que si les menstrues étoient l'effet de la pléthore, les symptômes qui en résultent, tels que la pesanteur, l'engourdissement, l'inaction, surviendroient peu à peu, et se feroient sentir long-temps avant chaque évacuation, ce qui est contraire à l'expérience. Mais ensuite il substitue à la pléthore une théorie qui n'est pas plus satisfaisante; il veut, avec Graaf et Charleton, que les menstrues soient l'effet d'une effervescence du sang; et il regarde la bile comme l'agent capable d'exciter cette effervescence. Selon lui, la bile est très-propre à exciter une fermentation dans le sang, lorsqu'elle y entre en certaine quantité, et comme elle est retenue dans un réservoir qui ne lui permet pas d'en sortir continuellement, elle y demeure en réserve jusqu'à ce qu'au bout d'un certain temps la vésicule, étant pleine et distendue, et d'ailleurs comprimée par les viscères voisins, lâche sa bile, qui, s'insinuant dans le sang par les vaisseaux lactés, peut y causer cette effervescence, qui fait ouvrir les artères de la matrice.

Mais toutes ces explications mécaniques, toutes ces idées de fermentation, ne présentent à l'esprit que du vague, et ne s'accordent pas toujours avec les phénomènes de vitalité, de manière que le mé-

decin qui cherche à se rendre raison des phénomènes de la menstruation, les repousse, comme peu propres à l'éclairer.

Bordeu a eu, sur ce sujet, des vues plus saines et plus étendues; ses idées sont infiniment précieuses, et méritent la préférence sur toutes celles qu'on a eues jusqu'à lui. L'action qu'il attribue à la matrice, par un mouvement surajouté à la vie, est bien évidemment démontrée; et la sécrétion et l'excrétion du sang menstruel, qu'il lui attribue à la manière des glandes, sont aussi éloignées des idées mécaniques dont je vous ai parlé, qu'elles sont près de la vérité et conformes à la manière de procéder de la nature, dans la production des phénomènes de l'économie animale.

La comparaison entre les glandes et la matrice est très-frappante, dans ce qui concerne les règles; la matrice et le vagin font une excrétion de sang aussi pur, pour l'ordinaire, que celui qui roule dans les vaisseaux. Cette excrétion vient tous les mois ou environ; elle commence vers l'âge de douze à quinze ans, et finit vers celui de quarante à quarante-cinq ans; elle est suspendue ordinairement dans la grossesse, dans l'alaitement, et dans certaines maladies. Cette excrétion se fait comme celle des autres glandes actives, l'organe se réveille, il entre en érection, *erigitur;* et par les replis qu'il fait sur lui-même, il appelle le sang, et il le rejette par la même mécanique des autres glandes.

L'excrétion menstruelle a lieu tous les mois; et si l'on en croit M. de Buffon, les efforts pour l'excrétion ont même lieu à la même époque dans les femmes enceintes, et dans certaines maladies où cette évacuation est supprimée. L'excrétion de la salive se fait toutes les fois que l'appétit se réveille, il en est de même de toutes les excrétions, et chaque organe agit à son tour; celui de la matrice ne vient que tous les mois, et même dans une période donnée de la vie, qui s'étend depuis la douzième jusqu'à la quarante-cinquième année de la vie commune des femmes. C'est aussi dans cet intervalle que cet organe exerce la plus grande influence, et sur la santé, et sur les maladies des femmes; en deçà et en delà leur santé et leurs maladies diffèrent peu de celles des hommes. J'ai déjà fait observer, en parlant de leur tempérament, qu'à l'âge de quarante-cinq ans, le fonds de la vie des femmes semble augmenter; qu'elles ne sont plus sujettes aux maux particuliers à leur sexe, et qu'elles acquièrent enfin la constitution de l'homme, lorsque celui-ci commence à la perdre.

Quant au périodisme de l'action menstruelle de la matrice, la cause en est encore à trouver, et nous ne la saurons vraisemblablement qu'à proportion, dit Bordeu, que l'on fera des découvertes sur le retour périodique de l'action des glandes. Contentons-nous dans ce moment des lumières déjà acquises. Il est bien évident que la matrice est un

organe excréteur, et que de ses lésions, comme tel, il doit résulter un grand nombre de maladies particulières. J'ai rangé sous cette dénomination toutes les maladies qui regardent la menstruation et les maladies propres, ce qui donne deux sections principales; la première se divise en trois chapitres; le premier traite des maladies qui viennent du dérangement des menstrues; le second, de celles qui viennent d'un flux trop abondant; et le troisième, des écoulemens purulens, séreux et blanchâtres. La seconde section renferme les maladies propres de la matrice, et se divise en deux chapitres, dont le premier comprend les maladies de la substance de la matrice, et le second, les maladies qui ont lieu dans sa cavité.

PREMIÈRE SECTION.

Maladies relatives à la menstruation.

Cette section renferme trois chapitres : le premier est relatif aux maladies qui proviennent du dérangement des menstrues ; le second renferme celles qui viennent d'un flux trop abondant, et le troisième, les écoulemens séreux, purulens et blanchâtres.

CHAPITRE PREMIER.

Maladies qui proviennent du dérangement des menstrues.

Ce chapitre comprend les maladies suivantes : la clôture de l'utérus ; les mois établis dans des lieux contre nature ; la suppression morbifique des mois ; la menstruation accompagnée de symptômes graves ; le retard des mois, les mois brûlés, *adusti ;* les mois coulant goutte à goutte, ou strangurie menstruelle ; le cas des femmes dans lesquelles les mois n'ont jamais coulé, etc.

De la clôture de l'utérus et du vagin.

Les femmes sont sujettes à un vice des parties génitales, qui les empêche, non-seulement de concevoir, mais qui souvent même s'oppose à la menstruation. Ce vice est l'imperforation des parties sexuelles ; Galien appelle les femmes qui sont dans ce cas, *atretæ*, non percées, imperforées. L'imperforation des parties sexuelles est de trois sortes : ou elle existe extérieurement et vers les grandes lèvres qui se trouvent collées, ou bien intérieurement et vers les caroncules myrtiformes, qui sont réunies par une membrane ; ou bien encore l'orifice lui-même de la matrice se trouve bouché.

Dans le premier et dans le second de ces cas,

tantôt il existe un trou assez considérable pour laisser écouler l'évacuation menstruelle et les urines ; d'autres fois ces dernières ont un libre passage, et le sang menstruel ne peut s'écouler ; dans l'un et dans l'autre, la copulation ne peut avoir lieu sans le secours de la chirurgie : c'est en quoi ils diffèrent du troisième, où la copulation a lieu comme à l'ordinaire, mais sans fruit ; et les femmes ainsi conformées ne peuvent devenir enceintes, et restent stériles.

L'imperforation du vagin, soit extérieure, soit établie vers les caroncules, indépendamment des obstacles qu'elle oppose à la copulation et à la conception, donne lieu, lorsqu'elle est complète, à d'autres accidens dépendans de la rétention des menstrues. L'humeur de cette évacuation, ne trouvant point d'issue, se ramasse dans le vagin, et cause des accidens à-peu-près semblables à ceux qui annoncent les règles ; le ventre grossit quelquefois considérablement ; une pesanteur assez incommode se fait sentir au-dessus du pubis ; il survient des douleurs au bas-ventre et dans les hanches, des nausées, des vomissemens et des syncopes ; il se forme, entre les grandes lèvres, une tumeur qui augmente chaque mois, et où l'on sent une fluctuation. Avicenne prétend que les femmes ainsi imperforées éprouvent des douleurs et de grandes incommodités ; et que si l'on n'ouvre une voie au sang, il remonte, étouffe la malade, et que souvent la

mort s'ensuit. D'autres auteurs prétendent qu'elles perdent la raison, et sont attaquées de folie.

On peut réduire à trois causes principales toutes celles qui occasionnent l'imperforation de la vulve et du vagin ; ou à un vice de conformation qui vient de naissance, ou par quelqu'accident arrivé après la naissance, tel que des ulcères mal pansés ou des pustules survenues dans une petite vérole entre les lèvres qu'elles auront collées ou jointes ensemble en se cicatrisant ; ou bien encore par une membrane qui a pris naissance contre nature vers ce que les auteurs appellent caroncules myrtiformes, comme le prétendent Hippocrate, Dionis et d'autres auteurs anciens et modernes. Dionis prétend que lorsque la clôture de l'orifice externe se trouve à l'endroit des caroncules myrtiformes, elle s'est faite dès la première conformation, n'y ayant point de cause externe qui les puisse unir absolument. Il y a d'ordinaire, selon lui, de petits filets membraneux qui tiennent les quatre caroncules comme liées ensemble et qui les serrant, font qu'elles ressemblent à un bouton de rose à demi épanoui.

Dans les climats brûlans, où toutes les passions sont extrêmes et la raison impuissante, un art barbare procure artificiellement ce défaut que la nature donne quelquefois dans ses écarts. En Ethiopie on s'assure de la virginité des filles dès l'instant de leur naissance ; dès qu'une fille vient au monde,

on réunit les bords de ses parties sexuelles, on les coud ensemble au moyen d'un cordon de soie, et on n'y laisse d'ouverture qu'autant qu'il en faut pour les écoulemens naturels. Les chairs rejointes par l'art, finissent par adhérer naturellement, et vers la seconde année, il ne reste plus qu'une cicatrice difforme, de manière qu'on est obligé quelque temps avant les noces de rouvrir les parties fermées par une incision assez profonde pour détruire la réunion faite par la couture.

La membrane dont nous avons parlé ci-dessus, qui bouche contre nature l'ouverture du vagin, ayant été observée dans certains cas par quelques auteurs, on en a inféré qu'elle existoit d'une manière plus ou moins apparente chez toutes les filles qui n'ont pas été déflorées, et on lui a donné le nom d'*hymen*. L'existence de cette membrane de l'hymen a été, parmi les anatomistes, le sujet d'une longue controverse qui même n'est pas encore terminée. Les uns veulent qu'elle existe, et prétendent l'avoir toujours rencontrée; les autres ne l'ont jamais vue que dans des cas contre nature.

On trouve des deux côtés des noms très-recommandables : Fallope, Vesale, Riolan, Bartholin, Ruisch et autres, soutiennent que la membrane de l'hymen est une partie réellement existante, qui doit être mise au nombre des parties de la génération des femmes. Ambroise Paré, d'autre part, Dulaurent, Graaf, Pineus, Dionis, Mauriceau,

Palfyn, sont d'un sentiment opposé, et disent que l'hymen n'est qu'une chimère, et qu'elle n'est point naturelle aux filles ; ils opposent aux premiers les observations faites sur un grand nombre de filles de différens âges, qu'ils ont disséquées et dans lesquelles ils n'ont pu trouver cette membrane.

Malheureusement pour la vérité, l'opinion de l'existence de l'hymen a fait fortune dans la société et réunit le plus grand nombre de partisans ; et cela ne paroîtra pas étonnant, si l'on fait attention que les hommes jaloux de primautés en tout genre, ont toujours fait grand cas de tout ce qu'ils ont cru pouvoir posséder exclusivement et les premiers ; c'est cette espèce de folie, dit M. de Buffon, qui a fait un être réel de la virginité des filles ; c'est aussi celle qui a fait le plus généralement adopter l'opinion de Fallope, Vesale et autres anatomistes déjà cités. Il faut aux hommes jaloux des obstacles à vaincre dans l'union conjugale, et la plupart se croiroient déshonorés si le sang de la victime n'ensanglantoit pas l'autel. En vain des anatomistes éclairés, en vain la plume éloquente de M. de Buffon ont essayé de détruire ce préjugé sur la virginité des filles, il existera tant qu'il y aura des hommes. Voyez à ce sujet les ouvrages de Buffon. Il est vraiment désespérant pour des gens qui cherchent la vérité, et qui la cherchent de bonne-foi, que sur un fait qui dépend de la seule inspection, l'anatomie laisse une

incertitude entière ; aussi ne disputerons-nous pas sur un sujet pareil, parce que dans notre manière de voir, qui est conforme à celle d'Hippocrate et des anciens, nous regardons l'existence de cette membrane, comme une chose contre nature qui forme une des trois espèces d'imperforation que nous avons reconnues.

La clôture des parties génitales reconnoît plusieurs genres de causes, et donne lieu à différens accidens. L'espèce qu'on observe à l'extérieur et aux grandes lèvres, indépendamment des ulcères, des pustules varioliques qui étant mal pansées les auroient collées en se cicatrisant, peut encore venir par un vice de conformation, et s'observe dès la naissance. On la reconnoît facilement à l'œil ; c'est une agglutination, selon l'expression d'Akakias, des deux grandes lèvres qui est ou complète ou incomplète. Lorsqu'elle est complète et que la réunion a lieu dans toute la longueur de la vulve, les urines ne peuvent pas sortir et feroient immanquablement périr l'enfant, si l'on ne se hâtoit d'ouvrir par une incision les parties réunies contre nature. Mais lorsqu'elle est incomplète, et que les urines ont une libre issue, on la néglige quelquefois au point que lorsque la fille est parvenue à l'âge de puberté et au temps de l'éruption des règles, cette évacuation naturelle est arrêtée ou ne coule qu'avec beaucoup de peine ; dans le premier cas, il survient des accidens fâcheux, elle

se plaint de douleurs, de nausées, de vomissemens; le ventre s'enfle; et cette circonstance fait suspecter sa sagesse et lui donne beaucoup de chagrin. Avicenne dit qu'elle est suffoquée par le sang, et qu'elle meurt si on ne la secourt: *Quare ei accedunt dolores et ægritudo magna. Si ergo non ingenietur ei, redit sanguis, et denigratur mulier et præfocatur et moritur.*

Lorsqu'une fausse pudeur n'empêche pas les filles de se laisser visiter, on reconnoît facilement la maladie, et il est aisé d'y remédier, soit que le vice se trouve aux grandes lèvres, soit que l'orifice du vagin soit fermé par une membrane. Fabrice d'Aquapendente rapporte qu'une jeune fille qui s'étoit bien portée jusqu'à l'âge de treize ans, commença à sentir des douleurs autour des lombes et vers le bas-ventre, qui se communiquoient à la jointure de la hanche et aux cuisses; les médecins la traitoient commesi elle avoit une goutte sciatique. Le corps s'exténua, il survint une petite fièvre presque continue, avec dégoût, insomnie et délire. Il se forma enfin une tumeur dure et douloureuse au bas du ventre à la région de la matrice; on observa que tous ces accidens augmentoient régulièrement tous les mois. L'auteur fut appelé à la dernière extrémité; et ayant visité la malade, il fendit d'une simple incision longitudinale la membrane de l'hymen; il sortit une grande quantité de sang épais, gluant, verdâtre et puant, et

à l'instant la malade fut délivrée comme par miracle de toutes ses incommodités.

Mais si par une pudeur mal entendue les filles ne veulent pas se laisser visiter, et que le médecin trompé par les apparences, et prenant cette maladie pour une suppression par une des causes ordinaires, traite sa malade par la méthode qui convient dans ce cas, le mal, loin de diminuer, augmentera d'une manière effrayante, parce qu'en sollicitant l'écoulement des règles, on ne détruira pas l'obstacle qui s'oppose à leur issue, et que l'accumulation du sang augmentera sensiblement.

Il arrive d'autres fois que le vice de conformation n'est pas complet et qu'il y a une ouverture capable de laisser sortir les menstrues ; mais cette ouverture ne suffit pas pour permettre la copulation, et il faut encore avoir recours aux secours de l'art. Skenkius rapporte l'histoire d'une femme de Hesse, qui n'avoit au lieu de la grandeur ordinaire de la vulve qu'un trou à admettre une plume, elle voulut néanmoins se marier, et vécut dans cet état avec son mari pendant huit années, au bout desquelles celui-ci demanda le divorce. L'affaire fut portée devant le landgrave de Hesse qui, par les conseils de Dryeinder, fameux praticien, ordonna que la femme fût opérée; mais dans le cours de la cure le mari mourut, et laissa à cette femme la liberté de prendre un autre mari, avec lequel elle eut des enfans.

L'imperforation de l'orifice lui-même de la matrice n'est pas aussi facile à guérir que les deux espèces précédentes. D'abord son existence réelle ne peut être constatée que par ses effets et par la stérilité qui l'accompagne. Dans ce cas la copulation a lieu comme à l'ordinaire, et même les menstrues s'échappent, soit par les vaisseaux du vagin, soit par ceux qui rampent à la surface externe de la matrice qui avoisinent le vagin.

Avicenne, qui a traité de cette matière, dit que les femmes qui ont l'orifice de la matrice fermé, ou ne conçoivent pas, ou si elles conçoivent, périssent infailliblement : *Quibus os uteri clausum est, aut non concipiunt, aut in partu moriuntur.*

On pourroit se demander comment les femmes qui ont l'utérus fermé peuvent concevoir : l'auteur que je viens de citer répond qu'il est possible que la membrane qui bouche le trou de l'orifice soit assez mince pour permettre à la partie la plus subtile de la semence de pénétrer dans la cavité de l'utérus et féconder la femme, mais qu'elle est assez forte pour empêcher l'enfant de sortir. M. de Buffon croit comme Avicenne, qu'il est possible que la liqueur séminale pénètre à travers les membranes de la matrice. Mais ces cas sont rares, et l'imperforation de l'orifice de la matrice entraîne presque toujours la stérilité. Comme ce vice n'a pas pu être constaté d'une manière sûre, l'art de guérir ne s'est pas encore avisé d'y porter remède,

comme aux autres, d'ailleurs l'opération seroit très-délicate et très-difficile sur un organe si éminemment sensible.

L'opération qu'on fait subir aux femmes dans les cas d'imperforation de la vulve et du vagin, quoique moins délicate, n'en exige pas moins de précautions de la part de l'opérateur.

Dionis, au sujet de la pratique de l'incision dans ce cas, prétend qu'il faut la faire plutôt grande que petite, parceque par ce moyen on facilite l'accouchement. Si l'on consultoit, dit-il, le caprice de quelques maris, on feroit les incisions très-petites ; mais si on regarde l'avantage des femmes, on les fera plutôt grandes que petites, parce qu'elles en accoucheront plus facilement.

On incise la vulve dans la ligne qui réunit les deux grandes lèvres, en les tenant écartées l'une de l'autre ; et lorsque c'est une membrane qui bouche l'ouverture du vagin, on pratique la même incision, mais toujours dans la direction longitudinale. On doit avoir grand soin de se prémunir contre les grandes hémorragies, en appliquant des poudres stiptiques ; enfin toutes les indications de la cure doivent se borner à empêcher la réunion des lèvres incisées, et à procurer à chacune une bonne cicatrice, en empêchant la naissance des chairs qui pourroient la rendre difforme.

Des mois établis dans des lieux contre nature.

La menstruation est un acte si important de la vie, et d'une nécessité si grande, que la nature veille avec la plus grande attention à réparer ses erreurs en établissant, dans des organes très-variés, l'écoulement du sang menstruel, lorsque la matrice a perdu la faculté de le produire ; et elle le fait avec la même régularité, avec la même abondance et avec des résultats égaux. On trouve dans une infinité d'auteurs, et dans les mémoires des sociétés savantes, des observations sans nombre sur ce sujet. On a vu le sang menstruel se frayer un passage par toutes les parties du corps ; à travers les pores de la peau du visage, des joues, par des blessures, des ulcères ; par le sommet de la tête, les oreilles, les yeux, les narines, les gencives, les alvéoles, les lèvres, la veine jugulaire, les poumons, l'estomac, l'anus ; par les abcès sur les côtes, par les mamelles, l'aine, la vessie, le nombril, les vaisseaux hémorroïdaux, les jambes, les cuisses ulcérées, par le talon, le pied, les orteils ; par les bras, la main, les doigts et le pouce. Enfin, il n'est point de partie dans le corps par où on n'ait vu couler le sang menstruel au défaut des voies accoutumées ; et il se feroit un très-gros volume des seules observations de ce genre qu'on trouve chez les auteurs.

Ce phénomène qui s'est présenté à presque tous les praticiens, n'arrive que dans les filles dont les autres excrétions ne réparent pas celles de la matrice, et dont les parties ne se bouffissent pas aisément. Bordeu ne pense pas que ce phénomène prouve d'aucune manière la pléthore à laquelle on a attribué la menstruation, pléthore à laquelle on a tout accordé ; non, dit-il, qu'elle n'ait aucune part dans l'action de la matrice ; mais on ne doit pas la regarder comme la cause principale. Il est porté à croire que les crevasses qui surviennent à d'autres parties, et servent d'émonctoires au sang menstruel, dépendent autant de l'action irrégulière de la matrice, que de la quantité de sang à laquelle on les attribue communément. Ainsi, certains ictères supposent une action du foie ; cet organe fait la sécrétion de la bile, mais il ne la dirige pas vers les conduits excrétoires ; ainsi l'on voit des femmes, qui, à la suite des couches, ont leurs urines laiteuses, tandis que les mamelles ont assez d'action pour sécréter le lait, quoiqu'elles n'en aient point assez pour le porter au mamelon.

Voici une observation qui prouve jusqu'à quel point de vérité est portée l'opinion de Bordeu. Une fille étoit réglée par un ulcère qu'elle avoit au pied. Lorsque le sang devoit sortir, cette fille sentoit des douleurs aux lombes, des langueurs d'estomac, des maux de tête ; sa physionomie changeoit, toutes

les veines grossissoient, la jambe s'engourdissoit, et l'ulcère s'ouvroit; en un mot, cette fille avoit la plupart des symptômes qui précèdent l'écoulement du sang menstruel. Il semble qu'on doive attribuer tous ces symptômes à l'action de la matrice; car, pour les attribuer à la pléthore, il faudroit qu'ils se montrassent dans toute la plénitude des vaisseaux, ce qu'on n'observe pas.

Ainsi, les incommodités que souffrent les femmes aux approches de leurs règles viennent de l'action et de la sensibilité de la matrice; et l'écoulement des règles, par des voies extraordinaires, suppose que la matrice n'a pas perdu son action; seulement elle n'est pas disposée à laisser passer les règles. Elle agit cependant tous les mois, en vertu de la loi de la nature, qui augmente son activité, et met en jeu tous ses ressorts sécrétoires; mais la menstruation ne pouvant avoir lieu par son propre tissu, elle agit au loin, par l'effet des sympathies qu'elle a avec toutes les parties du corps, et y détermine l'excrétion du sang menstruel.

Cette correspondance de la matrice avec tous les autres organes et sur-tout avec l'estomac, étoit bien connue des anciens; Hippocrate l'a constatée dans l'aphorisme suivant: *Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus solutio;* une femme est délivrée du vomissement de sang, lorsque ses règles surviennent. Mercatus en infère que la turgescence du sang se fait ressentir réciproquement

sur l'estomac et sur la matrice, et que l'excrétion menstruelle s'établit réciproquement aussi par ces deux organes correspondans. Sans doute, cette turgescence, cet orgasme sanguin, se font sentir à l'époque de l'évacuation menstruelle ; mais c'est toujours par l'influence de la matrice, dont l'action se réveille tous les mois, et qui, en raison de son activité et de son jeu, attire le sang et les humeurs, et occasionne la pléthore locale, qui s'établit à cette époque.

Dans ce cas, comme la matrice ne jouit pas de l'intégrité de son action, et que l'excrétion menstruelle ne peut avoir lieu à travers ses pores, elle agit au loin par sympathies, et y établit l'écoulement sanguin. Telle est l'idée la plus juste qu'on puisse se faire de cet écart de la nature, parce qu'en effet il faut toujours que la série des procédés qui établissent les règles dans des voies extraordinaires, commence par la matrice, dont l'action particulière est mise en jeu à des époques déterminées. Quant aux causes qui font ainsi mouvoir cet organe tous les mois, elles resteront *in nube*, jusqu'à ce qu'on ait fait des découvertes sur le retour périodique de l'action des glandes.

L'intégrité d'action de la matrice se trouve lésée de deux manières; ou naturellement et par un vice inné, comme nombre d'observations rares et curieuses le démontrent ; ou accidentellement, et par l'effet de quelqu'accident survenu pendant les

règles, qui les a supprimées tout-à-coup. Alors la nature affecte une autre voie de dégorgement, et ne pouvant se faire jour à travers le tissu de la matrice, le sang menstruel s'échappe, ou par une hémorragie nasale, ou par une hémoptysie, ou par le vomissement, ou par les selles, ou enfin par quelqu'une des voies que je vous ai citées. Il suffit que la nature ait pris une fois une de ces voies extraordinaires de dégorgement, pour qu'elle les affecte les mois suivans, si l'on n'a pas remédié au vice qui a attaqué l'intégrité d'action de la matrice.

Une telle évacuation remplace jusqu'à un certain point celle qui devroit avoir lieu par les voies accoutumées, quant aux phénomènes qui constituent la santé. Galien prétend que lorsque les règles sont supprimées, toutes les évacuations sanguines sont bonnes, en ce qu'elles contribuent à maintenir la santé. Hippocrate dit la même chose dans plusieurs endroits de ses ouvrages. Cependant il en est qu'il seroit dangereux de laisser subsister, par l'impression de foiblesse qu'une telle évacuation laisseroit à coup sûr sur l'organe affecté, et par l'habitude qu'il contracteroit, des hémorragies, même après qu'on auroit rappelé le sang à ses couloirs naturels; tels sont l'hémorragie nasale, l'hémoptysie, le vomissement de sang, le *mictus cruentus*, et autres de cette nature.

Il est un autre inconvénient majeur, dont parlent les auteurs, et principalement Mercatus et

Roderic à Castro, c'est la stérilité qui accompagne ordinairement ces sortes d'affections. Je ne crois pas cet inconvénient aussi absolu qu'ils veulent le faire penser ; il est possible que la stérilité suive dans certains cas ; mais elle n'en est pas un effet nécessaire et constant, puisqu'on voit des femmes très-fécondes, quoiqu'elles n'aient jamais été réglées. Je traiterai cet objet plus au long, lorsqu'il sera question de la stérilité.

Les causes qui attaquent l'intégrité d'action de la matrice, et qui tendent à dévier le sang des voies accoutumées, sont les passions vives de l'ame, lorsqu'elles arrivent dans le moment de la menstruation ; tout ce qui peut obstruer les vaisseaux de la matrice ; les douleurs violentes des parties supérieures, et généralement toutes les causes qui tendent à supprimer les mois : comme il en sera question dans la suite, je ne m'étendrai pas sur ce sujet : il suffira pour le moment de jeter quelques vues générales sur la cure de ces affections.

J'ai dit plus haut que l'intégrité d'action de la matrice étoit lésée de deux manières, ou par un vice naturel et inné, ou par un accident quelconque survenu dans le temps de la menstruation. Dans l'un et l'autre cas, il faut considérer, avant d'entreprendre de donner au sang une direction contraire à celle qu'il affecte contre nature ; il faut, dis-je, considérer si le vice est récent ou invétéré ; il faut encore avoir égard à l'organe par où se fait

l'évacuation qui remplace la menstruation, parce que, comme nous l'avons observé, il seroit dangereux de laisser cette évacuation se perpétuer dans certains. Dans aucun cas, on ne doit rien entreprendre brusquement, de manière à porter dans la machine une impression subite et profonde, qui pourroit avoir du danger. On débutera au contraire par des moyens doux et innocens, qui tendent, par leur continuité, à ouvrir les pores et les vaisseaux de la matrice.

La saignée peut être utile, lorsqu'il y a pléthore; mais on insistera principalement sur les frictions sèches aux extrémités, les exercices modérés à pied, les bains de siége, naturels ou artificiels; les fomentations émollientes et relâchantes; les pessaires, les clystères utérins. Mercatus regarde comme un secours particulier contre ce genre d'affections, l'usage soutenu des bains naturels, et principalement des eaux sulfureuses; ces eaux sont éminemment apéritives et désobstruantes; prises sous la forme de bains, elles préparent les voies, et les disposent efficacement et d'une manière insensible, à l'effet des médicamens plus actifs qui rappellent les règles dans le lieu où elles doivent couler.

De la suppression des menstrues.

Parmi les accidens qui arrivent aux menstrues, évacuation importante et indispensable, il n'en est

pas de plus grave que leur suppression totale ; il n'en est point qui entraîne autant de désordres dans l'économie animale, et qui puisse avoir des conséquences plus funestes. La suppression des menstrues suppose nécessairement l'existence actuelle de cette évacuation, c'est-à-dire la circonstance essentielle que cette évacuation a déjà commencé et qu'elle n'a pas encore entièrement cessé selon les loix de la nature. On ne peut pas appeler suppression, la non-apparition des règles dans un âge encore tendre, où la matrice ne jouit pas de son action, où cet organe n'est pas encore éveillé, si l'on peut se servir de ce terme; non plus que dans un âge avancé où, comme nous l'avons observé, cette évacuation cesse entièrement pour ne plus reparoître, et où la matrice perd toute son activité, toute son influence. Cette maladie ne peut donc avoir lieu que dans la période de la vie des femmes où cette évacuation naturelle est établie d'une manière constante et régulièrement périodique, où la matrice jouit de toute son activité, et d'une vie particulière.

La suppression des menstrues est de deux sortes : elle est naturelle, elle est morbifique. Je l'appelle naturelle, parce que la nature ayant réservé la matière de cette évacuation pour d'autres usages, elle est ordinairement suspendue pendant la grossesse et pendant l'alaitement, pour servir, dans les femmes enceintes, à la nourriture et au

développement de l'embryon, dans les nourrices, à la sécrétion du lait dans les mamelles.

J'appelle la suppression des règles morbifique, lorsqu'elle est accidentelle, lorsqu'elle a lieu au détriment de la femme, qu'elle est occasionnée par des agens physiques et moraux, et qu'elle porte sur l'ensemble des fonctions des altérations profondes. Quoique la cessation absolue de cet écoulement à un certain âge soit ordonnée par la nature, parce qu'elle devient inutile, la femme n'ayant plus aucune part à prendre à l'acte de la reproduction de l'espèce, on ne doit pas la mettre au rang de la suppression naturelle, dont elle diffère essentiellement. On ne doit pas non plus mettre au rang de la suppression morbifique, le manque absolu de cette évacuation dans les jeunes filles et les femmes chez lesquelles elle n'a jamais paru, ou bien chez lesquelles elle a pris une autre voie, parce que la suppression morbifique suppose les menstrues déjà établies et arrêtées par un accident quelconque. Nous savons d'ailleurs qu'il y a des femmes qui n'ayant jamais vu cet écoulement naturel, n'ont pas laissé d'être très-fécondes; et si l'on en croit le rapport de quelques physiciens, il y a en Amérique des peuplades entières où les femmes n'ont jamais été réglées.

Je ne traiterai donc ici que de la suppression naturelle et de la suppression morbifique, et je m'attacherai dans la comparaison de ces deux états, à la

recherche des signes qui peuvent les faire distinguer. C'est un des points les plus importans de la doctrine. Dans le cours de votre carrière médicinale, vous aurez à éviter les piéges de toute espèce qui vous seront tendus par nombre de jeunes filles et même par des femmes qui n'ont pas toujours suivi les règles de l'austère sagesse.

Par la même raison que les femmes chez lesquelles le sang menstruel coule avec facilité et en abondance requise et modérée, jouissent d'une santé parfaite, de même la suppression accidentelle de cette évacuation devient la cause de plusieurs affections, comme l'a observé Hippocrate : *Mensibus copiosioribus prodeuntibus morbi contingunt, non prodeuntibus ab utero fiunt morbi.* Lorsque les mois coulent en trop grande abondance, ils donnent lieu à des maladies ; lorsqu'ils ne coulent pas du tout, il vient des maladies de la lésion de l'utérus.

J'ai déjà remarqué que lors de la menstruation, les femmes reçoivent un surcroît de sensibilité et de mobilité ; aussi les causes les plus légères, les moindres accidens suffisent pour arrêter cet écoulement, ou par le vice que contracte le sang, ou par celui des vaisseaux. Le vice que peut contracter le sang, est un état de viscosité réuni à sa trop grande abondance, ou bien sa consistance seule, sa viscosité et sa lenteur. Ettmuller et Rivière pensent que le sang peut pécher par sa quantité, sa

qualité et son mouvement ; il pèche, selon ces auteurs, en quantité, si elle est trop grande ou trop petite. Dans le premier cas il y a exubérance, distension des vaisseaux, et la suppression a lieu, selon eux, de la même manière que l'urine trop abondante et distendant les parois de la vessie donne lieu à l'ischurie ou rétention d'urine.

Je ne crois pas que la parité soit ici exactement démontrée ; car dans le cas d'ischurie, par le trop d'abondance de l'urine, la vessie ne devient inhabile à chasser cette liqueur excrémentitielle, que parce qu'elle a perdu par une distension démesurée son ressort et sa contractibilité ; ce qui n'arrive pas dans les vaisseaux où une distension extraordinaire occasionneroit de préférence la rupture de leurs tuniques et des hémorragies considérables. Il est plus raisonnable de l'attribuer, avec Freind, à l'obstruction des vaisseaux et à la stase du sang qui a acquis une consistance capable de s'opposer à son issue. Ceci sera plus sensible encore, si cet état du sang est réuni à une habitude pléthorique qui doit nécessairement augmenter l'engorgement, parce que la pléthore générale, lorsqu'elle existe dans l'écoulement des menstrues, suppose la pléthore particulière des organes de la génération ; le sang est poussé avec force vers ces parties, et y contracte, par cela même, le degré de viscosité et de consistance dont il est question ; il n'est pas éton-

nant qu'il s'arrête dans l'utérus et les parties voisines, et que la suppression n'ait lieu.

On a encore attribué la suppression à une qualité du sang tout opposée à celle dont nous venons de parler : à sa ténuité, à son excandescence ; les auteurs le supposent alors chargé de particules âcres, irritantes, qui crispent les vaisseaux. A la vérité, les femmes d'un tempérament bilieux, celles qui ont les passions ardentes et qui sont colériques, sont très-sujettes à la suppression des règles, par l'état de spasme et de constriction qui prédomine chez elles ; mais cela tient plutôt au vice des solides et des vaisseaux, qu'aux qualités du fluide vital.

Le vice des solides se réunit à celui des humeurs, pour arrêter l'évacuation menstruelle ; ce vice se contracte facilement par l'effet des causes les plus légères, vu l'état de sensibilité et de mobilité extrême de tout le système, et des parties de la génération à l'époque de la menstruation.

Si l'état d'érection où sont alors toutes les parties, vient à être augmenté, il dégénère facilement en un spasme particulier qui bouche les conduits excrétoires, occasionne la stase du sang, l'engorgement, et donne lieu à la suppression.

Dans les femmes trop grasses l'écoulement périodique peut s'arrêter par la seule raison du peu d'abondance du sang et du peu d'énergie du système vasculaire sanguin. Vous savez que l'obésité

est en raison inverse de l'abondance du sang et de l'énergie du système vasculaire; que les personnes grasses ont les vaisseaux petits et le sang très-peu abondant; qu'au contraire les personnes maigres ne le sont que par l'extrême énergie du système vasculaire, qui dévore la graisse et le tissu adipeux, par un mouvement semblable à la combustion véritable, comme l'ont démontré J. Hunter, Grimaud et autres : c'est donc à la petite quantité du sang qu'est due la suppression dans les femmes trop grasses, et non, comme le veut Hippocrate, à la compression qu'exerce l'épiploon chargé de graisse sur l'orifice de l'utérus.

Les causes les plus ordinaires qui donnent lieu à la suppression des règles, sont, un air froid et humide, l'immersion dans l'eau froide, la boisson d'eau froide, l'air des cloaques, l'air surchargé des effluves de marais, l'abus des substances acides, crasses, visqueuses; les exercices trop violens et continuels; le sommeil immodéré; les affections morales; une terreur subite; la colère; les chagrins violens. Il est bon d'examiner successivement chacune de ces causes, et leur manière d'agir.

Lorsque le corps est à une douce température, tous les solides sont dans un état d'expansion, les pores ouverts, le jeu des liqueurs plus libre, les évacuations naturelles plus faciles. Le transport subit d'une telle température à un air froid, opère un effet contraire, change, par un mouvement

forcé, cette manière d'être; les solides en reçoivent un certain dégré de constriction; les pores se resserrent; les liqueurs prennent plus de consistance, et plus ce mouvement est brusque, mieux il tend à diminuer, à arrêter, à supprimer tout-à-fait les évacuations.

En général, tous les agens physiques qui influent sur le corps, portent leur premier effet sur la fibre; celle-ci agit à son tour sur les liqueurs, qui en reçoivent un mouvement plus accéléré. Lorsque cette action est modérée, le ton qu'en acquièrent les solides est un bien, en ce que la circulation se fait mieux, les sécrétions et les excrétions en deviennent plus abondantes. Mais si cette action est brusque, subite, énergique, au lieu de l'état d'expansion, dont nous avons parlé, au lieu de ce mouvement du centre à la circonférence, il se fait un mouvement contraire; et la constriction des vaisseaux, ainsi que le degré de consistance qu'acquièrent les humeurs par la même cause, donnent lieu à des stases, à des engorgemens qui s'opposent aux évacuations.

C'est ce qui arrive aux femmes dans le temps de la menstruation, lorsqu'elles s'exposent brusquement à un air froid, et cet effet est d'autant plus puissant qu'elles sont douées, à cette époque, d'un surcroît de sensibilité et de mobilité; aussi, l'air froid et humide est-il une des causes les plus fréquentes de la suppression des menstrues. Hippo-

crate n'attribuoit pas à d'autres causes la suppression ou la diminution des mois ; et dans son livre *de Aere*, il dit que dans le nord, c'est l'opinion vulgaire.

L'immersion des pieds et des mains, et la boisson de l'eau froide donnent lieu au même effet, et agissent de la même manière; la boisson sur-tout de l'eau froide a eu souvent des effets terribles ; on l'a vue, au rapport de Forestus et de Boyle, exciter la passion iliaque, des dyssenteries douloureuses, et quelquefois la mort ; comme l'air froid, elle excite, dans les solides et dans les vaisseaux, des constrictions et des spasmss, qui rendent le mouvement du sang plus lent; et il est aisé de concevoir comment cette cause détermine l'arrêt subit et la suppression de l'écoulement menstruel.

L'air des marécages, indépendamment de son humidité, contient beaucoup d'effluves nuisibles ; les femmes exposées à son action sont mal réglées, sujettes à des obstructions, ont une habitude valétudinaire. Hippocrate l'a très-bien remarqué dans son traité *de Aere, Locis et Aquis.*

Les alimens visqueux, épais, qui fournissent un chyle trop consistant, donnent aux humeurs une condition pareille, et les rendent sujettes à s'arrêter dans leurs propres vaisseaux, et à occasionner des engorgemens ; comme l'utérus, à l'époque de la menstruation, a quelque chose de maladif, comme il éprouve déjà une affection particulière, c'est sur

cet organe que se feront les stases, et, par cela seul, les règles peuvent s'arrêter.

Pareille chose arrivera par l'abus des substances trop chaudes et trop sèches ; tels sont le poivre, le gingembre et tous les aromates très-actifs, qui, par leur vertu stimulante, augmentent le jeu des vaisseaux et le mouvement des humeurs, tendent à dessécher les parties, dissipent la partie la plus fluide du sang, et lui font contracter une consistance qui l'empêche de transsuder à travers les vaisseaux de la matrice.

L'usage des fruits acerbes, austères, astringens, et des sucs acides, est aussi une cause de suppression des règles. Vous connoissez tous la propriété qu'ont les acides, de coaguler le sang et la lymphe ; il n'est pas rare de voir leur usage immodéré provoquer la suppression des mois.

Les exercices violens, les travaux continués, dissipent, par les sueurs et la transpiration insensible, la partie aqueuse et séreuse des humeurs, dessèchent le sang, et lui donnent plus de consistance et de viscosité; aussi les femmes qui se livrent journellement à ces travaux, sont-elles mal réglées, et quelquefois ne le sont pas du tout ; parce qu'indépendamment du vice des humeurs, les solides acquièrent une rigueur et une ténacité qui arrêtent leur passage par les couloirs utérins.

Autant un sommeil modéré est avantageux pour réparer les forces, pour favoriser la nutrition,

comme l'ont observé Hippocrate, Aristote et les anciens, autant un sommeil immodéré est dangereux. Vous savez qu'il suspend les évacuations. Dans le sommeil, les mouvemens prennent, selon Hippocrate, une direction contraire : *Motus in somno introvergunt.* C'est ce qui fait que dans cet état les miasmes délétères ont plus de prise sur le corps, comme l'a très-bien indiqué Lancisi. Dans le sommeil, les mouvemens du cœur et des artères deviennent plus petits, plus foibles et plus lents. Il en résulte un état de torpeur dans les solides, et de viscosité dans les fluides, qui donnent lieu aux stases et aux engorgemens. *Somnus ubi corripuerit,* dit Hippocrate, *tum sanguis refrigeratur cum suâ sponte somnus refrigerare soleat. Perfrigerato autem sanguine tardiores sunt ejus transitus.* Aussitôt que le sommeil prend, le sang est refroidi, parce que de lui-même le sommeil refroidit; et le sang étant ainsi refroidi, son passage devient plus lent. D'après cela, on conçoit facilement comment un sommeil immodéré peut devenir la cause de la suppression des menstrues.

Les affections morales influent d'autant plus sur le physique, qu'il y a plus de sensibilité et de mobilité; or, à l'époque de l'évacuation menstruelle, cette manière d'être habituelle, chez les femmes, existe avec beaucoup plus d'intensité, se trouve même singulièrement renforcée, et fait de ces affections une cause puissante de suppression.

Pour bien se convaincre de la manière d'agir des causes morales, il faut mettre en principe qu'il existe dans nous deux mouvemens opposés qui se balancent réciproquement, et qui mantiennent l'équilibre dans toutes les fonctions. Ces mouvemens sont le mouvement centrifuge et le mouvement centripète; celui-ci prédomine pendant le sommeil, celui-là pendant la veille.

Les causes morales tendent à exciter plus ou moins l'action de ces forces; ainsi, dans la joie le corps se dilate, s'épanouit; il s'agrandit en quelque sorte pour aller au-devant des sensations agréables; dans le chagrin, au contraire, tout se resserre, tout se contracte; il semble que par une espèce d'instinct, les parties cherchent à se soustraire aux impressions désagréables et douloureuses. Dans la colère, passion violente, il arrive les plus grands désordres; les deux mouvemens sont tour-à-tour excités d'une manière brusque et rapide; tantôt il y a abattement, pâleur, tantôt spasme, convulsions, délire. La terreur ne diffère du chagrin, qu'en ce que l'action du mouvement centripète est brusque et instantanée; dans le chagrin, elle est plus lente et plus continue; dans l'une et dans l'autre, il y a rétropulsion, constriction de l'organe extérieur, et répercussion.

Ces principes une fois reconnus, il devient aisé de les appliquer aux cas de la maladie dont il s'agit, et de concevoir comment la terreur, le chagrin,

la mélancolie, la colère et les autres affections de cette nature deviennent une cause fréquente de la suppression des menstrues. On doit ajouter aux causes de suppression dont l'énumération précède, et qui sont les plus ordinaires, les évacuations sanguines et humorales, et les obstructions des viscères du bas-ventre.

Les symptômes qui accompagnent la suppression morbifique des mois sont les suivans : la couleur de la face change d'une manière notoire et devient pâle et livide ; les femmes se plaignent de douleurs vagues, et de pulsations dans la région de l'utérus, principalement dans les premiers temps ; le ventre se tuméfie, mais la tumeur n'est ni dure, ni fort étendue ; la respiration devient difficile dans les mouvemens et sur-tout dans celui d'ascension ; la palpitation du cœur arrive, les extrémités inférieures s'enflent, les malades se plaignent de lassitudes ; le chagrin s'empare d'elles, elles éprouvent des alternatives de froid et de chaud, et tous ces symptômes augmentent sans cesse, tant que les mois restent supprimés.

Indépendamment de ces accidens la suppression des mois donne lieu à des maladies graves, qui surviennent à l'utérus lui-même, ou qui se manifestent à raison de la lésion qu'éprouve ce viscère. Cela s'observe de préférence dans les femmes qui n'ont pas encore vu des hommes, et dans celles qui n'ont pas enfanté ; car les autres, comme

il a été remarqué d'après Hippocrate, sont moins en danger de la part de la suppression, vu la plus grande liberté et la dilatation des couloirs ; à ces circonstances on peut ajouter l'habitude, où est l'utérus chez ces femmes, d'avoir ses vaisseaux pleins ; ce qui est très-essentiel pour infirmer la gravité des symptômes.

Les maladies qui surviennent à l'utérus sont, l'inflammation, l'éresipèle, le skirre, le cancer et autres de ce genre, qui seront décrites dans la suite. Les affections qui dépendent de la lésion de l'utérus dans la suppression, sont en grand nombre. Les premiers effets commencent d'abord à se faire ressentir aux parties voisines, et les os pubis, les aines, les lombes, souffrent un engourdissement et même des douleurs, à cause du voisinage et de la communication des vaisseaux.

Les femmes sont beaucoup plus incommodées à l'époque où leurs règles avoient coutume de couler, parce qu'alors les humeurs sont en mouvement et ne peuvent être évacuées. Cependant dans les deux premiers elles n'en ressentent pas de grandes incommodités ; mais vers le troisième et le quatrième tous les symptômes s'aggravent et se font ressentir d'une manière plus forte et plus inquiétante. C'est alors que le sentiment de pesanteur aux lombes augmente, que les extrémités inférieures se meuvent plus difficilement à cause de l'engourdissement des muscles et de la stupeur

occasionnée par la compression des nerfs. Elles éprouvent des horripilations, des frémissemens qui partent des lombes en s'étendant tout le long du dos. Insensiblement la tumeur de l'hypogastre se fait appercevoir; les intestins éprouvent des douleurs que les anciens connoissent sous le nom de στροφος, *dolor strophosus*, *tormina*, douleurs déchirantes.

L'estomac s'affecte à son tour par la sympathie qui est entre ce viscère et l'utérus; et les nausées, le vomissement, les goûts dépravés se manifestent plus ou moins sensiblement; la palpitation du cœur, la lypothymie, précurseur de la syncope, annoncent l'affection sympathique du cœur; il y a plus de turgescence dans les vaisseaux; les résistances, que le cœur a à surmonter, sont plus considérables et plus fortes; la difficulté de respirer se met aussi de la partie, quelquefois la phthisie, l'hydropisie du foie. Très-souvent la pleurésie, le délire, la frénésie, la mélancolie et l'épilepsie mélancolique surviennent, comme le remarque Primerose.

On observe aussi dans cette maladie une suffocation qui ressemble à la suffocation hystérique, parce que le diaphragme, se trouvant repoussé vers la poitrine, en diminue la capacité, et l'action simultanée des poumons, dont le mouvement est gêné, et du diaphragme qui agit en sens contraire, doit nécessairement entraîner la difficulté de res-

pirer et la suffocation qu'on y observe. Il n'est pas rare de voir la fièvre s'allumer, et il en résulte toujours l'amaigrissement, l'émaciation et même le marasme.

Quelquefois la suppression des mois occasionne l'hémoptysie, et ce seul symptôme ralentit tous les autres quand il est bien établi ; cette évacuation sanguine remplace, jusqu'à un certain point, celle qui est supprimée ; mais il seroit dangereux de la laisser s'établir sur les poumons, par les raisons qui ont été déjà exposées.

Cette maladie se connoît facilement par le rapport des malades et par tout ce qui l'accompagne ; par le sentiment de pesanteur à la tête, à la région épigastrique et dans toutes les parties du corps, les horripilations irrégulières, la couleur pâle, les exanthêmes, le vertige, l'assoupissement, la tristesse, les urines épaisses, noirâtres, troubles, le grincement des dents pendant le sommeil, comme on peut le voir dans le traité d'Hippocrate, *de Morbis mul.* On voit même quelquefois le lait au sein : *Si mulier*, dit le même auteur, *quæ nec prægnans est nec peperit, lac habeat, ei menstrua defecerunt.* Si une femme, qui n'est pas grosse et n'a pas accouché, a du lait aux mamelles, les menstrues sont supprimées. Selon Primerose, cette observation d'Hippocrate est extrêmement rare ; on ne voit guère le lait au sein que dans les circonstances qui amènent la génération.

Cependant on l'observe quelquefois ; à la vérité ce lait est plus séreux, plus aqueux et n'est pas aussi élaboré que le lait qui doit servir à la nourriture de l'enfant ; mais ce n'en est pas moins une humeur travaillée dans les mêmes couloirs, une humeur qui a beaucoup d'analogie avec le lait et qui n'en diffère que par le degré de consistance ; l'opinion d'Hippocrate est confirmée par l'observation et par le sentiment d'Aristote, qui prétend que le lait peut venir au sein par l'effet seul de la succion, qui attire le sang vers les mamelles, fait entrer ses glandes en érection et en travail et leur fait sécréter le lait.

J'ai vu une petite chienne, qui n'avoit jamais porté, vivre en si bonne intelligence avec un jeune chat, qu'elle se laissoit tetter. Par l'effet de la succion le lait lui vint en si grande abondance, que c'étoit devenu un besoin pour elle d'être tettée par le chat, et que ses mamelles s'engorgeoient, lorsque celui-ci tardoit trop à le faire. Paw raconte l'histoire d'une jeune négresse, qui n'ayant jamais fait d'enfant, continua le nourrissage d'un enfant dont la nourrice étoit morte pendant une longue traversée.

Si mulieri purgationes non prodeant, neque horrore, neque febre superveniente, cibi autem fastidia ipsi accidant ; hanc in utero gerere putato. Hippocrate paroît insinuer d'après cet aphorisme, que les frissons et la fièvre accompagnent

toujours la suppression morbifique des menstrues, puisqu'il conclut de leur absence, qu'une femme est grosse. Aetius assure que la fièvre accompagne toujours la suppression des mois; mais cette assertion d'Hippocrate, confirmée par Aetius, n'est pas toujours vraie; car beaucoup de femmes éprouvent cette suppression sans avoir la fièvre et sans être grosses; les signes même, que nous avons énoncés plus haut, n'existent pas chez toutes les femmes; les urines ne sont pas toujours noirâtres, rougeâtres et troubles, on les rencontre quelquefois pâles et crues, et ces différences doivent être attribuées à la diversité des causes et à la variété des tempéramens. Il faut toujours, dans la recherche des signes de cette maladie, avoir égard aux causes qui l'ont produite, aux dispositions particulières du sujet, à la nature de son tempérament, aux symptômes qui ont précédé, aux signes des affections des autres parties, au genre de vie habituel et à toutes les autres circonstances de cette nature. Il faut s'assurer si la suppression ne tient pas à un vice particulier de l'utérus, à quelque vice organique, tel que l'imperforation, ou de la vulve, ou de la matrice. Si elle n'est pas due au peu d'abondance du sang dans les femmes chargées de graisse, ou à une tumeur contre nature, ou enfin à des abcès; ce qui se reconnoît aux signes particuliers de ces maladies.

La consistance, la viscosité du sang et un cer-

tain degré de constriction dans les solides peuvent être soupçonnés ; si la malade est forte, charnue, vigoureuse, rubiconde, qu'elle ait vécu splendidement et avec de bons alimens ; si elle a les veines enflées, ce qui est un signe de turgescence ; si elle a le pouls plein, ce qui est l'indice d'un sang abondant, refluant dans toutes les parties du corps, et de la pléthore générale.

Mais, comme nous l'avons déjà remarqué, la pléthore générale ne donne pas lieu toute seule à la suppression des menstrues, il faut nécessairement que le sang contracte un certain degré de ténacité qui en ralentit le mouvement ; ou bien que les solides éprouvent un certain degré de raccornissement et de constriction ; ce qui arrive dans les tempéramens mélancoliques où cet état est assez ordinaire, et où nombre de circonstances le constatent.

Nous avons dit, en parlant des tempéramens, que dans le tempérament mélancolique on observoit la dominance du système mésentérique ou le système de la veine-porte, un tissu assez serré des solides, des vaisseaux amples et des humeurs extrêmement épaisses, avec un affoiblissement considérable des forces musculaires ; que ce tempérament se reconnoissoit à une teinte brunâtre, à un certain amaigrissement, occasionné par le resserrement des lames du tissu cellulaire, à des cheveux noirs, à un pouls lent, cependant grand et

fort, au resserrement excessif du ventre, à des matières fécales dures, noires et très-compactes. Les femmes, dont le tempérament a le plus de traits de conformité avec celui dont il est question, sont les plus sujettes à la suppression des mois. Par une raison contraire, les femmes d'un tempérament pituiteux contractent la maladie par la lenteur du mouvement du sang, et le peu d'abondance de ce fluide.

Enfin, les femmes qui se rapprochent le plus du tempérament bilieux, sec et chaud, où la dominance du système vasculaire et des forces musculaires, combinée avec un degré moyen de perfection dans les forces digestives, et un tissu des solides plus serré et plus compacte, est bien demontrée; ces femmes, dis-je, sont sujettes à la suppression, par excès de ton et par l'état de constriction que contractent les vaisseaux.

J'ai dit plus haut que les femmes attaquées de suppression des menstrues, étoient quelquefois sujettes au crachement de sang, qui revenoit quelquefois tous les mois, selon le témoignage d'Hippocrate et de Prosper Alpin, et qui amenoit infailliblement la rémittence des autres symptômes; mais il y auroit du danger à laisser cette évacuation essentielle affecter cette voie, parce que la substance molle des poumons étant déjà très-disposée à donner issue au sang, il pourroit, à la longue et par l'habitude des fluxions que contracteroit cet

organe, en résulter des ulcères, et même la phthisie pulmonaire.

Il est d'autres hémorragies qui s'établissent quelquefois durant la suppression, qui ne sont pas aussi dangereuses, et qui même sont critiques, au rapport de Skenkius, d'Houiller et de quelques autres: ce sont les hémorragies nasales, celles qui s'établissent par les selles, comme dans un exemple rapporté par Borrichius dans les actes de Copenhague, qui s'établissent aux extrémités, aux mamelles, et généralement toutes celles qui ont lieu par des organes moins essentiels à la vie que le poumon.

Les femmes attaquées de suppression, chez lesquelles se déclarent ces hémorragies, en éprouvent du soulagement; tous les symptômes, quelles qu'en soient l'énergie et la vigueur, diminuent considérablement, et cèdent tout-à-fait lorsque l'hémorragie est établie; il n'est même pas rare, la voie des organes de la génération étant totalement fermée, de voir la nature prendre une autre voie, et évacuer périodiquement le sang par-là. On a vu des femmes qui n'ont jamais eu leurs règles par les voies ordinaires, et chez lesquelles elles se sont établies par le bout du doigt, par le mamelon, par un écoulement sanguin au jarret, et quelquefois même par un écoulement laiteux.

Jusqu'ici je me suis occupé de l'ætiologie de la suppression des règles, à qui j'ai donné le nom de suppression morbifique, pour la distinguer de la

suppression naturelle, occasionnée par la grossesse. Nous en avons tour-à-tour examiné les causes prédisposantes, les causes occasionnelles, les symptômes et les signes auxquels on peut la reconnoître.

Je dois maintenant vous entretenir des signes propres à la faire distinguer de la suppression qui n'est que le résultat de la grossesse, afin de nous garantir des méprises auxquelles nous sommes exposés par des filles ou des femmes, intéressées à cacher leur état, qui ne demanderoient pas mieux que de se faire avorter. Nous devons aux loix de la société, nous devons aux loix de la nature, de nous mettre à l'abri d'un crime involontaire, en cherchant à acquérir, par tous les moyens qui sont en notre puissance, des signes distinctifs de deux états aussi semblables en apparence, qu'ils diffèrent l'un de l'autre par leur réalité.

La menstruation, dans l'espèce humaine, est une des plus importantes fonctions de l'économie animale. La nature n'y a point soumis vainement les femmes ; c'est par elle qu'elle les a rendues capables de concevoir en tout temps, et qu'elle les a distinguées des femelles des autres animaux, à qui elle a fixé le temps de leurs amours, selon la remarque judicieuse d'Aristote. Les dérangemens qui arrivent à cette fonction, quelle qu'en soit la cause, doivent présenter les mêmes phénomènes, doivent avoir les mêmes résultats, et s'annoncer par les mêmes signes.

Les femmes qui conçoivent, s'en apperçoivent rarement de suite, sur-tout si elles deviennent grosses peu de temps après leurs règles. Ce n'est guère qu'à l'époque où celles-ci devoient reparoître, qu'elles sentent un trouble particulier dans toute leur existence, et qu'elles ont lieu de soupçonner leur état. Les anciens, et Hippocrate principalement, croyoient qu'il existoit un signe qui indiquoit aux femmes le moment de la conception : *Liquidò constat... quod mulier ubi concepit statim inhorrescit ac dentibus stridet, et articulum reliquumque corpus convulsio prehendit.* Il est constant que la femme, au moment où elle conçoit, éprouve un frémissement général, un grincement de dents, et un mouvement convulsif des articulations et de tout le corps. Galien explique ce symptôme par un mouvement de contraction ou de resserrement de la matrice; il assure que des femmes lui ont dit avoir éprouvé cette sensation au moment où elles avoient conçu : *Uterus in seipsum contrahi.*

Ce mouvement de contraction de l'utérus, dont l'existence se fait sentir au loin par voie de sympathie, s'explique très-bien par les rapports d'analogie qui existent entre les fonctions de l'estomac et celles de la matrice; l'un est chargé de la digestion, l'autre l'est de la génération. Or, si nous en croyons Hippocrate, ces deux fonctions importantes sont du même ordre et offrent de l'identité : *Nutriri*

idem est ac generari. On observe que lorsque les substances alimentaires sont reçues dans l'estomac, cet organe se contracte, et s'applique immédiatement sur elles, sans doute pour qu'elles n'échappent pas à son action. Pareille chose arrive à la matrice ; elle se contracte et s'applique sur le produit de la conception ; et dans l'un et l'autre cas, ce mouvement s'annonce à l'extérieur par un frisson, par une espèce d'*horror*, qui n'est que la répétition sympathique de ce qu'éprouvent ces deux organes. On reconnoît bien là la marche de la nature, et sa constance à suivre les mêmes procédés.

Ces premiers signes sont suivis d'une espèce de langueur ou d'abattement du corps et de l'esprit, qui, selon quelques femmes, a quelque chose de voluptueux, et se trouve de temps en temps interrompu par des tremblemens plus ou moins étendus. Les lassitudes spontanées, les émotions, les nausées, le vomissement, succèdent peu à peu ; le caprice dans le choix des alimens ; les douleurs vagues de la tête, des dents, de l'estomac, de l'utérus, ne laissent presque pas douter de l'imprégnation réelle.

L'espèce de conviction que laissent ces signes, n'est que pour la femme qui les éprouve ; son seul aveu peut nous les communiquer ; et même ils ne deviennent sensibles pour elle, que du moment où la menstruation commence à lui manquer ; autre-

ment, excepté une longue expérience et une observation exacte d'elle-même, la femme est hors d'état de les apprécier.

En effet, si la conception a eu lieu peu après l'époque des règles, il n'arrive aucun trouble dans la machine, toutes les fonctions se font à l'ordinaire et n'éprouvent point de dérangement sensible dans l'intervalle qui sépare le moment de la conception de celui auquel devoient recommencer les menstrues; c'est alors seulement qu'arrivent les désordres, et que se présentent successivement une légère douleur dans la région de la matrice et des lombes; un engourdissement dans tout le corps, et un assoupissement continuel; une mélancolie qui rend les femmes tristes et capricieuses; des douleurs de dents; le mal de tête; des vertiges qui offusquent la vue; le rétrécissement des prunelles, les yeux jaunes et injectés; les paupières affaissées; la pâleur et les taches du visage; le goût dépravé; le dégoût; les vomissemens; les crachemens; les symptômes hystériques; la sécrétion du lait dans les mamelles, et plusieurs autres signes de cette nature, qui appartiennent tous ou presque tous à la suppression morbifique des menstrues.

Il est donc difficile, pour ne pas dire impossible, de distinguer, dans les commencemens, la suppression morbifique des règles, de la suppression occasionnée par la grossesse; l'une et l'autre ont les mêmes signes, sont accompagnées des mêmes acci-

dens, lesquels sont dus exclusivement au refoulement de l'humeur menstruelle vers toutes les autres parties ; et ce refoulement ne peut se faire sans de grands désordres, sans entraîner des inconvéniens, par l'effet seul de l'interversion des mouvemens de la nature. Il est si vrai que tous les symptômes ne sont dus qu'au refoulement de l'humeur menstruelle, que les femmes chez lesquelles la grossesse n'arrête point cette évacuation, comme on l'observe dans quelques cas particuliers, n'en sont pas du tout ou presque pas incommodées.

Dans le commencement de la grossesse, les femmes doivent nécessairement éprouver tous les accidens qui suivent la suppression des menstrues, parce que le fœtus n'est pas encore assez fort, assez grand, pour absorber toute l'humeur destinée à son développement ; et c'est précisément dans ces circonstances, que les phénomènes de la grossesse appartiennent aussi à la suppression morbifique, dont il est, je ne crains pas de l'avancer, impossible de la distinguer. Ce n'est qu'avec le temps, que ces deux états présentent des différences qu'on peut saisir avec quelque facilité.

Dans les femmes enceintes, à mesure que le fœtus prend un plus grand degré de force et de développement, et qu'il est dans le cas d'absorber, de consommer une plus grande quantité de l'humeur menstruelle, les premiers symptômes qui les avoient tourmentées, diminuent d'intensité,

et insensiblement paroissent s'effacer presqu'en entier. Il n'en est pas de même dans la suppression morbifique; les symptômes qui n'étoient presque pas sensibles dans le commencement, prennent chaque jour un nouveau degré de vigueur, et augmentent graduellement; la couleur du visage et de tout le corps s'efface, et les malades prennent un aspect cachectique; au lieu que les femmes grosses, quoiqu'elles ne reprennent pas tout-à-fait leur couleur naturelle, n'en sont pas aussi éloignées.

Hippocrate, raisonnant sur la différence qui existe entre les femmes grosses et les femmes chez qui les menstrues sont supprimées contre nature, dit que ces dernières commencent à éprouver au troisième mois la suffocation, des horripilations, des douleurs de lombes, et quelquefois la fièvre; que la suppression continuant, le ventre s'endurcit, l'urine coule avec plus d'abondance, le sommeil se perd, le grincement des dents arrive. Si les menstrues sont retenues plus long-temps, tous ces symptômes augmentent, et les douleurs deviennent plus graves vers le cinquième mois; et enfin, si cette suppression passe le sixième, elle devient incurable. Alors les anxiétés, les syncopes, le vomissement de matières pituiteuses, la soif ardente, les douleurs du ventre, la fièvre, se déclarent, les selles et les urines se suppriment, l'épine du dos est tourmentée de douleurs. Ensuite les pieds et les

jambes, et le ventre s'enflent prodigieusement, les urines deviennent rouges et sanguinolentes; les douleurs s'emparent de tout le corps, principalement au col, le long de l'épine et aux lombes, et les malades finissent par mourir hydropiques.

Si l'on réfléchit tant soit peu sur ces détails, que nous a transmis le Père de la médecine, on y saisira des signes de dissemblance entre les progrès de la suppression et ceux de la grossesse. Il est, à la vérité, des grossesses assez orageuses et assez semblables à ce que dit Hippocrate, de la suppression, mais ce n'est que lorsqu'elles sont compliquées avec d'autres maladies; car dans l'état naturel tous les accidens se modèrent, à mesure que le fœtus prend du développement et de la force.

Indépendamment de ces circonstances qu'il faut peser avec beaucoup de soin, la grossesse peut être reconnue par l'espèce de tuméfaction que contracte le ventre. Selon Mauriceau, la grossesse n'est autre chose que la tumeur occasionnée par le fœtus contenu dans l'utérus, et cette tumeur doit présenter des caractères particuliers. Vers les premiers temps de la conception la tuméfaction n'est presque pas sensible, parce que le volume du fœtus est extrêmement petit; il est aisé pour lors de confondre la grossesse avec la suppression morbifique; mais à mesure que la tumeur occasionnée par ces deux états se développe, elle doit offrir quelque différence. Dans la suppression

la tumeur du ventre est molle et n'est pas très-étendue, au lieu que dans la grossesse elle est plus dure et plus considérable relativement aux temps ; mais tout cela est encore très-obscur, et on peut rester dans l'indécision jusques vers le troisième et quatrième mois ; alors seulement il se manifeste un signe qui ne laisse plus aucun doute sur la grossesse; car le fœtus se trouvant tout-à-fait formé et ayant acquis de la force, commence à manifester sa présence par différens mouvemens très-sensibles, non-seulement pour la femme, mais pour l'observateur qui l'examine. Ce signe est peut-être le seul constant, le seul symptôme particulier de la grossesse, tous les autres peuvent être incertains et communs aux deux états ; au lieu que le mouvement de l'enfant, très-sensible à l'œil et au tact, ne se rencontre pas dans la suppression morbifique, où d'ailleurs le ventre est plus mou comme nous l'avons observé.

Il est un autre signe de la grossesse sur lequel les auteurs sont en désaccord. Hippocrate a dit, dans l'aphorisme 51, §. v, que les femmes enceintes avoient l'orifice de la matrice fermé : *Quæ in utero gerunt, harum os uteri clausum est.* Tous ses commentateurs, tels que Galien, Hollérius, Vallesius, Cardan, Heurnius, Mercurialis, Tozzi, Hecquet, Cornaro, soutiennent cette opinion. Parmi les anatomistes, Vesale, Fabricius, prétendent que dans les femmes grosses cet orifice est extrêmement

rétréci, et Laurentius, Bartholin et Drelincourt assurent qu'il ne peut admettre la pointe d'une aiguille. D'un autre côté, Spigelius soutient contre le sentiment d'Hippocrate, que l'orifice de la matrice, dans les femmes enceintes, est béant, ouvert, et qu'il l'est d'autant plus qu'elles sont plus près de l'accouchement. Graaf pense la même chose sur l'ouverture de l'orifice dans les premiers temps de la gestation, et dit, qu'il se ferme ensuite au moyen d'une humeur muqueuse qui sort des vésicules qui sont au col de la matrice et qu'a découvert Morgagni.

Vous voyez que les sentimens sont partagés sur les changemens qui arrivent à l'orifice interne de la matrice après la conception ; les uns soutiennent que les bords de cet orifice se rapprochent, de façon qu'il ne reste aucun espace vide entr'eux, et c'est dans ce sens qu'ils interprètent Hippocrate : d'autres prétendent, que ses bords ne sont exactement rapprochés qu'après les deux premiers mois de la grossesse ; mais ils conviennent qu'immédiatement après la conception, l'orifice est fermé par l'adhérence d'une humeur glutineuse qui vient des vésicules de Morgagni, et ils ajoutent que la matrice, qui hors de la grossesse pourroit recevoir par son orifice un corps de la grosseur d'un pois, n'a plus d'ouverture sensible après la conception ; et que cette différence est si marquée qu'une sage-femme habile peut la reconnoître. S'il

en étoit ainsi, la grossesse seroit très-reconnoissable dans les premiers jours.

Ceux qui sont d'un sentiment opposé, disent que si l'orifice de la matrice étoit fermé après la conception, il seroit impossible qu'il y eût de superfétation. On peut répondre à cette objection, dit M. de Buffon, qu'il est très-possible que la liqueur séminale pénètre à travers les membranes de la matrice ; que même la matrice peut s'ouvrir pour la superfétation dans certaines circonstances, et que d'ailleurs les superfétations arrivent si rarement qu'elles ne peuvent faire qu'une légère exception à la règle générale.

D'autres auteurs ont avancé que le changement qui arriveroit à l'orifice de la matrice ne pourroit être remarqué que dans les femmes qui auroient déjà mis au monde des enfans, et non pas dans celles qui auroient conçu pour la première fois ; il est à croire que dans celles-ci la différence doit être moins sensible ; mais quelque grande qu'elle puisse être, en doit-on conclure que ce signe est certain et réel ? Ne faut-il pas avouer qu'il n'est pas assez évident ? L'étude de l'anatomie et l'expérience ne donnent sur ce sujet que des connoissances générales, qui sont fautives dans un examen particulier de cette nature.

Il en est de même du saisissement convulsif, que certaines femmes disent avoir ressenti au moment de la conception. Comme la plupart des fem-

mes n'éprouvent pas la même sensation, que d'autres assurent au contraire avoir ressenti une ardeur brûlante, causée par la chaleur de la liqueur séminale du mâle, et que le plus grand nombre avoue n'avoir rien senti de tout cela, on doit en conclure que ces signes sont très-équivoques, et que lorsqu'ils arrivent, c'est peut-être moins un effet de la conception, que d'autres causes plus probables, et qui tiennent vraisemblablement à la manière de sentir de chaque femme et au degré de volupté qu'elle éprouve. D'ailleurs cette circonstance ne peut être d'un grand secours dans le cas dont il s'agit, et lorsqu'il faut distinguer la suppression morbifique de la grossesse, parce que dans la plupart des occasions les femmes ont intérêt à nous le cacher. Celui de l'obturation de l'orifice de la matrice n'étant pas plus certain, ne peut être non plus d'un grand secours, parce que dans la suppression morbifique, non-seulement les vaisseaux de l'utérus et du vagin, qui s'ouvrent pour laisser passer le sang menstruel, sont fermés, mais la matrice peut encore éprouver à son orifice le resserrement de ses parois, auquel l'engorgement seul peut donner lieu, ou bien la même humeur glutineuse qui découle des vésicules de Morgagni, peut encore en boucher l'ouverture.

Tous ces signes deviennent donc insuffisans pour le médecin, qui cherche à explorer les caractères distinctifs de la suppression des menstrues par l'ef-

fet de la grossesse, ou par celui d'une cause étrangère. Un seul est avoué par les auteurs; c'est celui qui se prend du mouvement que fait le fœtus à l'époque où, étant déjà développé et ayant acquis un certain degré de force, il se porte d'un côté et d'autre, et manifeste sa présence à l'extérieur de l'abdomen. Ajoutez à cela un certain degré de dureté de la tumeur du ventre, que ne peut imiter l'enflure occasionnée par l'engorgement seul.

Il est essentiel, dans une recherche de cette importance, de se rattacher à tout ce qui peut nous fournir des lumières; les femmes qui vivent avec leurs maris se soupçonnent toujours enceintes dès que leurs règles viennent à manquer; il n'en est pas de même des autres; celles-ci n'attendent jamais la certitude à cet égard, elles se plaignent de bonne heure, et c'est de leur part que nous sommes exposés aux plus cruelles méprises. Il faut donc chercher à découvrir, par tous les moyens qui sont en notre pouvoir, si les malades n'ont pas eu commerce avec des hommes, et cette connoissance ne servira pas peu à fixer notre opinion et à régler notre conduite.

Il est des signes de grossesse, qu'il est difficile d'assigner, au moyen desquels les femmes ne se trompent guère entr'elles. Ces signes se prennent de toute l'habitude, ou de certaines parties. Ils se prennent d'une certaine décomposition de la face, qui diffère beaucoup de la pâleur et de la maigreur qui

accompagnent la suppression morbifique, et qui trahit le secret de certaines femmes aux yeux de celles qui les observent attentivement. Il en est un autre auquel les femmes attachent aussi l'idée de la grossesse; c'est un battement sensible à l'œil qu'elles croyent observer au bas du col dans la fossette formée par l'articulation des clavicules avec le sternum et par les muscles sterno-mastoïdiens. On ne sait trop pourquoi les femmes attachent tant d'importance à ce signe, car l'explication anatomique qu'on pourroit en donner, n'indique pas plus la grossesse que la suppression morbifique.

Il conste donc, d'après ce qui vient d'être dit, que les signes de la différence de la suppression des menstrues par l'effet de la grossesse, et celle qui provient d'une cause étrangère, n'existant, pas le médecin doit se comporter avec beaucoup de prudence; le meilleur moyen pour lui de ne pas se tromper, c'est de supposer toujours la grossesse, et de n'employer dans le principe que des remèdes innocens, et incapables de provoquer l'avortement, dans le cas où il auroit été trompé.

Après avoir traité de la nature des causes, des signes diagnostiques de la suppression morbifique; après avoir discuté ceux qui servent à la faire distinguer de la suppression occasionnée par la grossesse, il est bon de s'occuper un instant du pronostic. *Si menstrua plura fiant*, dit Hippocrate, *accidunt morbi, et si non fiant, ex utero*

morbi contingunt. De ces maladies, dont parle le Père de la médecine, quelques-unes attaquent l'utérus lui-même; d'autres affectent tout le système ou d'autres organes, par suite de la lésion de celui-ci. Si les mois, quoique ne paroissant pas à l'extérieur, coulent dans l'intérieur de la cavité de l'utérus, et s'ils ne peuvent être évacués au-dehors, le sang y contracte des qualités délétères et se corrompt. Il donne lieu très-souvent à des tumeurs skirreuses de la matrice, au cancer de cet organe et des mamelles, à l'érésypèle et à l'inflammation, à l'hydropisie, à la tympanite et aux ulcères de l'utérus.

Indépendamment de ces affections, qui sont propres à l'organe de la génération, ses connexions avec toutes les autres parties du corps font naître quelquefois l'hydropisie, la dispnée, la toux, les douleurs de la tête, des yeux et des autres parties, la *febris alba* dans les jeunes filles, et différentes espèces d'obstructions, qui cèdent à peine à l'effet des remèdes. Outre cela, si l'orifice de la matrice est fermé, la matière menstruelle commence d'abord par contracter de la chaleur, et ensuite la putridité; il est encore à craindre que le sang ne soit tellement engorgé dans ses vaisseaux, qu'il ne puisse pas refluer vers la masse ou être évacué au dehors.

On ne doit pas donner trop de crédit à l'opinion d'Hippocrate, rapportée plus haut sur l'incurabilité de la suppression, après six mois d'existence

ou de durée; car lui-même contredit son assertion, lorsqu'il raconte l'histoire de cette fille, qui, ayant eu pendant sept ans ses menstrues supprimées, fut bien guérie par leur retour inattendu, et revint dans son premier état. Dans le cinquième livre des Epidémiques, il parle aussi de la femme de Gorgias de Larisse, chez laquelle les règles furent rappelées, après une suppression de quatre ans. Galien guérit, par la saignée, une suppression de huit mois. Ces exemples suffisent pour démontrer que, quoique le sang acquière de la consistance, et que les voies soient difficiles à ouvrir, cependant on voit souvent le mouvement menstruel excité, et les mois rappelés par le seul effort de la nature.

Selon Hippocrate, les mois suppurent quelquefois, lors, sur-tout, qu'ils ont été brûlés par la fièvre : *Quibusdam suppurati fiunt menses, ubi per duos aut tres menses moram contraxerint. Hoc autem maxime fit, si à febre fuerint combusti.* Cette suppuration est précédée par une pulsation bien manifeste dans la région de la matrice, qui ne laisse presqu'aucun doute sur son existence.

En général, le pronostic de cette maladie doit être fondé sur l'ancienneté du vice et sur la cause qui l'a produit; il est bien certain qu'une suppression récente est plus facile à guérir qu'une suppression ancienne; que celle qui provient de causes externes sera moins fâcheuse que celle qui tient aux vices généraux des solides et des humeurs.

Nous en dirons autant de celle qui tire sa source de trop d'obésité, et de celle qui survient après de grandes hémorragies, ou des évacuations alvines considérables; mais la suppresion qui provient de skirre, d'une cicatrice, d'une obstruction invétérée, est très-difficile à guérir, et devient quelquefois incurable.

Il ne faut pas entreprendre témérairement la cure de la suppression des menstrues ; il est très-important, d'après une foule de considérations, de bien étudier cette maladie; car souvent les symptômes qui l'accompagnent viennent plutôt de la négligence des malades, que de l'énergie et de la force du mal. Gardons-nous sur-tout de rappeler les mois dans les nourrices, dans les femmes, qui, livrées par état au travail, se nourrissent de mauvais alimens, transpirent beaucoup, et n'en sont pas incommodées ; dans les femmes émaciées par de longues maladies ; dans les jeunes filles qui n'ont pas encore été sujettes à cette évacuation, et dans les femmes, qui, à raison de leur âge, ont perdu l'usage de la menstruation.

Il est encore nécessaire, par tous les moyens qui sont en notre pouvoir, et en tirant le plus de lumières possibles des signes que nous avons indiqués, de se convaincre que la suppression ne vient point de grossesse. Ces précautions une fois prises, toutes les probabilités à ce sujet étant acquises, ainsi que la connoissance des causes, on ne doit

pas s'attacher à rappeler de suite et d'une manière brusque l'évacuation ; la prudence le défend ; on courroit risque de ne pas l'obtenir avant d'avoir fait cesser les obstacles qui s'y opposent.

Ces vues générales une fois posées, il se présente deux indications principales à remplir : la première consiste à combattre l'obstacle qui s'oppose à l'écoulement du sang menstruel ; il dépend de la constriction spasmodique des solides et d'un épaississement considérable des humeurs. La seconde s'attache à diriger les mouvemens de la nature vers les couloirs par où transsudoit l'humeur de cette évacuation.

On remplit la première indication par l'usage des bains, des demi-bains, des émolliens, des humectans, et de tout ce qui peut détendre, ramollir, calmer. Les douleurs, les maux de tête, les suffocations, indiquent un état spasmodique dans toute l'habitude, que les bains sont très-propres à calmer ; les demi-bains ou bains de siége, remédient d'une manière plus directe à l'érétisme et à la constriction locale, sur-tout, si l'on soutient leur effet par les fomentations, les injections émollientes, les lavemens avec les décoctions de mauve, de pariétaire, par les boissons aqueuses auxquelles on peut ajouter un peu de nitre, pour les rendre rafraîchissantes et calmer la trop grande effervescence du sang. Ce traitement convient assez généralement dans les cas de suppression en débutant,

mais principalement aux femmes chez lesquelles la suppression reconnoît pour cause la bile et un tempérament ardent. On peut aussi dans le commencement de la suppression faire entrer dans la méthode curative, dans la vue de désemplir seulement les vaisseaux et de remédier au spasme, la saignée, les sang-sues, les ventouses. On peut encore y joindre quelques purgatifs doux et eccoproctiques.

Il est des circonstances où les moyens doux, que je viens d'indiquer, ne suffiroient pas pour détruire les obstacles qui s'opposent à l'évacuation menstruelle. Nous avons vu que souvent la maladie étoit due à l'épaississement du sang, à l'obstruction qui en résulte, et à l'infarctus de matières pituiteuses et glutineuses; on doit alors aux délayans, aux humectans, aux antispasmodiques proposés, joindre des médicamens un peu plus actifs et capables d'atténuer et d'inciser la ténacité de ces humeurs : pour cet effet les atténuans, les incisifs, les détersifs, deviennent très-indiqués. On aura soin sur-tout de rendre le régime médicamenteux, en choisissant parmi les substances alimentaires celles qui possèdent ces vertus. Ainsi, aux viandes délicates, telles que celles des jeunes animaux, au poisson de rivière, apprêtés avec quelques aromates, on associera les herbages atténuans, incisifs : les artichauts, les raiforts, les asperges, les carottes, les racines de persil, de sisa-

rum; pour les bouillons la majoraine, le pouillot, le serpolet, le safran, les aromates, qui, au rapport d'Hippocrate, provoquent les mois, l'ail, le porreau pour celles qui les mangent sans répugnance. On n'oubliera pas de prescrire un exercice modéré, et pour boissons, celles qui sont apéritives et sur-tout les vins blancs, secs, étendus d'eau.

Il est quelquefois utile d'évacuer les matières par la purgation. Hippocrate le conseille dans le passage suivant : *Si menses non eodem semper modo, nec tempore prodeant, purgationem indicant esse necessariam.* Pour faire cette purgation les auteurs recommandent l'emploi des phlegmagogues, ou de ces médicamens auxquels ils attribuent la vertu d'évacuer le phlegme et les matières pituiteuses par les selles. Si l'on juge ces purgatifs nécessaires, on ne doit pas brusquement débuter par les plus énergiques, mais on commencera par les plus doux, pour s'élever ensuite graduellement à de plus actifs. Ainsi donc on administrera à la malade des lavemens légèrement échauffans et carminatifs, après quoi on donnera par en haut un peu de catholicum ; Galien conseille les pilules de *hiœra* parce qu'indépendamment de leur vertu purgative, elles ouvrent les voies de la menstruation, à cause du mélange des aromates qui entrent dans leur composition ; on peut obtenir le même effet avec l'électuaire lénitif, ou bien

avec les minoratifs combinés avec les sels neutres purgatifs, ou avec une très-petite dose de tartrite antimonié de potasse, ou bien d'acétite de potasse.

Après avoir ainsi légèrement évacué, il est nécessaire d'attaquer l'épaississement et la viscosité des humeurs au moyen des atténuans et des incisifs, parmi lesquels on donnera la préférence au miel rosat, à l'oxymel simple, au syrop d'armoise, à la décoction d'hysope, de mélisse, de bétoine, de cétérac et autres plantes de cette nature.

Mercatus conseille le vomissement pour évacuer les matières pituiteuses et saburrales des premières voies. Je crois qu'on peut regarder ici le vomissement sous deux points de vue principaux; d'abord son utilité n'est pas équivoque dans le cas où devant remplir la première indication de la cure, l'estomac est rempli de saburres et de matières pituiteuses, qu'il est indispensable d'évacuer par la voie la plus courte. Mais je le crois très-avantageux par ses effets subséquens, par l'effet antispasmodique qu'il a, par l'effet tonique qu'il produit *in recessu*, par la diaphorèse qu'il excite.

Dans tous les cas il peut convenir, pourvu qu'il soit appliqué à propos; car nous avons vu qu'il existoit quelquefois un véritable état de spasme et de constriction; que dans d'autres occasions, il y avoit épaississement, *infarctus*, engorgement,

amas de matières pituiteuses, où les toniques sont indiqués pour donner aux solides la force de les discuter pleinement.

Enfin, le vomissement peut être utile lorsque, après avoir éliminé les matières et les couloirs, avoir levé l'obstacle qui s'opposoit à la menstruation, il reste à préparer les voies et à diriger les mouvemens de la nature vers l'utérus. Il est très-propre à remplir ces vues, parce que son action se dirige du centre à la circonférence, et qu'il contribue, par les différens mouvemens qu'il excite, à pousser le sang vers les organes de la génération. J'ai déjà parlé des bons effets de la saignée, en indiquant les moyens de s'opposer à la constriction des solides ; elle peut être encore utile dans le cas d'épaississement des humeurs, mais seulement lorsque cet état est compliqué de pléthore. Je vais tout-à-l'heure développer avec quelque détail mes vues sur l'emploi de la saignée.

La seconde indication à remplir dans le traitement de la suppression morbifique des mois, consiste à diriger les mouvemens de la nature vers les couloirs par où transsudoit l'humeur de cette évacuation. Lors donc qu'on est parvenu à remédier à la constriction spasmodique des solides, qu'on a détendu toutes les parties et qu'on a discuté l'épaississement des humeurs, il ne reste plus qu'à provoquer les mois. On obtient cet effet par tous les moyens qui tendent à attirer le sang vers les or-

ganes de la génération. Les purgatifs un peu énergiques peuvent remplir ces vues jusqu'à un certain point, en ce qu'ils donnent au mouvement péristaltique un degré d'énergie, qui se communique aux vaisseaux et qui fait affluer le sang en très-grande abondance vers l'utérus. On peut graduer, pour remplir cette indication, les purgatifs, selon le degré d'activité qu'ils ont : la prudence exige cette précaution.

J'ai conseillé, pour remplir la première indication, les minoratifs ou purgatifs doux. Il convient, pour remplir la seconde, d'en employer d'un peu plus actifs; ceux, par exemple, qui tiennent le milieu entre les laxatifs et les purgatifs violens ; tels sont le séné, l'agaric, le diagrède ; ensuite, si le besoin l'exige, on aura recours à ceux que les auteurs ont appelés mochliques ou drastiques, à l'aloës, aux préparations aloëtiques, aux baies de nerprun, à la coloquinte, à la gomme gutte et même à l'*hiæra picra* de Galien. On ne doit pas les employer indifféremment dans tous les cas ; ils conviennent dans les tempéramens phlegmatiques que rien ne peut émouvoir ; mais ils seroient dangereux dans les femmes sensibles, dans celles d'un tempérament bilieux, et pourroient exciter des hémorragies considérables. Cette graduation dans l'effet des purgatifs, a cela d'avantageux que les mouvemens qu'on excite sont moins brusques, que la nature s'accoutume à leur violence, et que

les effets qu'on obtient, pour être lents, n'en sont que plus sûrs ; on a droit d'attendre plus de succès quand on dirige les mouvemens de la nature d'une manière insensible, lente et graduée.

Les médicamens les plus recommandés pour rappeler les mois, sont les martiaux et toutes les préparations martiales. Ils ont la propriété de briser, d'atténuer toutes les souillures muqueuses, de rendre aux solides leurs facultés perdues, de favoriser la coction, de donner au sang une couleur plus vermeille et aux vaisseaux plus de contractibilité, et d'accélérer, par conséquent, le mouvement de ce fluide ; conditions on ne peut plus favorables pour discuter l'obstruction de l'utérus et rappeler les mois.

Cependant, comme les martiaux donnent aux solides plus de rigidité et peuvent augmenter la tension, ce qui le prouve, c'est qu'après leur usage, les femmes cachectiques et languissantes contractent un pouls fort et quelquefois même fébrile, on ne doit pas en faire un usage inconsidéré, parce qu'on en obtient, ou de grands avantages, ou de grands inconvéniens. Ils ne conviennent point lorsqu'il y a trop de tension, trop de spasme, trop d'irritation ; on auroit à craindre dans ce cas de resserrer davantage les parties, d'augmenter l'obstruction de l'utérus et de confirmer et enraciner davantage la suppression. Mais aussi quels bons effets n'en retirera-t-on pas lorsqu'on a à dis-

cuter des matières pituiteuses abondantes qui tapissent non-seulement l'estomac, les intestins, mais encore tous les viscères? Quels succès n'est-on pas en droit d'attendre de l'emploi des martiaux, dans le cas de cachexie pituiteuse, chez les femmes grasses, chez les phlegmatiques. Scardona ne craint pas même d'avancer que lorsqu'il y a cachexie et lenteur dans le pouls, si l'on peut espérer la cure de la suppression invétérée des menstrues, les martiaux seuls sont en état de l'effectuer.

Les martiaux les plus recommandables sont la limaille de fer, le safran de mars apéritif, autrement dénommé *carbonate de fer*, le safran de mars astringent ou *oxide de fer brun*, la teinture de mars tartarisée, le tartre martial soluble ou *tartrite de potasse ferrugineux*, les fleurs martiales de sel ammoniac, et autres.

Je ne dois pas passer sous silence un procédé très-ingénieux, qu'on doit aux recherches de l'abbé Lenoble, sur l'aimant. Ce procédé est fondé sur la propriété qu'a l'aimant d'attirer le fer; il consiste à faire prendre aux malades quelques martiaux, la limaille de fer par exemple, et ensuite d'appliquer des plaques d'aimant préparées, dans l'intérieur des cuisses, près la vulve. L'attraction qu'exerce l'aimant sur les particules du fer, détermine l'afflux du sang vers l'utérus, et peut provoquer les mois. Ce procédé seroit excellent si le fer passoit en nature dans la masse du sang; rien

n'est cependant moins démontré que ce passage en nature ; et il est au contraire probable que le fer subit un changement avant de passer dans la masse du sang, et que ce changement est tel, qu'il n'est plus attirable, et que le procédé dont il s'agit devient tout au moins douteux. Je suis loin cependant d'en dissuader, quoiqu'il ne m'ait pas réussi dans plusieurs occasions ; et je pense qu'en le combinant avec d'autres moyens, il peut en favoriser l'action ; car du reste il n'est sujet à aucun inconvénient.

La phlébotomie est encore un des moyens les plus vantés pour rappeler la menstruation supprimée. Aëtius prétend que la saignée ne convient qu'aux femmes qui n'éprouvent la suppression que par l'effet de la pléthore ; et quelques auteurs en ont inféré qu'elle ne convenoit pas lorsque la maladie vient de refroidissement, parce qu'elle tend à rafraîchir le corps. Cependant plusieurs auteurs, tant anciens que modernes, la recommandent beaucoup, quelle que soit la cause de cette maladie. Paul d'Egine saigne indifféremment dans tous les cas ; Galien fait de même, ainsi que Mercurialis ; et ils jugent tous qu'elle est très-avantageuse, même dans le cas de refroidissement, parce qu'on a l'intention de rendre le sang plus fluide et plus mobile, et qu'on obtient, selon eux, cet effet dans quelque cas que l'on tire du sang. Indépendamment de ces considérations, quoique

l'obstruction vienne de refroidissement, elle occasionne toujours, par l'arrêt du sang, une espèce de pléthore, que la saignée seule peut enlever.

Les médecins diffèrent entr'eux d'opinion sur le lieu où l'on doit la pratiquer. Aëtius commence par tirer du sang du bras, pour diminuer la plénitude des vaisseaux, remédier à la putridité et à la fièvre ; il ouvre ensuite la saphène ou la poplitée, et prétend que si l'on ouvroit les veines des extrémités inférieures avant d'avoir remédié à la pléthore, il seroit à craindre que le sang, attiré avec trop de force vers l'utérus, n'augmentât l'engorgement, et ne produisît l'inflammation ou des abcès.

Galien défend au contraire d'ouvrir la basilique avant la saphène, de peur de provoquer l'abord du sang vers les parties supérieures, et de déterminer un mouvement contraire à celui que demande la nature. Cet auteur prétend, dans divers endroits de ses ouvrages, que la saignée au bras supprime les menstrues, et que celle du pied enlève la pléthore occasionnée par la suppression des mois, et rappelle cette évacuation.

Cependant l'observation démontre journellement, que dans nombre de cas, la saignée au bras remédie seule à la suppression ; car la nature, délivrée en grande partie de la surcharge des humeurs, fait mieux ses opérations. Primerose re-

marque qu'il a vu, après la saignée au bras, les règles reparoître d'elles-mêmes.

Il n'est rien de si aisé que de concilier Aëtius et Galien, quoique leurs opinions soient tout-à-fait contradictoires. Nous n'avons, pour cela, qu'à considérer l'intention qu'on peut avoir en saignant: ici il est notoire qu'on doit regarder la saignée sous un double point de vue; le premier se rapporte à la première indication, dans laquelle il est question seulement de combattre l'obstacle, de remédier à la pléthore, de détendre; et, sous ce rapport, la saignée au bras est très-recommandable, comme antispasmodique, tempérante, relâchante. En remplissant cette première indication, on doit faire abstraction, pour ainsi dire, de la maladie principale, et n'avoir d'autre objet que de préparer les voies en enlevant la constriction spasmodique, en détruisant la pléthore, et généralement tous les obstacles.

Le second point de vue sous lequel nous devons considérer la saignée se rapporte à la seconde indication, qui suppose toujours la première remplie et les obstacles levés; et alors deviennent applicables tous les moyens capables de diriger les mouvemens de la nature vers le lieu de l'évacuation; la saignée du pied mérite, dans ce cas, la préférence, parce qu'en effet elle détermine l'afflux du sang vers l'utérus. Ainsi donc on saignera d'abord au bras, selon le conseil d'Aëtius, pour remédier à la

pléthore. En second lieu, la suppression des menstrues peut être due, non-seulement à l'obstruction de l'utérus, mais encore à celle de la rate, du foie, du mésentère; nous voyons quelquefois les menstrues reparoître, lorsque cette obstruction est détruite; il est encore convenable, dans ce cas, d'ouvrir la veine du bras, parce que c'est un des moyens de remédier à l'obstruction. En troisième lieu, il arrive quelquefois que pendant la durée de la suppression, les femmes peuvent être attaquées de maladies aiguës; et alors nous devons saigner au bras, parce que nous remédions à la plénitude des vaisseaux, qu'occasionne toujours la suppression. Telles sont les circonstances où l'on doit pratiquer la saignée au bras; celle du pied mérite la préférence, dans le cas seulement où il s'agit d'attirer le sang vers l'utérus. On peut employer encore utilement, pour remplir les mêmes vues, la saignée locale, au moyen des sang-sues appliquées à la vulve ou aux veines hémorroïdales.

Pour obtenir de la saignée toute l'efficacité dont elle est susceptible, il ne faut pas indistinctement saigner dans tous les temps. Quoique les règles soient supprimées, il s'établit chaque mois sur la matrice, à l'époque où cette évacuation avoit coutume de se faire, un appareil de mouvemens absolument semblables; et ces mouvemens sont dus à l'habitude qu'avoit contractée la nature, habitude qui établit la périodicité. Il n'est pas indifférent

de faire coïncider les mouvemens que l'art peut exciter, avec ceux que détermine la nature, et de choisir l'époque dont nous parlons, pour faire la saignée au pied. Tout concourt alors à rappeler la menstruation; et ce que l'art seul ou la nature seule n'auroient pu obtenir, la combinaison de tous les moyens l'opère le plus souvent.

On a voulu prescrire à cet égard des préceptes généraux, et saigner dans la nouvelle lune, ou bien attendre la pleine lune, si l'évacuation menstruelle coïncidoit à l'une ou à l'autre de ces périodes. D'autres saignent sur le déclin de la lune seulement, fondés sur l'opinion d'Aristote, qui prétend qu'à cette époque les femmes sont réglées, parce que le temps est plus froid et plus humide. Galien observe, avec juste raison, que les femmes étant réglées en tout temps, l'occasion la plus favorable pour pratiquer la saignée, et pour favoriser l'impulsion de la nature, étoit de la faire le trois ou quatrième jour avant l'époque menstruelle. L'opinion de Galien est selon la raison et l'expérience; Paul d'Egine a écrit, au contraire, qu'il falloit attendre le dixième jour après l'époque de la menstruation, pour tirer du sang; ce qui est absurde, malgré tout ce qu'a pu dire Mercurialis en faveur de cette opinion.

Quelques auteurs ont fixé la quantité de sang qu'on avoit à tirer dans ces circonstances; mais de pareilles prescriptions sentent trop l'empirisme;

nous devons nous déterminer d'après les signes de pléthore et de turgescence des vaisseaux, d'après l'âge, le tempérament, la saison, la manière de vivre, et tous les circonstances qui accompagnent la maladie. Il est bon, selon Galien, de faire la saignée en plusieurs fois, de manière à la faire un jour d'un côté, et un autre jour de l'autre. Ce conseil est très-sage et nous offre l'avantage de conserver les forces des malades, en même temps que nous graduons l'effet de la saignée. Lorsque par l'état de foiblesse des malades la phlébotomie n'est pas praticable, les ventouses scarifiées aux cuisses ou les sang-sues les remplaceront avantageusement.

Souvent l'effet seul de la saignée suffit pour rappeler les mois, le plus souvent aussi il faut en aider l'action au moyen des apéritifs, des désobstruans, des diurétiques. On ne peut, dit Primerose, solliciter les mois par la vertu particulière d'aucun médicament, car les purgatifs du sang sont inconnus, et les remèdes capables d'atténuer ce fluide, de discuter les obstructions des vaisseaux, de les irriter, sont communs aux urines et aux mois; ainsi les pilules aloëtiques, la sabine, l'*hiæra picra* de Galien, le savon de Venise, le safran, le syrop d'armoise de Fernel, la teinture de safran, le petit lait armé de la vertu des plantes diurétiques, les eaux minérales de Forges, d'Aix en Provence, de Provins, rempliront toutes les intentions de la cure. J'ai vu l'*hiæra picra* de Galien, que je faisois

prendre à la dose de quelques grains à la femme d'un prisonnier de guerre Allemand, nostalgique et atteinte de suppression, rappeler cette évacuation et guérir la malade. Ces médicamens agissent par leur âcreté, leur chaleur ; et, en même temps qu'ils résolvent les obstructions de l'utérus, et qu'ils ouvrent les orifices des vaisseaux, ils atténuent le sang et le rendent capable de transsuder par les couloirs accoutumés.

Les médecins de Syracuse emploient, depuis un temps immémorial, un procédé très-extraordinaire et infaillible pour rendre aux femmes leurs règles lorsqu'elles ont été supprimées. Ils s'informent peu des causes particulières qui ont pu déterminer le mal, et tranquilles sur tous les accidens subséquens, ils font remplir de neige un sachet de deux pieds de longueur et de sept à huit pouces de diamètre, couchent la malade sur la paille, placent sous la région lombaire le sac de neige et l'y laissent jusqu'à ce que l'évacuation reparoisse ; alors ils la font remettre au lit et soutiennent l'effet de ce remède avec une boisson dans laquelle ils mettent beaucoup de neige fondue. J'ignore sur quelles raisons est fondée une pareille pratique, et il est étonnant qu'il ne soit venu dans l'esprit d'aucun des médecins de Syracuse d'expliquer les effets de cette application.

Menstruation difficile et accompagnée de symptômes graves.

Strangurie menstruelle.

Indépendamment de la suppression des menstrues, qui, comme vous l'avez vu dans les séances précédentes, a souvent des conséquences dangereuses, la menstruation éprouve, d'après les mêmes causes, des dérangemens notables, par l'effet de la lésion de la matrice, ou de certaines qualités que contracte le sang. La lésion de la matrice n'est pas assez profonde pour arrêter tout-à-fait cette évacuation, mais elle l'est assez pour que le flux menstruel éprouve des difficultés pour son issue, difficultés qui entraînent plus ou moins de désordres, qui s'accompagnent souvent de douleurs gravatives et lancinantes, de coliques, d'anxiétés, de douleurs d'estomac ; d'autres fois le sang menstruel ne coule que goutte à goutte, et procure souvent des cuissons plus ou moins fortes dans tous les organes de la génération.

Tous ces désordres dont la menstruation s'accompagne tiennent plus ou moins à la sensibilité extrême de la matrice, à la nature du tempérament et aux qualités du sang. Dans certains cas, la sensibilité de la matrice suffit seule pour occasionner de vives douleurs aux lombes et dans le département des organes sexuels pendant la mens-

truation. Le sang qui y abonde à cette époque distend ses vaisseaux, et pour s'échapper il a besoin de vaincre les obstacles qui naissent de la sensibilité de la matrice, de la constriction de ses membranes qui en est la suite, alors la menstruation ne peut se faire qu'avec des douleurs plus ou moins vives. Nous verrons, en parlant des douleurs qui accompagnent les fausses couches, et même l'accouchement, qu'elles sont toutes de même nature, et qu'elles sont occasionnées par l'abord du sang.

Le tempérament influe aussi beaucoup sur ce phénomène : nous avons vu qu'il étoit singulièrement influencé par l'action de la matrice ; mais indépendamment de cela, on observe que les femmes et les filles ardentes et bilieuses sont très-sujettes à éprouver, non-seulement des difficultés dans leur menstruation, mais encore des douleurs très-aiguës, et même la fièvre, comme l'avoit observé Hippocrate. Cette maladie peut encore venir, comme le prétend Mercatus, de l'obduration des vaisseaux qui ne se prêtent pas d'une manière convenable à l'issue du sang, et aux oscillations nécessaires pour son excrétion.

Le sang contracte aussi des qualités telles, qu'il s'ensuivra nécessairement la strangurie menstruelle et tous les désordres qui l'accompagnent ; car il ne faut pas croire que l'obduration et l'obstruction inégale des vaisseaux contribuent seules à faire ainsi couler le sang goutte à goutte et avec

douleur ; ce fluide peut être tellement dense, concret, coagulé, et l'action excrétoire de la matrice, telle, qu'il est mû avec beaucoup d'effort, occasionne des douleurs, et ne sort que goutte à goutte. Hippocrate, en parlant des menstrues bilieuses, rappelle l'affection dont nous parlons, et s'exprime ainsi : *Tunc enim valde nigra, et citissime concrescunt ;* les menstrues sont noires et deviennent promptement concrètes ; et un peu plus loin il ajoute : *Præterea febres erraticæ superveniunt acutæ, cum horrore et cibi fastidio, sæpe numero accidit stomachi morsus, ac tunc maxime torquebitur, quando menstruorum instabunt dies.*

Cette affection reconnoît encore des causes très-graves, c'est l'existence d'un ulcère ou d'une tumeur contre nature et douloureuse, ou encore un *infarctus* d'humeurs dans l'utérus ou les parties voisines, capables d'exciter tous les accidens mentionnés lorsqu'elles sont mises en mouvement. Enfin l'acrimonie, l'âcreté piquante, et l'extrême incandescence du sang sont encore dans le cas d'occasionner les difficultés et les douleurs qu'éprouve la menstruation. Nous savons que ces qualités sont inhérentes aux humeurs visqueuses et épaisses, qui d'ailleurs coulent et s'échappent avec beaucoup de peine, et causent, par cela même, des douleurs assez vives. Les affections dont nous parlons se montrent assez ordinairement, et sont assez familières chez les filles et les femmes bilieu-

ses, ardentes, et d'un tempérament brûlant, sans avoir besoin d'être excitées par aucune cause; dans les autres, au contraire, toutes les causes mentionnées à l'article de la suppression et qui attaquent l'intégrité d'action de la matrice, donnent lieu aux difficultés qu'éprouve la menstruation, en communiquant à cet organe et à ses vaisseaux trop de dureté, et au sang les vices dont il a été question.

Cette affection n'a pas besoin de signes pour être facilement reconnue; le rapport seul des femmes suffit; mais les causes d'où elle dérive en demandent pour être reconnues. Ainsi l'épaississement et la viscosité du sang se reconnoissent à l'état de celui qui sort et qui est en grumeaux; les douleurs se calment un peu après l'excrétion, et se raniment ensuite jusqu'à ce qu'il s'en soit fait une excrétion nouvelle. Les douleurs s'exacerbent long-temps avant le temps de l'excrétion, de manière à faire juger que la nature est en travail, qu'elle fait des efforts pour chasser ce sang concret, et pour forcer des passages étroits et resserrés.

Si de ce sang épais et engrumelé il s'élève des flatulences et des vents qui occasionnent les douleurs et tous les accidens; on le reconnoîtra au genre de douleur qui est tensive, qui revient à différens intervalles, qui de temps en temps se ranime et se calme passagèrement par l'excrétion d'un vent, par l'anus, ou par l'orifice de la matrice, ce qui est plus particulièrement connu par le nom de

rot utérin. Outre cela les mois coulent avec bruit, il y a dans le bas-ventre des borborygmes, des grouillemens, et les douleurs ne se fixent pas. Elles sont vagues et se font sentir tantôt aux lombes, tantôt aux reins, aux extrémités et dans le bas-ventre.

Lorsque c'est un ulcère à la matrice qui donne lieu à cette affection, il faut remonter aux causes qui l'ont fait naître ; on en reconnoîtra aisément l'existence au pus ou à la sanie qui se mêle au sang menstruel, à la douleur fixée dans un seul endroit, et à la durée considérable des menstrues dont l'ulcère provoque sans cesse l'écoulement.

Enfin l'âcreté des humeurs se manifeste par la couleur et la nature du sang, par le tempérament et l'habitude de la malade, par le genre de vie qui a précédé, par le prurit des parties génitales, par l'espèce de douleur qui est comme ulcéreuse, qui s'exaspère à mesure que le sang coule, et par un goût d'amertume et de salure à la bouche ; l'orifice de l'utérus est encore recouvert d'une humidité âcre et mucilagineuse.

Tous ces signes réunis à ceux qui servent à faire reconnoître la nature des humeurs qui abondent, nous éclaireront indubitablement sur les causes de cette maladie. En général, cette affection attaque plus ordinairement les filles et les femmes stériles que celles qui ont fait des enfans ; elle est même plus grave chez les premières. Hippocrate croit en

trouver la raison dans ce que les femmes qui ont fait des enfans ont les voies plus ouvertes et plus libres, par l'habitude des évacuations sanguines et les pertes qu'elles éprouvent lors de l'accouchement.

Deux indications principales à remplir se présentent pour le traitement de cette maladie : la première consiste à soulager les douleurs ; la seconde s'attache à combattre la cause. Aëtius prétend qu'on calmera les douleurs en cherchant à ouvrir les voies et à procurer le relâchement des vaisseaux. *Dolores*, dit-il, *quidem et accidentia mitigaveris, si unum hoc tantum respexeris, videlicet, viarum apertionem et vasorum laxitatem.* Cependant si les douleurs étoient tellement fortes qu'elles causassent des insomnies, des anxiétés et même la fièvre, il seroit instant de les calmer au moyen des adoucissans, des calmans, des hypnotiques, qu'on pourroit faire prendre intérieurement, ou bien appliquer à l'extérieur sous la forme d'embrocations, de fomentations, d'injections.

La saignée peut être employée non-seulement pour remédier à la pléthore lorsqu'elle existe, mais encore comme calmante, révulsive et dérivative. Pour cet effet on la pratique au bras ou au pied, ou bien on fait une saignée locale au moyen des ventouses scarifiées aux cuisses, ou des sang-sues appliquées à la vulve et aux vaisseaux hémorroïdaux.

Lorsque les douleurs sont en pleine vigueur et qu'elles viennent ou de flatuosités ou d'une obstruction inégale des vaisseaux, Aëtius conseille de faire d'abord des ligatures aux pieds et aux mains, et d'appliquer des fomentations sur le bas-ventre, avec le vin et l'huile chaude ; il saigne ensuite au bras, et applique sur le bas-ventre un cataplasme avec la mie de pain, les semences de lin et l'eau miellée ; si cela ne calme pas les douleurs, il substitue au cataplasme les fomentations avec la décoction d'althæa, de semences de lin, de fænugrec et de rue, et applique sur la vulve des éponges trempées dans la même décoction.

Le grand objet du traitement doit être sans cesse de ramollir et de relâcher les parties. Mercatus pense qu'un bon remède dans le cas de concrétion du sang et même de flatuosités, c'est de faire depuis l'ombilic jusqu'au bas de la région hypogastrique, des embrocations avec l'huile de safran, celle de lys blancs, le blanc d'œuf et l'huile d'amandes douces, auxquelles on peut ajouter demi-gros de thériaque. On emploiera aussi, avec beaucoup d'avantages, les pédiluves, et même les bains de siége chauds, qui sont indiqués pour ramollir, tempérer et relâcher toutes les parties : on peut efficacement après leur usage, appliquer les sang-sues à la vulve ou aux vaisseaux hémorroïdaux, dans la vue de dégorger les organes de la génération.

Si l'affection vient d'un ulcère, on emploiera

les injections avec l'eau miellée et le blanc rhasis, ou avec la décoction d'orge et le syrop rosat, ou avec le lait, l'eau ou le sucre, ou bien encore avec la décoction de plantain. Nous verrons cela plus au long, lorsqu'il sera question des ulcères à la matrice.

Si c'est une humeur âcre et rongeante qui occasionne les douleurs, on la combat au moyen des fomentations avec les eaux de laitue et de pourpier, des embrocations, avec les huiles douces, et intérieurement, au moyen des émulsions calmantes et mucilagineuses, données à une douce température.

On remplit la seconde indication, qui se dirige vers la cause du mal, par tous les moyens déjà indiqués, par un régime de vie approprié et peu copieux, par des exercices modérés, et par la saignée. Il faut employer, dans le cas d'épaississement du sang et des humeurs, tout ce qui est capable de briser les fluides, et de donner aux solides plus de jeu. Indépendamment du régime, des exercices, dont nous avons parlé, les bains chauds et les frictions sèches peuvent être employés avec succès, ainsi que les laxatifs, et graduellement les incisifs et les apéritifs, dont il est inutile de faire l'énumération. On choisira, pour leur application, le temps le plus convenable, qui est l'intervalle d'une évacuation menstruelle à l'autre; parce qu'on a le temps de préparer les voies, de les ouvrir insen-

siblement, de rendre les conduits plus souples, plus ouverts, et les humeurs plus fluides. De cette manière, on gradue l'effet des médicamens, et l'on fait en sorte de n'administrer les apéritifs et les diurétiques, qui sont les plus énergiques, que huit ou dix jours avant l'éruption des règles, selon le conseil de Mercatus.

S'il s'agit de corriger l'âcreté et l'incandescence des humeurs, on établira un régime rafraîchissant et peu nutritif; on recommandera la tranquillité de l'ame et du corps, et l'on purgera deux ou trois fois avec les minoratifs, tels que la casse, la manne, les mirobolans dans le petit-lait ou l'eau distillée de mauve, d'althæa et de chicorée. On emploiera aussi intérieurement les rafraîchissans et les adoucissans, sous la forme de bouillons et d'apozêmes. Enfin, rien ne réussit mieux dans ce cas, et lorsque tous les remèdes sont infructueux, que les exutoires établis à la cuisse, qui ouvrent une voie facile aux humeurs qui se portoient vers l'utérus, et opèrent une dérivation salutaire.

Il n'est pas inutile, avant de terminer cet article, de faire mention d'un rapprochement assez heureux, fait par Galien, entre les maladies de l'utérus et celles de la vessie. La plupart des affections de l'utérus sont, dit cet auteur, semblables à celles de la vessie; l'incontinence d'urine, connue sous le nom de diabète ou *dipsacon*, correspond aux pertes sanguines; l'ischurie, qui n'est,

selon lui, que la rétention absolue de l'urine, est semblable à la suppression des mois. La dysurie, qui n'est que la difficulté d'uriner, dans laquelle l'urine coule tantôt goutte à goutte, et tantôt abondamment, avec des douleurs atroces, correspond aux mois difficiles et accompagnés de symptômes graves. Enfin, les mois coulant goutte à goutte, imitent la strangurie, qui n'est autre chose que l'urine coulant goutte à goutte avec un certain effort, et tantôt avec une douleur considérable et irritante, et tantôt sans douleur. Aussi, plusieurs auteurs désignent-ils les mois coulant goutte à goutte, sous le nom de strangurie menstruelle, nom qui paroît lui convenir assez, en ce qu'il renferme une idée assez précise de la nature du mal.

Des menstrues qui n'observent pas de périodes réglées.

Les menstrues, comme vous savez, ont coutume de venir régulièrement tous les mois et à-peu-près aux mêmes époques, chez les femmes qui se portent bien; c'est même à cet ordre invariable qu'elles doivent leur nom. Cependant il arrive souvent que chez certains femmes le flux menstruel, quoiqu'il ne vienne que par intervalles, n'a aucun temps fixe, n'observe aucunes loix, et ne suit aucun ordre; de manière que tantôt il devance l'ordre

naturel, et tantôt il se retarde; d'autres fois il coule d'une façon irrégulière, et met entre ses intervalles plus ou moins de distance.

Dans cette affection qui peut donner lieu à de grands désordres, le périodisme est singulièrement dérangé, et la matrice lésée plus ou moins profondément dans sa faculté excrétoire et sécrétoire. Pour avoir une idée juste de ces dérangemens nous en traiteront séparément en commençant par les menstrues qui dévancent le temps prescrit.

Mercatus pense que cette affection est du genre des symptômes qui consistent dans l'action viciée de la faculté naturelle, de cette faculté dont l'emploi est de retenir le sang menstruel pour l'usage naturel, pendant une période fixe et constante. Selon lui, cette faculté s'écartant de l'ordre naturel par un vice qui lui est propre ou qui lui est imprimé par une cause étrangère, excite l'action viciée de la matrice, qui appartient à la faculté retentrice ou expultrice de cet organe; de manière à permettre au sang menstruel de couler avant le terme prescrit. On peut ajouter à cela, suivant le même auteur les solutions de continuité qui proviennent de l'acrimonie et de l'âcreté des humeurs, ou de toute autre cause. Nous verrons plus bas ce qu'on doit penser des opinions de Mercatus et ce qu'elles contiennent de précieux à ce sujet.

Galien comprend sous trois ordres différens les causes qui font devancer le temps prescrit aux

menstrues. Le premier renferme celles qui viennent des vices du sang ; de sa quantité, de sa fluidité, de sa chaleur, de son âcreté ; le second, celles qui viennent du peu d'énergie de la faculté rétentrice ; le troisième, celles qui viennent du trop d'action de la force expultrice. Si le sang est trop abondant ou qu'il y ait pléthore, il est excité à sortir avant le terme. Cela arrive chez les femmes qui se nourrissent des mets succulens, chez celles qui ont le foie chaud et humide, et qui mènent une vie sédentaire et oisive. La même chose a lieu si ce fluide est trop tenu, s'il est chaud et âcre, car il irrite, selon les anciens, la faculté expultrice, et sur-tout si la faculté rétentrice est foible. On peut ajouter à ces causes celles qui sont évidentes, telles que les blessures, les coups, les chutes, les affections de l'ame.

Il est des auteurs qui mettent au nombre des causes nécessaires, l'extrême sensibilité de la matrice, et certes avec beaucoup de raison, quoi qu'en dise Primerose ; car plus la matrice est sensible, plus les causes tant internes qu'externes y excitent de mouvemens et des désordres, plus elles ont de prise sur cet organe en excitant sa sensibilité d'une manière vicieuse.

Cette affection n'a pas besoin de signes, le rapport de la malade suffit pour nous éclairer sur son existence ; mais il faut s'attacher à la recherche de ceux qui en indiquent les causes. La majeure partie

se prend de la bonne complexion, de la pesanteur du corps, de la vie sédentaire, de la suppression de quelque évacuation accoutumée, de la rougeur de l'urine, du pouls plein et des autres signes de pléthore. On reconnoîtra l'âcreté et la ténuité des humeurs par la chaleur du tempérament, le régime de vie qui a précédé, la nature du sang qui sort par la menstruation ; on se convaincra par l'examen de ce fluide s'il est dissous et trop séreux, s'il est jaunâtre, bilieux, si en s'échappant il occasionne de la chaleur, de la douleur et des érosions. Si le sang coule avec impétuosité, il excite la matrice à une excrétion plus grande, soit par sa quantité, soit par son âcreté. Si au contraire il s'échappe doucement et avec la proportion d'un flux, il suppose la débilité de la matrice, et l'habitude du corps est ordinairement lâche. Les ulcères se reconnoîtront à leurs signes particuliers, et les causes externes, telles que les coups, les chutes et autres de cette espèce, au rapport des malades.

Cette maladie n'est pas ordinairement dangereuse, à moins que l'excrétion sanguine ne soit trop considérable; car un pareil état s'oppose à la conception, et lorsqu'il persévère il peut entraîner l'affoiblissement de tout le système des forces.

Hippocrate dans son livre *de Naturâ muliebri*, avoit établi le traitement des mois qui devancent le temps prescrit, sans méthode, pour ainsi dire, comme sans raison ; car il conseille d'administrer

dans ce cas la rue, les choux, la décoction de paille d'orge, et de donner les polypes et les poissons apprêtés avec des aromates ; cependant dans le livre second des Maladies des femmes, il donne une méthode rationnelle et tout différente ; il regarde la menstruation qui dévance le temps prescrit comme une affection de la plus grande importance, parce qu'il n'est pas rare de la voir dégénérer en perte. D'après cela il cherche dans le principe à éviter cet inconvénient grave en lui-même indépendamment qu'il s'oppose à la fécondité des femmes qui en sont atteintes ; et pour cet effet il dirige son traitement d'après la connoissance des causes.

Lors donc que la pléthore et la redondance des humeurs existent, et qu'on a lieu de les soupçonner comme une des causes de la maladie, on doit ordonner la diète, un exercice un peu plus considérable que de coutume, un sommeil modéré, et des boissons peu abondantes. Il faut saigner au bras avant la menstruation ou même pendant qu'elle a lieu. Il faut éviter le vin et tout ce qui échauffe et nourrit pleinement.

Mais de tous les moyens de remédier à la pléthore et de le faire d'une manière durable, le plus efficace, sans contredit, c'est un régime sévère et peu nourrissant ; car la saignée ne remédie que momentanément, et par l'évacuation instantanée du sang, à l'exubérance de ce fluide; et nous savons

que rien n'est plus vîte réparé, lorsque les forces digestives sont en bon état, que cette humeur vitale au moyen d'un régime nourrisant et approprié, et ce seroit en vain qu'on auroit tiré du sang de la veine si on ne régloit pas la diète. De manière que dans ce cas, comme dans tous ceux où il s'agit de remédier à la pléthore, la saignée n'est qu'un moyen secondaire et instantané, et on doit compter davantage sur un régime peu nourrissant.

Si l'affection, dont nous traitons, vient de l'âcreté des humeurs, il faut tâcher de la combattre au moyen des adoucissans, des rafraîchissans, des mucilagineux donnés en apozêmes, juleps, bouillons, etc. à l'intérieur; et extérieurement, par les fomentations avec les mauves, les violettes, le nénuphar; et faire attention, en cherchant à corriger les vices du sang, de ne pas en supprimer l'écoulement; pour cet effet on purgera de temps en temps avec de doux cathartiques, tels que la manne, la casse, la rhubarbe, les tamarins.

Si le mal vient de la foiblesse organique de la matrice, on cherchera à fortifier cette partie par des moyens toniques et fortifians appliqués immédiatement sur la région de la matrice, des bains de siége aromatisés et froids, et autres de ce genre. Lorsque le mal est dû à l'extrême sensibilité de la matrice, à des coups, à des chutes, qui auroient porté sur cette partie, ou aux ulcères qui s'y éta-

blissent, il exige d'autres remèdes dont il sera parlé dans la suite.

L'évacuation menstruelle se retarde souvent beaucoup au-delà du terme accoutumé ; d'autres fois elle revient sans aucun ordre déterminé, et cela arrive principalement vers l'époque à laquelle cette évacuation commence à cesser tout-à-fait selon les loix de la nature. Dans ce cas on ne doit point en entreprendre le traitement ; et l'âge de la malade suffira pour régler notre conduite à cet égard. On doit se rappeler de ce qui a été dit plus haut sur l'époque à laquelle la nature fait disparoître cette évacuation, et avec elle l'extrême influence qu'exerce la matrice, sur l'économie animale et le tempérament des femmes, c'est à-peu-près entre quarante et cinquante ans ; et non-seulement ce seroit en vain qu'on voudroit rappeler les règles à cette époque, on occasionneroit, en voulant l'entreprendre, des hémorragies mortelles. Lors donc qu'à un âge qui avoisinera l'époque dont nous parlons, on verra les menstrues perdre leur extrême régularité, il faudra bien se garder de les attaquer, et on les abandonnera aux soins de la nature.

Il n'en est pas de même dans les autres cas ; il faut rechercher avec beaucoup de soins quelles sont les causes qui peuvent donner lieu à ce retard. Les causes peuvent en être très-différentes et très-variées. Tantôt la rareté du sang qui ne peut tous

les mois mettre en jeu l'action de la matrice ; tantôt c'est la viscosité et la consistance, et l'obstruction des voies qui empêchent ce fluide de s'échapper par ses couloirs naturels, jusqu'à ce que la nature, surchargée par la quantité d'humeurs qui se sont ramassées, leur ouvre brusquement une voie, aussi n'est-il pas rare de voir des hémorragies considérables succéder à ce retard momentané.

Dans cette affection comme dans la précédente, le rapport de la malade suffit pour nous instruire sur son existence, comme dans l'autre il existe des signes qui nous éclairent sur les causes qui y donnent lieu. La rareté du sang se connoît par le tempérament chaud et sec, par une habitude virile, par un régime peu abondant et desséchant, par une vie laborieuse et traversée de beaucoup de passions d'ame, par de grandes évacuations qui ont précédé, ou par d'autres maladies. Le retard des mois a lieu dans ce cas, sans incommoder beaucoup les femmes.

La viscosité du sang se reconnoît dans un individu, si dans les évacuations précédentes ce fluide étoit blanc, épais et visqueux, s'il a coulé longtemps, et si les mois ont fini par des mucosités et des matières pituiteuses ; si la femme est molle, plombée et grasse ; si, jusque-là, elle a mené une vie sédentaire, et si elle est éminemment pituiteuse.

La débilité de la matrice ou le défaut d'action

de cet organe, se reconnoît à des signes qui seront décrits dans la suite, et dont les principaux se tirent du peu d'aptitude à l'acte et aux plaisirs vénériens, du peu d'abondance des poils, de la complexion pituiteuse et froide, et autres de cette nature. L'obstruction des vaisseaux se manifeste par les signes précédens et par un sentiment de pesanteur vers l'utérus ; des douleurs se font sentir aux lombes et les parties voisines de l'utérus, principalement aux approches de la menstruation.

Lors, donc, qu'on s'est assuré que le retard des mois n'est point occasionné par les mouvemens préparatoires de la nature qui cherche à faire tout-à-fait cesser cette évacuation, circonstance que l'âge de la malade nous indique suffisamment, il faut attaquer le vice d'une manière proportionnée à la cause qui le produit ; il faut varier le traitement selon que cette cause est plus variée. Si l'on soupçonne la rareté du sang, comme il arrive peu après les grandes hémorragies, lorsque ce fluide n'a pas été réparé par un régime nourrissant et analeptique, il convient d'employer de bons alimens et un régime humectant : les farineux offrent une nourriture très-substancielle et très-délayée ; on emploiera les consommés et les gelées faites avec les viandes des jeunes animaux, en ayant soin d'éviter tous les genres de travaux, les exercices, la colère et tout ce qui dessèche le corps. On observera encore de procurer le sommeil peu après les repas, c'est-

à-dire, à-peu-près lorsque la digestion est achevée; car le sommeil suspend les actes de la digestion, mais favorise singulièrement tous ceux de la nutrition; aussi rien n'est plus propre à favoriser cet acte essentiel de la nature que le repos et le sommeil.

Si le vice vient du trop de consistance et de la viscosité du sang, cause la plus fréquente et la plus ordinaire, il faut employer les atténuans et les incisifs; en observant toutefois de ne pas les donner lorsque les organes de la génération sont pleins d'humeurs, et à l'époque où la menstruation est sur le point d'avoir lieu, de crainte d'augmenter l'obstruction; mais en les administrant immédiatement après qu'elle a cessé, et lorsque les vaisseaux sont bien désemplis. Les diurétiques et les médicamens qui provoquent les mois, sont alors indiqués: on commencera par les plus doux, en remontant graduellement vers les plus énergiques, afin de ne pas imprimer à la nature des mouvemens trop brusques, toujours à redouter dans ce cas, attendu qu'ils peuvent provoquer des hémorragies dangereuses. Il sera encore avantageux d'évacuer les humeurs pituiteuses avec les phlegmagogues, tels que l'agaric, les pilules cochées et autres de cette nature, qu'on donnera *per epicrasim*, ou à dose brisée, lors sur-tout que l'affection est invétérée, par les raisons déjà déduites. Il ne sera pas non plus inutile, quelques jours

avant l'époque où les mois doivent survenir, d'ouvrir la veine au pied, d'appliquer des ventouses aux cuisses, de faire donner des frictions sèches aux extrémités, d'employer les bains et les fomentations avec des décoctions apéritives; de faire des embrocations sur le bas-ventre avec l'huile de lys, celle de câpres, etc.; et, si le cas l'exige, des fumigations, des pessaires, des clystères utérins, et autres remèdes internes et externes qui conviennent dans la suppression.

Maintenant que nous avons traité des deux manières principales dont les menstrues s'écartent de leur ordre constant, il est bon d'examiner l'opinion de Mercatus, prise en totalité des anciens, sur la nature de ces dérangemens : les anciens reconnoissoient dans la matrice deux facultés très-distinctes; l'une qu'ils appeloient expultrice, qui chassoit le sang à des époques fixes hors de cet organe; l'autre, à laquelle ils avoient donné le nom de faculté rétentrice, *retentrix*, qui retenoit le sang trop prompt à s'échapper. Ces deux facultés étoient en équilibre, et se balançoient réciproquement dans l'intervalle des règles et dans l'état de parfaite santé; mais à l'époque de la menstruation, la faculté expultrice prenoit le dessus, et le flux sanguin s'établissoit, et continuoit jusqu'à ce que l'équilibre fût rétabli; il en étoit de même dans les flux sanguins, maladifs ou excessifs; la faculté expultrice prenoit le dessus sur la

faculté rétentrice, et le degré de dominance de la première faculté, établissoit l'abondance et la durée du flux maladif. Le contraire arrivoit lorsque la faculté rétentrice recevoit plus d'intensité et d'énergie, et alors se déclaroient les suppressions, le retard des mois et autres affections de cette nature. Ces deux facultés étoient mises en jeu par toutes les causes, soit procathartiques, soit matérielles, des maladies; et il en résultoit un effet différent, selon que l'une ou l'autre étoit plus ou moins excitée.

Cette théorie des anciens est très-ingénieuse; elle renferme une infinité d'idées précieuses sur l'action particulière de la matrice. Il paroît que les anciens avoient pressenti ce que Bordeu a développé avec tant de clarté dans ses ouvrages au sujet de cet organe, dont il regarde, avec raison, l'action comme étant de la même nature que celle des glandes sécrétoires et excrétoires. Les deux facultés expultrice et rétentrice des anciens, appartiennent éminemment à l'action excrétoire de l'utérus, qui, selon qu'elle est plus ou moins excitée, donne lieu aux pertes et aux autres dérangemens qui surviennent à la menstruation, à mesure que l'action sécrétoire, à laquelle elle est intimement liée, exécute plus ou moins bien ses fonctions. Il n'est pas plus besoin, dans ce cas, d'avoir recours à la pléthore générale, pour l'explication d'un phénomène qui en est indépendant, que dans celui où la salive devant couler, on l'expliqueroit par la pléthore

générale. Quant à la pléthore particulière ou l'amas de sang qui se fait dans le tissu de la matrice, on ne l'a supposée que faute d'avoir observé que le sang se rend en quantité dans un organe, lorsque cet organe est lui-même disposé pour cela. Ainsi, cette pléthore particulière, loin d'être une cause, n'est elle-même que l'effet de l'action de la matrice, dont l'excitation y fait aborder le sang en grande quantité. Je vous ai rapporté la théorie intéressante des anciens qui avoient bien observé la nature, pour vous faire sentir combien elle se rapproche de celle de Bordeu, qui est bien éloignée des divagations mécaniques et hydrauliques des modernes.

Mois brûlés, menses adusti.

Il est un autre genre d'affection qui attaque la menstruation, et qui a été décrite par Roderic à Castro; il lui a donné le nom de *menses adusti*, mois brûlés. Selon cet auteur, le sang peut se coaguler et se dessécher par l'effet des charbons allumés que les femmes mettent sous elles sans précautions pendant l'hiver. Cette mauvaise habitude brûle et dessèche les organes de la génération, coagule les menstrues, occasionne souvent la suffocation de matrice et plusieurs des maux qui suivent la répercussion du sang vers les parties supérieures; elle communique encore au sang menstruel un degré de chaleur capable de le faire corrompre.

Le récit des malades nous éclairera sur la nature de la cause ; quant aux signes qui accompagnent cette affection, la malade se trouve fort agitée, elle éprouve des lypothimies, elle a des vomissemens de matières bilieuses et pituiteuses ; la soif est forte et le ventre brûlant et douloureux lorsqu'on y porte la main ; la fièvre s'allume, quelquefois les urines se suppriment, les selles sont douloureuses et ténesmoïdes, la voix est troublée, quelquefois supprimée ; les douleurs d'estomac, *ventriculi morsus*, se mettent de la partie, enfin des douleurs se déclarent dans différentes parties du corps, et principalement au col, aux lombes et aux aines.

Dans le traitement de cette maladie, on doit avoir un double objet : le premier de tempérer l'ardeur et l'incandescence du sang ; le second de suppléer au défaut de l'évacuation menstruelle ; on remplira la première de ces vues par le régime et par les médicamens ; le régime doit être froid, humectant, et se composer de légumes, tels que la laitue, la courge, le pourpier et autres de cette nature ; la boisson doit être de l'eau de poulet, les tisanes émulsionnées, l'eau d'orge. On rendra, si l'on veut, les boissons médicamenteuses et rafraîchissantes au moyen de petites doses de nitre, dissoutes dans un grand véhicule ; mais on évitera avec soin les acides et les boissons acidulées, parce que, quoiqu'elles soient éminemment rafraîchissantes, elles peuvent devenir dangereuses, à

cause de leur stipticité et de leur astringence, dans un cas où il s'agit, non-seulement de rafraîchir et d'humecter, mais encore de détendre et de ramollir les parties.

Les bains de siége, les lavemens avec les décoctions émollientes, les clystères utérins et les fomentations sur le bas-ventre et les parties génitales, doivent concourir efficacement au traitement de cette maladie. La saignée sera sur-tout fort utile, sous le double rapport de sa propriété tempérante et antiphlogistique, et de sa propriété évacuante, qui obvie au défaut d'évacuation. On y aura recours une ou plusieurs fois, s'il est nécessaire, selon les forces, le tempérament, l'âge de la malade, et selon l'énergie des symptômes qu'on aura à combattre. Les minoratifs trouveront aussi leur place, lorsque l'indication d'évacuer sera manifeste; on leur donnera pour excipient l'eau de poulet, de veau, ou le petit-lait. C'est ici le cas de s'enquérir avec beaucoup de soin de la cause de la maladie, pour ne pas s'exposer à commettre des erreurs graves; car dans la suppression des menstrues par une autre cause, et dans les menstrues corrompues, les rafraîchissans sont très-dangereux, en ce qu'ils engagent davantage les matières; dans tous les cas, on trouvera, dans l'application des sangsues aux vaisseaux hémorroïdaux et à la vulve, un moyen efficace et sûr de suppléer au manque d'évacuation.

Des femmes chez lesquelles les mois n'ont jamais coulé.

Il existe beaucoup de femmes, qui, quoique parvenues à un âge avancé, n'ont jamais éprouvé l'évacuation menstruelle; et de ce nombre, plusieurs ont été fécondes, et d'autres sont restées stériles. Dans ces deux diverses circonstances, les unes jouissent d'une santé parfaite, les autres éprouvent mille maux; toutes sont privées de l'action de la matrice, que nous avons rapportée aux fonctions excrétoires. Pour fixer notre opinion à cet égard, et pour acquérir des notions positives, il importe d'analyser chacune de ces positions différentes, d'explorer les aberrations de la nature, et de rechercher la cause et la raison des différences qu'elle présente dans des cas qui paroissent les mêmes.

Examinons en premier lieu comment il se fait qu'en général les femmes non réglées ne conçoivent pas. La première raison qui se présente d'abord, c'est que la purgation menstruelle étant destinée à servir pour la nourriture et le développement du fœtus, l'absence de cette évacuation n'annonce pas dans le sang cette richesse, cette exubérance nécessaires; elle indique au contraire une pénurie, une pauvreté, qui rendent nul le produit de la conception. C'étoit l'opinion des anciens, et principalement d'Aristote, qui s'exprime d'une

manière assez positive : *Impossibile est*, dit-il, *concipere sine menstruorum excremento, quod aut redundans foras profluxerit, aut intus satis sit.* Cette assertion, en général, est contraire à l'expérience ; on voit nombre de femmes non réglées devenir mères, et donner des preuves non équivoques de fécondité ; elle est cependant une preuve qu'Aristote n'attribuoit pas exclusivement au défaut d'excrétion menstruelle, l'impuissance de concevoir ; son *intus satis sit* indique assez qu'il pensoit que pour qu'une femme conçût, il falloit, ou que le sang, par sa redondance, se frayât un passage à l'extérieur, ou qu'il abondât intérieurement, et que l'une et l'autre de ces conditions venant à manquer, la stérilité s'ensuivoit.

Ainsi, l'on voit, d'après l'opinion même d'Aristote, que les femmes peuvent concevoir même n'étant pas réglées, si la matrice est abreuvée d'une quantité suffisante de sang. Voici, je crois, la manière la plus satisfaisante de concevoir et d'expliquer ce phénomène. Nous avons dit, à l'article du tempérament des femmes, qu'à l'époque de la puberté, la matrice acquéroit une vie propre ; qu'elle faisoit plus ou moins sentir son action, et qu'elle influoit d'une manière particulière sur tous les actes de l'économie animale. Une grande partie de cette action consiste à appeler dans sa substance et dans les vaisseaux environnans une grande abondance de sang, d'en sécréter, à la manière des

glandes, le sang menstruel, qui ensuite s'échappe au dehors. C'est là, en peu de mots, la théorie de la menstruation.

Il peut arriver de deux choses l'une ; ou la sécrétion du sang menstruel n'aura pas lieu, ou bien, si elle se fait, l'excrétion peut être empêchée ; et, dans les deux cas, il n'y aura pas menstruation. Mais ces deux cas, qui sont semblables, peuvent essentiellement différer par les conséquences ; car, dans le premier, la menstruation est empêchée par l'inertie, la froideur de la matrice, ou par l'oblitération ou l'obstruction de ses vaisseaux et le sommeil de l'organe, et à coup sûr il n'y aura pas conception ; les femmes ainsi organisées resteront stériles.

Dans le second cas, au contraire, où la sécrétion a lieu, mais où l'excrétion ne peut pas se faire, les femmes peuvent être fécondes et concevoir, quoiqu'elles ne soient pas en apparence menstruées. Je conçois que la sécrétion du fluide menstruel peut avoir lieu, sans qu'il y en ait excrétion, par l'extrême action des vaisseaux, qui repompent le sang sécrété dans la matrice, et le reportent dans le torrent de la circulation ; cela se fait d'une manière analogue à ce qui se passe dans la matrice, selon M. de Buffon, pendant la grossesse, où la période menstruelle se fait sentir d'une manière plus ou moins marquée. Ici le sang est pompé par le placenta, et sert à la nourriture et à l'accroisse-

ment du fœtus ; dans l'autre circonstance, le fluide sécrété ne peut s'échapper par le vagin parce qu'il est repompé ; cela est si vrai, que les femmes qui sont ainsi constituées, éprouvent en général, une fois le mois ce mal-aise, ces affections particulières, qui ont coutume de précéder et d'accompagner la menstruation, et qui indiquent toujours une augmentation d'action dans la matrice et le travail particulier de cet organe.

Maintenant que nos idées sont fixées sur ce point intéressant de doctrine, examinons pourquoi parmi les femmes qui ne sont pas réglées, les unes jouissent d'une santé parfaite, et les autres, au contraire, éprouvent mille affections diverses. Nous devons en premier lieu en chercher la raison dans la nature du tempérament ; car il est évident que les femmes d'un tempérament lâche et phlegmatique, celles qui ont peu de sang, doivent moins souffrir du défaut d'évacuation menstruelles que les femmes sanguines, et que les femmes essentiellement bilieuses, chez lesquelles la chaleur et l'incandescence du sang tiennent lieu de l'abondance.

Il faut en second lieu considérer la manière de vivre des femmes ; car il paroît au premier coup-d'œil, que celles qui mènent une vie active et laborieuse, qui se livrent à des travaux et à des exercices pénibles, dissipent par la transpiration insensible toute la surabondance de leurs humeurs ; ces femmes-là ne sont point incommodées du dé-

faut des règles ; je pourrois ajouter les femmes grasses qui, au rapport d'Aëtius, ont peu de sang. Mais celles, au contraire, qui, par état, sont adonnées à une vie sédentaire, et qui transpirent peu ; celles qui se nourrissent bien, ne font point d'exercice et chez lesquelles les humeurs abondent, celles-là doivent ressentir nécessairement les inconvéniens du défaut des règles. Ce défaut est réellement morbifique, et tient à des causes qu'il est essentiel de reconnoître, si l'on veut leur appliquer une bonne méthode de traitement.

La première est, selon l'expression des Anciens, la température chaude de l'utérus, qui concrète le sang de manière à lui faire perdre une grande partie de sa fluidité, et à le rendre inhabile à passer par les couloirs : il n'est pas rare de voir cette affection dégénérer en skirre, en cancer ou en d'autres tumeurs contre nature. L'extrême degré de froideur de l'utérus peut encore rendre le sang épais et visqueux et l'empêcher de couler. Il résulte de ces conditions, que l'utérus ne pouvant plus évacuer le sang et les humeurs, ces fluides refluent dans le système humoral, et y contractent des dégénérations vicieuses, qui varient selon la structure et la configuration des parties.

Dans quelques femmes, il naît des bourgeons de mauvais caractère sur la peau ; dans d'autres, il se développe des douleurs graves dans les articulations ; dans celles-ci, différentes sortes d'épi-

lepsies, des tremblemens, des convulsions partielles, des douleurs de tête, des céphalalgies, des migraines; dans celles-là, différentes paraplégies, des vices du cœur et de l'estomac; enfin, il n'est pas de symptômes que l'affection de l'utérus ne puisse développer, vu les sympathies multipliées de cet organe avec toutes les parties du corps. Ces vices de l'utérus lui sont inhérens et tiennent à sa nature, ou bien ils sont acquis et proviennent de quelque maladie grave que la femme a éprouvée dans son enfance. D'autres fois, le défaut de menstruation vient de la sécheresse ou de la mauvaise configuration de l'utérus.

Chacune de ces causes a un diagnostique particulier, qu'il faut bien saisir si l'on ne veut pas s'exposer à des fautes graves. L'extrême chaleur de l'utérus se reconnoît à l'ardeur brûlante, non-seulement de cette partie, mais encore du bas-ventre et des parties extérieures de la génération, à leur tension et à leur dureté; aux poils noirs et épais qui les garnissent, et à une odeur très-forte qui s'en exhale et qui ressemble à celle de chair brûlée.

Le traitement, dans ce cas, doit se borner à calmer cet état d'incandescence des parties de la génération; car lorsque la nature se refuse à l'évacuation menstruelle, si l'on cherchoit à la provoquer par les moyens connus, on aggraveroit le mal. Ainsi l'on se contentera d'obvier aux affections occasionnées par le défaut de menstruation

provenant d'un excès de chaleur de l'utérus, en tempérant par un régime convenable cette chaleur par les viandes des jeunes animaux, les herbages rafraîchissans, les boissons rafraîchissantes, un sommeil modéré. Les saignées, et sur-tout les saignées locales, par l'application des sang-sues à la vulve ou des ventouses scarifiées aux cuisses, offrent un moyen antiphlogistique et une voie de dégorgement; un exercice modéré, les frictions sèches sur toute l'habitude de la peau, peuvent, en ouvrant les pores, exciter la transpiration et remédier en partie au manque de l'évacuation menstruelle. Les apozêmes rafraîchissans, les boissons nitrées, les bains, les fomentations émollientes, les clystères utérins et alvins, avec des décoctions émollientes et rafraîchissantes, nous fournissent beaucoup de moyens de varier le traitement selon l'exigence du cas: je ne parle pas des exutoires, parce que leur effet est tellement avantageux, qu'on ne doit pas balancer à les établir; c'est même le principal remède à appliquer et à entretenir, lorsqu'on a une fois calmé les premiers accidens.

Le défaut de menstruation provenant de la sécheresse de l'utérus, se reconnoît aux affections précédentes, à un long état fébrile pendant l'enfance, à la maigreur du corps et principalement à celle de la vulve, et à la foiblesse extrême de tout le système. La cure de cette affection consiste à ra-

mollir et à humecter les organes sexuels au moyen des demi-bains, des clystères utérins, des embrocations avec les huiles douces; les injections de lait, de décoction d'althæa, de suc de pourpier avec l'huile d'amandes douces, méritent la préférence. On peut rappeler le sang et les humeurs vers l'utérus par un exercice fréquent, par des marches, des promenades, tellement cependant qu'elles ne fatiguent pas; par des frictions sèches sur la région de l'utérus. Avec ces secours il s'excite dans ces parties une douce chaleur qui en dilate le tissu et permet au sang et aux humeurs de le pénétrer. Il faut éviter avec soin, dans le cas dont il s'agit, toutes sortes d'évacuations, elles sont contraires à l'état de sécheresse de tout le système. Nous traiterons dans un autre article du défaut de menstruation par l'obstruction et la mauvaise configuration de l'utérus.

De la complication des menstrues avec d'autres maladies.

Rien n'embarrasse plus les médecins dans leur pratique, que la complication des menstrues avec d'autres maladies; rien ne rend plus timides ceux qui sont éclairés, et ne trompe si cruellement les ignorans. C'est un des points les plus épineux de la doctrine médicale; d'un côté le respect qu'on doit aux efforts salutaires de la nature porte à ne

faire aucun remède actif, à ne placer aucun remède évacuant pendant l'écoulement des menstrues ; et il faut avouer que cette inaction est dans beaucoup d'occasions autorisée par l'expérience. D'un autre côté il est des circonstances où l'on doit, en quelque sorte, perdre de vue les menstrues, pour s'attacher à la principale indication que présentent les maladies ; telles sont celles où se trouvent les femmes attaquées de fièvres aiguës et sur-tout de fièvres inflammatoires, ou d'inflammations particulières de quelques parties intéressantes de la vie.

Quoique les vomitifs et les purgatifs soient capables de troubler et de déranger l'appareil des mouvemens qui se coordonnent pour l'évacuation menstruelle, d'augmenter ou de diminuer les règles, soit par l'irritation qui accompagne leur effet, soit par l'évacuation qu'ils opèrent, on est parvenu à les moins redouter qu'autrefois dans les maladies putrides, et l'on y a souvent recours malgré l'écoulement des menstrues, sur-tout aux vomitifs.

Il est un autre genre d'évacuans, je veux parler de la saignée, contre lequel un préjugé puissant s'éleve encore, et l'on trouve même des praticiens accrédités, qui regarderoient comme un crime de la pratiquer dans des pareilles circonstances, et qui seroient sur-tout révoltés de faire une saignée au bras ; cependant il est certain que ce remède est

souvent d'une importance si grande, qu'en se refusant à l'employer, on fait courir les plus grands risques aux malades. Tulpius, Lamotte et autres l'ont employée avec succès pendant le cours même des lochies, évacuation tout au moins aussi importante et beaucoup plus considérable que les règles. Van Swietten a fait saigner au bras, avec le plus grand succès, des malades attaquées de pleurésie pendant l'écoulement des menstrues et même pendant celui des lochies. De Haen recommande de ne jamais hésiter à la pratiquer dans des circonstances semblables.

Quoi qu'il en soit, il est évident que l'incertitude des médecins sur ce point de doctrine a fait périr beaucoup de femmes, non par la violence des maladies, mais parce qu'on ne leur a pas administré des secours assez énergiques; les règles survenant ont retardé l'emploi des moyens efficaces, ou bien ont changé la nature de la maladie et ajouté quelques circonstances aggravantes. L'objet m'a paru assez important pour mériter d'être examiné avec quelque détail.

L'évacuation menstruelle présente quelques indications particulières et distinctes dans la cure des maladies; et elle le fait d'une des trois manières suivantes : 1°. Lorsque les menstrues étant à la veille de s'établir, ou lorsqu'elles le sont, ou bien lorsqu'elles sont retardées, supprimées ou établies

avant le temps, il survient une affection qui demande un traitement.

2°. Lorsqu'une maladie quelconque existant déjà, les règles sont à la veille de couler, ou que les temps des règles et de la maladie coïncident, ou lorsque les menstrues se retardant donnent lieu à la maladie, ou l'augmentent, ou bien encore la compliquent de quelque symptôme qui l'aggrave et la rend plus intense.

3°. Enfin, lorsque l'époque ordinaire des règles est devancée par l'effet même de la maladie, que cette évacuation se déclare inopinément, et qu'elle coule suffisamment de manière à servir d'émonctoire à la maladie elle-même; ou bien qu'elle coule en petite quantité, mais assez pour empêcher l'application des remèdes convenables.

Nous allons examiner séparément ces diverses circonstances, afin d'établir quelques principes invariables sur lesquels le médecin puisse régler sa conduite, et se déterminer pour une médecine expectante ou pour une médecine agissante.

I.

Lorsque la suppression ou le retard des mois précèdent la maladie, il faut considérer d'abord si les mois sont naturellement retardés depuis peu, ou s'ils sont supprimés depuis long-temps, et examiner ensuite, si la maladie qui survient dérive

de cette suppression ou non. Quand elle en dérive, on doit, selon Mercatus, débuter par une saignée au pied, et n'exciter ni vomissemens, ni selles, ni sueurs, avant d'avoir tiré du sang du pied ; et cela par une raison bien simple, c'est que la saignée, indépendamment qu'elle dégorge les parties par la dérivation, qui est la voie la plus courte, elle favorise l'effet de tous les autres médicamens, dont l'emploi peut devenir nécessaire. Après avoir tiré par la saphène à-peu-près la quantité de sang qui s'échappoit d'ordinaire par la menstruation, on peut, si la maladie continue à sévir, et si elle est de nature à demander la saignée, on peut, dis-je, saigner ailleurs, quoique les mois n'aient pas reparu.

Il n'y a pas lieu à l'application des autres remèdes si la suppression est recente et que la maladie ne soit pas très-intense ; il vaut mieux attendre le rétablissement des règles, que de les provoquer par un traitement actif. Il est en effet moins sûr dans ce cas de purger, de faire vomir et d'exciter les sueurs, que de saigner ; la saignée ne présente aucun inconvénient, au lieu que par l'emploi des autres évacuans on risque ou de contrarier les mouvemens de la nature, ou de les trop vivement solliciter ; l'un et l'autre cas présentent du danger. Quand la suppression est ancienne et la maladie grave, il faut saigner promptement, si le cas l'exige, et administrer les autres remèdes indiqués, sans

avoir égard aux menstrues, qui pourroient en retarder l'emploi.

Lorsque les mois traînent en longueur, et que la maladie s'accroît par une cause étrangère à la menstruation, le traitement doit débuter par les indications que présentent, et la cause, et la maladie. Si donc la maladie est très-aiguë, comme le seroient, par exemple, une pleurésie, ou une angine inflammatoire, et demande de prompts secours, on ne doit prendre conseil que de l'indication qu'elle présente. Dans le cas contraire, on peut se livrer à l'expectation, et accorder quelque chose aux menstrues; ensuite, après avoir ouvert la saphène, on fera usage de frictions, de pédiluves, de ligatures, de ventouses ou de sang-sues, selon l'exigence du cas.

Il arrive quelquefois, qu'au moment où une maladie se déclare, la menstruation est imminente, ou se trouve établie; dans ce cas, si l'affection est de la nature de celles qui viennent de l'utérus, et si elle exige la saignée, on la pratiquera au pied, et non au bras, de crainte d'opérer une révulsion contraire aux mouvemens naturels qui doivent s'établir, ou qui le sont déjà. Si cependant la maladie est humorale, et dépend d'une diathèse générale, ou bien attaque un organe particulier, les auteurs conseillent de saigner au bras, lors sur-tout que l'indication est forte, et la dérivation nécessaire. Il en est de même des vomitifs et des purgatifs, lors-

qu'ils sont indiqués par l'état de saburre des premières voies ; on doit sans hésiter les administrer ; la nature nous désigne le moment de l'application, par la tendance de ses mouvemens, soit vers le haut, soit vers le bas, par le *quo vergit* des anciens, qu'il est si nécessaire de bien observer. Il est essentiel de les employer sans délai dans les maladies gastriques, de crainte que les mauvais sucs qui infestent les premières voies ne soient resorbés et portés dans le torrent de la circulation.

Quelquefois la maladie provient de l'irruption prématurée des règles, et ces deux affections ont une origine commune ; la même cause les a produites simultanément. Alors, comme le dit Mercatus, soit qu'il y ait pléthore, soit qu'il y ait cacochymie dans le principe, on ouvrira d'abord la veine du pied, et ensuite celle du bras, quand la maladie sévit avec violence, et lors, sur-tout, que la pléthore est la cause du mal et de l'excrétion prématurée des mois.

Quand Mercatus parle de cacochymie, et qu'il conseille d'insister sur la saignée, il entend sans doute parler de la diathèse phlogistique et de la pléthore sanguine ; car, quoiqu'on puisse employer ce moyen, soit dans la diathèse bilieuse, soit dans la diathèse pituiteuse, cependant vous ne devez pas ignorer que, dans ces cas, il faut user de la saignée *parciori manu*, et dans la vue seulement de favoriser l'action des autres médicamens.

Lorsque la redondance du sang se trouve dans l'utérus, on doit insister davantage sur les saignées au pied, jusqu'à ce qu'on soit assuré que la pléthore locale n'existe plus. Il ne faut pas craindre, dit Mercatus, dans l'état d'une fièvre très-forte, de saigner du pied, quoique le siége de l'affection placé entre les aines et les extrémités supérieures, semble exiger la saignée au bras: *Nec verendum, nimis urgente adhuc ardentissimâ febre, ex talo sanguinem mittere, licet affectione inter inguina et alas existente ex bracchio exposcere id videatur.* Cette méthode a le double avantage de modérer l'effet de la maladie, et de s'opposer à l'anarrhopie ou au transport des humeurs vers la tête, qui s'observe fréquemment dans ces fièvres.

Si la cacochymie des premières voies a donné lieu à l'une et à l'autre affection, on s'assurera, par tous les moyens possibles, que l'évacuation menstruelle a été aussi abondante qu'à l'ordinaire; dans ce cas, il n'est pas besoin de pratiquer de nouvelles saignées; dans le cas contraire, on insistera sur la saignée du pied. On peut ensuite, sans danger, évacuer, par les purgatifs ou par les émétiques, la matière saburrale qui avoit hâté l'excrétion menstruelle, et qui forme la cause matérielle de la maladie.

II.

Il est des cas où les menstrues coulant en effet au temps prescrit, coïncident avec un des temps d'une maladie, et forment un des incidens les plus graves et les plus embarrassans dans la pratique de la médecine. On trouve dans beaucoup d'auteurs, qu'à l'apparition des règles, quoiqu'elle ait lieu dans le commencement de la maladie, il faut s'abstenir de la saignée, quelque nécessaire qu'elle paroisse, et quelqu'ardente que soit la maladie; ils la diffèrent deux ou trois jours; ils pensent que pendant cette évacuation, il n'est pas nécessaire d'en établir d'autres, et attendent, avant d'agir, la cessation absolue ou très-prochaine de l'évacuation. C'est un moyen excellent pour aggraver les maladies, et les rendre plus rebelles.

Je pense, au contraire, avec Mercatus, que dans la vigueur de la maladie, si les règles ne coulent pas en abondance, quoique paroissant à leur temps, il faut, après avoir laissé passer le premier mouvement de la nature, qu'Hippocrate même conseille de respecter dans les évacuations extraordinaires, il faut, dis-je, après dix ou douze heures, ouvrir la veine, l'ouvrir au pied, et tirer autant de sang à-peu-près qu'il en auroit coulé naturellement par la menstruation.

Dans les affections plus légères, il faut pourvoir à la menstruation en ouvrant la veine dans le lieu

le plus favorable et le plus propre à dégorger l'utérus ; sans cela il est à craindre que la maladie ne devienne plus grave. L'indication consiste dans ce cas à appeler le sang vers l'utérus, au moyen des pédiluves, des frictions, des ligatures ; car ces sortes d'affections cèdent ordinairement à l'évacuation sanguine et marquent en quelque manière la place où l'on doit l'établir artificiellement par la saignée, et cette place est le pied ; hors les cas où l'affection étant très-aiguë et du nombre de celles qui parcourent leurs périodes avec rapidité, telles que l'angine inflammatoire, la frénésie, la pleurésie, exige une manière de procéder différente ; alors il n'est pas douteux qu'il ne faille le plutôt possible recourir à la saignée au bras.

Mercatus cependant, dont l'autorité doit avoir quelque poids, puisque c'est un des auteurs qui ont le mieux écrit sur cette matière, Mercatus conseille pour plus de sûreté, de commencer le traitement par une saignée au pied, qui non-seulement agit en dégorgeant l'utérus, mais qui encore peut opérer une révulsion favorable ; et ensuite le même jour, si l'évacuation menstruelle n'a pas augmenté et si même elle a diminué, de saigner sans délai au bras.

Du reste il est bon de vous avertir que dans ces affections vives, comme dans celles qui le sont moins, on ne doit pas attendre, pour la solution

de la maladie, des grands effets de l'évacuation naturelle, parce qu'elle procède avec lenteur, et que la quantité ne répond jamais aux vues thérapeutiques qu'on se propose en pratiquant la saignée, et dans des occasions où il est essentiel de dégorger sur le champ, de manière à produire un effet marqué, et de revenir à la saignée tout autant qu'elle sera nécessaire et qu'elle sera bien indiquée par l'état du pouls, les forces des malades et la vigueur de la maladie.

Telle est la mesure qu'on doit garder pour pratiquer la saignée dans les maladies vives qui parcourrent avec rapidité leurs périodes; on a peu d'égards dans ces circonstances aux contre-indications que présentent les menstrues, parce qu'en effet elles deviennent nulles lorsqu'il faut obvier à un danger pressant. Il n'en est pas de même des purgatifs, des vomitifs et des sudorifiques ; les auteurs prétendent que les indications de ces médicamens sont subordonnées aux menstrues elles-mêmes ; et en effet, ordinairement l'indication et la nécessité n'en sont pas assez pressantes pour s'exposer, en les administrant, à intervertir l'ordre des mouvemens naturels qui s'établissent lors de la menstruation ; et en cela leur application diffère essentiellement de celle de la saignée pour laquelle on passe par-dessus toute considération, attendu que le besoin est urgent et qu'un délai, même peu considérable, peut rendre l'engor-

gement sanguin plus tenace et l'inflammation plus intense.

Cependant il est des cas où l'administration des purgatifs et même des émétiques peut avoir lieu nonobstant l'écoulement des menstrues ; pour les saisir avec précision, j'observerai que rarement, pour ne pas dire jamais, l'indication d'un purgatif et même d'un émétique ne se présente *ex abrupto ;* c'est toujours par une foule de mouvemens successifs que s'établit l'orgasme ou la turgescence de la matière sur laquelle doivent s'appliquer ces médicamens ; conséquemment dans le cas dont nous parlons, où la menstruation coïncide avec une maladie, il y a très-souvent lieu à attendre un, deux et même trois jours, avant de prescrire un purgatif ou un émétique ; afin de se conformer au précepte d'Hippocrate, *cocta evacuanda non cruda ;* et avoir le temps de délayer la matière et de la rendre mobile. Alors la menstruation a le temps de s'établir et de couler en suffisante quantité, pour n'avoir rien à craindre de l'effet de l'un ou de l'autre de ces évacuans. L'action de ces médicamens sur l'estomac et le tube intestinal n'est pas indifférente pour les fonctions de la matrice, vu l'extrême sympathie qui existe entre ces différens organes ; l'émétique, sur-tout, agit très-puissamment pour intervertir les mouvemens qui se dirigent vers elle ; il paroît au contraire que les purgatifs agissent dans le même sens, et sous ce point

de vue ils ne sont pas contre-indiqués de la même manière par les menstrues ; ceux-ci ne sont point exempts de danger, ils peuvent, en sollicitant l'action de la matrice, convertir les mois en perte.

D'après toutes ces considérations, il paroît que le moment favorable pour l'application des émétiques et des purgatifs, est le moment où la turgescence de la matière est bien établie, ce qui n'arrive pas *ex abrupto*, comme nous l'avons observé plus haut ; et il seroit ridicule, pour ne pas dire dangereux, d'attendre que l'écoulement des règles eût cessé tout-à-fait pour se déterminer à évacuer ; parce qu'il est possible que l'état maladif compliqué avec les menstrues, en prolonge la durée et fasse perdre, en attendant la fin de l'évacuation, un temps précieux qu'on eût plus utilement employé à expulser la matière morbifique ; c'est un moyen sûr de compromettre la santé et la vie des malades : et d'ailleurs il est des cas d'une telle urgence, qu'un médecin prudent est obligé de passer par-dessus toutes les considérations, de crainte que l'occasion perdue ne se présentât plus désormais : *occasio præceps*, dit Hippocrate, l'occasion fuit et nous échappe.

Voilà pour les mois dont l'invasion coïncide avec le temps de la maladie ; lors, au contraire, que les règles ne sont qu'imminentes au moment où une maladie débute, on doit examiner si cette affection est du genre de celles qui viennent de l'utérus, ou de

celles qui attaquent tout le systême ou un organe particulier. Dans le premier cas, il n'est pas douteux qu'il ne faille plutôt saigner au pied qu'au bras, par des raison déjà alléguées ; il paroît d'ailleurs évident que l'affection venant de l'engorgement de l'utérus, il faut discuter cet engorgement par la voie la plus courte et la plus favorable : et sous ce point de vue la saignée au pied sera la plus avantageuse.

Mais si la maladie attaque tout le systême ou quelque organe particulier, on doit sans délai pratiquer la saignée au bras, et tirer la quantité de sang qu'on se propose d'évacuer avant que les mois ne se déclarent, de crainte d'être obligé de suspendre pendant assez de temps, au détriment de la malade, les secours que semble exiger son état, et de le voir s'aggraver par cette inaction forcée.

Il n'en est pas de la sueur, du vomissement et de la purgation comme de la saignée ; on ne doit, lorsque les menstrues sont sur le point de couler, employer aucun de ces moyens, de crainte d'interrompre les mouvemens de la nature qu'elle prépare de longue main, et auxquels elle est dès longtemps accoutumée ; rien ne seroit plus dangereux, car souvent ces mouvemens, retenus trop longtemps ou détournés en sens contraire, se dirigent inopinément sur un autre organe, et peuvent augmenter les désordres. Il est donc important de différer ces sortes d'évacuation jusqu'à ce que les menstrues aient cessé ; et cependant si l'indication étoit

urgente, vous vous comporteriez d'après les règles de conduite que je vous ai ci-dessus tracées; on peut appliquer des ventouses et des sang-sues en tout temps, après toutefois qu'on a fait précéder ces moyens par la saignée.

Mais si dans le cours d'une maladie les mois dépassent l'époque qu'ils avoient accoutumé d'affecter, il est alors nécessaire de s'assurer si dans la malade cette évacuation est coutumière du fait, si elle est supprimée depuis long-temps, ou si la maladie tire sa source d'une suppression nouvelle et qu'elle en soit aggravée. Dans cette recherche il faut se rappeler que la suppression peut venir d'une des causes suivantes ou de plusieurs d'entre elles réunies, savoir de la matière même des menstrues, du défaut d'action de la matrice, des embarras de cet organe, etc. Or, il suffit de savoir que la matière peut être trop épaisse, trop abondante, pour opérer cet effet. De quelque manière donc que cela arrive, si la maladie exige la saignée, et que dans la malade les mois aient coutume de s'avancer, il est hors de doute qu'il ne faille ouvrir la veine dans l'endroit le plus favorable, sans avoir égard aux menstrues. On se comportera de même lorsque la malade aura ses mois supprimés depuis long-temps; car il est urgent de tirer au plus vîte du sang des veines les plus près de l'affection, afin d'apporter un soulagement prompt.

III.

Je passe au développement de la troisième manière dont les règles compliquent les maladies; et d'abord, si les mois devancent leur temps prescrit, comme nous savons qu'il arrive souvent dans les maladies, il faut considérer, 1°. ce que cette circonstance apporte de bien ou de mal; 2°. de quelles causes elle provient; 3°. enfin ce qu'il convient de faire et ce qu'il convient d'éviter. Rien n'est plus dangereux que l'irruption subite des mois dans les maladies, et principalement dans leur début, et avant que le médecin ait pu administrer les remèdes généraux; car dans les autres temps de la maladie, où il faut rester dans l'inaction, cette apparition subite est moins grave. La cause des difficultés et des embarras qu'on éprouve dans ces circonstances, vient de ce que l'écoulement des mois refuse tout remède convenable, ou du moins en retarde l'application, de manière que la maladie devient plus intense, et moins susceptible de s'amender.

Indépendamment de ces raisons, il est certain que l'éruption prématurée des menstrues est du genre des évacuations symptomatiques, ordinairement plus dangereuses dans le principe des maladies que dans les autres temps. Observez encore que les évacuations d'aucun genre ne sont utiles dans le commencement d'une maladie, par quelque

lieu qu'elles s'établissent. Cependant les menstrues anticipées peuvent être utiles dans l'état d'une maladie, lorsqu'elles arrivent avec abondance et sans trouble.

Au rapport des auteurs, l'anticipation des menstrues reconnoît quatre causes principales; savoir, la matière elle-même, qui est trop abondante, âcre, irritante, plus délayée que dans l'état naturel; la faculté expultrice, irritée, excitée, et la faculté rétentrice relâchée; le relâchement, la dilacération de la substance ou des vaisseaux de la matrice; et enfin un sentiment plus exquis que contracte cet organe.

Mais ne pourroit-on pas regarder avec plus de vraisemblance, dans les fièvres, le premier stade fébrile, comme la cause la plus fréquente de cette anticipation des menstrues? Nous savons que le premier stade fébrile, ou la période de froid, tient à un état purement nerveux, purement spasmodique, et que le sentiment de froid qu'éprouvent les malades n'est pas réel, puisque le thermomètre appliqué au corps ne donne pas moins de chaleur que dans le second stade ou la période de chaud; ce sentiment de froid est occasionné par la constriction spasmodique des parties; et cette analogie de la première période de la fièvre avec les affections spasmodiques a été bien saisie et bien développée par Grimaud; d'un autre côté, si l'on en croit Stalh, toutes les affections nerveuses sont

comme dépendantes des appareils hémorragiques établis par la nature, dans la vue de diminuer la pléthore qui, selon lui, est la cause éloignée de toutes les maladies. En laissant de côté ce qu'il y a dans l'opinion de Stalh de trop exagéré, nous ne pouvons manquer d'appercevoir dans les évacuations sanguines un appareil de mouvemens nerveux, dont l'objet est de faire affluer de tous les points de la périphérie du corps, le sang vers l'organe où se fait l'évacuation. Et sans aller plus loin chercher des exemples, l'évacuation menstruelle dont nous sommes occupés, ne présente-t-elle pas cet appareil de mouvemens nerveux? ces efforts spasmodiques de la nature ne sont-ils pas suffisamment indiqués par les indispositions qui précédent et qui accompagnent l'irruption des menstrues?

D'après cela, puisque nous reconnoissons une très-grande analogie entre les mouvemens nerveux et spasmodiques, les appareils hémorragiques et le premier stade fébrile, il n'est pas difficile d'expliquer l'anticipation menstruelle dans le cas dont nous parlons et dans tous les cas analogues. En effet, si ces trois manières d'être pathologiques de la machine humaine sont de même nature, il est clair que lors d'une invasion de la fièvre, le premier stade fébrile établissant des mouvemens nerveux dans divers organes, l'impulsion donnée ne se communique à la matrice, dont les fonctions se trouvent ainsi devancées.

On peut fonder sur cette connoissance la méthode de traitement à employer contre cette manière, dont les règles compliquent les maladies aiguës, et sur-tout les aiguës fébriles; car, dans ce cas, on n'a pas besoin de précautions aussi grandes pour l'emploi de la saignée; on ne court aucun risque d'intervertir l'ordre des mouvemens, puisque ces mouvemens ne se font point dans l'ordre naturel, et sont au contraire provoqués par l'acte lui-même de la maladie.

Ainsi donc, s'il est nécessaire d'opérer le dégorgement de l'utérus, on saignera au pied; mais si ce dégorgement n'est pas nécessaire, on saignera au bras, dans la vue de faire une révulsion et de déranger l'ordre des mouvemens établis sur la matrice par l'acte fébrile. On peut aussi, si cela est indiqué par la maladie, administrer l'émétique, rien ne le contre-indique, puisque la menstruation qui la complique tient à un état nerveux, et que cet état est combattu avec succès au moyen de l'émétique donné à doses incomplètes, même dans l'hémorragie de la matrice, qui est le plus souvent purement spasmodique, comme le pense Murray.

Il est vrai de dire qu'il faut distinguer les cas où l'émétique doit être donné comme évacuant, de ceux où il doit l'être seulement comme altérant; et cette distinction n'est pas difficile à faire: car, lorsque, par tous les signes qui caractérisent la présence des matières saburrales dans l'estomac et

les premières voies, on est convaincu que l'état nerveux dominant est dû à ces matières, on doit administrer l'émétique dans la vue d'évacuer ; et lorsqu'on a tout lieu de croire que les évacuations sont suffisantes, et que l'état nerveux et spasmodique persiste par le seul effet de l'habitude qu'a contracté la nature, alors on doit employer l'émétique à dose brisée ; donner, par exemple, un quart de grain d'émétique ou un grain d'hypécacuana par jour ; ou bien prescrire un grain d'hypécacuana toutes les trois heures, avec vingt grains de sucre fin ou de magnésie, selon la méthode de M. Wichmann.

Cette méthode a même cela d'avantageux, c'est qu'elle tient le ventre libre, et qu'elle peut suppléer à la purgation lorsqu'elle est nécessaire, et que cependant elle est contre-indiquée par l'état des menstrues et par leur abondance extrême. Ordinairement, le meilleur temps pour administrer les purgatifs est le déclin des menstrues ; mais lorsque dans le principe les mois, quoique ayant devancé leur époque ordinaire, ne coulent que goutte à goutte, et qu'on a lieu de croire que cette anticipation est due à des humeurs dépravées, il faut alors dans le commencement saigner moins, et purger les malades, même dans l'état de la maladie qui est plus propre à la purgation qu'à la saignée ; parce qu'il est à présumer qu'on a assez saigné dans le commencement pour opérer le dégor-

gement. Que si, par la faute du médecin ou de la malade, on ne l'a pas fait, et que les mois ne coulent que goutte à goutte, il faut saigner dans l'état même de la maladie, mais avec plus de précaution et moins d'abondance que dans le principe ; tout comme aussi, dans le commencement, on doit purger avec plus de précaution, et moins que dans le déclin.

CHAPITRE II.

Maladies provenant de flux sanguins trop abondans.

Ce chapitre comprend le flux menstruel immodéré, les pertes sanguines, les hémorragies de la matrice.

Flux menstruel immodéré, pertes, hémorragie de l'utérus.

La nature a destiné la matrice à sécréter tous les mois un sang pur et vermeil ; et dans l'état de santé, cet organe s'acquitte régulièrement de cette fonction, peut-être, comme le dit Stalh, en parlant des hémorragies qui sont sujettes à revenir, par l'effet seul de l'habitude : *Directionis motuum tyrannus consuetudo ;* mais plutôt comme je l'ai déjà observé plusieurs fois, parce que telle est la

nature des fonctions attribuées à cet organe, de ne sécréter le sang et de n'être en action qu'une fois le mois. Cette évacuation naturelle, quoiqu'elle soit mise, par quelques auteurs, au rang des hémorragies périodiques, nous ne pouvons pas cependant, sans confondre toutes les notions, la considérer comme telle; une hémorragie suppose presque toujours une violence faite aux fonctions naturelles, par laquelle le sang s'échappe contre nature de ses vaisseaux, et le fait toujours, si nous en exceptons les hémorragies critiques, au détriment de l'individu; au lieu que les menstrues sont un émonctoire naturel établi d'une manière constante et régulière, et attaché aux fonctions de la matrice; nous avons vu quels désordres leur suspension pouvoit entraîner.

On ne peut cependant disconvenir que l'appareil des mouvemens qui s'établit pour l'excrétion des menstrues, n'ait beaucoup d'analogie, pour ne pas dire de similitude, avec les appareils hémorragiques. Il est certain que les efforts spasmodiques établis sur l'organe par où se fait une évacuation de sang, et qui décident et soutiennent cette évacuation dans l'état naturel, se retrouvent ensuite d'une manière plus marquée et plus intense dans l'état maladif. Si nous nous arrêtons en effet au sujet qui nous occupe dans ce moment, nous verrons que, pour la sécrétion des menstrues, il faut, ainsi qu'il l'a été dit d'après Bordeu, que

l'organe se réveille, et qu'il entre en érection, et cela ne se fait qu'en vertu d'un spasme ou d'une excitation de la force tonique, dont les oscillations se rapportent à un centre fixé dans la matrice.

Nous retrouvons dans les hémorragies qui ne sont pas dues à des violences extérieures et à des déchiremens de vaisseaux, le même appareil de mouvemens spasmodiques, mais un appareil maladif qui s'y établit contre nature, et dans un temps où cet excès de la force tonique, concentré dans la matrice, n'est pas nécessaire pour les fonctions de cet organe; et cet excès de forces détruit l'équilibre qui doit exister dans la répartition des mouvemens toniques, et comme l'observe très-bien M. de Grimaud, cet équilibre ne doit pas s'entendre d'une distribution parfaitement égale et uniforme, mais de cet état qui arrête dans chaque partie la quantité de forces qui lui est nécessaire pour l'exercice libre et facile des fonctions qui lui sont départies. D'après cela il est naturel de penser que les spasmes qui s'établissent d'une manière plus intense sur la matrice, et qui accompagnent les hémorragies de cet organe, doivent être distingués de ceux qui s'y établissent à une époque fixe pour la sécrétion et l'excrétion des menstrues.

Il y a hémorragie de l'utérus, lorsque le sang en coule en quantité, telle que la malade est dans un état de langueur et de foiblesse. Sans cette condition, dit Scardona, il n'y a pas hémorragie, et il

ne faut chercher à arrêter le sang par aucun moyen ; car aucun flux sanguin ne doit être mesuré par la quantité de sang qui s'échappe, mais par l'état des forces, le tempérament et le genre de vie. On voit en effet des femmes pléthoriques, vives, gaies, et très-salaces, perdre dans leurs menstrues une grande quantité de sang, sans en être incommodées, tandis que d'autres femmes, délicates, tristes et mélancoliques, en éprouvent des altérations dans leurs forces et dans toutes leurs fonctions. Cela n'est pas étonnant, si nous considérons le rôle important que joue le sang dans l'exercice des forces motrices de notre corps ; je l'ai considéré ailleurs comme la source de l'irritabilité, avec d'autant plus de raison que la perte de ce fluide porte sur tout le système un affoiblissement radical. Une autre circonstance qui doit faire distinguer l'hémorragie de l'utérus, de l'évacuation naturelle, c'est lorsqu'elle se fait à une époque quelconque qui n'est pas celle qui a été fixée par la nature pour l'éruption des menstrues, et qu'elle se prolonge sans discontinuer pendant un temps considérable.

Les symptômes qui accompagnent ordinairement l'hémorragie de l'utérus sont d'abord une prostration absolue des forces, le refroidissement des extrémités, la pâleur de la face, les anxiétés vers le diaphragme et la région épigastrique (*præcordia*), et les crudités de l'estomac, la cachexie,

la fièvre lente, la maigreur viennent ensuite s'y joindre. La pâleur et le froid des extrémités sont une suite ordinaire des grandes évacuations sanguines, parce que le mouvement du sang languit dans les extrémités, à mesure que les gros vaisseaux en sont moins pleins. Hippocrate dit : *Cum parcior sanguis sit in corpore, necesse est ipsam pallidam esse.* Lorsqu'une femme a peu de sang dans le corps, il faut nécessairement qu'elle soit pâle.

Freind prétend que le mouvement du sang étant retardé dans les vaisseaux capillaires par le peu d'action du cœur, les extrémités se refroidissent et le visage pâlit; on ferait mieux de dire, par le spasme qui se répète sympathiquement vers la périphérie du corps. La même cause donne lieu aux anxiétés que les femmes éprouvent dans ce cas; car si l'abord du sang aux ventricules du cœur est retardé, par le peu de réaction qu'oppose ce fluide diminué à l'action des vaisseaux, il doit en résulter nécessairement un sentiment de travail, un sentiment pénible qui dure et même va en croissant jusqu'à ce que la perte qu'a éprouvé ce fluide soit réparée. Il n'est même pas rare de voir les convulsions succéder à des pertes de sang trop considérables, comme l'ont observé Hippocrate, Prosper Martian, Bellini et nombre d'autres.

Les digestions se dépravent aussi par la chute des forces radicales, l'estomac fait mal ses fonc-

tions, le chyle est mal élaboré, il n'est presque plus qu'une sérosité, et il doit en résulter nécessairement un état cachectique bien décidé. Il est très-commun de voir la fièvre lente s'emparer des malades ; parce que les sucs nourriciers, dépravés par l'effet des mauvaises digestions et le peu d'énergie des forces, irritent le cœur ; le pouls est vîte et fréquent, et l'érosion des graisses et du tissu celluláire achève de réduire la malade à un état de marasme et d'émaciation.

L'hémorragie de l'utérus peut arriver de plusieurs manières, ou par l'ouverture et la rupture spontanée de ses vaisseaux, par leur érosion, ou parce que le sang se porte en trop grande abondance vers l'utérus, ou bien par la ténuité et le peu de consistance de ce fluide qui le fait passer à travers les pores et les vaisseaux les plus petits. Les anciens pensoient que cette hémorragie se faisoit par *Anastomose* ou par les extrémités des vaisseaux et par leur orifice dans la matrice ; par *Dierèse* ou division et solution de continuité par *Diapedèse* ou l'expansion des canaux, ou une espèce de transsudation qui se fait par le relâchement des pores ; par *Diaprose* ou par érosion.

Toutes ces conditions tiennent à un état particulier des solides, qui donne lieu à l'évasion du sang hors de ses vaisseaux ; mais il en est une autre qui tient à la contexture propre de ce fluide, à sa consistance et aux qualités prises du mélange de

ses parties constituantes, et à l'abondance plus ou moins grande de telle ou de telle des parties qui entrent dans sa composition ; ainsi un sang séreux peut transsuder de ses propres vaisseaux sans que ceux-ci éprouvent la moindre dilatation, sans qu'il y ait érosion ni solution de continuité.

Il est une autre condition du corps dans laquelle les hémorragies se présentent fréquemment, c'est la pléthore générale qui, dans les femmes, amène toujours la pléthore particulière des parties de la génération par l'orgasme qui s'y établit lors de la menstruation. Le sang y est fortement appelé, et c'est alors que son exubérance détermine l'ouverture spontanée des vaisseaux et donne lieu à l'hémorragie. On peut regarder la plupart des conditions, dont nous venons de parler, comme autant de causes prédisposantes ou qui disposent d'une manière spéciale les femmes aux pertes sanguines et à l'hémorragie utérine.

Les causes déterminantes ou occasionnelles qui y donnent lieu, sont la suppression ancienne des menstrues, l'avortement, les accouchemens contre nature, laborieux, le placenta laissé dans la matrice après l'accouchement, ou son extraction violente et subite, ou l'abus des alimens âcres, aromatiques, du vin et des liqueurs, les mouvemens violens dans les femmes pléthoriques, et les affections de l'ame, principalement la colère.

Nous concevons facilement comment l'avorte-

ment, les accouchemens laborieux, l'extraction violente du placenta peuvent, par leur action mécanique, déchirer les parties, ouvrir les vaisseaux, et donner lieu aux hémorragies les plus graves. Nous n'insisterons pas là-dessus. On conçoit encore comment le sang, accumulé dans ses vaisseaux à la suite des suppressions de menstrues un peu anciennes, soit par sa masse et par l'orgasme qui s'y établit, soit par l'expansion où il peut entrer, est dans le cas d'ouvrir ses vaisseaux, de les déchirer et de s'échapper ensuite par ces déchirures en très-grande abondance. Cette cause d'hémorragie est très-fréquente, parce que les suppressions des règles le sont assez, non-seulement par l'effet des accidens, mais même par celui de la grossesse.

L'abus des alimens âcres est une cause assez ordinaire d'hémorragie. Tout ce qui atténue, résout, agite la masse du sang, peut à la longue donner lieu aux hémorragies utérines. Parmi les substances capables d'opérer cet effet, on peut compter les alimens âcres, aromatiques, contenant beaucoup de sels et d'huiles volatiles, qui irritent et stimulent les vaisseaux et les viscères, et les excitent à se contracter fortement et fréquemment, d'où il résulte un très-grand degré de chaleur et de turgescence. Le vin et les liqueurs fortes sont dans ce cas. Les effets subséquens de l'usage de ces substances, sont qu'à force de contractions et d'irritations, les vaisseaux se brisent et le sang sort avec violence.

Les travaux, les grands exercices du corps, qui exercent les muscles et qui les contractent vivement, les font réagir sur les vaisseaux qui se rompent avec effort. Cet effet est plus sûr et plus prompt dans les femmes pléthoriques; les grands mouvemens, excitant un plus haut degré de chaleur dans le sang, mettant ce fluide en raréfaction et dans un état d'expansion, lui font rompre ses propres vaisseaux.

Une cause assez fréquente de l'hémorragie utérine, sont les affections profondes de l'ame, et surtout la colère; vous savez que cette passion est comme les mouvemens convulsifs, et que les êtres foibles y sont plus sujets; elle fait refluer réciproquement le sang vers les parties intérieures et à l'extérieur; ce fluide en acquiert un mouvement plus accéléré; les vaisseaux, et les veines principalement, se gonflent, ils se distendent et se rompent; il y a des exemples très-fréquens d'hémorragies survenues à la suite d'un violent accès de colère.

En général, les hémorragies utérines sont très-dangereuses; elles entraînent ordinairement après elles les hydropisies, les cachexies, les inappétences, les crudités de l'estomac, et la résolution totale du sang et des humeurs. Le pronostic doit varier relativement à la cause et au caractère du sang qui sort. Celle qui vient de l'ouverture trop grande des vaisseaux ou de leur rupture, chez les femmes pléthoriques et sanguines, ou de quelque

cause externe, comme les accouchemens difficiles, l'avortement, l'extraction violente de l'arrière-faix, et toutes celles de même nature, que nous avons rapportées plus haut, et qui n'affectent le sang lui-même d'aucun vice, se guérit plutôt si les malades ont d'ailleurs des viscères bien constitués.

L'hématoscopie, ou l'inspection du sang, doit donner de grandes espérances, lorsque ce sang est vif et rubicond, et qu'il n'est infecté d'aucun vice, soit cacochymique, scorbutique et vénérien. On doit regarder encore l'issue de la maladie comme favorable, quoique le sang sorte engrumelé et de couleur noire, dans le cas où l'hémorragie succède à une suppression des mois, parce que ce fluide ayant demeuré ramassé en grande quantité dans ses vaisseaux, peut y avoir contracté ces défauts. Nous en excepterons cependant les cas où les femmes étant déjà âgées, rendent inopinément par l'utérus une grande quantité de sang, avec fièvre : les malades sont alors dans le plus grand danger, comme nous l'assure Hoffmann.

Le pronostic ne peut être que fâcheux, si le sang présente de mauvaises qualités, s'il est cacochymique, surchargé de sérosités et de mauvais sucs, et qu'il ait une odeur fétide. Heurnius rapporte une observation à ce sujet, qui mérite de trouver ici sa place. Il a vu une femme dont la perte sanguine rendoit une odeur si fétide, si désagréable, que tout le monde s'imaginoit que c'étoit celle des

excrémens ; cet auteur assure qu'elle étoit encore plus forte, et qu'il n'a jamais rien senti de si puant.

On doit concevoir encore peu d'espérances, lorsque l'hémorragie se fait goutte à goutte, avec un sentiment de douleur et d'érosion, ce qui fait préjuger que la matrice est ulcérée ; et, dans ce cas, la cicatrice devient difficile, sur-tout lorsque de petits caillots de sang solides sortent avec une grande abondance de sang fluide ; cette circonstance annonce une exulcération profonde. Je parlerai ailleurs des hémorragies qui surviennent aux femmes grosses, et qui sont très-dangereuses, et même mortelles, si elles n'accouchent pas. Enfin, comme l'observe Hippocrate, si les convulsions et les syncopes arrivent après l'hémorragie utérine, le pronostic ne peut être que fâcheux : *Si fluxui muliebri convulsio et animi deliquium superveniant, malum.*

Mercatus, Rod. a Castro, Rivière et un grand nombre d'auteurs, regardent la saignée comme un des meilleurs remèdes pour combattre l'hémorragie utérine ; et Houiller ne craint pas d'avancer qu'il n'en a pas vu de plus efficace : *Multas vidimus quæ detracto sanguine multo e vena convaluerunt, cum nullis aliis remediis posset reprimi fluxus sanguinis.*

Dans ce cas, la saignée remplit plusieurs indications ; ou elle éloigne et enlève les causes de la

maladie, ou elle rappelle le sang vers d'autres parties, ou bien elle opère ces deux effets à la fois. Lorsque la cause du flux menstruel immodéré est la plénitude des vaisseaux, ou une exubérance de sang, telle que les vaisseaux en sont distendus au point de se rompre, la saignée doit manifestement remplir toutes nos vues curative ; bien entendu qu'il faut la pratiquer dans un lieu opposé et le plus éloigné de la partie affectée : la saignée au bras est celle que nous devons préférer.

La chose deviendra plus sensible si nous considérons, qu'en saignant la veine du bras, il s'y établit un centre d'irritation, un centre de fluxion où le sang afflue en abondance, et par un mouvement subversif de celui qui l'entraîne vers le lieu de l'hémorragie. Indépendamment de ces vues thérapeutiques que fournit la saignée au bras, il faut considérer que le sang qui vient par l'artère axillaire, trouvant un plus grand espace et plus de liberté, s'y porte en plus grande abondance qu'ailleurs ; rencontrant en outre moins de résistance dans les parties supérieures, il y afflue de toutes parts, et par ce moyen les vaisseaux de l'utérus se trouvant dégorgés, ils peuvent reprendre du ton et s'opposer à l'issue du sang. Cette théorie, toute mécanique qu'elle est, ne doit pas être rejetée ; l'expérience la confirme tous les jours.

Quand l'hémorragie dépend de la pléthore, en même temps que nous désemplissons les vaisseaux

et que nous diminuons la masse du sang par la saignée, nous détournons le sang des parties affectées en opérant une véritable révulsion. Cet effet de la saignée est si avantageux, qu'on ne peut, selon Helvétius, se le promettre de tout autre remède. Une ou deux saignées suffisent dans les femmes sanguines, lorsque la maladie est due au trop de plénitude des vaisseaux et à la raréfaction du sang. On ne peut pas fixer avec certitude le nombre de saignées dans ce cas, mais les forces des malades, la cause de la maladie, nous détermineront facilement. Si c'est à l'exubérance du sang qu'est due l'hémorragie, si la malade est vigoureuse, on saignera abondamment, mais non pas jusques à défaillance, comme le conseille Boerhaave, parce qu'on anéantiroit les forces, et qu'une aussi grande évacuation devient inutile.

Il faut être très-circonspect dans l'emploi de la saignée chez les femmes peu sanguines et dont les forces ne sont pas considérables ; on calculera cependant sur l'abondance de la perte, celle du sang que l'on doit tirer pour la faire cesser ; mais alors on fait de très-petites saignées, qu'on répète à différens intervalles, pour permettre aux forces de se rétablir. Rivière conseille cette pratique, qui semble devoir parer à tous les inconvéniens : *Phlebotomia*, dit-il, *revulsionis gratia in brachio celebranda partitis vicibus, et digito per vices foramini admoto.* Il faut pratiquer la saignée ré-

vulsive au bras et à différentes reprises, en mettant de temps en temps le doigt sur l'ouverture de la veine.

Par la même raison qu'une hémorragie utérine très-violente demande de fortes saignées dans les femmes robustes, où la redondance du sang distend les vaisseaux et les fait rompre, nous devons nous en abstenir dans les cas où la malade est cachectique, de crainte de la jeter dans un état d'abattement tel, que l'hydropisie ne manqueroit pas de survenir; dans ce cas, les humeurs séreuses très-abondantes et le relâchement extrême des parties donnent lieu à des stases et à des engorgemens lymphatiques.

Nous devons encore rejeter la saignée dans tous les cas, si après l'avoir pratiquée on s'apperçoit qu'elle augmente la perte. Cet inconvénient n'est pas rare; et il arrive souvent que, quoique la saignée appelle, par révulsion, le sang dans d'autres parties, elle lui imprime aussi plus de mouvement; en effet, le jeu des vaisseaux, qui étoit comprimé par la redondance du sang, reprend son ressort lorsqu'on en diminue la masse par la saignée; et cette circonstance est bien capable de communiquer à ce fluide un mouvement plus accéléré, d'où peut résulter l'augmentation de l'hémorragie. On observe souvent que, dans les fièvres inflammatoires, le pouls est dur, lent, comprimé; mais une saignée faite à propos le relève et le rend

plus vif et plus fréquent. De même il arrive quelquefois que dans l'hémorragie de l'utérus, la saignée augmente la perte; et cet effet s'observe principalement dans les femmes ardentes, d'un tempérament bilieux, où l'effet seul d'une saignée raréfie les humeurs et augmente la chaleur.

Dans tous ces cas où la saignée est impraticable, on opérera la révulsion d'une autre manière. Deux moyens principaux nous sont offerts: les ventouses et les sang-sues. Hippocrate conseille d'appliquer les ventouses aux mamelles: *Mulieri menstrua si velis cohibere, cucurbitam quam maximam ad mammas appone.* Si vous voulez modérer les menstrues dans une femme, appliquez-lui aux mamelles une grande ventouse. Les médecins de l'antiquité ont suivi le conseil d'Hippocrate, toutes les fois qu'il falloit opérer une révulsion et attirer dans d'autres parties l'impétuosité du sang. Van-Helmont qui, selon Van-Swieten, délire presque toujours quand il parle des anciens, se rit de cette méthode, mais les rieurs ne sont pas de son côté; et nombre d'auteurs recommandables conseillent les ventouses aux mamelles, pour opérer la révulsion dans les cas où la saignée est impraticable: Rivière, Platerus, Freind et Scardona sont de ce nombre.

On ne doit pas redouter l'extrême sensibilité des mamelles, que quelques auteurs ont regardée comme un motif d'exclusion pour l'application des

ventouses ; car, au contraire, cette sensibilité et l'extrême sympathie qui existe entre la matrice et le sein, indiquent l'avantage de cette méthode. A l'approche des règles, tout le monde le sait, les femmes éprouvent un sentiment de pesanteur aux lombes, au pubis, aux aines, avec chaleur et douleur ; les mamelles se tuméfient considérablement, et ne s'affaissent qu'au moment où l'évacuation est établie. Par un mouvement contraire et par leur effet de succion, les ventouses appelant vers la région des mamelles le sang et les humeurs qui se portent en trop grande abondance à l'utérus, elles doivent puissamment contribuer à arrêter la perte. Cet effet est si sensible, si palpable et si vrai ; il est tellement appuyé par toutes les notions anatomiques et physiologiques des parties et par l'observation, qu'il y a lieu de s'étonner que cette méthode ait trouvé des contradicteurs.

Que si l'on craint que l'afflux des humeurs excité vers ces parties ne gêne en quelque sorte la respiration, il ne faut pas pour cela abandonner cette pratique salutaire, mais appliquer les ventouses ailleurs, sous les mamelles, par exemple, aux épaules, aux bras, comme l'indiquent Platerus et Freind ; ou bien, selon Hippocrate, les appliquer tantôt à une mamelle, tantôt à l'autre, de manière à attendre que la première soit ôtée, pour appliquer la seconde. Du reste, les meilleures méthodes sont celles qui conviennent au cas parti-

culier, la même méthode devant être variée suivant les circonstances et l'exigence du cas.

Les sang-sues sont encore un excellent moyen de révulsion dans l'hémorragie utérine ; la saignée qu'elles opèrent n'a pas les inconvéniens de la phlébotomie, parce que leur effet est successif, et se fait par une succion graduée, d'autant plus efficace, qu'elle est plus lente. On peut les substituer à la saignée, dans le cas où cette évacuation étant indiquée pour dégorger les vaisseaux, il y a des contre-indications puissantes qui la font négliger. En effet, le dégorgement des vaisseaux qu'elles procurent, étant successif et gradué, on n'a pas à craindre cette accélération de mouvement, cette raréfaction subite qu'entraîne le dégorgement instané fait par la saignée, bien capables d'augmenter l'hémorragie au lieu de l'arrêter. On applique les sang-sues dans toutes les parties indifféremment, mais ici l'on doit préférer leur application au-dessous des mamelles, parce qu'elles remplissent alors la double indication de dégorger les vaisseaux, et de faire refluer le sang vers les parties supérieures.

Il est un autre remède très-ancien, qu'Hippocrate, Galien, Aëtius, Paul d'Egine, Avicenne, ont recommandé dans les cas où la révulsion ne peut s'opérer ni par la saignée, ni par les ventouses ; c'est la ligature des extrémités inférieures. Lorsque la perte absolue des forces de la malade ne permet pas d'employer les moyens révulsifs dont nous

venons de parler, une forte ligature faite au-dessus des genoux, en arrêtant le sang qui revient par les veines, peut modérer la perte; mais ce moyen est insuffisant, et devient souvent dangereux, par l'effet de la compression.

Je conseillerai de préférence dans l'hémorragie utérine, et comme remède plus efficace, les frictions sèches; ces frictions tiennent un rang distingué dans la classe des remèdes rubéfians; leur effet mécanique est d'ouvrir les pores, d'attirer le sang vers l'organe extérieur et de dégager les parties affectées; ce moyen est très-énergique comme révulsif; il a en outre un effet tonique sur les parties dont il relève les forces abattues. Hoffmann en a proposé un autre qui peut aussi trouver sa place, c'est le bain; il conseille de faire tremper les bras dans l'eau, pour attirer le sang vers les parties supérieures.

On se feroit une bien fausse idée du traitement de l'hémorragie utérine, si on le bornoit à l'application des remèdes dont il vient d'être parlé; sans doute ils peuvent suffire dans quelques cas, où les effets de la révulsion ont assez de force, assez d'énergie pour intervertir les mouvemens nerveux et spasmodiques, qui entretiennent la perte; mais il est nombre de circonstances où l'hémorragie se montre plus rebelle et où la méthode proposée ne réussit, que lorsqu'elle est combinée avec une

foule d'autres remèdes pris de la classe des altérans et même de celle des évacuans.

Quelques auteurs fondés sur le passage suivant d'Hippocrate, ont conseillé le vomissement. *Mulieri sanguinem evomenti menstruis erumpentibus solutionem fieri ;* le vomissement de sang dans les femmes est arrêté par l'éruption des mois ; et ils en ont conclu que par une raison contraire l'hémorragie devoit s'arrêter par l'effet du vomissement. Mais il est aisé de prouver que le vomissement est pernicieux, en ce que, excitant de violentes contractions, non-seulement à l'estomac, mais aux intestins, aux muscles du bas-ventre, au diaphragme même, le jeu des vaisseaux est augmenté et le mouvement du sang accéléré, de manière à provoquer plutôt qu'à arrêter les règles.

La même chose arrive des purgatifs qui augmentent le mouvement péristaltique, attirent les humeurs vers le bas-ventre et sont propres à exciter le flux sanguin. Si cependant l'état des premières voies sollicite des évacuations, il faut user des médicamens doux et acidules ; les tamarins, la casse dans le petit-lait, la crême de tartre ou tartrite acidule de potasse, peuvent remplir les indications ainsi que les lavemens émolliens, qu'on peut, selon l'occasion, rendre un peu astringens.

Les boissons nitrées sont très-propres par leurs vertus rafraîchissantes à tempérer la trop grande chaleur et le trop de raréfaction du sang. L'eau de

riz nous offre un véhicule excellent pour administrer le nitre, en ce qu'à la vertu rafraîchissante elle réunit une propriété légèrement styptique ; je l'ai vu souvent réussir dans le cas d'hémorragie nasale. L'eau de plantain, de pourpier, l'eau de frai de grenouille seront avantageusement administrées combinées avec le nitre.

Les eaux acidulées, soit avec les acides végétaux, soit avec les minéraux, seront encore indiquées si l'état des premières voies le permet. Le suc de citron parmi les premiers, l'acide sulfurique parmi les seconds, méritent la préférence. Les Allemands (comme on peut le voir dans une dissertation consignée dans le second volume des opuscules de Schroeder) insistent beaucoup sur l'usage des acides minéraux dont ils augmentent la dose proportionnellement aux besoins. Et en effet, vous savez que ces acides ont la propriété de donner au sang plus de consistance et même de le coaguler ; ce qui fait qu'ils conviennent singulièrement dans les cas où l'hémorragie est due à la raréfaction et à l'incandescence extrême de ce fluide.

Les astringens héroïques internes, tels que l'essence de *rabel*, les pilules astringentes d'Helvétius, ne doivent être employés qu'à la dernière extrémité, et lorsque tous les autres remèdes ont échoué, parce qu'ils obstruent les intestins, resserrent le ventre, renferment les saburres, et peuvent donner lieu à d'autres maladies ; car quoiqu'ils soient

d'un grand secours, et qu'ils arrêtent souvent l'hémorragie, cependant, comme leur première action se porte sur les intestins, ils bouchent l'ouverture des vaisseaux absorbans, et peuvent donner lieu à des stases.

Si le relâchement des vaisseaux et la rareté ou le peu de consistance des humeurs demandent des astringens et des fortifians, lorsque la pléthore et les autres causes, d'où dépendoit l'orgasme, sont enlevées, il faut choisir des remèdes qui soient moins astringens que fortifians, qui augmentent le ton des parties et leur donnent de la force: tels seront le kina, la cascarille, le simarouba, qu'on aura soin de faire alterner avec des lavemens et des eccoproctiques, afin de tenir le ventre libre.

Le kina, sur-tout, qui a été beaucoup vanté par Wagner dans l'hémoptysie, pourroit être employé avec beaucoup de succès dans l'hémorragie utérine de cause interne, et cela dans la vue de rompre les spasmes fixes, et la concentration des forces dans cette partie; effet que nous concevons facilement qu'il doit opérer en donnant plus de ton et de ressort à toutes les autres parties, et en rétablissant cet équilibre dont nous parlions tout-à-l'heure.

Il est un autre moyen qui nous est indiqué par la nature, et que l'on pourroit employer avec succès; ce sont les diaphorétiques et les remèdes qui excitent la transpiration; il est un temps dans la

période hémorragique où ces secours seront très-efficaces. On observe en effet, et plusieurs auteurs s'en sont convaincus (Lamotte, Wagner), etc., que vers la fin des hémorragies, lorsqu'elles ont été considérables, il arrive des sueurs bien manifestes qui indiquent la terminaison de l'hémorragie, parce qu'elles n'arrivent jamais qu'après la solution des spasmes. Je pense que le temps de l'application de ces remèdes est celui dans lequel les spasmes hémorragiques commencent à céder et à se décomposer, et que les sudorifiques doux employés à cette époque, en aidant la nature, peuvent opérer une diversion utile.

Il faut faire marcher simultanément, avec les remèdes déjà proposés, les topiques les plus propres à arrêter l'hémorragie, lors sur-tout qu'elle élude tous les autres moyens curatifs; les épithêmes froids appliqués sur la région du pubis et des parties génitales, avec de l'eau pure ou mêlée avec le vinaigre, le nitrate de potasse, le muriate ammoniacal, l'acétite de plomb ou sel de Saturne conviennent; et, si l'extrême besoin l'exige, on trempera un linge roulé en forme de pessaire dans la décoction de plantes astringentes, ou la dissolution d'astringens minéraux et on l'introduira dans le vagin. J'ai vu quelque part, que dans les cas désespérés d'hémorragies utérines, contre lesquelles tous les remèdes connus ont échoué, on avoit enveloppé avec beaucoup de succès les femmes dans un drap imbibé de vi-

naigre : je ne conseillerai cette pratique qu'à la dernière extrémité. Vous avez encore le remède de Solenander, qui consiste à luter la vulve et le vagin avec une espèce de lut, et à mettre ainsi le sang entre deux puissances.

On doit soutenir la méthode curative par tous les adminicules que peuvent fournir la diète et le régime : la malade doit être placée dans un endroit frais, dont on aura soin de renouveler souvent l'air ; elle doit être légèrement couverte, alongée sur le dos, le bassin un peu plus relevé que le tronc et la tête ; elle doit s'abstenir de tous les alimens trop nourrissans et échauffans ; les crêmes de riz, d'orge, d'avenat, offrent une nourriture saine, et légérement médicamenteuse ; les boissons délayantes et rafraîchissantes, avec les syrops de limon, d'oranges, de vinaigre ; les tisannes émulsionnées et nitrées compléteront le régime.

Je n'ai rien dit de l'hémorragie utérine qui dépend du déchirement des vaisseaux de la matrice, par l'effet de l'avortement, de l'extraction violente du placenta, et autres causes mécaniques, parce que nous aurons occasion d'en parler, lorsque nous traiterons de ces maladies.

CHAPITRE III.

Flux séreux, purulens et blanchâtres.

Ce chapitre comprend les maladies suivantes : les mois corrompus; les mois en suppuration; les mois sanieux, jaunâtres; la leucchorrée ou fleurs blanches; la gonorrhée des femmes.

Des mois corrompus, ou en suppuration.

Quelques-uns des auteurs qui ont écrit sur les maladies des femmes, tels que Paul d'Egine, Aëtius, Avicenne et autres, ne distinguent point cette maladie de ce qu'ils appellent *alba uteri purgamenta*, purgations, excrétions blanches de l'utérus; cependant, je pense, avec Rodéric à Castro, qu'on doit distinguer ces deux affections, par la raison que, dans celle-ci, l'écoulement blanchâtre qui s'établit, n'observe aucun ordre, aucune régularité, et n'a rien de commun avec l'excrétion menstruelle, comme nous aurons occasion de nous en convaincre; au lieu qu'ici, c'est l'humeur elle-même des menstrues qui se corrompt et entre en suppuration. Nous sommes d'autant mieux fondés à distinguer ces deux maladies, qu'Hippocrate lui-même, dans son premier livre des Maladies des femmes, en traite séparément.

Nous avons vu, dans les articles précédens, que les principales affections qui attaquent la menstruation, consistent dans la plus ou moins grande abondance de la matière de l'écoulement, et dans le dérangement de l'ordre constant qui règne dans l'état de santé parfaite. Dans ce cas-ci, au contraire, c'est une maladie de la matière même des mois, laquelle contracte des qualités vicieuses, et se corrompt.

L'humeur menstruelle contracte cette dégénération de plusieurs manières, ou parce qu'elle est le résultat d'une dégénération putride générale, ou parce qu'elle acquiert ce vice dans ses propres couloirs, par un séjour trop prolongé; ou enfin, paree qu'elle lui est communiquée par la matrice elle-même, et par l'abondance des humeurs putrides qui existent dans les tuniques et la cavité de l'utérus, dans les trompes, les cotyledons, et même les vaisseaux spermatiques, et qui impriment à cette humeur les mêmes caractères. De-là les mois sortent décolorés, blancs, pâles, livides, noirs, fibreux, membraneux, sablonneux, flatulens, fétides ou vermineux.

Les causes de ces dégénérations varient autant que les produits. Si l'on en croit Roderic à Castro, la cause des menstrues blanchâtres est une pituite abondante qui existe dans l'utérus et dans l'estomac; celle des mois pâles, la chaleur brûlante du foie; la cause des mois noirâtres est la mélancolie

répandue sur tout le corps, ou cantonnée dans la rate ; celle des mois livides et de diverses couleurs, une forte intempérie des organes nutritifs ; mais par-dessus tout, un mauvais régime et de mauvaises boissons, comme l'observe Hippocrate dans son traité *de Aere, Locis et Aquis*. Selon ce médecin, l'eau crue ne se cuit pas dans les femmes froides, le sang en contracte plus de consistance, et ne peut pas s'évacuer convenablement par ses couloirs accoutumés ; il se corrompt et suppure, si son passage a été arrêté pendant deux ou trois mois, ou seulement s'il a été cuit par la fièvre ou par une chaleur considérable.

Il est probable que l'humeur excrémentitielle subit une altération considérable dans ses propres couloirs, par l'effet de la lésion particulière de la matrice, ou bien elle est le résultat d'un vice humoral. Ainsi, par exemple, dans les scorbutiques où la putridité est portée à un degré plus ou moins grand, et où le sang éprouve divers degrés de dissolution, la matière des menstrues sera plus ou moins corrompue ; elle sera plus ou moins décolorée dans les sujets éminemment pituiteux.

Dans le cas de lésion particulière de la matrice les mois seront en suppuration, si toutefois ils conservent leur ordre régulier, lorsque cet organe sera attaqué d'ulcérations partielles et de cancer ; ou plutôt lorsque cet organe, doué d'un excès de chaleur, cuit et décompose la matière des mois

et lui donne passage sous forme purulente ; il se produit dans ces circonstances les mêmes phénomènes qui succèdent à l'inflammation, je veux dire une vraie coction et la production du pus.

Mais observez au sujet de la coction et de la production du pus, qu'il n'est pas nécessaire de supposer toujours fièvre et inflammation ; il est vrai que ce sont les agens les plus ordinaires de la génération de cette humeur ; l'inflammation sur-tout, toujours accompagnée de chaleur, est l'état maladif auquel le pus succède le plus ordinairement ; soit que la chaleur qui l'accompagne fasse subir à la lymphe coagulable une espèce de putréfaction, comme l'a voulu Gaber, soit que ce soit une véritable combustion, qui suppose toujours combinaison d'oxygène, comme l'a prétendu Grimaud, fondé sur ce que le pus est plus pesant que la couenne du sang, comme les oxides métalliques sont plus pesans que les métaux eux-mêmes.

On peut concevoir la formation des mois purulens sans avoir recours à la fièvre, ni à l'inflammation ; un excès de chaleur concentrée sur la matrice, qui est un organe éminemment vital, peut opérer la coction de l'humeur menstruelle et la convertir en pus, avec d'autant plus de facilité que cet organe jouit d'un degré d'action plus considérable. Et comme dans les maladies la formation du pus suppose, selon l'opinion de Galien, le bon état de la nature et sa victoire sur la maladie ; *pus supe-*

rante quidem naturâ, ici on doit concevoir un excès de forces sur la matrice qui produit un résultat qui n'étoit pas nécessaire et qui devient maladif. Je dois vous dire un mot en passant, sur la coction, et vous faire un exposé succinct de l'opinion des anciens sur cet acte important de l'économie animale, tant dans l'état de santé que dans la maladie.

Les anciens reconnoissent trois espèces de coction ; la première, qu'ils appellent naturelle, qui s'exerce sur les substances alimentaires, qui les altère et les transforme en sucs propres à la nutrition. La seconde espèce de coction s'applique aux humeurs crues et putrides qui ne sont plus susceptibles de passer dans le torrent de la circulation sans occasionner des désordres. C'est une altération que la nature plus forte fait subir à ces humeurs ; c'est ce qu'Hippocrate et Galien ont le plus universellement reconnu sous le nom de coction : ainsi la bile, la pituite et autres humeurs sont appelées crues lorsqu'elles se putréfient et contractent des qualités délétères, elles sont alors nuisibles ; l'acte de la coction les fait changer de caractère et les dispose à être évacuées, soit par les seules forces de la nature, soit avec le secours de l'art ; ainsi le sang devenu inflammatoire est cru, parce qu'il se putréfie, et lorsqu'il est changé en pus par l'acte de la coction, il ne peut plus servir à la nutrition et est destiné à être évacué ; il subit,

d'après les anciens, ce changement dans les vaisseaux par la fièvre, dans la tête et la poitrine par les catharres et le corysa, dans les tubercules par la suppuration.

La troisième espèce de coction est celle qui s'exerce sur une substance déjà en putréfaction, y fait cesser la putridité et la rend de nouveau propre à la nutrition. Dans la seconde espèce la coction change la substance de manière à ce qu'elle ne peut plus rester dans l'intérieur du corps et doit être évacuée ; dans celle-ci au contraire, la substance reprend ses qualités primitives et continue d'occuper la place qu'elle avoit avant l'affection qui avoit déterminé l'application de l'acte de la coction sur elle ; c'est le cas de l'inflammation qui se termine par résolution.

On peut voir manifestement dans ces diverses espèces de coction reconnues par les anciens, tous les actes d'une seule et unique force inhérente aux substances organisées, je veux dire la force ou faculté digestive ou altérante qui dans l'état de santé altère et modifie l'air dans les poumons et le rend partie intégrante du corps vivant, qui dans l'estomac et les autres organes de la digestion transforme les substances alimentaires en la propre substance du corps vivant ; qui enfin dans les maladies s'applique sur toutes les substances délétères introduites du dehors, ou nées à l'intérieur et tend

sans cesse à en changer la nature et à les évacuer au dehors.

Telle est l'idée la plus simple qu'on puisse se former de la coction ; les agens principaux qui la déterminent dans la maladie sont la fièvre, la chaleur, le mouvement ; ses résultats sont le pus, l'hypostase des urines, les déjections alvines, la sueur, les mucosités ; ses voies d'évacuation, les pores, la vessie, le rectum, le poumon, la matrice et généralement tous les émonctoires du corps humain.

On me pardonnera cette digression en faveur de l'intérêt qu'elle présente ; je reviens au sujet qui nous occupe. Dans les mois corrompus et en suppuration, nous reconnoissons plusieurs causes qui les rendent tels ; une extrême abondance d'humeurs lymphatiques et pituiteuses, telles qu'on en rencontre dans les personnes d'un tempérament pituiteux et pendant la constitution de l'année où la diathèse pituiteuse domine principalement ; les mois sont alors décolorés, blanchâtres par la pituite qui y abonde. On reconnoît la présence de la pituite à tous les signes qui accompagnent la diathèse pituiteuse, à tous ceux qui dénotent la cachexie pituiteuse ; ces signes sont la stupeur, l'excrétion de mucosités, la pâleur, la froideur, les vents, la tension de l'utérus, et un relâchement général de tout le système qui rend toutes les excrétions extrêmement tardives.

Dans la diathèse scorbutique où le sang con-

tracte divers degrés de putridité, la matière des mois est plus ou moins noirâtre et décomposée, plus ou moins fétide ; on n'aura pas de peine à reconnoître la cachexie scorbutique à un tein livide et plombé, à la carie des dents, au saignement des gencives, aux taches purpurines qui se remarquent sur la peau et à un affaissement général qui dénote que cette affection porte sur les forces radicales du principe de la vie un affoiblissement total.

La cachexie bilieuse, comme cause de la corruption de l'humeur des menstrues, se reconnoît à l'âcreté piquante, à la chaleur extrême de l'humeur et à l'érosion des parties de la femme, au dégoût qu'elle éprouve, aux anxiétés et aux insomnies ; dans ce cas les mois devancent ordinairement leur période ; la femme est singulièrement paresseuse, pusillanime, triste et mélancolique. C'est chez les femmes ardentes, d'un tempérament bilieux, qu'on rencontre dans l'utérus ce degré de chaleur capable de cuire la matière des menstrues et de la faire passer sous forme purulente. Il faut bien distinguer ce cas de celui dans lequel les mois sont mêlés de matières purulentes et sanieuses par l'effet d'un ulcère ou d'un cancer ulcéré à la matrice ; dans celui-ci la matière purulente sort continuellement par le vagin et ne discontinue que lorsque l'ulcère est détergé et cicatrisé, de manière à ne présenter aucune forme menstruelle ; tandis que dans la maladie dont nous

traitons, l'écoulement se fait dans une espèce d'ordre et suit généralement celui de l'évacuation menstruelle ; souvent il s'avance, d'autres fois il se retarde relativement à la cause qui le vicie, mais on y reconnoît toujours la période menstruelle, et on voit, à ne pas s'y méprendre, que c'est la matière elle-même des mois qui a souffert cette altération.

Lorsque la maladie commence, les menstrues coulent à l'ordinaire; mais après quelques jours il survient des fièvres erratiques, aiguës, avec frisson, inappétance, douleur à l'estomac, au-dessous de l'ombilic, aux aines et aux lombes: quelquefois, au moment où les mois se déclarent, les malades éprouvent des mouvemens nerveux, des suffocations, des obscurcissemens, des vertiges. Si les mois sont purulens, ils sont annoncés par des douleurs au pubis, par des pulsations fortes dans cette partie, et par une tension douloureuse qui se refuse à supporter le toucher.

Cette maladie a coutume de se terminer de trois manières: la première de ses terminaisons est, lorsque les mois se font jour à travers le vagin, la matière purulente qui les forme s'échappe par-là; c'est la meilleure de toutes; car s'il ne se forme pas d'ulcère dans l'utérus, et que les mois purulens coulent sept, huit et même neuf jours, la malade est guérie au bout de ce terme; mais si la maladie laisse de grands ulcères dans la matrice,

quoique la malade soit soulagée, non-seulement elle reste stérile, mais elle contracte une maladie pour le moins aussi grave que celle qui existoit.

C'est ici un cas de ce que les auteurs appellent métaptose, *metaptosis*, ou changement d'une maladie en une autre, la première cessant. La métastase a lieu de deux manières, par diadoche et par métaptose : la métaptose par diadoche arrive toujours *cum bonis ægri rebus*, à l'avantage des malades ; celle par métastase est plus dangereuse. Lorsque les mois purulens, accompagnés de tous les symptômes graves dont il a été parlé, se terminent par un ulcère à la matrice, c'est un cas de métaptose par diadoche, parce qu'en effet la malade est soulagée pour le moment : mais cette terminaison n'en est pas moins dangereuse par ses suites ; parce que, comme nous le verrons dans la suite, les ulcères à la matrice sont très-difficiles à guérir et deviennent souvent incurables.

La seconde terminaison est lorsque les mois purulens, ne pouvant s'écouler par le vagin, se portent vers les hypochondres et s'échappent sans tumeur. Hippocrate, qui parle de cette terminaison, dit que les malades n'y résistent pas ; et que si par hasard elles en guérissent, elles restent stériles. C'est ici un cas de métaptose par métastase.

On n'entend pas trop ce qu'Hippocrate veut dire par ce transport de l'humeur purulente des menstrues vers les hypochondres ; transport qui, selon

lui, devient si dangereux qu'il emporte les malades ; il est à présumer que c'est une manière d'exprimer la resorbtion de la matière purulente dans la masse des humeurs, laquelle donneroit lieu au développement d'une fièvre hectique bien capable d'entraîner les malades au tombeau.

Enfin, la troisième terminaison est celle qui a lieu au moyen d'une tumeur qui s'élève au pli de l'aine, tumeur grande, rouge, peu circonscrite : cette tumeur est du genre des tumeurs œdémateuses, et est occasionnée par un sang pituiteux qui domine dans toute l'habitude du sujet. Il faut bien se garder, au sentiment d'Hippocrate, d'ouvrir cette tumeur, comme il se plaint que les ignorans le font au grand détriment des malades ; il faut, au lieu de cela, chercher à rappeler l'évacuation par le vagin ; et si les mois reparoissent, la tumeur s'affaisse : si l'on ne peut, au contraire, réussir à attirer la matière purulente vers le vagin, la malade périra infailliblement.

J'ignore sur quelles raisons se fonde Hippocrate, pour défendre de toucher ainsi à ces sortes de tumeurs ; sans doute il vaudroit mieux réussir à dévier la matière et à la rappeler du côté du vagin. Mais si la maladie est rébelle, s'il est au-dessus des forces et de la volonté du médecin d'opérer cet effet ; si la tumeur s'abcède, je ne vois pas pourquoi on négligeroit de l'ouvrir, soit avec la pierre à cautère, soit avec l'instrument tran-

chant ; lors sur-tout qu'on a à craindre que la matière purulente ne soit resorbée dans le torrent de la circulation, et n'entraîne les malades au tombeau par la fièvre lente ; lorsqu'on a à craindre que la matière ne fuse dans les gaînes des muscles, et ne se répande loin du clapier principal ; lorsqu'on a à craindre, enfin, que la matière ne se fasse jour d'elle-même et ne s'épanche dans le bas-ventre. L'autorité de ce grand homme est sans doute très-forte, et personne ne fait profession, comme moi, de respecter ses décisions : mais je crois que dans ce cas nous devons passer outre, et apprendre à ne pas toujours *jurare in verba magistri.*

La thérapeutique de cette affection de la matière menstruelle est subordonnée au diagnostique qu'on en aura acquis. Faut-il attaquer les vices que contracte cette matière ? Doit-on se borner à combattre la cause qui la rend vicieuse ? Je pense que, dans tous les cas, il faut se borner à attaquer la cause, sans s'occuper du vice de la matière, sinon pour en procurer l'évacuation et pour en enrayer les mauvais effets. Dans les mois purulens, par exemple, ce seroit en vain qu'on voudroit chercher à corriger le pus qui est une matière homogène et le résultat de l'acte de la coction : dans ce cas, on doit s'attacher à empêcher les effets malfaisans de cette matière qui pourroit corroder et exulcérer la matrice, à favoriser de tous nos moyens son évacuation et à combattre la cause.

Dans les mois décolorés par l'abondance d'humeurs muqueuses ou corrompues par une diathèse scorbutique, il est aussi évident qu'il faut attaquer la dégénération générale des humeurs, si l'on veut corriger le vice des mois. La même chose a lieu lorsque cette affection reconnoît pour cause le mauvais état des organes digestifs ou un mauvais régime, ou la nature des eaux. D'après ces principes, on tâchera de bien reconnoître quelle est la nature de la cause, et l'on dirigera, d'après cette connoissance, la méthode de traitement.

Lorsque les mois sont corrompus, fétides, sanguinolens, et que par l'absence des signes qui caractérisent l'existence d'un ulcère ou d'un cancer à la matrice, par la présence de ceux qui annoncent une dégénération scorbutique, on est convaincu que la diathèse scorbutique est la cause du vice des mois ; il faut alors diriger le traitement contre cette diathèse ; le régime doit être pour beaucoup dans le traitement antiscorbutique ; les alimens doivent être de facile digestion, et s'accommoder en tout à l'affaissement radical des forces ; les viandes des jeunes animaux, plutôt froides que chaudes, mais en petite quantité ; les farineux, les plantes légumineuses, les plantes qu'on appelle âcres, telles que le raifort, le cresson, etc. méritent la préférence ; les boissons doivent être acidulées ; le vin lui-même devient un excellent remède dans les femmes qui n'en

usent pas ; il faut le choisir vieux et généreux.

Les médicamens se donnent sous toutes les formes ; sous celle de bouillons, d'apozèmes, de mixtures ; ils se donnent aussi en substance. Les bouillons se font avec les jeunes poulets, le veau, le collet de mouton, les grenouilles, le cresson, le becabunga, l'oseille, la chicorée, l'écorce de Winter. Les apozèmes avec les racines de bardane, de patience, de pyrèthre, la fumeterre qu'on fait bouillir et où l'on ajoute le syrop antiscorbutique, celui de limon, d'oranges, etc. Le quinquina et la cascarille jouent un grand rôle parmi les antiscorbutiques les plus vantés ; mais ce qui rend l'usage du quinquina extrêmement recommandable, ce sont ses vertus fortifiantes et toniques, qui le rendent très-propre à combattre l'affaissement général qui accompagne la diathèse scorbutique.

On ne doit pas négliger, pendant qu'on attaque la cause de la corruption des mois, de recommander la plus grande propreté ; on emploiera pour cet effet les injections émollientes et détersives dans le vagin, afin d'empêcher la matière de contracter par son séjour de l'âcreté, et de corroder les parois de la matrice et du vagin. On prescrira aux malades un exercice modéré et proportionné à leurs forces ; l'exercice en même temps qu'il excite de plus en plus les organes du mouvement et qu'il concourt à relever ses forces, favorise l'issue des matières fétides et corrompues.

Lorsque les mois sont décolorés par la grande abondance des matières pituiteuses, il faut examiner si la diathèse pituiteuse tient au tempérament habituel de la malade, ou si c'est le résultat d'une affection, produite par la constitution de l'année; et quoique le même traitement convienne dans les deux cas, cependant lorsque la diathèse pituiteuse est un effet accidentel et tient à la constitution de l'année, elle est moins tenace et plus facile à guérir.

Hippocrate, aph. 36, §. V, s'exprime d'une manière assez obscure sur le traitement des mois décolorés; il paroît cependant qu'il conseille la purgation au sentiment de Galien; voici son aphorisme : *Mulieri menses decolores, neque secundum eadem, semper prodeuntes purgatione opus esse significant.* Tous les commentateurs, et entre autres Mercurialis et Gorter, s'accordent à dire que la purgation ne restitue pas à la matière des mois leur couleur rouge ordinaire; mais que, puisque la cause qui les décolore est la cacochymie, la purgation devient nécessaire pour l'expulser. Ce dernier auteur pense cependant qu'il ne faut pas trop insister sur la purgation, de crainte d'augmenter la foiblesse qui accompagne la cacochymie; il conseille au contraire, après avoir évacué, d'avoir recours aux fortifians pour s'opposer au nouvel amas de matières qui pourroit se faire, lequel seroit une nouvelle cause de la pâleur et de la décomposition des mois.

D'après ces principes, qui sont vrais et qui conviennent éminemment au traitement de la diathèse pituiteuse, je pense qu'on devroit débuter par l'émétique; ce remède agit d'une manière violente et spontanée, il est très-pénétrant, il mord facilement sur des matières sur lesquelles les purgatifs ne font souvent que glisser, il agit fortement sur elles et indépendamment de l'évacuation qu'il en procure, il est très-indiqué pour l'état de foiblesse et de relâchement extrême qui accompagnent la diathèse pituiteuse, parce qu'il fortifie *in recessu* par l'ébranlement qu'il procure et l'excitation des forces musculaires, qu'il détermine. Il est bon, cependant, vu l'extrême ténacité des matières, lors sur-tout que l'affection est gastrique, de faire précéder l'emploi de l'émétique par l'usage de quelques sels digestifs, tels que le sulfate de potasse ou tartre vitriolé, le tartrite acidulé de potasse ou crême de tartre, qui commencent à inciser, à diviser la matière, et à la rendre plus propre à être évacuée.

Je pense encore qu'il ne faut pas trop insister sur les purgatifs qui tendent évidemment à procurer un plus grand degré d'affoiblissement, à moins qu'on ne les combine avec les fortifians toniques; on pourroit associer, par exemple, le quinquina avec les purgatifs; et parmi ceux-ci, préférer la manne qui, selon l'opinion de Stalh, subit un certain degré de fermentation qui déve-

loppe une matière subtile très-active, capable d'exciter dans les premières voies une impression irritante très-avantageuse. Lorsque les évacuations ont été suffisantes, il faut faire usage des fortifians toniques : un bon remède dans cette circonstance, c'est l'ipécacuana donné *fractâ dosi :* ce remède, indépendamment de ses vertus fortifiantes, est encore un bon incisif, capable d'atténuer les matières, d'en empêcher la congestion, et de les rendre propres à être expulsées par les seules forces de la nature. On peut encore faire usage des sudorifiques, selon le conseil de Primerose.

Nous en venons maintenant aux mois purulens, qui ne résultent ni d'une inflammation, ni de l'exulcération de la matrice, mais de l'extrême chaleur de cet organe ; phénomène qui s'observe principalement dans les femmes bilieuses et d'un tempérament ardent. Si les mois purulens ne coulent pas d'une manière spontanée, il faut, dit Primerose, chercher à les faire paroître, à les solliciter au moyen des purgatifs souvent répétés, au moyen de clystères utérins faits avec la décoction de plantes émollientes, auxquelles on peut ajouter la mercurielle ; s'il y a diathèse bilieuse, il faut la combattre au moyen des boissons acidulées ; la crême de tartre ou tartrite acidulé de potasse, les acides végétaux, conviennent éminemment. Le nitre peut être ajouté à toutes les boissons délayantes et ra-

fraîchissantes; et s'il y a lieu à de nouvelles évacuations, il faut les pratiquer sans délai. Les saignées locales, au moyen des sang-sues, des ventouses scarifiées; les bains, et enfin tout ce qui est de la méthode antiphlogistique, doit être employé selon l'exigence du cas.

Si les mois ne paroissent pas, et qu'il se déclare à l'hypogastre une tumeur qui s'abcède, il faut, comme nous l'avons dit plus haut, chercher à la résoudre, et à rappeler l'humeur des menstrues à ses voies accoutumées; et si l'on ne peut y parvenir, et que la tumeur s'abcède, il n'y a pas à balancer, on l'ouvrira sans délai avec la pierre à cautère, ou l'instrument tranchant, après que la fluctuation aura annoncé la formation complète du pus. Si, au contraire, les mois coulent sous la forme purulente, on aura soin de bien déterger toutes les parties avec des injections détersives, parce que la matière pourroit, par son séjour, corroder les parois de la matrice, et l'ulcérer; mais lorsque la tumeur est œdémateuse, et qu'elle ne présente rien qui annonce la suppuration, il faut se garder de l'ouvrir, selon le conseil d'Hippocrate, et tenter de nouveau de rappeler l'humeur vers ses couloirs accoutumés.

Enfin, si la maladie est occasionnée par le mauvais état des organes de la digestion ou par un mauvais régime, il faut évacuer la saburre, si elle existe, au moyen des purgatifs, ou plutôt avec les

émétiques, par les raisons déjà alléguées ci-dessus, et faire ensuite usage des stomachiques. La teinture de rhubarbe, celle d'ipécacuana; ces médicamens en substance et à petites doses long-temps continuées; le quinquina, les martiaux, et sur-tout l'eau ferrée, nous offrent de quoi varier la méthode curative; il faut sur-tout observer un régime qui ne soit composé que d'alimens de facile digestion; le lait peut quelquefois être employé, lorsque les organes de la digestion sont dans un état de délabrement, tel qu'ils ne peuvent rien digérer, et que les malades sont menacées d'une espèce de *tabes uterina*. Enfin, un exercice modéré doit terminer le traitement d'une manière avantageuse.

Fleurs blanches.

Cette maladie a reçu diverses dénominations, soit des anciens, soit des modernes; elle a été tour-à-tour désignée par les noms de diarrhée spermatique, gonorrhée, leucorrhée, flux féminin, flux blanc, fleurs blanches, purgation blanche de l'utérus, corysa, rhume, catharre de l'utérus, flux de matrice. La semence n'étant pour rien dans cette maladie, le nom de gonorrhée ne lui convient pas; celui de mois blancs lui convient encore moins, parce que l'affection qu'on veut désigner par-là diffère beaucoup de la leucorrée; le nom de flux de matrice est encore très-impropre, parce

que l'écoulement ne vient pas seulement de l'utérus, mais de toutes les parties adjacentes.

Quoique pour l'intelligence des auteurs qui ont écrit sur cette matière, la connoissance de toutes ces dénominations ne soit pas inutile, cependant comme il résulteroit de leur usage, qu'on confondroit des maladies très-différentes, nous nous bornerons à la désigner sous le nom de leucorrée, ou fleurs blanches, qui sont souvent un rhume, un corysa, un catharre de la matrice.

Cette maladie n'est autre chose qu'un flux de matière diversement colorée, qui découle des parties génitales de la femme avec plus ou moins d'abondance, quelquefois à des époques fixes, souvent avec irrégularité, intermittence, ou continuité, tantôt avant, tantôt après les menstrues.

Le cours de cette affection se présente ordinairement dans l'ordre suivant : d'abord la malade sent un écoulement d'une matière douce, presque toujours blanchâtre, qui inonde le vagin et sort goutte à goutte ; elle n'éprouve aucune incommodité, aucune douleur, ni aucune sensation morbifique. De-là vient que les femmes, retenues à cette époque par un excès de pudeur, ne prennent aucune précaution et négligent une maladie qu'il est alors facile de guérir, mais qui par-là devient très-opiniâtre. Les femmes passent nombre d'années dans cet état, avant que des symptômes plus graves en indiquent le danger.

Après un laps de temps plus ou moins long, et lorsque toute précaution, tout remède ont été négligés, l'urine des malades se trouble, et, selon Hippocrate, est semblable à celle des jumens, *jumentosa ;* le pouls est vermiculaire, l'écoulement devient abondant au point de traverser tous les linges dont s'enveloppe la malade ; la matière contracte successivement une couleur verdâtre, jaune, noire et semblable à de la lavure de chairs; elle acquiert de l'âcreté et occasionne des douleurs, des excoriations, des ulcères à la matrice ; les femmes prennent de l'aversion pour le coït. Le visage devient pâle, œdémateux, les yeux se gonflent, ils s'environnent d'un cercle jaune comme chez les hydropiques, ils perdent leur éclat et deviennent chassieux et obscurs; l'appétit se perd, le chagrin et la tristesse s'emparent de la malade, les sens sont affaissés, et principalement celui de la vue, l'essoufflement et les lassitudes au moindre mouvement indiquent la plus grande débilité. Insensiblement l'odeur de la matière devient insupportable ; les mois coulent sans ordre, souvent ils se suppriment et la fièvre hectique, s'emparant des malades, les entraîne bientôt au tombeau.

Avant de passer à l'examen de la nature et des causes de cette maladie, il ne sera pas inutile de faire quelques réflexions sur certaines opinions des anciens, que les observations des modernes ont fait rejeter. Hippocrate veut qu'on interroge la

malade atteinte de leucorrhée, pour savoir d'elle si la matière qui découle mord et exulcère, *mordeat et exulcerat;* si elle mord, on peut assurer qu'elle vient de l'estomac; si elle ne mord point, du cerveau. *Et si non mordeat, ex cerebro defluere asserito, si vero mordeat, ex ventriculo.* Pour bien saisir le sens de ces mots, rappelons-nous que les médecins de l'antiquité regardoient le cerveau comme l'origine ou la source de l'humeur des catharres; de manière que lorsque la matière de la leucorrhée étoit douce et n'excorioit point, ils croyoient que l'affection étoit due à un catharre; et lors, au contraire, qu'elle étoit âcre, irritante, ils l'attribuoient à la bile et à la saburre de l'estomac; cette assertion du vieillard de Cos est conforme aux idées recues de son temps.

Mercurialis observe à ce sujet, que ces signes n'ont aucun degré de certitude, parce que de la saburre de l'estomac peut résulter une matière pituiteuse et crue qui n'irrite pas.

Quelques médecins, tant anciens que modernes, tirent des conclusions de la diversité des couleurs dont se teignent les linges. Hippocrate dit, que la couleur de ce flux est rouge dans les jeunes femmes, plus blanche dans les vieilles, et jaune dans toutes; mais cette matière jaune dont il parle, ressemble plus à celle de la gonorrhée qu'à la couleur de l'humeur des fleurs blanches. Aëtius croit aussi qu'on peut en reconnoître l'origine à la couleur; Rodericus à Castro pense de même. Astruc a égard

à la consistance et à la couleur de l'écoulement. Raulin réduit à dix les différentes couleurs observées par Hippocrate, Arétée, et ceux de l'école grecque, et il en déduit son pronostic.

On peut facilement s'appercevoir de l'insuffisance et de l'incertitude de ces notions ; d'après l'autorité de Cullen on peut affirmer que ni la nature, ni le siége de ce flux ne peuvent être connus par sa consistance et sa couleur. Bosquillon, son commentateur, ajoute qu'il a quelquefois l'apparence du pus, et que la couleur devient jaune et verdâtre à l'approche des mois. Comment pourroit-on conclure quelque chose de la couleur de la leucorrhée, puisque, d'après Raulin lui-même, les alimens et le genre de vie influent singulièrement sur elle. Chez une femme, qui étoit dans l'habitude de prendre du chocolat, l'écoulement contractoit au bout d'une heure la couleur de cette substance, et ne reprenoit sa couleur ordinaire que trois ou quatre heures après.

Mercurialis et Montanus prétendent que les vierges sont à l'abri de cette maladie ; leur opinion est fausse, et contraire à l'expérience et aux observations de Fernel, Raulin, Hoffmann, Sennert et d'une foule d'autres qui ont observé cette maladie dans de jeunes filles de huit ou neuf ans. Nous verrons dans la suite, que chez ces enfans elle est héréditaire et transmise par la mère.

Il a paru difficile à plusieurs médecins de déter-

miner le siége des fleurs blanches ; les uns l'ont établi dans la matrice, et les autres uniquement dans le vagin. Il est inutile, pour remplir notre objet, de rapporter les opinions des anciens ; il suffira de faire voir le lieu et les vaisseaux qui fournissent cet écoulement. Les observations de Morgagni ont démontré que le fond et le cou de la matrice étaient également affectés dans cette maladie ; car ayant pressé avec le doigt l'utérus d'une femme qui étoit morte de cette affection, il s'est manifesté par cette pression des taches d'où découloit une sérosité blanchâtre, livide et d'autres couleurs. On reconnoît dans ces taches les ouvertures des vaisseaux lymphatiques dont l'utérus abonde.

Indépendamment de ces vaisseaux, ceux qui servent à la menstruation sont encore le siége des flux blancs, car la sérosité limpide qui en suinte, et qui lubréfie l'intérieur de l'organe, peut, par différentes causes, couler en plus grande abondance, et constituer la maladie. Nous savons que les artérioles que le sang ne peut pénétrer, le sont par la sérosité, et que c'est un des moyens mécaniques employés par la nature pour opérer les sécrétions. Ce qui le prouve, c'est que les fleurs blanches augmentent souvent à l'approche des mois ; qu'elles s'arrêtent du temps des menstrues, et reparoissent après. Ce qui le prouve encore, c'est que cette maladie tient quelquefois lieu, chaque

mois, de menstrues. Ce qui le démontre enfin, c'est la stérilité qui accompagne les fleurs blanches, parce que l'orifice de la matrice, restant ouvert, ne peut retenir le produit de la conception, qui, d'ailleurs, est trop abreuvé de sérosités.

L'utérus n'est pas le siége unique de la maladie; car les jeunes filles qui ne sont pas encore réglées, et même les femmes grosses, y sont sujettes. Dans les unes, les voies de la menstruation ne sont pas encore ouvertes; et dans les autres, l'orifice de la matrice est tellement fermé, qu'il ne peut y rien passer. Il est donc nécessaire que dans ces cas, le vagin fournisse l'écoulement, peut-être aussi les lacunes qui sont près du méat urinaire, comme le pense Ettmuller, ou bien les glandes muqueuses du vagin, comme le pense Leake, ou bien encore les vaisseaux qui servent à la menstruation, qui, selon Trnka (*Historia leucorrhœæ*), se propagent jusqu'au vagin.

Il est deux maladies qui se rapprochent de la leucorrhée, et qu'on peut aisément confondre; ce sont les mois décolorés, et la gonorrhée vénérienne. Les signes, s'il en est, qui distinguent les fleurs blanches de la gonorrhée, ne sont pas assez tranchans; la matière ne peut pas les faire distinguer; car la couleur et l'abondance de l'écoulement se ressemblent dans nombre de circonstances. La douleur et la sensation particulière des parties sont souvent les mêmes.

Baglivi conseille, pour acquérir des lumières à cet égard, de s'informer de la femme si ses menstrues survenant, cet écoulement de matière blanchâtre persévère: si, dit-il, elle répond par l'affirmative, vous pouvez lui signifier que sa maladie est une gonorrhée vénérienne; si, au contraire, durant la menstruation, les fleurs blanches s'arrêtent, et qu'après elles se renouvellent, vous devez avoir pour certain qu'il n'y a pas d'infection vénérienne. Les autres signes sont trompeurs; celui-là seul est positif et capable de déjouer l'artifice de la femme. Astruc n'est pas de cet avis, il soutient que les fleurs blanches ne cessent point pendant les règles, qu'il est seulement difficile d'en distinguer la matière, du sang qui coule. Primerose distingue la gonorrhée par la moindre abondance de l'écoulement; Roderic a Castro fait comme le précédent, et ajoute que dans la gonorrhée, l'écoulement se fait toujours avec un sentiment de plaisir, ce qui n'arrive pas aux fleurs blanches.

Essayons de tirer des écrits d'Astruc, de Raulin, Cullen, Leake et Hunter quelque chose de positif; selon ces auteurs, la gonorrhée, après un coït impur, commence avec chaleur et douleur en urinant; l'orifice de l'urètre est prominent, douloureux, et la malade est souvent provoquée à uriner; l'écoulement, jaune ou verdâtre, est en plus petite quantité et sans aucun signe de relâchement;

dans cet état les femmes ne peuvent supporter le coït. Les fleurs blanches, au contraire, accompagnées de relâchement et de foiblesse, ne donnent aucun signe d'inflammation; elles sont plus abondantes et sont accompagnées de douleurs aux lombes; les menstrues sont irrégulières, les femmes supportent le coït sans douleur.

Voilà les signes distinctifs les plus certains et les moins hypothétiques : le diagnostique est encore plus difficile quand la gonorrhée est compliquée de fleurs blanches, quelle que soit de ces deux maladies celle qui a commencé la première. Il faut rechercher dans ce cas comment la maladie a commencé, et si la gonorrhée a existé la première; et s'assurer qu'un mauvais traitement ou toute autre cause n'ait pas donné lieu à la complication. Si les fleurs blanches existoient auparavant, on doit s'informer si les douleurs qu'éprouve la malade sont occasionnées par l'exulcération et l'excoriation des parties génitales, ou par l'ancienneté du mal, ou si elles ont leur source dans une infection vénérienne.

Il est encore nécessaire de visiter les malades et de les interroger, car aucun signe n'est aussi certain que leur aveu; cependant il arrive souvent qu'elles ignorent de quel mal elles sont affectées. On ne peut pas tirer de grandes lumières de l'aveu d'un homme, digne de foi, qui déclareroit avoir été infecté par telle femme; car si l'on en croit le

célèbre Jonh Hunter, il arrive qu'une fille infectée par un homme, et qui en infecte un autre, reste saine ; la matière pouvant être emportée par un second coït avant d'avoir irrité le vagin.

Les mois décolorés se discernent plus facilement des fleurs blanches, en ce que celles-ci n'observent aucun ordre, et ne contiennent pas du sang véritable. Les mois décolorés, dit Raulin, donnent un sang cachectique, décoloré, blanchâtre, séreux, pituiteux et d'une très-mauvaise odeur. Les jeunes filles en sont principalement attaquées. On les distingue de la leucorrhée à raison de leur invasion, de la régularité qu'ils observent, quoique souvent ils sont continus et très-copieux. Les femmes chez qui cette affection se manifeste sont abattues et affoiblies ; ce qui, dans la leucorrhée, n'arrive qu'à la longue et insensiblement.

Nous allons procéder maintenant à la recherche des causes qui produisent la leucorrhée dans les femmes ; comme elles sont en grand nombre, il est convenable de les arranger dans un ordre particulier, avec d'autant plus de raison que le traitement doit varier suivant leur nature. Toutes les causes qui donnent lieu à cette maladie peuvent être regardées sous trois points de vue principaux, quant à l'effet qui en résulte ; tantôt sous le rapport de la débilité générale, tantôt sous celui des congestions muqueuses qui se font vers les parties génitales ; d'autre part, sous le rapport de l'affection méca-

nique de ces organes. De-là dérivent trois classes de causes : la première comprend toutes celles qui affoiblissent le corps et occasionnent le relâchement de la matrice et des parties adjacentes ; la seconde renferme celles qui, en irritant, déterminent l'afflux des humeurs vers les parties génitales ; la troisième renferme toutes les lésions mécaniques qui peuvent attirer ce flux vers la matrice. Cette division remplira suffisamment notre objet, quoiqu'il y ait des causes qui agissent de deux manières.

I. Causes qui produisent la débilité de tout le corps. Les dispositions les plus marquées à la débilité rendent, au sentiment de Raulin, les femmes plus ou moins sujettes aux affections nerveuses et aux fleurs blanches ; et Hippocrate a déjà observé que les blondes sont plus sujettes à la leucorrhée que les brunes, parce qu'elles ont moins de vigueur. Il n'est pas étonnant que toutes les fonctions du corps étant affoiblies, l'utérus ne le soit aussi, puisque les anciens l'ont regardé comme un émonctoire par où s'échappoient toutes les ordures et tous les sucs viciés du corps.

Voyons quelles sont les causes qui occasionnent la débilité générale, et celle de la matrice en particulier. Nous pouvons mettre au premier rang la cause héréditaire, puisque celle-là, du premier moment de la vie, imprègne le système et développe l'affection plutôt ou plus tard. Quoique nous

ne sachions pas trop comment telle ou telle partie du corps reçoit des parens un vice transmissible, cependant l'expérience journalière nous apprend que nombre de maladies, comme la phthisie, le rachitis, la goutte et autres, passent de père en fils; en général on ne doit pas attendre des enfans robustes de parens foibles et viciés. Les maladies héréditaires, dit Raulin, proviennent immédiatement du père et de la mère: la femme, sur-tout, qui nourrit l'enfant dans son sein aux dépens de sa propre substance, transmet avec plus d'efficacité le principe morbifique qui se trouve inhérent aux membres de l'enfant, et qui se développera aussi-tôt qu'il pourra surmonter les forces de la nature.

La cachexie pituiteuse et un tempérament dépravé sont une cause puissante de fleurs blanches. Si l'utérus, dit Hippocrate, abonde en pituite, les mois blancs pituiteux se manifestent: *Si uteri pituitâ redundent menses albi pituitosi prodeunt;* et plus loin, après avoir décrit le flux blanc, il ajoute: *Hic morbus oritur, si natura pituitâ abundat:* cette maladie a lieu si la nature ou le tempérament abonde en pituite. Primerose prétend que la leucorrhée est familière aux femmes cacochimiques qui ont la fibre lâche. Astruc accuse le tempérament phlegmatique et pituiteux d'être la cause de cette maladie. Nous pouvons adjoindre à cette cause le caractère scorbutique

des humeurs. Ettmuller a observé que les femmes scorbutiques étoient plus fréquemment attaquées de fleurs blanches, et que cette maladie étoit chez elles plus grave et plus opiniâtre. En effet, l'affection scorbutique, indépendamment de l'influence qu'elle a sur les humeurs, porte singulièrement sur les solides qu'elle frappe d'une foiblesse radicale, et cette foiblesse se fait ressentir sur tous les actes de la vie. Consultez à ce sujet un excellent ouvrage anglais de Milman, dont j'ai donné la traduction il y a quelques années.

Tout le monde sait quels effets les affections de l'ame font sur toute la machine ; quelle étonnante propriété elles ont de changer l'état du corps selon leur variété : la tristesse principalement, semblable à un virus lent, supprime insensiblement toutes les forces de la nature ; le cœur bat lentement, et cette lenteur occasionne des stases : aussi Silvius, Mercurialis et Roderic a Castro n'ont-ils pas hésité à placer les affections de l'ame au rang des causes des fleurs blanches. Nous trouvons encore dans Raulin et dans Tissot nombre d'observations de femmes, chez lesquelles de grands chagrins ont occasionné cette maladie.

L'oisiveté et la vie sédentaire ont été rangées par Primerose, Ettmuller, Mercurialis, au nombre des causes des fleurs blanches ; et ce dernier affirme que les paysannes en sont moins attaquées que les femmes des villes, qui vivent dans l'oisiveté. L'expérience

journalière démontre que la trop grande oisiveté nuit au tempérament ; le mouvement et l'action du corps facilitent toutes les fonctions, accélèrent la coction et écartent nombre de maux. L'oisiveté, au contraire, lorsqu'elle est trop long-temps continuée, ralentit le mouvement des humeurs, et donne prise aux maladies. Le manque d'exercice, réuni à un mauvais régime, dispose les enfans au rachitis, les filles à la chlorose, les femmes enceintes à la fièvre puerpérale. Raulin a bien décrit les suites de l'oisiveté ; il donne un exemple de leucorrhée, qui la reconnoît pour cause. Il paroît étonnant, au premier coup-d'œil, que cet auteur, qui regarde l'oisiveté comme une des causes des fleurs blanches, conseille ensuite le sommeil dans la cure de cette maladie ; car le sommeil retarde le cours du sang et des humeurs, interrompt certaines fonctions, et rend le pouls d'un homme en santé plus lent. Nous verrons dans la suite qu'on peut expliquer cette contradiction apparente.

Examinons quels sont les effets du régime, et comment il peut donner lieu à l'affection dont nous parlons. Ettmuller regarde, avec raison, un régime succulent, réuni à l'oisiveté, comme une cause puissante de maladie ; en effet, sans mouvement, la coction se fait mal, la nature élabore mal les sucs nourriciers, et les humeurs s'accumulent. Les mets pituiteux, les herbages, les légumes sont aussi, par Roderic a Castro, mis au nombre

des causes de leucorrhée ; l'usage immodéré du thé est dans le même cas. Les propriétés de cette infusion dépendent en grande partie de l'eau chaude ; si donc il est vrai que l'eau froide fortifie le corps et le raffermit ; par une raison contraire, l'usage immodéré d'infusions chaudes, doit, en relâchant les fibres, procurer une grande débilité. Sous ce point de vue, Leake n'a pas hésité à en ranger l'usage habituel au nombre des causes des fleurs blanches.

Les congestions saburrales des premières voies fournissent une autre cause de la même affection. Hippocrate indique la gastricité en plusieurs endroits de ses ouvrages. Il prétend que le flux blanc vient de l'estomac, et conseille de le combattre par les vomitifs. Nombre d'auteurs sont d'accord avec lui. Cela ne doit pas être étonnant, puisque tant d'autres maladies tirent leur source de l'estomac. Le catharre du nez, la toux, l'ophtalmie et l'amaurose, ont souvent une cause gastrique, et cèdent à l'effet d'un seul vomitif. L'utérus ayant, comme il a été déjà dit plusieurs fois, tant de sympathie avec tous les viscères du bas-ventre, la leucorrhée peut, comme les autres affections, être occasionnée par des matières saburrales des premières voies.

On doit encore ranger dans la même classe de causes, les grandes évacuations alvines et humorales, dont l'effet est d'affoiblir singulièrement le système. L'état de débilité qui succède aux diar-

rhées un peu opiniâtres, est bien sensible. Les hémorragies, d'où elles proviennent, détruisent le ton des fibres et abattent les forces des muscles ; ainsi l'hémorragie de l'utérus, les pertes considérables donnent lieu souvent à la leucorrhée, si l'on en croit Trincavelli, Astruc, Klein et Raulin.

Une autre cause qui tend à énerver les fonctions, celles sur-tout des organes de la génération, est l'usage immodéré des plaisirs; tel est le coït trop fréquent, selon Astruc et Vogel; tels sont encore les plaisirs dont Tissot a donné la description dans son Onanisme. Tous les vices dont nous venons de parler, agissent de deux manières, en énervant tout le corps, et en irritant les parties génitales ; l'effet de l'irritation est, comme on le sait, d'attirer l'afflux des humeurs.

II. Causes qui, en irritant, attirent l'afflux des humeurs. Les rhumatismes, selon plusieurs auteurs célèbres, excitent souvent les fleurs blanches, et doivent être rangés dans cette classe. Galien s'explique d'une manière assez claire sur ce sujet : *Mala*, dit-il, *ex utero expurgabuntur, propter uteri rheumata.* Mercurialis et Rodericus a Castro attribuent la même maladie à l'air froid et humide, provenant, soit de la situation des lieux, soit de la saison, soit de l'état du ciel. Leake a observé qu'en automne, ces flux attaquoient plus fréquemment les femmes que dans toute autre saison de l'année, sur-tout si le temps est humide et froid.

Selon lui, nombre de ces femmes ont été guéries en changeant de manière de vivre, et en excitant chez elles la transpiration, au moyen du quinquina combiné avec les aromatiques. Il a encore observé dans le même temps des catharres et des diarrhées, qui ont cédé aux mêmes remèdes.

Quod est in naribus coryza, dit Ettmuller, *in oculis nimia lacrymatio*, *in faucibus copiosior tussis et screatus*, *hoc est tam in maribus quam in fœminis gonorrhœa.* La gonorrhée dans les hommes et les femmes est comme le corysa dans le nez, le larmoiement dans les yeux, la toux et le crachement dans la gorge. Morgagni pense de même, et prétend que la membrane intime de l'utérus est comme celle des narines dans le corysa, attaquée d'une affection rhumatique. On trouve dans les commentaires de Leipzig une observation qui démontre bien la conformité de ces maladies. Riedlin, qui le rapporte, dit avoir vu les fleurs blanches succéder à un corysa des narines et celui-ci revenir après la cure de l'autre. Murray a vu des femmes attaquées de strangurie et de fleurs blanches, qui reconnoissoient pour cause une matière rhumatismale et arthritique. Raulin e Leake ont regardé cette maladie comme endémique et très-fréquente chez les Belges, parce que le voisinage de la mer, les canaux sans nombre qui arrosent leur pays, et les marécages dont il est couvert rendent l'air humide. On voit, d'après ce qui

vient d'être rapporté, que les dénominations de rhume, de catharre, de corysa de l'utérus, adoptées par plusieurs médecins pour désigner la leucorrhée, lui conviennent assez.

Les métastases d'humeurs qui se font sur l'utérus appartiennent à cette classe ; quoique toutes les humeurs indifféremment ne soient pas susceptibles de se porter à la matrice, il en est quelques-unes qui choisissent cette voie ; l'humeur laiteuse qui se supprime dans les femmes en couche et chez les nourrices qui finissent trop tôt de nourrir, se porte volontiers vers l'utérus et occasionne les fleurs blanches. Les menstrues diminuées donnent encore lieu à cette affection, si l'on croit Raulin et sur-tout Hoffmann qui assure, que les fleurs blanches sont un effet constant des mois retardés et irréguliers : *Hi sunt effectus quotidiani mensium retardatarum atque irregularium.* Tel est encore, d'après Brendel, l'effet des hémorroïdes supprimées.

Nous avons considéré plus haut la trop fréquente répétition de l'acte vénérien comme une cause de leucorrhée, en tant qu'elle tend à l'affoiblissement du système ; nous la considérons ici comme cause irritante et capable d'attirer l'afflux des humeurs vers les parties génitales ; on observe en effet, qu'à mesure que cet acte est plus souvent répété, les desirs de le répéter encore augmentent proportionnellement ; la sécrétion des mucosités qui lubré-

fient ces parties augmente à l'excès et dégénère en fleurs blanches.

La gonorrhée vénérienne laisse souvent après sa cure un écoulement blanchâtre et une véritable leucorrhée, comme le croit Vogel. On peut comparer cet écoulement à ce qui arrive dans les hommes à la suite des gonorrhées, et que les Anglais appellent *Gleet*. Cet écoulement vient de l'habitude qu'avoient contracté les humeurs de se porter en grande abondance vers ces parties, vu leur débilité ; mais l'infection n'existe plus quand elle a été combattue par une bonne méthode.

L'abus des bains tièdes appartient encore aux causes dont nous parlons. Tout le monde connoît l'avantage de ces bains pour ouvrir les pores et rappeler la circulation des humeurs vers les parties externes du corps ; nous savons aussi que leur long usage affoiblit les parties et résout le ton de la fibre musculaire. L'abus de ces bains devient donc une cause puissante de fleurs blanches ; la chaleur attire, distend les vaisseaux, relâche et permet l'écoulement des humeurs. De-là l'on peut voir combien est pernicieuse la coutume qu'ont les femmes d'avoir du feu sous elles ; cette habitude produit le même effet que le bain chaud, et devient chez les jeunes filles une cause prédisposante de leucorrhée.

III. Causes qui agissent par un effet mécanique. Les causes qui agissent mécaniquement et par

l'effet ou de la compression, ou d'une distension violente, ou par le déchirement ou la contusion, relâchent le ton des vaisseaux, retardent le cours des humeurs et produisent la maladie ; ou bien elles agissent en irritant. On doit rapporter à cette classe les maladies de l'utérus, telles que la descente de la matrice, les obstructions de cet organe, les tubercules, le skirre et les ulcères, comme l'ouverture des cadavres nous l'a fait découvrir ; mais il reste douteux si ces choses sont l'effet ou la cause de cette affection. Les accouchemens difficiles et l'avortement compriment tous les organes, les affoiblissent, et peuvent, en détruisant le ton des parties génitales, donner lieu aux fleurs blanches : Mercurialis, Roderic a Castro, Rivière, Klein, Astruc, Raulin, les mettent au nombre des causes de cette affection ; et Klein, sur-tout, assure que l'extraction violente et trop précipitée de l'arrière-faix en est une cause très-fréquente.

Après avoir détaillé les causes principales qui produisent la leucorrhée, nous dirons quelque chose du pronostic qui, pour se servir de l'expression de Rivière, est bon d'un côté et mauvais de l'autre : *Prognosis ex una parte bona est, ex altera vero mala.* Bon, parce que cette maladie ne fait courir aucun danger pour la vie, mauvais en ce qu'elle est opiniâtre et difficile à guérir : *Bona quatenus ut plurimum vitæ periculum non infert, mala quatenus affectus est contumax et*

diuturnus et curatu difficillimus. En général elle apporte plus d'incommodité que de péril, et les femmes ne tardent pas à se dégoûter des hommes : certaines cependant éprouvent ce flux avec une espèce d'avantage, pourvu qu'il soit modéré; il devient alors un émonctoire par où elles se purgent de leurs mauvaises humeurs; souvent il est critique, et il faut prendre garde, dans l'un et l'autre cas, qu'il ne se supprime pas à l'improviste; car il en peut résulter nombre d'affections plus graves, telles que l'hydropisie, la paralysie, selon Primerose; des affections spastico-rhumatismales, la migraine, la goutte, l'affection hystérique, la cardialgie, la colique, la dysurie, les ulcères de la vessie, l'inflammation de la matrice, la gangrène, des abcès, l'asthme, des fièvres catharrales, et une gale universelle, humide, que Klein a vu se succéder mutuellement avec les fleurs blanches.

Cette maladie tantôt est curable, et tantôt incurable. Lorsqu'elle est récente, on la guérit facilement; lorsqu'elle est invétérée, elle accompagne les femmes jusqu'à la mort. Plus elle dure, plus difficile en est la guérison : elle est incurable chez les vieilles femmes. Cette affection devient encore difficile à guérir, par la faute même des malades, qui souvent aiment mieux mourir que de manifester la maladie, et d'appliquer des topiques sur la partie, si l'on en croit Ambroise Paré. La leucorrhée des femmes enceintes, qui n'est que symp-

tomatique, cesse après l'accouchement. Klein a vu guérir, chez une femme grasse, des fleurs blanches chroniques par des sueurs nocturnes très-abondantes et très-puantes. Lorsque la maladie se prolonge trop long-temps, elle devient, au sentiment d'Hippocrate, très-grave; elle est suivie d'hydropisie, selon Mercurialis, Mercatus, Rodericus a Castro, Rivière, Ettmuller; de cachexie, selon les mêmes auteurs; d'atrophie, de marasme, selon Ambroise Paré; de diabètes, suivant Ettmuller; de l'exulcération des parties génitales et de la gangrène, suivant Roderic a Castro et Rivière. La stérilité l'accompagne presque toujours; et même dans les cas rares où les femmes conçoivent, elles sont sujettes à l'avortement. Klein assure que les femmes attaquées de ces flux sont sujettes au pourpre quand ils se suppriment. Le flux livide, sanguinolent et fétide, est plus mauvais que celui qui est blanc, pâle et peu odorant. Dans les jeunes filles qui sont sujettes aux fleurs blanches, par l'effet d'une constitution héréditaire, on ne doit espérer de guérison qu'autant qu'on aura, par une éducation soignée et des remèdes appropriés, changé en quelque sorte la cachexie héréditaire.

Après avoir donné l'œtiologie de la leucorrhée ou fleurs blanches; après en avoir exploré la nature, les symptômes et les causes, nous allons parler du traitement, qui n'est pas la partie la moins difficile du sujet; car on a vanté un si

grand nombre de remèdes, qu'il n'est pas aisé d'indiquer celui qui est le meilleur.

Il est un sûr moyen d'éviter l'erreur, et ce moyen est applicable à la cure de toutes les maladies, pour lesquelles les auteurs ont recommandé des spécifiques. L'expérience nous démontre qu'il n'est point de spécifique absolu, parce que les circonstances dans lesquelles une maladie se présente n'étant jamais les mêmes, il est rare qu'il y ait toujours lieu à l'application du même spécifique. Le mercure lui-même, qui est le spécifique le plus accrédité contre les maladies vénériennes, est souvent contre-indiqué, comme l'a démontré feu mon père, dans son Traité sur la complication des symptômes vénériens avec d'autres virus.

Le meilleur moyen d'éviter l'erreur est de n'admettre que des méthodes spécifiques, parce que ces méthodes varient suivant les occasions, elles se fondent sur les idiosyncrasies, sur la nature des symptômes, sur toutes les circonstances qui précèdent et qui accompagnent une maladie, et exigent préalablement une connoissance parfaite de l'œtiologie de cette maladie. D'après cet apperçu, je vous donnerai d'abord la méthode curative adaptée aux causes des fleurs blanches : je parlerai ensuite des remèdes qui ont été les plus vantés.

Lorsqu'on est appelé pour voir une femme attaquée de leucorrhée, on la trouvera ou dans le premier temps de la maladie, n'ayant aucune autre

incommodité que ce flux, et alors on peut, sans hésiter, attaquer la cause, aucune circonstance ne s'y oppose : ou bien il se sera déjà passé un long intervalle depuis l'invasion, et la malade se plaindra de douleurs et d'exulcérations aux parties génitales ; dans ce cas, il faut employer des moyens prophylactiques et remédier aux symptômes présens.

Ces préliminaires remplis, on doit rechercher les causes qui ont donné lieu au développement de la maladie, et commencer le traitement par les évacuations. Nous avons vu plus haut que cette affection tire assez souvent son origine des mauvaises digestions et d'un état saburral des premières voies. Lorsque d'après la connoissance acquise des causes on les aura enlevées, il s'agit de fortifier le système, de crainte que le mal, s'il a cessé, ne revienne par l'effet du relâchement général ou le relâchement particulier des parties. Il faut avoir soin, en arrêtant les fleurs blanches, d'empêcher qu'il n'en résulte un mal plus grave, c'est-à-dire, empêcher le reflux et la métastase de la matière sur un autre organe : si la leucorrhée est ancienne, si la malade se trouve soulagée, par l'effet de cette évacuation, d'autres affections antérieures ; si, d'ailleurs, elle n'en éprouve aucune incommodité, il faut se garder d'arrêter le flux, mais tâcher de le fixer ailleurs par des émonctoires artificiels, tels que les cautères, les sétons et autres moyens de cette nature.

Telle est l'idée générale du traitement, sauf quelques exceptions particulières ; mais cette méthode générale est susceptible d'un grand nombre de modifications relatives à la variété des causes qui ont développé l'affection ; et c'est ce qu'il convient d'indiquer.

Si donc nous avons à combattre une débilité générale, ou seulement la débilité ou le relâchement de l'utérus, il faut avoir recours aux fortifians généraux et particuliers : un air froid et pur, peu de sommeil, un exercice modéré, des frictions, des bains froids, les injections astringentes, conviennent dans ce cas, ainsi que l'usage interne de la racine de gentiane, de l'infusion vineuse de quinquina, de casse, de cascarille ; de même les extraits amers, principalement d'arnica, seul ou combiné avec le muriate ammoniacal, dissous dans la liqueur d'acétite de potasse, ou terre foliée de tartre ; les martiaux et les eaux martiales sont indiqués.

Dans la cachexie pituiteuse, qui donne lieu aux fleurs blanches, il faut résoudre et évacuer les sérosités, au moyen de l'acétite de potasse (terre foliée de tartre), du tartrite de potasse (tartre tartarisé), du sulfate de potasse (tartre vitriolé), du tartitre de potasse antimonié (tartre émétique), des extraits amers, mêlés quelquefois avec le mercure. L'affection scorbutique se guérit par les remèdes qui lui conviennent.

On doit combattre les passions d'ame par tous les moyens physiques et moraux qui sont en notre puissance. Dans les grands chagrins, par exemple, il faut écarter tout ce qui peut rappeler de tristes images, et tâcher d'égayer la malade. Cette partie de l'art de guérir n'est pas à négliger; l'expérience journalière nous démontre combien les affections morales engendrent de maux physiques, et combien peu l'on doit attendre de succès des remèdes lorsqu'elles règnent avec violence.

Lorsque la maladie vient d'un défaut de coction et de saburres dans les premiers voies, on aura d'abord recours aux évacuations par en haut, sans négliger ensuite les purgations, sur-tout avec la rhubarbe, qui réunit l'effet tonique au purgatif; ensuite on fortifiera l'estomac au moyen des extraits amers.

Si la leucorrhée reconnoît pour cause de trop grandes évacuations, les spiritueux fortifians et les analeptiques sont indiqués; si c'est l'acte vénérien trop souvent répété qui lui ait donné lieu, par l'effet du relâchement partiel des parties, les bains froids, les injections froides, les frictions sur le coccyx rempliront nos vues curatives. Si c'est un vice rhumatismal, les antimoniaux, le camphre, les synapismes au coccyx conviennent *præmissis præmittendis*.

Les fleurs blanches, qui sont l'effet d'une métastase, ne doivent pas être arrêtées sans précautions,

dans les exanthèmes, comme dans toute évacuation supprimée, elles sont critiques et servent d'émonctoire ; il est donc nécessaire dans ce cas de rappeler l'humeur au lieu où elle avoit coutume de se porter, et si l'on ne peut y parvenir, on cherchera à arrêter le flux d'une manière lente et graduée, et l'on ouvrira des ulcères artificiels.

Les antispasmodiques, tels que la teinture de castor, l'assafætida, le laudanum liquide de Sydenham, conviennent dans le cas où le spasme a donné lieu à cette maladie. Dans les femmes lascives il faut employer les tempérans, tels que le nitre, le camphre, la poudre tempérante de Stalh. Les fleurs blanches qui suivent les gonorrhées malignes requièrent les fortifians. L'abus des bains chauds et du feu exigent des moyens contraires. Les vices mécaniques des organes de la génération sont très-difficiles à guérir, il n'y a que le temps et des moyens prophylactiques qui puissent soulager les malades : nous reviendront là-dessus.

Développons maintenant tous ces faits que je n'ai fait d'abord qu'indiquer. Presque tous les auteurs sont d'accord qu'il faut commencer le traitement par les évacuations. *Curatio hujus affectus*, dit Rivière, *incipienda est ab universali humoris peccantis evacuatione quæ illius naturæ conveniat.* Quelques-uns ont différé sur le mode d'évacuation qui doit être préféré. Botton penche pour la purgation, Trincavelli, Rivière, Ettmuller,

donnent la préférence au vomissement. Je suis entièrement de l'avis de ces derniers, parce que les purgatifs, proprement dits, tendent à augmenter plus qu'à diminuer l'écoulement. Platerus a observé que l'usage des purgatifs procure la leucorrhée à des femmes qui n'en étoient pas atteintes. La voie de l'émétique est préférable à celle des purgatifs qui affoiblissent considérablement, et rien n'est à craindre dans cette maladie comme l'affoiblissement; les émétiques, au contraire, par des effets subséquens, augmentent la transpiration si nécessaire, et fortifient le corps *in recessu*.

Le meilleur émétique dans ce cas est l'ipecacuana; il est fortifiant, astringent, et même antispasmodique; il réunit en lui plusieurs indications de la cure; il doit, sous ce point de vue, être préféré au tartrite de potasse antimonié; excepté qu'on n'ait à traiter une femme vigoureuse, ou bien à fondre et discuter beaucoup de mucosités; alors celui-ci mérite la préférence, parce qu'il agit plus efficacement sur ces sortes d'humeurs.

Quoique les vomitifs soient préférables dans la plupart des cas, nous sommes loin de proscrire les purgatifs et de les bannir de notre méthode curative.

Il est des cas où l'émétique n'est pas applicable, soit à cause de la foiblesse extrême des malades, et d'une sensibilité trop vive, soit parce qu'il arrive souvent que des matières se cantonnent dans

les intestins et ne peuvent être évacuées par les vomitifs. Dans ces cas il faut avoir recours aux purgatifs doux ; la rhubarbe, de l'avis de nombre de praticiens, est sur-tout très-recommandable ; car indépendamment de sa vertu purgative, elle est fortifiante, astringente et comme telle elle accélère la digestion et donne du ton. Ettmuller conseille de la combiner avec le jalap et d'autres drastiques. Je ne suis pas de son avis ; j'aimerois mieux l'associer avec le tartrite acidule de potasse (crême de tartre), et d'autres eccoproctiques, qu'avec des remèdes irritans ; je crois qu'on peut encore la combiner avantageusement avec les résolutifs et les fortifians toniques, afin d'évacuer, non-seulement les premières voies, mais encore de les fortifier. On doit éviter l'effet affoiblissant des purgatifs, dans ce cas, en les administrant par épicrase, et de manière à obtenir de très-foibles évacuations ; par ce moyen, on conserve les forces des malades, et on gradue l'effet des remèdes, qui, pour être lent, n'en est que plus sûr.

Parmi les médicamens les plus vantés pour combattre les fleurs blanches, le quinquina occupe sans contredit le premier rang ; il possède beaucoup de vertus, mais il jouit, par-dessus tout, de celle de fortifier, de résister à la putréfaction, de corriger le pus ; et sous tous ces rapports, il convient dans le traitement des fleurs blanches. Held l'a vu réussir dans un cas de perte immo-

dérée et dans la leucorrhée. Storck et d'autres le recommandent beaucoup. La vertu du quinquina tient en grande partie aux propriétés qu'on lui a reconnues, de changer le type des maladies, d'en troubler la marche, et d'intervertir en quelque manière les habitudes que la nature contracte ; aussi dans la leucorrhée, est-il préférable, par cette raison, aux autres médicamens, parce que la cause de la maladie est souvent enlevée, que l'écoulement dure encore, par l'effet de l'habitude, comme je l'ai dit ci-dessus. Storck le combine avec l'extrait de ciguë : on peut le donner aussi avec l'ipécacuana et les martiaux.

La ciguë a été aussi très-vantée par Storck ; il rapporte un grand nombre d'observations, dans lesquelles il l'a vu réussir. L'*uva ursi*, qui a quelques effets sur les voies urinaires, puisqu'on l'a employée contre les calculs et les exulcérations de la vessie, a réussi quelquefois dans les fleurs blanches, selon le témoignage de Murray et de Trnka. On a encore préconisé les feuilles de chêne et beaucoup d'autres remèdes astringens; mais tous doivent s'éclipser devant le quinquina, qui jouit éminemment de cette vertu.

On doit bannir de la pratique l'usage des baumes, que quelques auteurs avoient recommandé, quoiqu'ils portent leur effet principal sur les voies urinaires, qu'ils provoquent l'urine, et qu'ils tendent à fortifier ces parties ; leur usage n'est pas ordi-

nairement suivi de succès, non plus que dans la gonorrhée vénérienne.

Les martiaux sont plus utiles dans cette maladie, lorsqu'elle provient de foiblesse ; car ils sont éminemment toniques ; ils élèvent le pouls ; ils donnent au sang plus de consistance ; ils accélèrent son mouvement ; ils favorisent les fonctions, et principalement la coction, et fortifient le systême. On les administre sous différentes formes. La limaille de fer peut être donnée en poudre, en pilules, ou sous forme liquide, infusée ou délayée dans du vin généreux ; les teintures martiales sont excellentes ; on combine encore le fer et le quinquina, avec beaucoup d'avantage. Les eaux minérales ferrugineuses, telles que celles de Pyrmont, de Spa, de Forges, de Passy, sont aussi très-indiquées, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur. Il en est de même de la combinaison des martiaux avec les sels, tels que le sulfate de fer, le muriate ammoniacal de fer sublimé (fleurs martiales de sel ammoniac), que Loeseke et Trnka recommandent à la dose, depuis trois grains jusqu'à dix, deux ou trois fois par jour. Mead conseille l'eau de chaux pour guérir la leucorrhée ; mais il craint qu'elle ne dessèche trop, ne lui reconnoissant pas sur-tout la vertu de remédier à la foiblesse, qui est la cause de la maladie.

Tels sont les remèdes internes les plus accrédités dans la cure des fleurs blanches. Nous allons exa-

miner les remèdes externes. Je commencerai par la saignée, que quelques auteurs recommandables ont conseillée. Botton l'ordonne lorsqu'il y a pléthore, et que rien ne la contre-indique. Ambroise Paré la croit nécessaire, lorsque la maladie est compliquée de diminution des menstrues. Rivière dit que si la leucorrhée n'est pas pure et exquise, mais qu'elle soit sanguinolente et rougeâtre, on peut pratiquer la saignée, de même que lorsqu'il y a dans le foie une chaleur extrême, et lorsque les sucs bilieux ont beaucoup d'acrimonie. Il conseille cependant de s'en abstenir, lorsque l'affection est invétérée.

Rodericus a Castro la recommande sans aucune précaution; et, selon Primerose, elle convient dans les femmes bilieuses, dans le commencement, avant que les forces ne soient abattues. Il se fonde sur ce que, selon lui, la saignée opère les meilleurs effets dans les fièvres bilieuses ardentes, dans l'ictère, la diarrhée, la dyssenterie et les autres maladies produites par la bile.

Peu de gens accordent à Primerose ce qu'il a dit de l'utilité de la saignée dans les maladies bilieuses; la raison et l'expérience journalière indiquent au contraire que ces affections cèdent de préférence à l'action des vomitifs et des purgatifs, lorsque les congestions qui causent la maladie sont dans les premières voies, et qu'il s'agit de les expulser au-dehors. La saignée ne peut être utile dans ce cas,

que lorsqu'il existe beaucoup de chaleur de l'érétisme, et dans la vue seulement de favoriser l'action des autres médicamens.

Dans la véritable cacochymie, et lorsque les fleurs blanches ont leur source dans les premières voies, on ne doit pas saigner, de crainte d'occasionner une plus grande foiblesse, un plus grand relâchement, et de faire refluer les mauvais sucs dans la masse des humeurs. L'usage de la saignée dans la leucorrhée, est subordonné aux circonstances suivantes : elle est nuisible et contre-indiquée, si la cause est gastrique ; si la maladie, accompagnée de foiblesse, s'empare d'une femme dont le sang est pauvre, et qui soit sujette à l'affection hystérique; si cette affection, déjà invétérée, a enlevé les forces de la malade, et qu'il y ait des dispositions à la fièvre hectique. Elle peut cependant être utile, si, comme il arrive quelquefois, la maladie vient de pléthore ; si la femme est robuste et jeune ; si la turgescence du sang produit des spasmes, qui donnent lieu à la leucorrhée ; s'il y a diminution des mois ; si des évacuations habituelles, depuis long-temps supprimées, ont occasionné la maladie. Mais il faut, dans tous ces cas, l'administrer avec prudence, de crainte d'emporter inopinément et d'un seul coup les forces de la malade. Les anciens veulent que l'on saigne au bras, Aëtius au front ; je préférerois la saignée au

pied, parce qu'elle dégorge plus directement le sang de l'utérus et des parties adjacentes.

Les bains froids sont très-avantageux dans la maladie que nous traitons; ils donnent aux parties la force et le ton qu'elles avoient perdus. Ambroise Paré, Roderic a Castro, Primerose et autres, recommandent fortement l'usage des bains alumineux, sulfuriques, bitumineux, vitrioliques, ferrugineux, froids, comme astringens, et capables d'empêcher les congestions muqueuses des parties génitales. Je ne partage pas les craintes de Raulin sur l'usage des bains froids. Il déclame fortement contre la coutume des jeunes gens de se mettre à l'eau la tête la première. Il interdit aux jeunes gens qui ne sont pas adultes l'usage des bains froids, comme s'opposant au développement du corps, et s'écrie ensuite : « Que diroient les anciens médecins, s'ils voyoient l'usage introduit dans toutes les nations, de se mettre dans un bain froid la tête la première, et de choisir l'eau la plus froide » ? Sans doute Raulin avoit oublié que les anciens avoient fait plonger Achille dans les eaux du Styx, la tête la première, et qu'il devint invulnérable, excepté dans la partie qui ne toucha pas l'eau. Cette fiction des anciens n'indique-t-elle pas l'opinion où ils étoient, que l'usage des bains froids fortifioit le corps, et rendoit les hommes robustes ? N'avons-nous pas l'exemple de beaucoup d'autres peuples qui en font usage? sont-ils moins grands

et moins robustes ? Il ne veut pas qu'on s'y mette la tête la première ; mais sans doute il n'a point pensé que l'immersion successive des parties inférieures, peut, en excitant l'anarropie ou l'afflux des humeurs vers la tête, donner lieu à l'apoplexie.

On ne peut cependant nier qu'il ne faille user de précautions dans la prescription des bains froids, pour la cure des fleurs blanches. Les femmes qui n'y sont pas accoutumées, ne doivent pas y être plongées d'une manière brusque ; on observera de les administrer dans le principe à une douce température, et d'augmenter graduellement leur froideur ; c'est le moyen d'éviter tous les inconvéniens et d'en obtenir les meilleurs effets. Les bains tiédes que conseille Raulin, ne sont pas admissibles, à cause de leur propriété relâchante ; nous avons vu plus haut que leur abus devenoit une cause de leucorrhée. Les frictions sèches, recommandées par Mercurialis et Rivière, sont très-propres à discuter les humeurs stagnantes, et à les rappeler vers l'organe extérieur.

Les ulcères artificiels sont, dans un grand nombre de cas, d'un grand secours ; on peut, par leur moyen, attirer l'écoulement de la matière dans un autre lieu. Vous savez qu'il est des écoulemens qu'il est dangereux d'arrêter ; ce sont ceux que la nature a pris en habitude, et qui servent à délivrer le corps de ses immondices ; les fleurs blanches sont

souvent dans ce cas; les émonctoires artificiels nous offrent alors une ressource sûre pour dévier la matière sans danger pour la malade.

Tels sont les remèdes le plus en usage dans le traitement des fleurs blanches; quelque méthode que l'on adopte pour leur application, quelque bien indiqués qu'ils soient, la maladie leur est souvent rebelle, et leur résiste opiniâtrément. La disposition héréditaire, le trop d'ancienneté du flux, la vieillesse, les vices des parties, éludent presque toujours leur effet. La fonction du médecin, dans ces cas désespérés, est de suivre une méthode empirique, de pallier les symptômes les plus fâcheux et les plus incommodes, et d'épargner, autant qu'il sera en lui, à la malade, les tourmens de son état.

La diète qui convient tout le temps du traitement de la maladie, doit être appropriée aux circonstances. Mercurialis veut que l'air soit sec et pur. Mercatus conseille de changer de domicile et de rechercher un pays sec si l'on en habite un marécageux. Il faut aussi éviter avec soin la transition subite du froid au chaud, et réciproquement. Le régime doit être doux, humectant, fortifiant. Il se compose de viandes de facile digestion; Mercurialis recommande les œufs, le gibier, le poisson de rivière, cuit avec les eaux pluviales, ou chalibées; Primerose est du même avis, parce qu'il les regarde comme fortifiantes. Les boissons doivent être chalibées et on peut y ajouter un peu

de vin vieux. Peu de sommeil, un exercice modéré complèteront la diète.

De la Gonorrhée vénérienne des femmes.

Jusqu'ici nous n'avons parlé de la gonorrhée des femmes que d'une manière négative et seulement pour tâcher de la distinguer des fleurs blanches ; je dois, avant d'aller plus loin, traiter de cette affection qui leur est commune avec les hommes, mais qui présente quelques particularités. Je vous observerai d'abord que la dénomination de gonorrhée, qu'on donne le plus ordinairement à cette maladie, est très-impropre, parce que ce mot vient de gone, γονη, semence, et signifie flux de semence ; le mot de chaude-pisse, qu'on lui donne vulgairement, vaut mieux, en ce qu'il présente l'idée d'un des principaux symptômes qu'elle présente, une espèce de chaleur, l'ardeur en urinant. Le nom de *Blennorrhagia*, que lui donne Swediawr, lui convient davantage en ce qu'il dérive du mot blenna, βλεννα, qui veut dire mucosité, humeur pituiteuse, flux d'une humeur muqueuse.

Cette maladie est du nombre des maladies contagieuses, et est le résultat d'un commerce avec un homme infecté de ce mal ; elle est de la classe des maladies locales et de l'ordre des phlogoses ou inflammatoires. Je remarquerai ici en passant qu'il ne faut pas croire que ce soit une inflammation

pure et exquise, mais bien une maladie pituitoso-inflammatoire, ou une inflammation compliquée d'infarctus pituiteux. Elle débute chez les femmes par une espèce de prurit à l'orifice externe de la vulve, auquel succède au bout de deux ou trois jours douleur, rougeur et enflure près de la commissure inférieure des grandes lèvres ; à cela se joint ardeur et douleur en urinant, et écoulement par le vagin d'une humeur puriforme plus ou moins âcre; quoique cette matière, dit Swediawr, ait une apparence purulente, ce n'est pas du pus ni de la semence, mais plutôt la mucosité du vagin séparée, sécrétée en plus grande abondance que de coutume, et qui acquiert plus ou moins de couleur en raison de sa consistance et en raison du stimulus qui la produit.

Si nous nous rappelons ce qui a été dit sur la coction, à l'article où il a été parlé des mois purulens, nous serons portés à croire que, quoiqu'il n'y ait pas d'ulcération, il peut se former du pus par le seul effet de l'inflammation et de l'extrême chaleur qui l'accompagne. Jonh Hunter ne regarde la matière de la gonorrhée que comme un pus véritable ; et quoiqu'il reconnoisse que cette matière n'est pas fournie par une ulcération, il la regarde comme étant le produit de la suppuration. Il paroît aujourd'hui généralement reconnu que l'écoulement de la chaude-pisse n'est dû à aucune ulcération des parties, comme on l'a cru pendant long-

temps. Cependant il peut arriver, à la longue, que la matière contracte une âcreté telle qu'elle corrode les parties ; dans l'état ordinaire, il n'y a point d'ulcère, et tous les phénomènes que cette maladie présente, sont absolument semblables au corysa des narines.

Il paroît, si nous considérons la manière dont cette maladie est contractée par les femmes, qu'elle affecte principalement le vagin qui, selon Jonh Hunter, est peu sensible, et n'a que peu d'action ; mais elle attaque aussi des parties plus sensibles et plus susceptibles d'inflammation, telles que les grandes lèvres, les nymphes, le clitoris, l'orifice du meat urinaire et souvent le canal de l'urètre dans toute sa longueur. C'est alors qu'elle présente à-peu-près les mêmes symptômes que chez les hommes, que l'inflammation est forte, l'écoulement par l'urètre très-abondant, la douleur en urinant et les envies fréquentes d'uriner très-considérables ; les malades éprouvent alors beaucoup de difficultés à s'asseoir et à rester assises à cause de la pression des parties.

La vessie est souvent affectée des mêmes symptômes que dans les hommes, et Hunter prétend que l'irritation peut se porter jusqu'aux reins. On a aussi avancé que les ovaires étoient affectés d'une manière analogue aux testicules chez les hommes ; mais ces cas sont rares, et je ne connois aucun auteur qui en ait parlé. Quelquefois l'inflammation

gagne plus profondément que la surface des parties, et s'insinuant dans les conduits des glandes, affecte les glandes elles-mêmes, qui souvent forment de petites tumeurs dans l'intérieur des grandes lèvres ; ces tumeurs s'abcèdent quelquefois et viennent s'ouvrir près de l'orifice du vagin.

Lorsque la gonorrhée ou blennorrhagie vénérienne est bornée au vagin seul, qui par lui-même est très-peu susceptible d'inflammation, elle est très-difficile à distinguer de la leucorrhée ou fleurs blanches ; mais lorsque cette maladie a son siége aux grandes lèvres, aux nymphes, au clitoris, dans le canal de l'urètre, on les distingue facilement l'une de l'autre.

L'état inflammatoire et de tuméfaction de toutes les parties de la vulve se reconnoît à l'inspection ; et en récapitulant les circonstances qui ont accompagné et suivi l'invasion, on est très-fondé à croire que l'écoulement est vénérien. La gonorrhée, qui a son siége dans le canal de l'urètre, se distingue facilement à la prominence de l'orifice externe de ce canal, aux douleurs que la malade éprouve en urinant, aux fréquentes envies d'uriner ; et on peut d'ailleurs, en introduisant le doigt dans le vagin, presser un peu le canal de l'urètre et en faire sortir la matière purulente, lors surtout qu'il y a long-temps que la malade n'a pissé.

Mais les cas où la maladie a son siége dans toutes ces parties étant plus rares, et le vagin se trou-

vant le plus souvent affecté, cela rend la distinction entre la chaude-pisse et la leucorrhée extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible; et les auteurs sont sur ce point d'une variété d'opinions qui est vraiment désespérante pour quiconque cherche la vérité. On ne pourroit pas tirer de grandes lumières d'un homme digne de foi qui déclareroit avoir été infecté par telle femme; car, d'après Jonh Hunter, il peut arriver qu'une femme reste saine quoique infectée par un homme, un second coït emportant l'infection avant que le vagin ait été irrité.

Indépendamment de toutes ces raisons de douter, il en est une foule d'autres qui augmentent notre incertitude à cet égard; les femmes malpropres, qui n'ont pas soin de se laver souvent, peuvent communiquer la blennorrhagie; il est certain que la mucosité qui se sépare continuellement dans le vagin et qui en lubréfie la surface, peut, par son séjour, contracter des qualités, un degré d'âcreté tel qu'elle puisse pénétrer le canal, l'irriter et y déterminer des écoulemens: j'en connois plusieurs exemples; il est vrai que ces écoulemens n'ont rien de vénérien, mais ils n'en sont pas moins rébelles.

Cette cause de blennorrhagie est plus fréquente qu'on ne le croit communément; et beaucoup de gonorrhées qui passent pour vénériennes, lui sont presque toujours dues: c'est principalement dans

les pays chauds, ou même dans les pays froids, pendant les chaleurs de l'été, que cet *aliquid subtilissimum*, cette matière âcre, très-subtile, que la chaleur développe dans les matières muqueuses sur lesquelles elle est appliquée, pénètre l'intérieur du canal des hommes et peut leur donner la blennorrhagie. Il n'est même pas nécessaire de supposer une grande chaleur, puisque vous savez que l'albumine, qui est en grande abondance dans les mucosités, se putréfie très-facilement par l'acte de la fermentation, et qu'il s'en dégage une espèce de gaz très-délétère, qui se répand au loin et est la cause de beaucoup de maladies contagieuses et épidémiques ; nous en avons pour exemple la coqueluche des enfans, qui est souvent épidémique et presque toujours contagieuse ; et celui des fièvres catharrales et de beaucoup d'autres affections de cette classe qui sont contagieuses.

Je n'ai rapporté tous ces faits en passant, que pour faire appercevoir que la malpropreté chez les femmes est une cause de gonorrhée, qui peut être tout au moins aussi fréquente que l'infection vénérienne. On sait, d'ailleurs, que le virus vénérien n'est pas le seul qui puisse donner la chaudepisse. Tout le monde connoît l'expérience que le docteur Swediawr a faite sur lui-même et qui lui donna bien du chagrin : il se donna une chaudepisse très-virulente en s'injectant dans le canal de l'alkali volatil ; le docteur Œttinger de Tubinge

rapporte le cas d'une gonorrhée très-virulente qui avoit été occasionnée par l'usage interne de l'huile d'olive, qui avoit été passée et exprimée à travers une étoffe de laine teinte en rouge ; et l'on trouve dans le Traité de feu mon père, sur la complication des symptômes vénériens, des exemples de gonorrhées dues à l'usage de la bière nouvelle, et d'autres où cette affection étoit occasionnée par un vice dartreux répercuté.

Ainsi donc, l'incertitude des signes propres à faire distinguer la gonorrhée vénérienne de la leucorrhée ou fleurs blanches dans les femmes, naît, comme je l'observois, de ce que, dans la plupart des cas, la gonorrhée a son siége dans le vagin, partie peu susceptible d'action ; car dans ceux où elle est fixée aux grandes lèvres, aux nymphes, au clitoris et au canal de l'urètre, nous en trouvons d'assez tranchans. Une circonstance qui vient encore augmenter notre embarras, c'est que nombre de chaude-pisses distribuées par les femmes, ne viennent que de leur malpropreté, et de l'irritant âcre que la mucosité du vagin fournit par le séjour dans des lieux naturellement chauds et humides où elle subit un certain degré de fermentation. De-là vient que nombre de ces chaude-pisses cèdent au seul usage des antiphlogistiques, et que nombre d'autres demandent des fortifians, selon les sujets qui en sont attaqués ; parce que dans les uns l'irritation se prolonge et demande les calmans

et les antiphlogistiques, et dans les autres, l'irritation est passagère ; mais il lui succède un relâchement et une débilité des parties du canal qui entretiennent l'écoulement.

Il faut, dans la pénurie de signes où nous sommes, les récapituler tous, et prendre dans leur ensemble des motifs suffisans pour nous déterminer : dans ces cas douteux, l'aveu d'une femme seroit d'une grande ressource, et ajouteroit beaucoup de poids à toutes les autres circonstances. Du reste, la gonorrhée n'est pas, dans les femmes, aussi compliquée que dans les hommes, parce que les parties qu'elle affecte sont, au sentiment de Hunter, plus simples et en moindre nombre : elles la gardent même très-long-temps sans en ressentir d'incommodités, à moins qu'elle ne soit très-grave; et qu'indépendamment du vagin, les grandes lèvres, le clitoris et le canal de l'urètre ne soient simultanément affectés.

La raison de cette différence est facile à saisir, si nous considérons et la nature de la maladie et le tempérament des femmes ; d'un côté, on voit une maladie, de la classe des phlogoses locales, attaquer des parties naturellement humectées de beaucoup d'humeurs, destinées à servir d'émonctoire et de voie de purgation, selon les anciens, destinées à donner lieu à une évacuation sanguine très-importante, qui revient tous les mois, et qui, par cela même, doit enrayer les progrès de l'in-

flammation. D'un autre côté, si vous vous rappelez de ce que nous avons dit en parlant du tempérament des femmes, de la mollesse et de la flaccidité de leurs solides, de la fluidité de leurs humeurs, nous nous convaincrons que l'activité de l'infection vénérienne doit être moindre chez les femmes que chez les hommes, et qu'elles peuvent pendant un laps de temps très-considérable en être moins incommodées.

Nous avons observé plus haut que la gonorrhée étoit du genre des inflammations pituiteuses ; ce caractère est encore plus tranchant dans les femmes, parce qu'elles sont naturellement plus humides. Je pense cependant que cette maladie a plus ou moins de connexité, est plus ou moins subordonnée à la constitution régnante, lorsque l'époque de son invasion et de sa durée coïncide avec telle ou telle constitution de l'année, et que cette circonstance importante doit apporter des modifications à sa nature, et influer d'une manière particulière sur son traitement.

Ainsi, par exemple, une gonorrhée qui se déclare au temps où la diathèse phlogistique règne dans toute sa vigueur, doit avoir plus du génie phlogistique et moins du génie pituiteux, toutes choses étant égales d'ailleurs. Le traitement doit aussi être basé sur cette circonstance, et la méthode antiphlogistique être suivie avec plus d'efficacité. La même maladie survenant dans le temps

de la diathèse bilieuse, les symptômes d'irritation doivent être plus marqués, et la nécessité d'une méthode calmante bien manifeste ; enfin, dans la diathèse pituiteuse, le génie phlogistique doit être très-affoibli, et la méthode fortifiante adoptée de préférence, *præmissis præmittendis*. Je crois que c'est une des considérations majeures auxquelles nous devons avoir égard, avant d'entreprendre la cure d'une gonorrhée, chez les femmes, bien entendu que les considérations de l'idiosyncrasie ont été prises auparavant.

D'après ces principes il faut considérer la gonorrhée sous deux rapports généraux, quels que soient les symptômes qui se présentent : d'abord comme gonorrhée récente, en second lieu comme gonorrhée invétérée. Dans le premier cas il n'est pas douteux que le vice ne soit absolument local ; et quoique nombre d'auteurs ne soient pas de cette opinion, les argumens négatifs qu'ils apportent ne sauroient détruire les faits positifs et les observations de Hunter, Swediawr et de nombre d'autres ; mais l'infection vénérienne cantonnée dans le principe, doit à la longue infecter tout le système humoral, si on n'en émousse pas l'activité par un traitement convenable, et le faire de la même manière à-peu-près que le virus variolique se communique à toute la masse des humeurs par l'inoculation, quoique l'insertion n'ait lieu qu'à un petit point de la surface du corps ; c'étoit l'opinion

de feu mon père, qui avoit sur cette maladie un grand nombre de faits très-intéressans.

Une observation curieuse et d'une grande importance, ce seroit d'apprécier le temps que l'infection vénérienne, cantonnée d'abord sous forme de gonorrhée, mettroit pour infecter toute la masse des humeurs. Nous savons que dans l'inoculation le virus variolique demeure huit, dix, douze et même quinze jours avant d'infecter la masse du sang; combien ne seroit-il pas intéressant si nous pouvions savoir au juste le temps nécessaire au virus vénérien qui ne porte que sur la lymphe et les humeurs blanches, pour les infecter en totalité!

D'après toutes les probabilités, il y a lieu de croire que ce temps doit être beaucoup plus long, parce que la circulation des humeurs blanches est plus lente, et que même leur marche est sans cesse arrêtée par les glandes. Une autre raison de penser de la sorte, c'est que dans l'inoculation le virus variolique est mis sur le champ en contact avec le sang, et que dans la gonorrhée ce ne peut être qu'à la longue et par l'intermède des pores absorbans que le virus vénérien peut être mis en contact avec les humeurs blanches.

Nous avons encore lieu de penser que dans les femmes, l'infection doit être plus longue encore que dans les hommes à se communiquer à la masse, parce que chez elles y ayant plus de surface et de

voies de dégorgement, le virus doit s'affoiblir considérablement avant d'être entraîné dans le torrent des humeurs.

Pour entreprendre la cure de la gonorrhée dans les femmes, il faut commencer par examiner quelle est la nature de la constitution régnante, parce que, comme je vous l'ai observé plus haut, cette circonstance doit apporter des modifications particulières à la maladie et faire varier le traitement. Celui-ci doit être calqué sur la connoissance de l'ancienneté ou de la nouveauté du mal; car je pense avec le Dr. Swediawr, que dans le commencement la maladie est purement locale et hors les voies de la circulation. Dans tous les cas nous avons à remplir trois indications principales: calmer l'irritation et l'érétisme; enrayer les effets du virus; l'écarter, et s'il est possible, en changer la nature. Dans les femmes ces indications sont plus aisées à remplir que dans les hommes, parce que la maladie est moins grave et les symptômes ont moins de virulence. On calme l'irritation au moyen des antiphlogistiques et des calmans; les bains généraux et locaux, les boissons nitrées, les lotions, les injections émollientes. Si la maladie se déclare dans le temps de la diathèse phlogistique, que l'inflammation tienne plus du génie de cette constitution, que la malade soit pléthorique et qu'elle soit naturellement disposée aux fièvres inflammatoires, il faut avoir recours à la saignée au

bras, qu'on pratique une ou deux fois si le cas l'exige ; ou bien à la saignée locale au moyen des sang-sues.

On enraye les effets du virus en cherchant à l'envelopper, dans les substances mucilagineuses, huileuses, les injections avec l'huile d'olive ou l'huile d'amandes douces, avec la dissolution de gomme arabique, combinées avec l'opium ; les boissons mucilagineuses, prises en grande abondance, rempliront cet objet.

On cherche enfin à changer la nature du virus en mettant en contact avec lui le spécifique le plus vanté pour le combattre ; pour cet effet on doit frotter les parties affectées avec l'onguent mercuriel, ou bien on se sert d'un pessaire qu'on enduit avec cet onguent, ou bien encore on combine le mercure gommeux avec l'opium dans les injections ; les fumigations avec le succin et le cinabre, et reçues au moyen d'un entonnoir dans le vagin, offrent encore chez les femmes un moyen qu'on ne peut employer chez les hommes.

On a beaucoup vanté les purgatifs dans la gonorrhée, mais je crois qu'on ne doit les employer que vers la fin du traitement, et lorsque l'érétisme étant calmé, et les effets du virus enrayés, il s'agit de dégorger les parties. Je crois qu'ils seront sur-tout utiles lorsque la maladie coïncide avec la diathèse bilieuse, et alors les sels neutres purgatifs peuvent être employés avec efficacité. Mais lorsque la dia-

thèse pituiteuse règne et que la maladie a beaucoup du génie de cette constitution, je ne crois pas qu'il faille trop insister sur cette pratique qui ne tend, comme vous le savez, qu'à augmenter l'état de foiblesse et de relâchement des parties. Ces trois principales indications une fois remplies et la maladie réduite à un simple écoulement blanchâtre, elle diffère peu des fleurs blanches et doit être traitée de la même manière : on peut même l'arrêter au moyen des injections astringentes et fortifiantes, et donner intérieurement le quinquina, lors sur-tout que la constitution pituiteuse régnant, porte sur l'ensemble de la machine un affoiblissement radical.

Tel est le traitement de la gonorrhée lorsqu'elle est récente, et que le vice est purement local; mais pour peu qu'elle soit ancienne et qu'on ait lieu de soupçonner que l'infection a gagné la masse des humeurs, il faut la combattre par le traitement local et par un traitement général qui mette le mercure en contact avec toute la masse des humeurs. Les différentes méthodes sont, les frictions mercurielles, l'usage du sublimé, la méthode de Cyrillo, qui consiste à frotter la plante des pieds avec le sublimé sous la forme d'onguent; la méthode de Clare, chirurgien de Londres, qui consiste à introduire le mercure en frottant toutes les parties de la bouche avec le calomel, les pilules mercurielles, le mercure gommeux, et une infinité d'au-

tres méthodes qui peuvent trouver leur application. Je vous observerai seulement au sujet de l'usage du sublimé, qu'il faut interrompre ce remède si les règles surviennent pendant le traitement ; c'est un puissant emménagogue qui feroit dégénérer les mois en pertes. Vous avez encore la méthode des tisanes dépuratoires avec les bois sudorifiques, la saponaire, la *lobelia syphillitica*, le *ranonculus abortivus*, le *ceonanthus americanus*, le *solanum dulcamara*, le *daphne mezereum*, qui vous offrent de quoi varier le traitement selon l'exigence des cas.

SECONDE SECTION.

Maladies propres de la matrice.

Cette section se divise en deux chapitres, dont le premier renferme les maladies de la substance de la matrice, et le second, celles qui ont lieu dans sa cavité.

CHAPITRE PREMIER.

Maladies de la substance de la matrice.

Ce chapitre comprend l'inflammation ; l'érésipèle ; le skirre ; le cancer de la matrice et des mamelles ; les condylomes ; les ulcères ; les fis-

tules; la gangrène de cet organe, et la maladie appelée *nymphæa.*

Inflammation de la matrice.

L'inflammation de la matrice arrive comme toutes les autres inflammations, par l'arrêt du sang dans les artères capillaires, toutes les fois qu'une cause quelconque vient à les irriter au point d'y exciter un froncement spasmodique; et l'inflammation est d'autant plus considérable, que l'irritation est plus ou moins vive, plus ou moins durable, et qu'elle excite plus ou moins l'action des vaisseaux. C'est cette condition des solides et du sang qui constitue ce que les auteurs ont appelé *lentor inflammatorius*, qui est la cause matérielle des inflammations, et le devient avec le concours de nombre d'autres circonstances des fièvres inflammatoires.

L'utérus est attaqué d'inflammation, parce qu'outre le degré considérable de sensibilité dont il est doué, sensibilité qui donne prise à l'effet de tous les stimulans, il est encore revêtu d'une infinité de vaisseaux qui en parcourent la substance; d'où il est facile d'appercevoir que le *lentor inflammatorius* doit s'y établir souvent, parce que le sang y afflue de toutes parts, s'y accumule et produit la tumeur, la rougeur, la douleur,

la pulsation qui constituent la véritable inflammation.

On lui a donné différens noms, selon ses différens degrés d'intensité : on l'appelle phlogose ou inflammation imparfaite : érésypèle lorsque la tumeur est superficielle et étendue; plegmon lorsqu'elle est circonscrite, ferme et élevée. Nous n'entendons pas comprendre ici la phlogose qui est une maladie légère, qui, traitée avec prudence, s'évanouit au bout de quelques jours, mais la tumeur *systrophique* de l'utérus, formée par un sang incandescent, et qui dégénère facilement en skirre et en cancer, qui attaque l'utérus dans une de ses parties ou dans sa totalité, et qui est accompagnée de fièvre et de douleurs aiguës.

On distingue le lieu qu'occupe l'inflammation partielle de la matrice : si la partie postérieure est enflammée, les malades éprouvent une douleur dans les lombes, les excrémens sont interceptés par la pression qu'exerce la matrice sur le rectum. Si l'inflammation occupe la partie antérieure, la douleur est fixée au pubis, l'urine ne coule que goutte à goutte et difficilement par la compression de la vessie : si elle en occupe les côtés, les aines se tendent et les jambes deviennent lourdes, le mouvement en est douloureux; si elle est à son fond, la douleur se fait plus particulièrement sentir dans la région ombilicale qui se tend et se durcit; enfin, si l'orifice est enflammé, la dou-

leur change encore de lieu : on reconnoît, en introduisant le doigt dans le vagin, que cet orifice est dur et renitent.

Quand l'inflammation occupe tout le viscère, le bas-ventre se tend, s'élève dans toute son étendue ; il se durcit ; il est très-douloureux au toucher ; une chaleur vive se fait sentir dans l'abdomen ; il y a, selon Hippocrate, une soif ardente que rien ne peut éteindre ; toutes les parties qui environnent la matrice sont, au rapport du même auteur, dans un état très-douloureux ; la langue se dessèche, devient raboteuse et noire. A mesure que l'inflammation augmente, les symptômes deviennent plus alarmans, la malade éprouve des élancemens violens, accompagnés d'un sentiment d'*arrachement*, *mordicatio* d'Hippocrate ; la fièvre s'allume et devient véhémente : si l'on touche l'utérus avec le doigt, la sensation est insupportable, il semble à la malade que l'on perce ce viscère, elle éprouve des douleurs aiguës à la tête et sur-tout au synciput ; la vue s'obscurcit, une sueur partielle couvre le front ou quelques autres régions de la tête : les extrémités se refroidissent et sont agitées de mouvemens convulsifs ; souvent il y a affection comateuse. La malade n'entend rien ; une douleur insupportable se fait sentir dans les parties internes et externes de la génération, dans les reins, la circonférence du bassin, sur-tout aux points d'attache des ligamens larges et au pubis,

particulièrement aux lieux où s'attachent les ligamens ronds ; il y a dysurie. Mauriceau prétend que quand les malades sont couchées sur les côtés, elles sentent un poids considérable et douloureux, qui les force à rester sur le dos ; selon Forestus, elles ont des foiblesses et le hoquet ; les pieds et les jambes s'engourdissent, les genoux deviennent froids ; les mâchoires sont agitées de mouvemens convulsifs, et la difficulté de respirer survient.

Tels sont les signes et les symptômes qui accompagnent l'inflammation de la matrice, on peut juger par leur gravité du danger de cette maladie souvent mortelle, toujours fâcheuse par les terminaisons qu'elle a coutume de prendre lorsque la malade survit. Elle est d'autant plus dangereuse qu'elle occupe une plus grande surface, elle l'est moins quand l'inflammation se borne à une partie de ce viscère, elle l'est moins encore lorsque l'urine coule facilement et que le ventre est ouvert ; mais lorsque les sueurs froides l'accompagnent, que le pouls est petit et serré, et qu'il y a résolution des forces, elle est décidément mortelle.

Lorsqu'elle est compliquée d'érésipèle, elle est très-dangereuse, à cause de la chaleur extrême qui l'accompagne ; mais aussi elle se termine plus facilement par diaphorèse ou par les sueurs, au sentiment de Primerose. L'inflammation phlegmoneuse se termine volontiers par suppuration au grand détriment de la malade, et souvent par gan-

grène ; les femmes chez lesquelles elle prend la voie de la suppuration survivent quelquefois long-temps, mais elles portent des ulcères incurables, comme nous le verrons, et finissent par périr hydropiques ou en fièvre lente.

D'autres fois elle donne lieu à des abcès, ce qu'on reconnoît ordinairement à la diminution des symptômes, à la cessation de la fièvre, de la douleur ; mais quand l'abcès veut crever, les douleurs rongeantes, lancinantes, pongitives reviennent ; le ventre se resserre de nouveau, les urines se suppriment, il paroît quelquefois vers la région du pubis une tumeur, et il existe, au rapport de Paul d'Egine, un sentiment d'épanchement lorsque l'abcès est considérable.

Quand l'abcès est formé, s'il crève hors de la matrice, il s'épanche dans l'abdomen, qui se gonfle et se tend ; s'il se fait jour dans la cavité de ce viscère, il peut s'évacuer par son orifice et par le vagin, mais alors il s'y forme un ulcère considérable et sordide à qui l'hydropisie et la fièvre lente succèdent, comme je l'ai remarqué. Si c'est vers le col de la matrice que l'abcès s'ouvre une voie, il coule tantôt par le vagin, tantôt par la vessie, souvent par le rectum, dans ce cas il sort en même temps par l'utérus un peu de matières fécales, et il s'y établit une fistule. Enfin, l'inflammation de la matrice dégénère en skirre, alors la douleur, la fièvre et les autres symptômes diminuent, mais il reste

toujours la tumeur, la rénitence, la dureté, la pesanteur ; le mouvement des extrémités n'est pas libre, et tout le corps demeure dans une espèce d'indolence.

Toutes les congestions, soit humorales, soit sanguines, qui se font sur la matrice, et toutes les causes qui y donnent lieu, peuvent occasionner l'inflammation de ce viscere ; ces causes sont de plusieurs ordres ; elles sont ou mécaniques, et agiront par la compression, le frottement, l'irritation, le déchirement des parties ; ou externes générales, et agiront en supprimant quelqu'évacuation naturelle ; ou internes ; et tiendront à un état particulier de ce viscère. Les causes mécaniques sont, l'accouchement laborieux, l'extraction violente du placenta, l'usage des pessaires, le coït trop fréquent. Toutes ces causes agissent par frottement, irritation, par violence, et deviennent autant de stimulus qui attirent le sang vers la matrice où il s'engorge dans ses propres vaisseaux, y acquiert de la viscosité, et forme le *lentor inflammatorius* qui est la cause matérielle de l'inflammation.

Les causes qui déterminent la congestion ne sont qu'occasionnelles, la disposition de la matrice, qui contient l'engorgement, est connue sous le nom de cause formelle. C'est une distinction essentielle à faire dans toutes les maladies, à laquelle je vous invite à faire beaucoup d'attention, et à étu-

dier dans l'introduction à la pyrétologie de Selle, parce que de la connoissance de ces causes dépend en grande partie l'établissement de la méthode curative et des indications à remplir, qui devient plus aisée, lorsqu'une fois on s'est bien convaincu de la nature de la cause matérielle, de celle des causes occasionnelles, et enfin de la disposition de la partie ou du corps, qui, combinée avec l'idiosyncrasie, constitue la cause formelle.

Je termine cette courte digression, et je reviens à l'examen des causes externes, générales et particulières, qui peuvent donner lieu à l'inflammation de la matrice. J'ai dit qu'elles agissoient en supprimant quelqu'évacuation naturelle. Les femmes, comme nous l'avons déjà observé, reçoivent, à certaines époques, un surcroît de sensibilité et de mobilité, qui fait que les moindres impressions occasionnent de grands désordres; outre que ces époques se renouvellent souvent, comme dans le temps qui précède, qui accompagne et qui suit l'évacuation menstruelle, elles sont en outre sujettes, après l'accouchement, à un écoulement, qui a reçu le nom de lochies. Indépendamment de ces évacuations, comme elles ont le tissu des solides extrêmement lâche, elles transpirent beaucoup; aussi, tous les agens physiques font-ils sur elles, à ces différentes époques, des impressions qui sont vivement senties, et qui répercutent facilement l'humeur de ces évacuations.

Or donc, si dans ces circonstances elles s'exposent imprudemment à un air froid et humide, si elles touchent de l'eau, qu'elles soient mouillées, ou bien que le changement brusque du temps les surprenne, toutes ces évacuations se suppriment, et s'arrêtant dans le lieu où elles étoient établies, elles occasionnent des stases et des engorgemens qui dégénèrent en inflammation. Ici la cause formelle est bien patente; on voit évidemment que l'utérus est disposé, à ces différentes époques, à s'obstruer, à s'engorger, et à retenir, par les effets du spasme excité par la cause, la matière de l'évacuation; d'où il résulte qu'au nombre des causes générales, on peut ranger le refroidissement du bas-ventre par le contact ou la boisson d'eau froide, l'immersion des mains et des pieds dans l'eau froide, la mouillure, le passage subit du chaud au froid, le changement brusque de la saison.

Nous rangerons encore dans la même classe les violentes affections de l'ame, une terreur subite, un violent accès de colère, une profonde douleur arrivée inopinément, et tout ce qui peut en agissant d'une manière brusque et inattendue, exciter des spasmes violens vers l'organe extérieur, spasme qui se répète sympathiquement à l'utérus, lequel se trouve à cette époque dans un état vraiment maladif, comme nous l'avons remarqué d'après nombre d'auteurs, et d'après l'opinion d'Hippocrate, qui pense que toutes les causes de maladie,

quelle qu'en soit la nature, agissent de préférence sur les parties déjà affectées. *Præstat affectus affectui, minor majori.* On peut encore mettre dans cette classe les exercices trop violens, la course à pied, les efforts, et autres choses de ce genre.

J'ai dit, qu'il y avoit aussi des causes internes; celles-là tiennent plus particulièrement au rapport des solides avec les fluides, à un resserrement particulier des vaisseaux réuni à l'épaississement et à la viscosité du sang, à la chaleur et à l'incandescence de ce fluide qui est plus ou moins disposé aux stasès inflammatoires, qui, par les raisons déjà alléguées, se fixent de préférence sur la matrice.

Après avoir donné l'étiologie de l'inflammation de la matrice, j'en ai exposé les signes, les symptômes, les différentes terminaisons; nous allons maintenant nous occuper de la cure. Quelle que soit la cause de cette maladie, aussi-tôt qu'on en a les premiers indices, il faut saigner les malades; et si elles sont pléthoriques, répéter souvent la saignée. Vous savez que la saignée est un des plus puissans antiphlogistiques, en ce qu'elle désemplit les vaisseaux et fait tomber le spasme. Les médecins ont été en désaccord sur le lieu où il falloit pratiquer cette opération. Si nous en croyons les anciens, tels qu'Oribase, Aëtius, Paul d'Egine, Galien et Avicenne, et parmi les modernes, Rivière, Roderic a Castro, Mauriceau et plusieurs autres, on doit

pratiquer la saignée révulsive au bras, et faire ensuite la saignée dérivative au pied.

Mercurialis, Hoffmann et quelques autres, prétendent que dans les femmes accoutumées à une évacuation, il ne faut saigner qu'au pied, regardant dans ce cas la saignée au bras comme dangereuse en ce qu'elle augmente la cause de la maladie qui, selon eux, vient toujours de suppression. D'autres, tels que Senac et Dionis, sans avoir égard à la dérivation et à la révulsion, saignent uniquement pour désemplir les vaisseaux.

Au milieu de cette variété d'opinions, si l'on veut trouver la vérité on ne doit rien accorder à l'autorité, et n'écouter que la voix de la raison et de l'expérience. J'ai vu dans deux cas particuliers qui me sont propres, la saignée au bras suivie du plus grand succès. Ceux qui pensent avec les anciens, qu'il faut tirer du sang des extrémités supérieures de préférence, dans le cas de l'inflammation de la matrice, occasionnée par la suppression des menstrues et des lochies, paroissent fondés sur l'observation et sur un fait anatomique qui donne à leur opinion le plus grand poids; c'est que si l'on saigne au pied, la circulation se fait avec plus de célérité dans les artères crurales, iliaques, et dans le tronc de l'aorte descendante; d'où il résulte que le sang se porte en plus grande abondance vers la partie affectée, et, qu'au lieu de diminuer l'inflammation, la saignée tend à l'augmenter par l'embarras

nouveau qu'elle y détermine. La saignée au bras n'est pas sujette à cet inconvénient, elle procure une révulsion salutaire en déterminant de préférence le sang vers les parties supérieures. Il résulte par l'effet de cette saignée, que la partie affectée se trouvant dégagée, le sang peut être repompé par les veines et l'inflammation amenée à résolution.

Les fauteurs de l'opinion contraire allèguent en sa faveur des raisons qui peuvent être bonnes dans le cas où on n'auroit à remédier qu'à la suppression, et alors, sans contredit, la saignée au pied, par les raisons déjà alléguées, mériteroit la préférence ; mais ici il faut remplir une indication plus pressante, celle de remédier à l'inflammation, parce que le besoin est urgent, les symptômes devenant de plus en plus alarmans. D'ailleurs, dans tout état de cause, avant de rappeler une évacuation supprimée, lorsque l'orgasme est considérable et le spasme violent, il faut détendre, il faut ramollir les parties et n'employer les remèdes propres à rappeler l'humeur que lorsque cette première indication est remplie. Ainsi, sous toutes sortes de rapports, la saignée au bras est préférable non-seulement par son effet révulsif, mais encore par son effet sédatif, tempérant et antiphlogistique. Les sang-sues, appliquées sous les mamelles, peuvent aussi être employées avec beaucoup d'avantage.

Si les mois et les lochies ont été supprimés, qu'il

y ait de vives douleurs et du spasme, il faut donner intérieurement l'huile d'amandes douces, à petite dose souvent répétée, afin de calmer, d'adoucir, de tempérer *per epicrasin ;* les lavemens avec la décoction de mauve, de pariétaire, de laitue, d'orge, les émulsions avec les semences froides, les boissons acidulées et nitrées ; les injections avec le lait seul, ou dans lequel on aura fait bouillir les fleurs de sureau, de bouillon blanc, les semences de lin. Hippocrate conseilloit les injections pour appaiser l'inflammation : *Quin etiam*, dit-il, *per infusum uteros eluito, quo sanguinem educant.* Il recommande même le suc de solanum, de bette ou de rhamnus, dans les cas où l'inflammation succède à l'accouchement : *Si ex partu uteri inflammationem conceperint, solani succum, aut betæ, aut rhamni per infusum immittito.* Il le faisoit vraisemblablement dans la vue de délayer les parois internes de l'utérus, de rappeler les lochies et de calmer.

On doit soutenir tous ces moyens curatifs par des fomentations émollientes, par des épithèmes. Les fomentations se feront avec la décoction de feuilles de mauve, de pariétaire, de racine d'althæa, de camomille et de mélilot ; et même l'eau tiède simplement, parce que plus l'eau est pure, moins elle est surchargée de sucs, mieux elle pénètre vers les parties crispées et roidies, mieux elle les délaye, comme nous l'enseigne Hippocrate.

D'ailleurs en ne faisant les fomentations qu'avec de l'eau, on évite un inconvénient qui se rencontre souvent chez les femmes, c'est l'aversion pour les odeurs, aversion très-forte, et qui peut occasionner chez elles des palpitations, des douleurs de tête, des syncopes, si l'on s'obstine à charger l'eau des fomentations du principe odorant des végétaux.

Une autre attention qu'on doit avoir, c'est de ne pas appliquer les fomentations trop chaudes, de crainte de dessécher et de disposer à la suppuration.

Les auteurs conseillent l'usage des embrocations avec les huiles douces ; je crois qu'il faut être assez sobre sur ces sortes d'onctions, parce que l'inflammation pouvant se terminer, comme nous l'avons dit, par diaphorèse, les huileux, les corps gras, en bouchant les pores, pourroient contrarier les vues de la nature en s'opposant à la transpiration et à la sueur.

Lorsqu'on est parvenu à calmer la fièvre, les douleurs et les symptômes les plus graves, on peut employer les frictions sèches sur les lombes, le coccyx, et même sur tout le corps. Nous avons déjà dit comment, par leur propriété rubéfiante, et l'irritation qu'elles excitent vers l'organe extérieur, les frictions sèches peuvent dévier le sang et l'empêcher de se porter en aussi grande abondance vers l'utérus. Lors donc que les douleurs, le spasme

et l'inflammation ont disparu, s'il s'agit de rappeler les menstrues ou les lochies supprimées, la saignée du pied est très-recommandable pour opérer la dérivation ; les sang-sues appliquées à la vulve ou aux veines hémorroïdales, seront encore très-avantageuses. On emploiera ensuite, si besoin est, les pilules aloëtiques de Beccher, la teinture de mars vitriolée, le dictamne de crête, les teintures de castor, de succin, les apéritifs. Mais il faut administrer ces remèdes avec précaution et à petite dose, sans quoi l'on courroit risque de rappeler l'inflammation, ces substances étant en général chaudes, âcres et irritantes.

Si l'inflammation se termine par suppuration, l'abcès se fera jour vers les tégumens de l'abdomen ; alors il faut l'ouvrir avant qu'il se soit fait jour de lui-même, et que le pus ne soit épanché dans cette capacité. Quand le pus se fraye une route dans la cavité de l'utérus, il laisse ordinairement des ulcères, qu'on parvient bien rarement à mener à cicatrice. Nous en parlerons plus bas. Il est bon dans ce cas, d'ouvrir doucement le ventre par des purgatifs minoratifs, qui, en expulsant la saburre des premières voies, facilitent l'issue du pus ; on aura ensuite recours aux détersifs.

Erésipèle de la matrice.

L'érésipèle diffère de l'inflammation, quoique ce soient deux affections voisines, parce que cette dernière est du genre des tumeurs systrophiques, dures, rénitentes, qui attaque la matrice dans toute sa substance ; et que l'autre n'est qu'une tumeur superficielle, étendue, qui n'a pas beaucoup de profondeur, d'une rougeur moins vive que l'inflammation, mais d'une chaleur ardente très-considérable, et d'une douleur pongitive ou piquante, qui diffère beaucoup de celle de l'autre, en ce qu'elle ne procure pas autant de tension et n'élève pas tant le pouls. Lorsqu'elle est simple, les douleurs ne sont pas fortes, mais elle peut se compliquer de phlegmon, et alors les symptômes sont d'une gravité étonnante; elle se complique encore d'œdème, et elle est alors moins douloureuse.

L'érésipèle de l'utérus vient des mêmes causes externes que l'inflammation du même organe ; et les causes internes, selon tous les auteurs qui, depuis Hippocrate jusqu'à nous, ont écrit sur cette matière, sont la bile jaune mêlée avec un sang plus chaud et plus incandescent que de coutume. Les femmes chez lesquelles la bile domine, qui sont d'un tempérament chaud et ardent, y sont plus sujettes que les autres ; et si l'on y avoit fait atten-

tion, on se seroit convaincu que cette maladie se rencontre principalement en été, où la diathèse bilieuse règne avec le plus de violence ; parce que la chaleur de cette saison raréfie les humeurs, en altère la crasse, et relâche en même temps considérablement l'action des organes ; ceux-ci ne s'opposent que foiblement à la dégénération bilieuse, que le sang tend naturellement à contracter à cette époque.

On reconnoît que l'utérus est attaqué d'érésipèle, par l'enflure qui commence vers les pieds et occupe successivement les jambes, les cuisses, les lombes ; le ventre se tuméfie considérablement, ainsi que les mamelles qui, comme vous le savez, sympathisent d'une manière si directe avec l'utérus ; la malade éprouve des frissons et la fièvre ; tout le corps est enflé, les genoux sont douloureux, et un sentiment général de froid se fait ressentir dans tout le corps ; parce que l'irritation fixée sur l'utérus y attire le sang de toutes parts, et les parties extérieures sont atteintes de refroidissement, comme dans la fièvre lypirie.

Il existe une grande débilité, et la malade ne peut prendre aucun repos ; la douleur qu'elle ressent fait qu'elle s'agite sans cesse : cette douleur commence au bas du ventre vers la région hypogastrique, et s'étend vers les côtés jusqu'aux lombes ; elle se porte ensuite vers le diaphragme, la poitrine et la tête, et occasionne des défaillances.

Lorsqu'il y a un peu de rémittence dans les symptômes, il reste dans les mains, les aines, les cuisses et les jambes une espèce de stupeur ; ces parties deviennent livides et la malade se trouve mieux ; mais les symptômes se réveillent avec plus de fureur que jamais, la peau se couvre de pustules d'un mauvais caractère ; la face est rouge, la soif ardente, la bouche sèche, la respiration anheleuse, la langue noirâtre ; il succède à cela des sueurs froides, des tremblemens, des syncopes, la frénésie et autres symptômes fâcheux.

Si cette maladie survient à une femme enceinte, elle est mortelle, comme Hippocrate le prononce d'une manière positive dans le 43° aph. §. V : *Si mulieri prægnanti erysipelas in utero fiat, lœthale.* Primerose la regarde comme essentiellement mortelle par sa nature. Roderic a Castro croit qu'il est possible de sauver la mère et l'enfant, mais il n'appuie son assertion d'aucune preuve, d'aucune observation.

On distingue l'érésipèle de l'utérus, de l'inflammation du même organe, par la couleur jaune de l'œil, par une soif ardente, par l'inquiétude, les anxiétés, et par la douleur qui est moindre dans l'érésipèle, principalement lorsque la maladie n'est pas profonde, et, pour se servir de l'expression d'Avicenne, seulement entre deux peaux. Mais tous ces signes sont trompeurs ; et l'on aura plus de lumières des inductions qu'on peut tirer de

l'existence de la diathèse bilieuse et de sa vigueur. Du reste, cette distinction n'est essentielle que pour le pronostic, car le traitement est le même, à peu de différence près.

Si l'érésipèle est phlegmoneux, ce qu'on reconnoîtra par le mélange des signes des deux espèces d'affections, la saignée peut être utile: mais si l'érésipèle est exquis, ou qu'il soit œdémateux, on doit s'abstenir de la saignée et s'occuper de purger la bile; il ne faut cependant pas insister trop sur les purgatifs dans les femmes enceintes, de crainte de les faire avorter; on suppléera à tous les médicamens trop actifs par un régime doux, délayant, rafraîchissant; par des lavemens de même nature, par de légers eccoproctiques, et par les médicamens qu'on regarde comme les correctifs de la bile, les acides, les sels neutres, etc.; lorsque la malade n'est point enceinte, on se comporte comme dans l'inflammation de la matrice, avec cette différence qu'on doit avoir l'attention d'évacuer la bile.

Les auteurs varient sur l'espèce de topiques qu'on doit appliquer dans ce cas. Avicenne veut qu'on emploie les rafraîchissans de la classe de ceux qui resserrent et dessèchent, tels que les chaux de plomb avec le suif et l'huile de myrte. Galien, au contraire, et Paul d'Egine, pensent que les rafraîchissans et les humectans, qui ne font aucune adstriction, conviennent davantage; ils emploient la laitue, le pourpier, le psillium et autres plan-

tes rafraîchissantes, parce qu'ils prennent leurs indications de la nature même de la maladie. L'érésipèle vient en effet d'une humeur très-ardente et très-sèche, si l'on peut se servir de ce terme, savoir, d'un sang très-ténu, mêlé avec la bile; et il est conséquent de combattre une maladie par les contraires des phénomènes qu'elle présente : *Contraria contrariis curantur ;* de traiter une tumeur chaude et sèche par les rafraîchissans et les humectans, et d'employer les plus froids dans l'érésipèle qui a plus de chaleur, une chaleur plus âcre que l'inflammation.

On appliquera donc sur le bas-ventre et aux lombes des topiques froids et humides qui puissent calmer l'excès de chaleur de l'utérus : tels sont le psyllium écrasé avec l'eau de citrouille, la rapure de courge, le pourpier écrasé, l'ombilic de Vénus, le suc de plantain, les feuilles de laitue ; et on aura soin d'empêcher que les linges ne se dessèchent, en les humectant de temps en temps. Lorsque l'extrême chaleur de l'érésipèle aura été calmée, on doit ajouter aux médicamens rafraîchissans quelques légers discussifs, car l'érésypèle a coutume de se terminer par la résolution. Ainsi, l'on ajoutera aux topiques l'eau de camomille, le suc de coriandre, la farine de fænugrec, et autres résolutifs doux.

Du skirre de la matrice et des ovaires ; du skirre des mamelles ; hydropisie enkistée des ovaires.

Le skirre est une tumeur indolente qui ne change point la couleur de la peau, mais dure, rénitente au toucher, qui se forme lentement dans les parties molles, et principalement dans les glandes ou corps glanduleux, dont elle augmente beaucoup le volume. Le skirre prend d'autant plus aisément naissance dans ces parties, que la lymphe, qui forme l'engorgement, est très-disposée à s'épaissir, dès qu'elle n'est plus soumise à l'action des vaisseaux. Ces tumeurs ne sont pas douloureuses, tant qu'elles n'augmentent pas de volume ; et l'humeur qui les forme n'est susceptible de dépravation qu'à la longue, et lorsqu'elle y est excitée par une disposition particulière du corps, ou par quelque maladie, comme nous le verrons dans la suite.

La lymphe est donc visiblement la cause matérielle des tumeurs skirreuses ; mais elle suppose des causes antécédentes ou des dérangemens particuliers qui retardent ou arrêtent son mouvement progressif dans les vaisseaux de la partie où la maladie prend naissance. Ces causes sont externes ou internes : les causes externes sont les frottemens, les compressions continuées, les contusions des parties glanduleuses qui produisent le resserrement de leurs vaisseaux sécrétoires et excrétoires ; l'usage incon-

sidéré des topiques répercussifs, résolutifs, stimulans sur les inflammations. Les causes internes sont le mauvais régime et l'usage habituel d'alimens crus et de digestion difficile, des eaux froides, croupies, l'abus des liqueurs spiritueuses, le défaut d'exercice, la suppression des évacuations habituelles, la dessication de quelqu'ulcère extérieur, la disposition vénérienne, scorbutique, scrophuleuse.

Les glandes salivaires, celles des mamelles et celles du bas-ventre, sont les plus sujettes au skirre; la matrice elle-même n'est pas exempte de cette maladie, qui en occupe, ou une seule partie, ou bien la totalité, et devient quelquefois si considérable, qu'Ambroise Paré rapporte avoir vu un skirre de la grosseur de la tête.

Le skirre est parfait et indolent, ou imparfait, et donne encore quelque sentiment de douleur. Aëtius parle d'un autre genre de tumeur, à qui Paul d'Egine a donné le nom de *sceleroma*, qu'il définit ainsi : *Durities circa vulvæ cervicem tumorem quidem representans, sed minus quam skirrus tactui renitentem cum mediocri dolore.* Une dureté vers le col de la vulve en forme de tumeur, mais ayant au tact moins de rénitence que le skirre, accompagnée d'une douleur médiocre; cette tumeur n'est autre chose qu'un skirre imparfait.

Nous avons observé que l'inflammation mal traitée par l'usage des répercussifs trop actifs, dégéné-

roit en skirre ; les anciens et quelques auteurs modernes disent qu'il vient souvent de lui-même, et sans être précédé d'inflammation, et l'attribuent à une humeur mélancolique, épaisse et terreuse, qui se répand dans la propre substance de la matrice, et que là elle s'endurcit ; que cette humeur se forme dans les tempéramens mélancoliques, sur le déclin de l'âge, par l'effet d'un mauvais régime, dans les femmes qui ont de grands chagrins ; par la suppression des menstrues, particulièrement de celle qui provient du refroidissement de l'utérus ; par l'effet des accouchemens difficiles et de l'avortement ; que si une humeur bilieuse ou sanguine vient s'y mêler, le skirre sera imparfait et accompagné de douleurs.

L'utérus, par le sentiment exquis dont il jouit, attire à lui tous les flux, soit sanguins, soit humoraux ; la lymphe s'y porte en très-grande abondance, et peut y contracter plus ou moins de viscosité et d'épaississement, par l'effet des causes ci-dessus énoncées ; et l'embarras y devient si grand, que le skirre véritable s'y forme. Quoique l'existence de l'humeur mélancolique, dont parlent les anciens, ne soit pas démontrée, cependant on trouve dans leur opinion des choses précieuses. On observe, en effet, que ces sortes de congestions, qui dégénèrent en skirre, se rencontrent de préférence chez les femmes d'un tempérament mélancolique et atrabilaire, où il existe la rigidité et

l'épaississement des humeurs bien capables de favoriser ces sortes d'engorgemens. Les femmes, au rapport des auteurs, y sont sujettes à tous les âges, mais toujours sous l'influence des causes dont nous avons parlé.

Les signes qui nous font appercevoir cette tumeur sont, en grande partie, du ressort du tact; on s'apperçoit facilement, par le tact, de son existence; elle est dure, rénitente, sans douleur; et lorsque la malade est debout, elle a un sentiment de pesanteur vers les parties de la génération; elle marche avec difficulté; il existe dans tout le corps une espèce de torpeur, d'indolence; le ventre est tuméfié; selon Avicenne, les extrémités inférieures sont exténuées et amaigries.

Si le skirre succède à l'inflammation, les mois restent supprimés, mais paroissent quelquefois d'une manière irrégulière. Si la tumeur est vers le col de la matrice, on peut la distinguer avec le doigt; le coït ne peut plaire à la malade; soit qu'elle soit couchée, ou qu'elle soit assise, le rectum est comprimé, et il en résulte les mêmes inconvéniens dont j'ai parlé plus haut, en traitant de l'inflammation, savoir, la suppression de l'urine, le resserrement du ventre, et autres symptômes de cette nature.

Il est très-difficile de distinguer le skirre de la mole, si ce n'est que dans le skirre les femmes sont plus émaciées, les mamelles plus flasques et sans lait;

quand la malade est débout la tumeur ne se porte pas sur le pubis, quand elle est alongée elle ne balotte pas dans le ventre comme la mole, qui n'est pas si adhérente à la matrice ; mais ces signes ne sont pas constans, et deviennent par cela seul incertains.

En général c'est une maladie rébelle, qui cède à peine à l'effet des remèdes. Cependant Aëtius prétend que lorsqu'elle occupe le col de la matrice, elle peut guérir plus facilement ; Mauriceau rapporte l'observation d'une femme qui portoit un skirre vers le fond de l'utérus ; non-seulement elle guérit, mais même elle devint enceinte. Plus cette tumeur sera superficielle et récente, plutôt elle guérira ; mais si elle est considérable et qu'elle occupe plus ou moins de l'étendue du viscère, ou elle devient incurable, ou elle se termine par une maladie plus fâcheuse encore, qui est le cancer ; il n'est pas rare même de la voir dégénérer en hydropisie. Les ovaires sont aussi fréquemment attaqués de skirre, et ce skirre donne lieu, comme dans celui de la matrice, à l'hydropisie.

Vous savez qu'on connoît deux sortes d'hydropisies ; au bas-ventre l'hydropisie ascite, dans laquelle la liqueur est épanchée dans la cavité de l'abdomen, et l'hydropisie enkistée, *hydrops saccatus*, dans laquelle la liqueur n'est pas épanchée, mais est contenue dans une poche, dans une espèce de sac auquel on a donné le nom de kiste. Ce

kiste est une enveloppe particulière formée par quelques feuillets du péritoine, par les membranes des ovaires et par celles de la matrice. D'après cela on voit que le bas-ventre est la partie où il se forme le plus d'hydropisies enkistées, et c'est presque toujours sur un viscère skirreux.

L'idée de ces deux maladies est tellement liée, le skirre et l'hydropisie enkistée marchent si constamment ensemble, au rapport des auteurs, qu'en traitant du skirre je dois parler aussi de l'hydropisie enkistée des ovaires, quoique j'aie réservé un article à part pour l'hydropisie de la matrice: nous ne parlerons pas des hydropisies enkistées qui peuvent survenir, au skirre de tous les viscères indifféremment, ce seroit trop m'écarter de mon sujet; nous nous bornerons à celle des ovaires et de la matrice. L'hydropisie enkistée de l'ovaire, comme l'hydropisie de la matrice, en impose souvent pour une ascite, c'est ce qui a fait regarder cette maladie comme très-rare : elle ne l'est cependant pas autant qu'on le pense, seulement on ne l'a pas bien reconnue.

On a vu des kistes qui contenoient depuis 15 jusqu'à 50 pintes de sérosités, et il n'est pas étonnant qu'en acquérant un si gros volume, ils n'en ayent souvent imposé. En général ce sont les tuniques membraneuses de l'ovaire même qui forment le kiste. Il y en a d'exactement détachés et ne tenant que par un pédicule très-étroit qui prend

naissance de l'ovaire. Presque toujours le kiste est garni de différentes masses skirreuses qui naissent de sa surface interne, et qui sont susceptibles d'un accroissement d'autant plus considérable, qu'elles sont moins bornées dans la cavité du kiste.

C'est à l'ouverture des cadavres que nous devons toutes ces connoissances ; mais il existe des signes qui peuvent, sinon nous convaincre, du moins nous éclairer singulièrement sur la nature de ces maladies et sur leur présence. Morand a donné plusieurs observations consignées tant dans les Mémoires de l'Académie des sciences, année 1718, que dans ceux de l'Académie de chirurgie, d'après lesquelles on peut établir quelques bases sur le diagnostique de cette maladie. Si l'on est à portée d'observer le mal dans sa naissance, le siége de la tumeur doit fixer l'attention ; il est évident qu'une tumeur de l'ovaire qui commence à se former, n'occupe qu'un côté de l'hypogastre ; ce n'est que lorsqu'elle est devenue considérable qu'elle peut contrefaire l'ascite. Mais alors le médecin prudent, qui n'a pas été à portée d'observer le commencement de la maladie, doit, par ses questions à la malade, se convaincre de la manière dont elle a pris naissance, et des circonstances qui ont précédé et accompagné ce développement ; et ces notions une fois acquises, il n'aura pas de peine à asseoir son jugement.

Les femmes qui ont cette maladie en sont fort

peu incommodées, ou ne le sont point du tout dans les commencemens : on en a vu qui ont accouché deux ou trois fois dans cet intervalle, et dans lesquelles le kiste étoit agrandi au point de contenir 25 pintes de liquide. Il est des cas où le cours de l'urine est très-régulier ce qui n'arrive pas dans l'ascite. La liqueur de ces hydropisies n'est pas toujours la même que celle de l'ascite, elle est quelquefois très-épaisse, lourde, visqueuse et même gélatineuse, et ce caractère sera fourni toutes les fois qu'on pratiquera la paracenthèse.

Cette différence dans la consistance de la liqueur fait que la fluctuation n'est pas toujours aussi sensible que dans l'ascite; d'ailleurs le kiste se trouvant d'une épaisseur plus ou moins considérable, et quelquefois garni de masses skirreuses très-épaisses, c'est ce qui a induit en erreur, et a fait prendre très-souvent la totalité de la tumeur pour un skirre, avec d'autant plus de vraisemblance qu'il n'y avoit pas de fluctuation. Les masses skirreuses dont j'ai parlé, se font sentir au tact, sur-tout quand on a évacué les eaux ; on les compte, ou en prendroit, selon M. Morand, pour ainsi dire la mesure. Il lui est souvent arrivé de porter le trois-quart dans ces masses, il n'en sortoit que du sang; et en le reportant ailleurs, l'eau sortoit, et il ne restoit de ces fausses ponctions d'autres accidens que la douleur passagère d'une piqûre.

Tels sont les signes qui peuvent faire distin-

guer l'hydropisie enkistée de l'ovaire, de l'hydropisie ascite ; ils sont plus ou moins saillans, plus ou moins sensibles ; et si leur ensemble existoit toujours, il seroit rare qu'on fût induit en erreur. Mais il arrive quelquefois qu'ils sont obscurs, ce qui exige de la part de l'observateur beaucoup de sagacité, et sur-tout une attention suivie et l'examen le plus scrupuleux.

Je pense que les hydropisies enkistées de l'ovaire sont susceptibles de guérison, lorsqu'on les attaque d'une manière convenable, et que la maladie n'est pas trop invétérée ; mais les dangers de l'opération augmentent à mesure qu'elle a acquis plus de consistance, que les symptômes sont plus graves et qu'il y a résolution des forces. Morand, après avoir conçu la possibilité de l'extirpation de l'ovaire et du kiste, s'appuye, pour la conseiller, de l'autorité de Felix Platerus et de Diamerbroeck, à qui elle n'a point paru une chimère ; de celle de Hesychius, qui rapporte que c'étoit une opération commune chez les Lydiens ; et de celle de Frankenau, qui dit avoir vu une castration faite par hasard à la suite d'une plaie au ventre, réussir. M. Morand s'appuye encore sur le succès qu'a eu Ledran dans deux cas analogues ; mais il prétend qu'en supposant des adhérences du kiste avec les parties ambiantes, cela n'est pas praticable ; et malheureusement, pour peu que la maladie soit ancienne, il y en a toujours ; il faudroit, selon lui,

le tenter dans les commencemens où il n'y a point d'adhérence.

Monro, professeur d'anatomie d'Edimbourg, a vu des tumeurs considérables à l'ovaire, guéries par la suppuration et par l'ouverture faite aux tégumens ; l'une de ces tumeurs étoit compliquée de tympanite ; après l'incision faite, l'air s'échappa tout-à-fait, et fut ensuite suivi par une liqueur épaisse et presque gélatineuse, et enfin par un pus de bonne qualité.

Je crois donc que dans les cas d'hydropisie enkistée de l'ovaire qui n'est pas invétérée, on peut suivre le procédé de Ledran, qui consiste à plonger le trois-quarts dans l'endroit le plus déclive de la tumeur, et après l'évacuation du liquide, de faire, au moyen d'une sonde cannelée une ouverture plus ou moins grande aux tégumens, ouverture qu'on empêchera de se fermer par l'usage des tentes ou d'une canule faite exprès. Par ces moyens on peut examiner le kiste, en déterger le fond par les injections détersives et émollientes, et voir ensuite, par la suppuration qui s'établit, exfolier et détruire le kiste et même les masses skirreuses, comme l'a observé Ledran ; il est vrai que dans une de deux observations que fournit cet auteur, il resta un trou fistuleux qui ne put jamais se consolider, mais c'est un léger inconvénient ; dans l'autre cas il n'y eut point de trou fistuleux.

Lorsqu'il n'y aura pas d'autre moyen pour at-

taquer la maladie, il faut faire l'extirpation de l'ovaire, mais ne pas attendre, pour faire cette opération, que la maladie soit trop invétérée. Quoique le skirre de la matrice et de l'ovaire soit souvent accompagné d'hydropisie, il existe aussi très-souvent seul et sans inconvénient; mais alors il produit la stérilité, au rapport d'Hippocrate : *Si uterorum os durum fuerit, aut cervix, quod immisso digito deprehendi potest, sterilem fore mulierem nisi curetur.* Si l'orifice ou le col de la matrice sont endurcis, ce qu'on reconnoîtra en introduisant le doigt, la femme sera stérile si on ne la guérit. Fabrice de Hilden raconte, qu'une femme ayant été mariée deux fois, n'avoit jamais eu d'enfans; et que, parvenue à un âge très-avancé, elle mourut. Qu'ayant eu occasion de faire l'ouverture de son cadavre, il vit un skirre de la grandeur d'un œuf d'oie qui enveloppoit le col de la matrice en guise d'anneau, et qui en bouchoit l'orifice au point d'empêcher même l'intromission de la pointe d'une aiguille; et qu'il reconnut dans ce skirre la cause de la stérilité de cette femme. Il y a apparence qu'elle le portoit depuis long-temps sans en ressentir aucune incommodité.

Quand le skirre est partiel et de peu de conséquence, les femmes ne s'en apperçoivent pas, et il est difficile d'en juger l'existence, si ce n'est dans le cas où il est situé vers l'orifice de la matrice. Si l'on se détermine à l'attaquer, il faut le

faire avec les émolliens combinés avec les résolutifs foibles ; les répercussifs ne tendroient qu'à augmenter la tumeur, les fondans énergiques pourroient la faire dégénérer en cancer. Primerose conseille de faire précéder l'usage des topiques par les vomitifs, par l'ouverture des veines hémorroïdales, et les émonctoires ou cautère au bras. Il applique ensuite les fomentations, les linimens, les injections émollientes, les pessaires ; et il ajoute à ces remèdes quelques anti-spasmodiques.

Du skirre des mamelles.

Le skirre des mamelles est produit, comme celui de la matrice, par l'arrêt et la concrétion de la lymphe dans les glandes de cet organe, qui, comme vous le savez, sont en grand nombre. Les causes qui déterminent cet arrêt sont les mêmes que celles que je vous ai annoncées plus haut ; mais il paroît que les plus fréquentes sont les coups, les contusions, les compressions violentes de l'organe mammaire très-exposé par sa prominence, par son volume aux effets de toutes ces causes, et à souffrir de la compression que les vêtemens des femmes lui font souvent éprouver.

Une autre cause des plus fréquentes, c'est la suppression des menstrues : on sait que par la correspondance intime qui existe entre les mamelles et la matrice, celles-là sont sujettes à s'enfler par

le reflux du sang et des humeurs vers ces parties, lorsque celle-ci est lésée au point de ne pas permettre aux menstrues de couler par les voies accoutumées. Enfin, nous rangerons encore parmi les causes les plus fréquentes la disposition scrophuleuse des sujets chez lesquels il se forme, sans cause apparente, des stases lymphatiques dans les glandes, qui dégénèrent bientôt en skirre. Nous aurons incessamment occasion de nous convaincre de l'analogie qui existe entre les scrophules, le skirre et le cancer.

Le skirre des mamelles est facile à reconnoître au tact; il ne change pas la couleur de la peau, mais en touchant la partie, on sent distinctement un corps dur et indolent qui a l'air d'un corps étranger. Lorsqu'il y a plusieurs glandes engorgées et skirreuses, on sent comme des espèces de nodosités irrégulières qu'on pourroit souvent compter.

Toutes les vues curatives du skirre des mamelles, consistent à ramollir peu à peu, s'il est possible, la tumeur, en rétablissant la fluidité des sucs lymphatiques qui la forment, afin d'en procurer la résolution. La saignée n'est pas inutile dans le commencement du traitement, dans la vue de donner plus de fluidité aux humeurs. Les bains sont aussi très-avantageux, ainsi que les tisanes avec les plantes légèrement apéritives, telles que la laitue, le pissenlit, la chicorée, auxquelles on peut

ajouter de petites doses de nitre ou nitrate de potasse. On passera ensuite graduellement aux apéritifs plus actifs et aux bouillons faits avec les écrévisses, les feuilles de buglosse, de fumeterre, de cerfeuil, auxquels on ajoute le sel d'epsom ou sulfate de magnésie, le sel de duobus ou sulfate de potasse, la terre foliée de tartre ou acétite de potasse, le tartre martial soluble ou tartrite de potasse ferrugineux, à des doses convenables. La tisane des bois sudorifiques avec l'antimoine crud et les substances savonneuses et dissolvantes, telles que le miel, les pilules de savon, l'extrait de ciguë, qu'on entremêle de quelques purgatifs pour entraîner les matières fondues par l'action des apéritifs.

Ce traitement convient éminemment dans tous les cas de skirre, avec les modifications qu'exigent les idiosyncrasies, mais principalement dans le skirre qui est dû à la suppression des menstrues : l'effet en est gradué de la manière la plus convenable, pour lever d'abord l'obstacle et pour déterminer ensuite l'excrétion par les voies accoutumées. Il est des auteurs qui conseillent d'ajouter aux remèdes ci-dessus les fondans pris dans la classe des minéraux, et principalement parmi les martiaux. Mais cette pratique peut devenir dangereuse, en ce que les substances donnant du ressort aux vaisseaux, il est à craindre qu'elles ne fassent dégénérer le skirre en cancer : il vaut mieux

leur substituer les eaux minérales, soit ferrugineuses, soit salines, et en continuer pendant un certain temps la boisson.

Pendant l'administration des remèdes internes, on ne négligera pas l'application des topiques convenables sur la tumeur: on commencera par les émolliens et les relâchans, tels que les douches, les fomentations et les bains de vapeurs d'eau, de lait ou de décoctions émollientes, chaudes, répétées soir et matin pendant quelque temps; après quoi l'on fera usage de cataplasmes, de pulpes d'herbes, d'embrocations avec la moelle de bœuf, le blanc de baleine et l'huile d'amandes douces bien récentes.

Lorsque le skirre des mamelles commence à prendre une consistance plus molle et plus souple, il faut allier d'abord les résolutifs doux aux relâchans, et employer ensuite par degrés les résolutifs plus actifs. Ainsi on peut faire usage de cataplasmes avec la ciguë, le marrube, le scordium, les farines résolutives, la gomme ammoniaque dissoute dans le vinaigre, ou bien d'emplâtres résolutifs, tels que celui de ciguë, le *vigo cum mercurio*, ou bien encore employer les frictions mercurielles sur la partie.

Cette méthode ne peut cependant convenir qu'au skirre commençant ou peu ancien; ce seroit en vain qu'on l'emploieroit sur un skirre ancien parvenu à un certain point d'accroissement et de

dureté : car les vaisseaux et les solides ayant perdu leur action et leur ressort, sont alors incapables de renvoyer dans les routes de la circulation les sucs lymphatiques qui forment la tumeur, quand même, ce qui est très-problématique, on seroit parvenu à rétablir leur fluidité. Il y a même plus ; c'est que ces matières rendues mobiles, et humectées jusqu'à un certain point, contracteroient très-facilement une fermentation capable de faire dégénérer la tumeur en cancer.

Il faut donc s'abstenir de toute application sur la tumeur qui auroit pour objet de la ramollir, et laisser les skirres aux mamelles tant qu'ils n'acquièrent pas d'accroissement ; mais lorsque le skirre devient volumineux et incommode, il n'est d'autre moyen pour le guérir que l'extirpation, en la supposant toutefois praticable. Elle est praticable lorsque la tumeur est mobile et isolée dans le tissu graisseux, et qu'elle peut être enlevée toute entière ; qu'il n'y a point dans le voisinage de gros vaisseaux dont on doive craindre l'hémorragie, et que l'état du sujet le permet : il faut même prendre ce parti de très-bonne heure et avant que la tumeur ait acquis beaucoup de volume, qu'elle ait gagné les glandes voisines, ou ait contracté un caractère suspect.

Du cancer de la matrice et des mamelles.

La matrice, comme tous les corps glanduleux, est sujette au cancer ; cette maladie, malgré ce qu'en ont écrit les anciens et les modernes, est encore très-peu connue, et nous pouvons dire avec quelque vérité que nos connoissances sur ce point, que notre doctrine sur cette affection cruelle, n'a fait que peu de progrès depuis Hippocrate, qui est un de ceux qui en a le mieux connu la nature, du moins de celui qui attaque les mamelles. Mais comme la nature du cancer est une, soit qu'il attaque les mamelles, soit qu'il attaque le nez, les lèvres, l'anus, la vessie, la verge, la matrice, on ne peut en donner qu'une ætiologie générale applicable à tous les particuliers, sauf quelques exceptions rares prises de la diversité des parties où il a son siége.

Je vais donc discourir sur la nature et les causes du cancer et du vice cancéreux, je vais tâcher d'en expliquer les effets, ensuite j'appliquerai cette doctrine au cas particulier de la matrice et des mamelles ; ces deux organes ont tant de rapports l'un avec l'autre, sont si bien liés par des sympathies très-fortes, les affections de l'un se repètent tellement sur l'autre, qu'il est difficile de les séparer.

Faisant donc abstraction de la partie où il établit

son siége, nous allons examiner ce que c'est que le cancer. Je ne m'arrêterai pas à en faire la définition; car le cancer est une des maladies qui prouvent le mieux le vide et l'inutilité des définitions; vous aurez lu toutes celles qu'en donnent les auteurs, que vous ne saurez pas mieux ce que c'est que le cancer; parce que cette maladie présente beaucoup d'anomalies, et que d'ailleurs on n'est pas encore d'accord sur sa nature, sur son commencement, ses progrès insensibles, et qu'on n'a pas encore fixé la ligne de démarcation entre le skirre et le cancer; c'est ce qui a fait dire à Périlhe qu'il est aussi difficile de le définir que de le guérir.

On le trouve décrit sous les différens noms de skirre parfait, skirre imparfait, skirre benin, skirre malin, skirre sanguin, lympathique, cancer occulte. Juncker prétend que le cancer occulte n'est autre chose que le skirre sanguin; Platner regarde le charbon comme un skirre malin, et Boerrhaave donne à ce dernier le nom de cancer occulte. Je crois qu'on peut, avec Périlhe, regarder le skirre et le cancer comme la même maladie, avec d'autant plus de raison que ce dernier est toujours précédé de l'autre, dont il n'est que la dégénérescence, bien entendu que nous parlons du skirre auquel on a donné le nom du skirre imparfait, qui est toujours accompagné d'un sentiment de douleur. Cette douleur est la marque d'un mouvement intestin

dans la tumeur, mouvement qui est le résultat d'une espèce de fermentation qui s'y établit entre les humeurs qui la composent, et qui, sans contredit, donne naissance au vice cancéreux.

Pour bien connoître cette maladie il faut en suivre les progrès et le développement. D'abord le skirre n'est, comme nous l'avons observé, qu'une tumeur dure, rénitente, indolente; c'est lui, selon moi, qui renferme les élémens du cancer, en quoi mon opinion diffère de celle de Périlhe, qui veut que c'en soit le second degré; mais je ne vois pas de raison pour que la douleur se calme et reste assoupie l'espace de plusieurs années pour ensuite reparoître et annoncer la présence du skirre; nous voyons au contraire, que beaucoup de femmes portent long-temps sans s'en appercevoir des glandes skirreuses; ces glandes ne deviennent sensibles que lorsque la douleur commence à se manifester; ainsi je regarde le skirre parfait comme le premier degré du cancer.

Ensuite par l'effet du mouvement fermentatif qui s'y établit, la douleur s'éveille, elle est d'abord légère et de peu de conséquence, mais elle acquiert peu à peu de l'intensité; elle devient pongitive, lancinante, brûlante, et porte avec elle un sentiment d'âcreté; elle n'est pas constamment la même, et s'exacerbe presque toujours le soir et durant la nuit. Le premier intervalle se rapporte au skirre

imparfait, et le second à ce que les auteurs ont désigné sous le nom de cancer occulte.

Enfin, tous les symptômes s'aggravent, la tumeur augmente de volume, les vaisseaux voisins se tuméfient, deviennent noirâtres, livides ou violets; certaines parties de sa circonférence se ramollissent, et la peau ayant été rongée, il s'y fait des crevasses, qui s'agrandissent, et qui forment enfin un ulcère horrible à la vue, dont les bords sont tendus, durs et renversés, tantôt livides, quelquefois pâles; il en sort un pus âcre, fétide, noirâtre, verdâtre ou sanguinolent, qui dévore tout, qui corrode les parties voisines avec des douleurs incroyables, et finit par faire périr les malades au milieu des tourmens.

Tels sont le commencement, le progrès et la fin du cancer. On voit, par toutes ces circonstances, qu'il est impossible de soumettre cette maladie à une définition qui en renferme tous les termes, qui soit claire et précise, et qui en donne une connoissance parfaite. Cette maladie établit le plus ordinairement son siége dans les glandes, dans les corps glanduleux, lâches, mous, et dans tout organe qui contient beaucoup de tissu cellulaire adipeux; on observe en général que plus un organe est voisin du cœur, et plus il a de sensibilité, plus souvent il en est attaqué; tandis que les parties plus éloignées et moins sensibles n'y sont pas aussi sujettes; toujours, son intensité est en raison directe du voi-

sinage du cœur et de la sensibilité des parties. Je tâcherai plus bas d'expliquer ce phénomène.

La cause formelle du cancer est la disposition des glandes à l'engorgement, soit que cette disposition vienne du peu de ressort de ces organes, soit qu'elle naisse de la viscosité et de l'épaississement des liqueurs qui y abordent, et qui doivent y subir une certaine élaboration ; il est certain que la cause matérielle sera cette humeur qui s'y porte en abondance, je veux dire la lymphe, qui, d'après les découvertes de Monro, Sheldom, Mascagni et autres, est constamment préparée, élaborée dans ces couloirs.

Les causes occasionnelles sont en grand nombre, agissent constamment d'une manière particulière pour développer le cancer; et Lecat, qui a très-bien écrit sur cette matière, prétend que l'effet de toutes les causes, est l'irritation, la douleur, la tension et un érétisme particulier. Ordinairement ces causes sont la suppression des menstrues et des hémorroïdes, les chagrins, la mélancolie, les coups douloureux, une vie oisive, les remèdes trop actifs appliqués sur des skirres, etc... Et en effet, toutes ces causes agissent, pour la plupart, de la manière que nous avons indiquée.

Hippocrate, considérant la cause du cancer des mamelles, s'exprime ainsi : *Conclusi uteri menses ad mammas recurrunt... Et in mammis tubercula dura exoriuntur, quædam quidem majora, quæ-*

dam verò minora : hæc autem minime suppurant sed semper duriora fiunt ; exinde cancri occulti nascuntur. Quand l'utérus est fermé, la matière des mois se porte aux mamelles ; il y vient des tubercules durs, plus ou moins grands ; ceux-ci ne suppurent pas, mais durcissent toujours, et donnent lieu au cancer occulte.

Cette cause de cancer, qu'avoit observée Hippocrate, la suppression des menstrues, est une des plus communes, et ne l'est, selon Lecat, que par l'irritation et l'érétisme qui l'accompagne. Cet habile médecin estime encore, que dans l'état le plus harmonieux de l'économie animale, ce flux périodique a pour principe un certain degré d'érétisme. En effet, j'ai déjà fait voir, d'après Bordeu, que l'utérus, dans la sécrétion des menstrues, entre dans une espèce d'érétisme, *erigitur*, et ce mouvement est même plus sensible et plus fort dans la suppression, vu les obstacles qui se présentent. On observe les mêmes effets dans le chagrin, qui n'est qu'un érétisme universel, accompagné d'accablement et de langueur. On peut aussi dire la même chose de toutes les autres causes ; de manière qu'elles sont toutes caractérisées par l'irritation ; les effets d'une pareille irritation dans le tissu intime des parties, sont la roideur et l'engourdissement, l'engorgement des solides, la concrétion des sucs nourriciers, et principalement de la lymphe, tous phénomènes de la formation du cancer. Ajoutons à

ces moyens de développement du cancer toutes les causes mécaniques, qui froissent, contondent, irritent les parties.

Mais existe-t-il dans les humeurs un virus particulier qui, par l'effet des causes mentionnées, soit susceptible de se porter là ou là, et déterminer dans tel ou tel lieu un cancer? Nous savons qu'on en a vu indifféremment sur toutes les parties; que Wismann a vu un péricrane cancéreux; Forestus, le grand angle de l'œil; Rivière et beaucoup d'autres, le nez; Heister, Périlhe, feu mon père, les mamelles des hommes; Vanderwiel, l'urêtre des femmes; tous les observateurs, la matrice; Turner, l'anus; Amatus Lusitanus, les jambes, etc. etc. Eh bien! dis-je, existe-t-il dans les humeurs un virus cancéreux qui se porte dans telle ou telle partie selon la cause occasionnelle qui le détermine? ou bien ce virus prend-il naissance dans l'engorgement cancéreux et par l'effet du mouvement intestin qui s'y établit?

Cette question, tout importante qu'elle est, est facile à résoudre; et pour le faire avec connoissance de cause, on n'a qu'à suivre pas à pas le développement du cancer. On observe en effet que ses principes, que ses élémens qui existent dans le skirre parfait, sont tout-à-fait innocens, et ne donnent aucun signe de leur présence jusqu'au moment où la douleur commence à se faire sentir. Il s'établit alors, d'une manière indubitable, un

véritable mouvement fermentatif, mouvement qui augmente insensiblement et avec lui les tourmens ; il se fait un centre d'irritation dans un ou plusieurs points de la tumeur ; et les humeurs qui y affluent de toutes parts, viennent, par leur pression continuelle, augmenter l'engorgement et les douleurs. Le virus cancéreux est le produit de cette fermentation ; avant son établissement, la tumeur n'étoit qu'un engorgement lymphatique simple, sans mouvement sensible, et où la lymphe n'avoit encore acquis aucune faculté délétère.

Cette fermentation me paroît tellement démontrée, que la lymphe, par sa mucosité, par le mucilage qu'elle contient, a tous les principes fermentatifs. Vous savez que les corps sucrés, que tous les mucilagineux entrent bien vîte en fermentation à une certaine température : ici, quoique la lymphe n'ait pas l'accès de l'air, elle entre en fermentation dans ses propres vaisseaux avec d'autant plus de facilité, qu'il y a plus de chaleur ; aussi avons-nous observé plus haut que le développement du cancer dans tel ou tel organe, étoit en raison directe de sa sensibilité et du voisinage du cœur : ce qui suppose que pour faire naître ce mouvement intestin dans la tumeur, il faut un grand degré de chaleur, et nous savons qu'elle est un des grands mobiles de la fermentation qui a lieu *in vitro*.

On pourroit objecter ici que la fermentation qui

s'établit dans le corps animal est sujette à l'influence du principe de la vie qui doit nécessairement y apporter des modifications. Je suis loin de contredire cette vérité ; et quoique les fermentations animales aient un caractère particulier, qui leur est imprimé par le principe de la vie, qui les fait différer essentiellement de celles qui ont lieu *in vitro*, cependant j'oserois assurer, que dans la question qui nous occupe, la matière est hors du domaine du principe de la vie ; car je crois qu'on peut regarder un skirre qui fermente et qui devient cancéreux, comme un corps étranger interposé entre des parties vivantes, et en qui la chaleur vitale de ces parties développe ce mouvement de fermentation dont j'ai parlé.

La plus ou moins grande sensibilité de la partie doit encore contribuer plus ou moins et concourir avec la chaleur au développement du cancer ; car plus une partie est sensible, plus l'effet des douleurs et des corps irritans l'est aussi, ce qui ne doit pas manquer de faire entrer en érection et mettre dans un véritable spasme toutes les parties environnantes ; il en résulte un plus grand afflux d'humeurs ; le sang y abordant avec force, augmente l'embarras, y occasionne plus de chaleur, il s'arrête dans ses vaisseaux au voisinage de l'obstacle, y prend une espèce de consistance, occasionne des varices plus ou moins considérables, et donne lieu à des engorgemens partiels tout autour de l'en-

gorgement principal ; ces engorgemens, lorsque la concrétion les gagne, forment, d'après Lecat, ce qu'on a regardé comme les racines du cancer, lesquelles ayant été négligées, ont rendu souvent les opérations infructueuses.

On voit, par ces détails, que le virus cancéreux n'existoit pas avant la formation du cancer, qu'il en est un effet et non pas une cause, et qu'il prend sa source dans le corps même de la tumeur, par le mouvement fermentatif qui s'y excite en raison de la chaleur et de la sensibilité de la partie où il a son siége ; que conséquemment toutes les acrimonies qu'on avoit imaginées, sont des êtres de raison que le bon sens et la bonne méthode de philosopher repoussent.

Après avoir indiqué le moment où se forme le vice cancéreux, et la manière dont il se forme, je dois vous parler de sa nature et des effets qu'il produit. Les auteurs ne sont pas d'accord sur sa nature ; les uns lui ont donné un caractère salin, âcre ; d'autres l'ont regardé comme un acide ; plusieurs, comme un alkali ; presque tous se sont réunis à lui trouver un caractère de putridité ; Lecat estime que la disposition des parties attaquées du cancer est gangréneuse ; Périlhe, qui a fait nombre d'expériences pour s'assurer de sa nature, affirme qu'il est de nature putride, et qu'il ne diffère en rien du *tabes putrida*. Il prouve que la putréfaction peut s'emparer des parties animales pen-

dant la vie, et démontre, d'après les expériences de Hales, Pringle, Macbride, que la putréfaction n'a pas besoin, pour s'établir, de l'accès de l'air extérieur, et qu'au contraire, dans le mouvement de putréfaction, il se fait un dégagement de l'air, qui entre comme partie constitutive des parties; et enfin, étayé de ses propres expériences, il prétend que le vice cancéreux est de nature putride.

J'accorde à Périlhe et aux autres auteurs, que la putridité est le caractère essentiel du virus cancéreux, mais il faut avouer que c'est une putridité *sui generis*, qui a quelque chose de particulier, d'inconnu, et qu'on n'a pas tout dit, qu'on n'a pas tout prouvé, en assurant qu'il étoit putride. Nous sentirons encore mieux cette vérité en comparant ce vice avec le vice scrophuleux, qui, comme lui, prend sa source dans les glandes, et n'est aussi qu'un degré de la dégénérescence de la lymphe. Vous savez que Lecat regarde les tumeurs scrophuleuses, le skirre et le carcinome comme des tumeurs du même genre, occasionnées par la concrétion de la lymphe dans ses propres vaisseaux. Avant lui, Marcus Aurelius Severinus avoit regardé les scrophules comme ayant beaucoup d'affinité avec le cancer. Mais, avant tous, Hippocrate, dans son livre *Prædictorum*, affirme la même chose, et suit la dégénération des écrouelles en tubercules endurcis, et ceux-ci en cancers, dans les différens âges.

Hippocrate regardoit donc les écrouelles, les tubercules endurcis et le cancer, comme la même maladie, présentant dans chaque âge des caractères particuliers. *Quoad œtates*, dit-il, *tubercula quidem suppurantur atque eadem strumosa magnâ ex parte pueros exercent.* Pour ce qui est des âges, ces tubercules suppurent et se manifestent dans les enfans sous la forme scrophuleuse... *Viris autem id genus tubercula non admodum fiunt, verum favi formidabiles et cancri abditi, demersi.* Dans les hommes, au contraire, ce genre de tubercules n'a pas lieu; mais il vient à la place des boutons chancreux et des cancers cachés et profonds.

Cette doctrine d'Hippocrate est confirmée par les observations des modernes; on observe en effet que, dans les enfans, les glandes plus épanouies et plus tuméfiées prennent volontiers la dégénération scrophuleuse; et dans les adultes et les vieillards, dans lesquels elles ont plus de consistance et acquièrent plus de dureté, elles prennent la dégénération cancéreuse. Cette induration, cette obstruction des glandes, dans les vieillards, est démontrée par les auteurs qui ont fait des recherches sur le système lymphatique, tels que Hunter, Mascagni, Scarpa, qui ont observé que le mercure ne pénétroit pas les glandes des vieillards.

Cette analogie entre les scrophules et le cancer une fois démontrée, on pourroit faire les questions suivantes: Pourquoi, dans des tumeurs homogènes,

où la matière qui les forme est la même, où les parties ont la même organisation, où les mêmes mouvemens s'établissent, se forme-t-il des vices si différens par leur nature et par leurs effets? Comment, par le seul effet de l'âge, les engorgemens des glandes, les concrétions lymphatiques prennent-elles des dégénérescences si différentes? On pourroit dire que, dans les enfans, où le système lymphatique et cellulaire est plus épanoui, les glandes plus tuméfiées et plus perméables, les humeurs circulent avec plus de liberté, et ne sont pas sujettes à prendre le même degré de consistance; que les obstacles étant moins considérables, il doit y avoir moins d'accidens, moins d'irritation.

Cependant le mouvement intestin qui s'établit dans ces tumeurs est le même, il produit les mêmes effets, savoir la naissance d'un abcès dont l'humeur s'ouvre une voie à travers les parties qui le renferment, en en rongeant la substance. Mais pourquoi dans l'un si peu de sensibilité, point de douleurs, peu d'accidens, et dans l'autre ces douleurs atroces, cette érosion des parties, ces déchiremens de vaisseaux et ces hémorragies considérables? Quelles sont donc les modifications qu'est capable d'apporter l'âge sur les produits de la même fermentation, des mêmes liqueurs dans les mêmes parties; pourquoi la dégénération putride n'y acquiert-elle pas des propriétes si virulentes?

On répondra sans doute que, dans l'enfance, les humeurs prennent plus volontiers la dégénération acide que l'alkaline ; l'observation confirme cette vérité, et l'on voit en effet que les premières voies des enfans et des jeunes animaux sont plus surchargées d'acides, ce qu'on connoît à leur haleine acescente, et que démontre la tunique interne de l'estomac des jeunes animaux qui sert de pressure ; mais autre chose sont les produits de la digestion à laquelle tant de circonstances concourent, qui se fait avec l'accès de l'air, et les produits d'une fermentation, d'un mouvement intestin, qui se développe dans le sein d'une tumeur et auxquels les forces vitales ne contribuent que par la chaleur et l'irritation des parties environnantes. Restera donc toujours que le vice scrophuleux et le vice cancéreux, qui prennent naissance dans les mêmes parties, qui sont le produit des mêmes humeurs, ont chacun des propriétés particulières ; des propriétés *sui generis*, qui nous sont absolument inconnues, et sur lesquelles les expériences faites *in vitro* ne peuvent nous éclairer ; nous reconnoîtrons cependant dans ce dernier une qualité du genre vraiment putride.

Les anciens, qui observoient bien la nature, avoient attribué à l'atrabile, à la mélancolie, la formation du cancer ; et quoique l'existence de ces humeurs ne soit pas à beaucoup près démontrée, de la manière au moins qu'ils l'entendoient,

on peut cependant tirer de leur opinion des inductions précieuses pour l'histoire de cette maladie. On remarque en effet que, dans l'enfance, où la bile n'a que peu d'activité, les humeurs ont une tendance continuelle vers l'acidité, tandis que dans l'âge mûr, et sur-tout vers la vieillesse, cette liqueur devient susceptible de contracter tous les degrés de putridité et une véritable dégénération alkaline. C'est principalement dans les tempéramens mélancoliques, que cette dégénération de la bile est le plus active, c'est aussi dans ces tempéramens que l'on observe le plus fréquemment le cancer. C'est encore dans les mêmes tempéramens que l'on rencontre cette rigidité des solides, bien capable de favoriser et même de faire naître cet érétisme généralement reconnu comme un des élémens du cancer.

Cette rigidité des solides, cette espèce d'érétisme universel, qui donne tant de prises à cette affection, n'est pas le propre de l'enfance, où, bien au contraire, tous les organes sont dans un état d'expansion, qui les rend plus susceptibles de se prêter aux mouvemens convulsifs ou à l'excitation de la force musculaire. Dans les mélancoliques, au contraire, l'état de constriction et de rigidité favorise tous les mouvemens spastiques qui dépendent de l'excitation de la force tonique. C'est peut-être de ces différentes circonstances, que naissent les différences majeures que présentent la dégénération

scrophuleuse et la dégénération cancéreuse qui s'établissent dans la même humeur et dans les mêmes parties.

Nous allons maintenant examiner les effets du vice cancéreux ; ces effets sont de deux genres : ils sont particuliers et se bornent aux parties qu'embrasse la tumeur, ou ils sont généraux et infectent tout le système. D'abord nous voyons que le vice cancéreux irrite fortement les parties qu'il touche, il les pique, et occasionne une douleur brûlante, pongitive, lancinante, accompagnée d'un sentiment de chaleur âcre qui est propre au cancer. La tumeur présente dans sa superficie beaucoup d'inégalités, parce que la douleur et l'irritation attirant les humeurs, elles s'engorgent d'une manière inégale et selon la perméabilité des parties, et forment des nodosités.

On observe souvent au voisinage d'un cancer d'autres petites tumeurs cancéreuses, que le virus a déterminées en s'y communiquant au moyen du tissu cellulaire ; ainsi dans le cancer aux mamelles on voit les glandes axillaires gonflées ; dans le cancer à la face, les glandes maxillaires sont endurcies et acquièrent quelquefois la même dégénération. Ces cancers secondaires diffèrent des autres, suivant Périlhe, en ce que la fermentation putride s'y développe dès l'instant de leur formation.

Insensiblement le virus cancéreux, renfermé

dans la tumeur, se fait jour au-dehors en rongeant la peau, et l'ichor en sort goutte à goutte par les crevasses qu'il a formées. Peu à peu toutes ces ouvertures se confondent par l'effet de l'érosion, et de plusieurs petits ulcères, il ne s'en forme plus qu'un ; c'est alors, que par l'accès de l'air, la corruption fait des progrès plus rapides, les douleurs augmentent, les bords de l'ulcère se renversent et présentent l'aspect le plus hideux. On observe beaucoup de nodosités variqueuses vers la base de la tumeur. Il n'en sort plus qu'un pus ichoreux, rongeant et en petite quantité. La tumeur reçoit des environs des filets membraneux plus solides que sa substance, la concrétion les gagne par l'effet de l'embarras, et on a regardé ces filets comme les racines du cancer ; mais il est aisé de s'appercevoir que ces filets sont l'effet et non la cause de l'engorgement cancéreux, et qu'ils ne s'y forment que par l'arrêt de la lymphe qui, ne pouvant pénétrer la substance de la tumeur, s'y arrête et y contracte la même dégénérescence, au point que, si dans l'extirpation, on néglige ces filets, le cancer est sujet à revenir. Gataker a nié l'existence de ces racines, et Lecat prétend qu'elles se montrent rarement, et que les vraies racines du cancer sont les vices qui le forment et qui l'entretiennent.

Un des principaux et des plus cruels phénomènes du vice cancéreux, c'est l'érosion qui fait grandir sans cesse l'ulcère ; c'est cette propriété pha-

gédénique et rongeante, qui le fait dévorer toutes les parties qu'il atteint et qui marche d'un pas si inégal, tantôt rapide, tantôt lent, selon que les parties ont plus ou moins perdu leur vitalité et leur organisation ; c'est cette espèce de causticité qui lui fait attaquer les vaisseaux sanguins, et d'où résultent ces hémorragies spontanées, si difficiles à arrêter.

Le virus cancéreux, en vertu de ses propriétés corrosives, ne respecte rien, pas même les os, qu'il dessèche et rend friables, et dont il ronge la substance. Louis, dans son ouvrage sur les effets du vice cancéreux, donne à ce sujet une observation assez intéressante. Une dame eut un bras fracturé par un cocher, qui l'aidoit à monter en carrosse, et sept mois après, étant assise dans un fauteuil, elle se cassa la cuisse en laissant tomber négligemment sa main fermée sur cette partie. Cette dame avoit un cancer ulceré à l'une des mamelles. Ledran, dans son Mémoire sur les cancers, cite deux faits des cette espèce ; le premier, dans lequel la malade se cassa la cuisse en se tournant dans son lit et mourut six semaines après. On ouvrit son cadavre, et l'on trouva au-dessous et au-dessus de la fracture, jusqu'à la moitié de l'os, que sa substance étoit ramollie et vermoulue ; le périoste en étoit détaché sans qu'il y eût aucun changement de couleur à la peau. L'autre fait, cité par Ledran,

lui a été communiqué par Morand, et présente les mêmes phénomènes.

Enfin le vice cancéreux, resorbé par les veines capillaires et par le tissu cellulaire, infecte toute la masse des humeurs; il en résulte une fièvre lente, la peau se décolore, se dessèche, devient jaunâtre et brûlante; toutes les fonctions sont lésées ou suspendues, la malade tombe dans le marasme. Tous les symptômes vont ensuite en empirant, il s'allume enfin une fièvre cancéreuse du plus mauvais caractère, accompagnée d'une chaleur âcre et qu'on ne peut comparer à rien; après un long dégoût les malades sont tout-à-coup saisis d'un appétit singulier, qui tient en quelque sorte de la faim canine, accident qui, selon Périlhe, s'observe assez fréquemment dans les maladies occasionnées par une putridité âcre. Il survient des coliques venteuses et le ténesme. Les déjections alvines sont très-fétides; les urines puantes, rougeâtres, briquetées, en refroidissant elles blanchissent, et déposent un sédiment rougeâtre et terreux. Enfin les diarrhées et des sueurs colliquatives très-fétides, se joignant à tant de maux, finissent par emmener les malades.

Nous avons suivi pas à pas le développement du cancer; je vous ai donné dans le plus grand détail l'origine, les progrès et la fin du virus cancéreux; j'ai donné connoissance des effets qu'il produit sur l'économie animale. Nous avons noté les

effets destructifs dont il frappe non-seulement les parties molles, mais encore les os, les fluides du corps humain, auxquels il communique des propriétés corrosives et délétères, qui tiennent du caractère putride, mais d'une putridité *sui generis*, qui ne ressemble en rien aux effets des autres maladies putrides. Nous avons encore vu que le cancer attaquoit toutes les parties du corps, mais qu'il se manifestoit de préférence dans les parties, à raison de leur sensibilité et de leur voisinage du cœur. Examinons maintenant les cas particuliers du cancer aux mamelles et à la matrice.

L'observation et la pratique journalière nous apprennent que les femmes sont plus souvent attaquées du cancer aux mamelles que les hommes; et que chez elles c'est dans ces parties et la matrice que cette maladie se développe de préférence: d'abord les mamelles réunissent toutes les conditions qui les rendent susceptibles d'être attaquées du cancer. Indépendamment des glandes qui y sont en grande quantité, elles sont douées d'une grande sensibilité et sont très-voisines du cœur. La matrice est dans le même cas, et quoiqu'elle soit assez éloignée du cœur, cependant sa situation, sa chaleur naturelle, l'ordre des fonctions qu'elle est appelée à remplir, le sang qui y aborde de toutes parts, le nombre des vaisseaux qui l'avoisinent, la rendent très-susceptible de contracter cette maladie.

Il est vrai de dire qu'elle y est moins sujette que le sein, parce que celui-ci reçoit un plus grand nombre de vaisseaux lymphatiques, que l'organe cellulaire y est plus épanoui, et que la nature de ses couloirs favorise davantage les concrétions lymphatiques; tandis que la matrice reçoit un plus grand nombre de vaisseaux sanguins. Indépendamment de ces considérations physiologiques, les mamelles sont plus sujettes au cancer, parce qu'elles sont plus à portée des causes externes, telles que les coups, les percussions, les compressions.

Si les causes n'ont porté la contusion que sur les parties graisseuses, il n'en résulte d'autre accident que celui qui accompagne toutes les contusions externes. Mais si le coup a porté sur les glandes de la mamelle, on voit souvent que la douleur étant passée, et la contusion des parties graisseuses s'étant terminée par la résolution, la malade, qui se croyoit guérie, s'apperçoit au bout d'un temps plus ou moins long, mais toujours en raison de la violence du coup, qu'elle porte au sein une glande qu'elle n'avoit pas apperçue, qu'elle n'avoit point encore sentie. C'est sans doute parce que cette glande, qui avoit été contuse quelque temps auparavant, s'est engorgée peu à peu jusqu'au point de se faire appercevoir par son volume. Comme elle ne s'est gonflée que d'une manière lente et graduelle, elle n'a été que peu ou point douloureuse;

et la malade, persuadée qu'elle doit avoir des glandes dans le sein, n'y a fait qu'une légère attention ; elle y touche cependant quelquefois, et cet attouchement peut être une raison de plus pour que la glande se gonfle encore : enfin elle grossit assez pour inquiéter. M. Ledran se demande, est-ce un cancer ? et soutient la négative ; il dit que ce n'est encore qu'une tumeur skirreuse, et qu'elle peut long temps conserver en grossissant ce caractère, si les liqueurs ne changent pas de nature et ne s'altèrent pas.

Nous avons vu plus haut que le skirre est le premier degré du cancer, qu'il en contient les principes et les élémens, et qu'il ne lui manque plus que le développement, qui survient souvent de lui-même et sans l'application de nouvelles causes. Nous pouvons donc soutenir, contre l'opinion de Ledran, que c'est un cancer, mais un cancer commençant : il est l'effet immédiat de la cause qui l'a produit ; supposons que ce soit un coup, et qu'à la suite de ce coup une glande des mamelles s'engorge ; elle grossit sans cesse si on l'abandonne à elle-même, l'engorgement fait tous les jours et insensiblement des progrès, et il est possible que ces progrès soient assez lents pour qu'il se passe un temps très-considérable.

Si, à cette époque, on ne cherche pas à fondre l'engorgement par un régime convenable, par les saignées, par les bains, les délayans, et en géné-

ral par tout ce qui peut donner de la fluidité aux humeurs, qu'arrive-t-il ? c'est que la tumeur, livrée à elle-même, augmente graduellement; il s'y établit le mouvement intestin dont nous avons parlé plus haut ; la douleur se met de la partie, et elle acquiert le caractère cancéreux, sans l'accès ni l'application d'une nouvelle cause. Donc le coup qui a blessé la partie, qui a fait la contusion de la glande, a occasionné le cancer ; donc la tumeur skirreuse qui a commencé, est un véritable cancer, à qui il ne manque qu'un certain degré de développement. Donc c'est à tort que Ledran a soutenu que la tumeur produite dans ce cas, n'étoit pas un cancer, mais seulement une tumeur skirreuse, qui cependant devient cancer, par l'effet successif de la même cause.

Nous allons examiner le développement progressif du cancer au sein. Les liqueurs engorgées dans la tumeur ne restent pas toujours dans le repos ; le sein commence à éprouver des douleurs, non de ces douleurs pulsatives qui accompagnent ordinairement le phlegmon et les inflammations considérables disposées à la suppuration ; mais des douleurs lancinantes, qui semblent produites par des coups de dard et d'aiguille. Il semble que du moment de l'invasion de la douleur la mamelle se tuméfie, elle acquiert un volume considérable et son poids ajoute alors à l'irritation un degré de plus : les glandes axillaires s'engorgent et il arrive

quelquefois que le bras et l'avant-bras se gonflent considérablement par une espèce d'œdématie ; d'autres fois il se fait de grandes suppurations dans toute la longueur de la partie par la fonte du tissu cellulaire, sur-tout le long du trajet des vaisseaux. Les veines qui sont aux environs de la tumeur, deviennent variqueuses, la peau qui la couvre prend une couleur rouge et plombée, et dans cet état la tumeur ne tarde pas à s'ulcérer d'elle-même. Elle le fait dans un ou plusieurs points, mais dans ce dernier cas tous les ulcères partiels se réunissent bientôt, les bords se renversent, la couleur des chairs est livide et noirâtre, tout annonce la dégénération cancéreuse au dernier degré. La fièvre s'empare de la malade, elle est accompagnée de douleurs inouies, de mouvemens spasmodiques et de convulsions ; la respiration devient difficile, non-seulement par l'effet du spasme, mais encore par l'endurcissement, et le skirre même, que contracte le poumon, comme on l'a observé nombre de fois par l'ouverture des cadavres.

Les femmes sont presqu'aussi sujettes au cancer à la matrice, qu'à celui du sein. Par quelque cause qu'il soit produit, il commence, comme les autres cancers, par l'engorgement de la partie ; comme celle-ci se trouve placée dans l'hypogastre, on ne peut point connoître ce qui s'y passe dans les commencemens de la maladie ; et les difficultés font que pour l'ordinaire nous ne voyons ce can-

cer que par ses progrès et son état. On peut le toucher cependant, et nous le distinguons par des duretés à l'orifice, des chairs fongueuses autour de cet orifice, qui s'avancent plus ou moins dans le vagin, des ulcères plus ou moins profonds, d'où suinte une sanie puante, et quelquefois du sang tout pur; tous ces symptômes réunis aux douleurs lancinantes, nous indiquent indubitablement la présence d'un cancer, qui varie en bien des manières, comme le cancer des mamelles.

Souvent ces cancers attaquent les organes environnans; la vessie a été quelquefois trouvée percée par l'effet de l'érosion cancéreuse; alors les malades rendent par le vagin l'urine mêlée au pus ichoreux du cancer; d'autres fois le virus cancéreux se fait jour à travers le rectum, et le pus de l'ulcère se trouvant mêlé avec les matières fécales, en a souvent imposé pour une diarrhée; l'ouverture des cadavres a présenté à Ledran l'utérus sain dans la moitié de sa circonférence, et l'autre moitié rongée par l'ulcère cancéreux, garni à sa circonférence de petits fungus faisant une espèce de chou-fleur à demi pourri.

Tels sont les accidens qui caractérisent le plus souvent les cancers au sein et à la matrice; ces deux maladies ont des causes communes, elles en ont qui leur sont particulières. Les causes les plus fréquentes sont d'abord les coups, les percussions violentes, les compressions sur les glandes du sein,

les chagrins violens, toutes les passions vives, la mélancolie, l'application des remèdes actifs sur les glandes engorgées; souvent le cancer des mamelles produit celui de la matrice. Primerose rapporte l'observation d'une femme qui avoit un cancer à la mamelle gauche, chez laquelle il en vint un second à la matrice, qui la fit périr. Plus souvent encore l'engorgement de la matrice, par l'effet de la suppression des règles, a donné lieu au cancer des mamelles. On regarde encore la suppression des hémorroïdes comme une cause assez fréquente du cancer.

L'irritation causée chez les femmes par la répétition trop fréquente de l'acte vénérien, est une cause du cancer à la matrice. On observe en effet que les femmes libertines et qui ont beaucoup joui, les filles publiques, qui, par état, se livrent à une foule d'hommes, périssent souvent victimes d'un cancer à la matrice. Chez elles, un autre genre d'infection vient se joindre au vice cancéreux, et ne tend pas peu à l'exaspérer, c'est l'infection vénérienne. On sait que les chancres vénériens ont beaucoup d'analogie avec le cancer, par leur propriété rongeante et phagédénique.

Une des causes les plus ordinaires du cancer, c'est la suppression des règles; nous avons vu, dans la séance précédente, qu'Hippocrate l'avoit observé, quand il dit : *Conclusi uteri menses ad mammas recurrunt;* et en effet, la correspon-

dance entre ces organes est telle, que les affections de l'une se répètent sympathiquement sur l'autre ; aussi Dionis observe-t-il que, de vingt femmes attaquées du cancer aux mamelles, quinze au moins en sont attaquées entre la quarante-cinquième et la cinquantième année de leur âge, temps auquel les règles disparoissent tout-à-fait.

Mércatus, discourant de la suppression des menstrues, comme cause du cancer des mamelles, dit que la purgation menstruelle servant à délivrer le sang de sa partie crasse et mélancolique, si elle vient à être supprimée ou viciée, il pense qu'elle doit laisser des humeurs viciées dans le corps, lesquelles ont des effets funestes, principalement dans les parties avec lesquelles l'utérus a le plus de connexion et de sympathie ; de là vient que les mamelles sont toujours affectées de ces maux, leur relâchement les rendant d'ailleurs plus propres à recevoir ces excrémens.

C'est bien plus souvent sur les mamelles, dit Ledran, que la cessation naturelle des évacuations menstruelles occasionne des dépôts symptomatiques, qu'on peut regarder comme de vrais cancers. On voit des femmes dont l'une et l'autre mamelle s'engorgent dans ce temps insensiblement et sans qu'elles s'en apperçoivent, parce qu'elles n'y sentent point de douleur ; elle devient pâteuse et plus ferme, le mamelon devient plus petit, et semble rentrer en dedans. Enfin, le volume les en fait ap-

percevoir tôt ou tard, ou bien un suintement de quelques sérosités claires ou sanguinolentes, qui se fait par le mamelon. Il est d'autres cas, où il semble que la mamelle se racornisse au lieu d'augmenter de volume par l'engorgement; dans ce cas, on sent la tumeur du côté de l'aisselle, plus dure et plus compacte; le mamelon est exactement rentré, et depuis le mamelon jusqu'à cet endroit, on sent une espèce de corde, par laquelle il semble y être attaché; le tout est exactement fixe et comme attaché aux côtes. Ce cancer, quoique peu douloureux, ne laisse pas de s'ulcérer dans un point ou dans un autre.

Le cancer aux mamelles et à la matrice peut aussi fort bien reconnoître certains vices internes des humeurs. Le virus scrophuleux peut rester long-temps assoupi dans le corps, et se réveiller ensuite avec assez de violence, se porter sur les glandes du sein et sur la matrice, les engorger, et produire le cancer. Le virus vénérien est dans le même cas; vous savez qu'il porte généralement sur la lymphe, qu'il tend à épaissir; nous observons en outre beaucoup d'analogie entre les chancres vénériens et le cancer ulcéré; nous savons encore qu'il porte singulièrement sur les glandes, qu'il tend à engorger; de manière que nous pouvons le ranger dans la classe des causes qui peuvent occasionner le cancer.

Pour bien entendre ce que nous avons à dire sur

le pronostic de cette maladie, il faut avoir égard aux différens degrés de la tumeur dont nous avons parlé ci-dessus ; car si nous les confondions tous, il en résulteroit des contradictions manifestes dans notre manière de juger cette maladie ; et ce qui seroit vrai pour tel ou tel cas, se trouveroit faux pour tel autre.

Ainsi donc il est nécessaire de considérer le cancer commençant dans le skirre parfait et imparfait qui forment le premier et le second degré ; il faut considérer le cancer formé et accompagné de douleurs, d'augmentation dans le volume de la tumeur qui en est le troisième degré ; et enfin il faut considérer le cancer ulcéré, le véritable carcinome, accompagné de tous les symptômes fâcheux dont il a été parlé.

Vous sentez, d'après cet exposé, que le pronostic de tous ces degrés est bien différent ; qu'on peut espérer que dans le premier la nature ou l'art pourront résoudre la tumeur. Le jugement commence à être douteux au second degré, et tantôt le cancer peut se résoudre, et tantôt il ne le peut pas : mais comment déterminer, dit Périlhe, la ligne de démarcation entre ces deux espèces de cancer ? Il n'y a que l'expérience et la collection des faits qui puissent nous éclairer là-dessus ; et c'est, dit ce dernier, lorsque les solides n'ont pas perdu l'organisation, d'une telle manière qu'ils puissent la réparer. Il compare cet état à la gangrène qui,

attaquée à propos par les médicamens appropriés, disparoît et permet aux parties de récupérer leur vitalité, tandis que, ce moment passé, elle dégénère en un sphacèle incurable.

Il est vrai qu'il est difficile, et pour ainsi dire impossible de saisir ce moment, puisqu'il n'existe aucun signe déterminé; les signes pris de la dureté de la tumeur, de son ancienneté, sont presque toujours trompeurs. Le cancer du second degré placé, selon l'auteur déjà cité, vers les confins de la vitalité, l'organisation des parties n'étant pas totalement détruite, peut admettre le même traitement que celui du premier degré; c'est alors le cas de rappeler les évacuations supprimées, de s'opposer à la stase et à la viscosité des humeurs par les délayans, les émolliens, les évacuans. Mais il faut se garder des topiques actifs; nous avons déjà dit qu'ils tendoient à accélérer le développement de la tumeur carcinomateuse. La tumeur cancéreuse du second degré qui a perdu son organisation, ce qu'on ne peut guère juger que par son ancienneté et par sa résistance aux remèdes, n'est pas susceptible de résolution, il faut nécessairement l'extirper.

Voici à quoi se réduisent les connoissances pronostiques du cancer au sein: les tumeurs qui se forment aux mamelles des femmes, qui sont occasionnées par une cause externe, deviennent facilement carcinomateuses pour avoir négligé de faire des remèdes. Tant qu'elles sont simples, elles peu-

vent céder aux remèdes doux et appropriés, ainsi on peut en espérer la guérison. Si ces tumeurs grossissent insensiblement et deviennent douloureuses, par l'altération des liqueurs et par le mouvement fermentatif qui s'y excite, elles guérissent rarement par les remèdes, le régime ; mais elles peuvent guérir sans retour par l'extirpation, si l'on ne tarde pas à la faire.

Si la tumeur prend un caractère carcinomateux, il faut en faire l'extirpation le plutôt possible; mais elle est sujette à revenir, parce que partie de l'humeur viciée peut passer dans les humeurs et n infecter la masse, et alors il se déclare un nouveau cancer, soit à l'autre mamelle, soit à la matrice, soit enfin dans d'autres parties, au poumon principalement ; ou bien la matière se porte sur les os et les attaque de ramollissement, de carie, de sécheresse.

En général, le pronostic de cette maladie est toujours fâcheux, lors, sur-tout, qu'elle a atteint le troisième et le quatrième degré : dans cet état, tous les auteurs se réunissent pour en prononcer l'incurabilité. Le cancer à la matrice est presque toujours incurable ; parce que, lorsqu'il commence, il est toujours négligé, à peine connu, et n'occasionne pas beaucoup d'incommodité ; lors, au contraire, qu'il se développe, on ne peut le guérir, il résiste aux remèdes doux ; il est exaspéré par

les remèdes actifs, et même l'application en est difficile dans la cavité de l'utérus.

Hippocrate prétendoit qu'il ne falloit pas traiter les cancers occultes, et assuroit que ceux dont on avoit entrepris la cure, tuoient plus vîte, et que les autres duroient plus long-temps : *Quibus occulti cancri fiunt eos non curare melius est. Curati enim citius pereunt, non curati verò longius tempus perdurant.* Il ne faut pas traduire ici le mot *curare*, par celui de guérir ; Hippocrate n'a jamais défendu de guérir les cancers si l'on pouvoit en venir à bout ; il a seulement invité à ne pas les traiter ; et Lecat observe très-judicieusement qu'Hippocrate ne vouloit pas qu'on les irritât par les topiques suppurans, âcres, stimulans, dont tous les praticiens reconnoissent les effets pernicieux sur ces sortes de tumeurs, et que les anciens et les modernes défendent avec beaucoup de soin, comme tendant à augmenter le mal. Lasône, dans son Mémoire sur le cancer, ajoute que le virus remué, répercuté par les topiques actifs, s'insinue peu à peu dans les voies de la circulation, se mêle aux humeurs, et fait germer partout de nouveaux cancers.

Nous allons passer au traitement du cancer, et certes on a beaucoup écrit sur cette matière ; on a vanté un grand nombre de spécifiques dans différens ouvrages publiés à cet effet ; et lorsqu'on en est venu à l'application, ils se sont presque tou-

jours trouvés fautifs. C'est ici le cas d'avoir recours à la méthode spécifique que je vous vantois dans un des articles précédens: il en est pour toutes les maladies, pour les maladies même les plus rebelles. La méthode spécifique est la méthode vraiment médicinale; c'est par elle que le médecin sage, prudent, éclairé, se distinguera toujours de l'empirique, qui donne à tort, à travers des remèdes, sans distinguer les cas, sans avoir égard aux idiosyncrasies, sans s'embarrasser de la nature du mal, ni des circonstances qui ont précédé son invasion, qui l'ont accompagné dans son développement, ni des symptômes qui le suivent. La méthode spécifique, au contraire, est fondée sur le raisonnement; elle appelle le secours de l'observation et de l'expérience, et varie suivant les cas.

Les spécifiques les plus vantés, soit par les empiriques, soit par les médecins distingués par leurs lumières et leur sagacité, n'ont pas avancé d'un seul pas la science de la cure du cancer; telle est la ciguë, que Storck, Collin, Akenside, Janisch, ont beaucoup vantée. Akenside principalement prétend avoir guéri un grand nombre de cancers avec la ciguë seule, et quelquefois en la combinant avec le sublimé corrosif. Il avoue cependant qu'il a toujours échoué avec ce remède, dans le cas où le cancer est formé tout-à-fait et exulcéré, et quoiqu'il eût déjà guéri, par son moyen, nombre de tumeurs cancéreuses commençantes. Withering et Stromayer

ont employé avec succès la belladona, *solanum belladona*, et la digitale, *digitalis purpurea*. Love a opéré une ou deux cures, dont une, entr'autres, d'un cancer ulcéré à la matrice, au moyen du bois de gayac. Périlhe a obtenu de grands succès de l'emploi du gaz acide carbonique, qu'il appelle *gaz silvestre ;* il l'a employé intérieurement et extérieurement, dans le cas même de cancers ulcérés, et a procuré beaucoup de soulagement aux malades, quand il ne les a pas guéries. Il avoue avec une bonne-foi digne des plus grands éloges, ses succès et ses désavantages.

Je ne dois pas passer sous silence la méthode de Pissier, qui est une méthode véritablement spécifique. Ce praticien attaquoit le cancer avec beaucoup d'avantage, par les bains, un régime doux, humectant, composé d'alimens de facile digestion, et pris sur-tout dans le règne végétal, et appliquoit à l'extérieur un onguent fait avec l'opium, la cire vierge et l'huile de lin. Cet onguent, par ses propriétés sédatives, calmoit les douleurs et l'érétisme cancéreux qui accompagne le cancer, et qu'avoit bien reconnu Lecat. D'ailleurs, l'opium appliqué à l'extérieur est, au rapport de Geoffroi, un excellent émollient, qui relâche et favorise la suppuration.

Deux mots pleins de sens et de vérité de Lecat renferment toute la science du traitement du cancer : Adoucir ou couper. En effet, on observe que

cette méthode est celle qui réunit le plus d'avantages, et celle à laquelle se sont arrêtés la plupart des auteurs. On doit adoucir les cancers par tous les moyens que fournissent la diète et la thérapeutique ; parce que l'expérience démontre que les remèdes actifs exaspèrent la maladie bien loin de la guérir et de la calmer. On doit extirper les tumeurs carcinomateuses, pour empêcher qu'elles ne communiquent à la masse des humeurs un vice qui dans le principe n'est que local, et qui, devenant général, détruit immanquablement les malades par l'infection.

D'après cela nous réduirons à trois chefs principaux la méthode thérapeutique qui convient dans le traitement du cancer. Le premier sera la méthode curative interne ; la méthode curative externe formera le second ; le troisième, qui sera la méthode palliative, comprendra les cas désespérés, où nous n'avons à employer que des palliatifs : je l'appellerai aussi la méthode empirique.

La méthode curative interne doit être calquée, non-seulement sur les causes qui ont occasionné la maladie, mais encore sur la diathèse des humeurs, diathèse qui, comme nous l'avons vu par tous les détails donnés plus haut, ne peut être qu'une diathèse putride, *sui generis*. Ainsi si le cancer reconnoît pour cause la suppression de la menstruation, il faut, par tous les moyens connus, tâcher de rappeler, s'il y a lieu, cette évacua-

tion. Je dis s'il y a lieu, car ce seroit vainement que vous voudriez rappeler les règles dans des femmes chez lesquelles, à raison de l'âge, elles ont été tout-à-fait supprimées.

Hippocrate vouloit qu'on rappelât les règles, comme il paroît par le passage suivant : *Sin autem priusquam huc pervenerit curetur, et menses solvantur, sanescit.* Si on traite le cancer avant qu'il est fait de progrès et que les mois viennent à couler, il peut guérir. Ailleurs il recommande de faire des fomentations à l'utérus, *imprimis uteri fovendi*, et recommande ensuite de purger pour opérer une utile révulsion.

L'usage des purgatifs est très-recommandé par les auteurs ; ils sont parmi les remèdes généraux les plus indiqués. Mais, dans leur administration, il faut toujours avoir égard à la diathèse putride, et employer de préférence les purgatifs acidules, tels que les tamarins, la crême de tartre ou (tartrite acidule de potasse) etc. On peut soutenir l'effet des purgatifs par celui des emménagogues, des préparations martiales principalement. Les altérans antiseptiques doivent remplir une place distinguée dans la méthode curative interne ; je mettrai le quinquina au premier rang, c'est en effet le plus recommandable de tous et celui qui mérite la préférence, non-seulement comme antiseptique, mais encore comme fortifiant tonique, et comme capable de favoriser la suppuration et

d'empêcher la resorbtion du virus cancéreux dans la masse des humeurs ; Périlhe s'en est servi avantageusement et à haute dose d'après la méthode du Dr. Larcher , et l'a administré seul, réuni aux acides minéraux. Ces acides tiennent encore un rang distingué parmi les antiseptiques, et ne doivent pas être négligés.

S'il s'agit de fondre et de discuter, l'extrait de ciguë pris intérieurement, selon la méthode de Storck, les fondans mercuriels peuvent aussi trouver leur place ; mais il faut en user sobrement, parce qu'ils déterminent la fonte des humeurs. On peut encore user intérieurement du bois de gayac , vanté par Love, si l'on entrevoit la nécessité des dépurans diaphorétiques. Les sédatifs, les anodyns internes sont très-bien indiqués par l'état d'érétisme universel. Tels sont les moyens de la méthode curative interne ; on voit par leur petit nombre, que la méthode curative externe doit être plus étendue et que c'est sur elle principalement que nous fondons nos espérances.

La méthode curative externe se compose des remèdes généraux, tels que la saignée, les bains, les topiques, le cautère et l'opération. Nous allons successivement examiner les avantages et les inconvéniens de ces moyens curatifs.

La saignée est recommandée par un grand nombre d'auteurs ; non-seulement comme moyen sédatif capable de combattre l'érétisme, mais encore

comme un puissant révulsif et dérivatif. Il est certain que, comme révulsif, la saignée doit être employée dans les cas où il convient de rappeler les mois supprimés ; on la pratique alors au pied, ou bien l'on applique des sang-sues à la vulve et aux veines hémorroïdales. Comme moyen dérivatif on la fait au bras dans la vue de dégorger la partie, lorsque la mamelle est le siége du mal, et réciproquement pour le cancer de la matrice. Mais n'a-t-on pas à craindre que par cet effet dérivatif la saignée n'appelle, pour ainsi dire, le virus cancéreux fixé encore à la tumeur, dans la masse des humeurs ? ne seroit-il pas plus convenable pour éviter cet inconvénient, et remplir en même temps l'indication de la saignée, de désemplir les vaisseaux dans la partie même en appliquant des sangsues vers la base de la tumeur? on éviteroit le danger de la resorbtion, et on remédieroit, par ce moyen, à l'érétisme, à la pléthore locale, et en partie à la douleur.

Cette méthode, dans laquelle on feroit entrer les bains et les émolliens, prépareroit avantageusement la tumeur à l'extirpation, si c'étoit le cas de la faire, et je crois pouvoir d'avance assurer que dans la plupart des cas il faut en venir là, si l'on veut guérir les malades. Les bains s'opposent à l'érétisme cancéreux, ils relâchent, tempèrent et disposent la tumeur à la résolution si elle en est susceptible ; on a été assez heureux, dit Lecat,

pour trouver quelques résolutifs du scrophule et du skirre naissant ; mais je crois que cette découverte est encore à faire à l'égard du skirre parfait, et encore plus pour la concrétion suprême du carcinome, et je doute fort qu'on puisse compter sur ce que les auteurs nous rapportent là-dessus.

Quand on n'a pu obtenir la résolution, on s'est rejeté sur la suppuration, mais on n'en a obtenu d'autre fruit, que la triste expérience de voir que cette tentative est tout aussi inutile et infiniment plus dangereuse que la résolution ; car le suppuratif bouche les pores de la surface de la tumeur, il les tient abreuvés de la lymphe qui, selon les auteurs, est l'instrument de sa dissolution, tandis que sa partie active et subtile augmente l'érétisme et le mouvement fermentatif, et favorise la dissolution gangréneuse.

Il faut donc, en attendant qu'on ait trouvé un suppuratif proportionné à la nature du cancer, avoir recours à l'extirpation. L'onguent de Pissier, dont j'ai parlé plus haut, sembleroit devoir remplir toutes les conditions; mais son efficacité n'étant pas encore constatée par un assez grand nombre d'expériences, les chirurgiens préfèrent l'extirpation. Encore l'emploi de cette méthode est-il subordonné à une foule de circonstances, qui déterminent à la tenter ou à l'abandonner ; non qu'elle ne soit praticable par elle-même, mais parce qu'elle devient souvent inutile pour la cure

du cancer, et que c'est faire souffrir les malades en pure perte.

Ce seroit en vain qu'on prétendroit guérir le cancer, en extirpant une tumeur qui ne seroit qu'une petite portion de cette maladie, prolongée dans l'intérieur ou répandue dans toute l'habitude. On juge que les progrès du carcinome ont gagné l'intérieur, quand l'adhérence est très-ancienne, que la tumeur est applatie, non circonscrite, fort étendue aux environs, et sur-tout lorsqu'elle est accompagnée des symptômes d'une habitude chancreuse; on est sûr de celle-ci par tous les signes qui y font voir l'érétisme chancreux universellement répandu, comme l'atrophie de la malade, sa couleur jaunâtre, livide; des concrétions en différentes parties du corps, comme aux deux mamelles, aux aisselles, et ailleurs; la fièvre lente, des maux de cœur, des défaillances.

La réunion de tous ces signes, ou même la grandeur de quelques-uns de ces symptômes, dit Lecat, arrêtent la main du chirurgien, et ne laissent d'autre ressource que la cure palliative; ou bien le malade et le chirurgien se repentiroient de leur témérité; car les douleurs de l'opération et du traitement ne feroient qu'augmenter l'érétisme destructeur et les progrès de la maladie. Le cancer est comme la gangrène; quand on l'emporte, il faut tailler sur le vif, autrement on ne réussiroit pas à guérir la malade, tant qu'on laisseroit un levain, et on rendroit

inutile une opération déjà assez douloureuse par elle-même.

Les anciens conviennent qu'il faut extirper le cancer, et que l'opération est sûre, toutes les fois qu'on peut l'extirper en entier; et cependant, de leur temps, cette opération n'étoit pas aussi souvent pratiquée que de nos jours. On redoutoit les hémorragies, on craignoit de faire de grandes plaies, aussi, ne regardoit-on comme extirpables que les cancers petits, superficiels et mobiles; sans doute, ces considérations sont les plus complètes, les plus sûres; mais elles ne sont pas les seules favorables. L'adhérence d'un cancer aux muscles pectoraux, aux côtes même, ne sera pas une excuse valable, si ces muscles, si ces attaches de la tumeur aux côtes peuvent être emportés de façon qu'il ne reste rien que de sain au-delà. La circonstance de cause interne n'est pas un moindre prétexte de ne pas faire l'opération; cependant lorsqu'il n'y a pas les symptômes dont nous avons fait mention précédemment, qu'il n'existe pas l'habitude cancéreuse, quoique le cancer soit de cause interne, on peut l'opérer: l'expérience et les observations modernes l'indiquent assez. Lecat porte encore plus loin sa décision, et prétend que, dans les cas douteux, il faut tenter encore l'extirpation. Je suppose, dit-il, le vice local très-grave, et cependant extirpable, mais l'état de l'habitude douteux. Si l'on consulte

sa réputation, on ne fera pas l'opération ; si l'on consulte sa conscience, on la fera.

Nous avons à examiner l'effet des caustiques et la méthode de les appliquer ; les anciens s'en servoient habituellement ; et après avoir incisé la tumeur, ils achevoient de la détruire par le moyen des caustiques ; mais tous les auteurs modernes préfèrent l'extirpation, parce qu'on peut opérer d'un seul coup et sans renouveler souvent les douleurs, l'effet que les caustiques ne font que très-lentement ; d'ailleurs, nous avons déjà observé combien les médicamens actifs et irritans peuvent faire de mal en augmentant l'érétisme et en répercutant le virus cancéreux : aussi cette pratique, qui a été long-temps en vogue, est-elle abandonnée de nos jours.

Roderic a Castro parle d'un Italien nommé Fuschius, qui guérissoit les cancers au moyen d'une poudre qu'il appliquoit sur la tumeur : si au bout de trois jours la tumeur n'en étoit pas irritée, et qu'au contraire elle allât mieux, il la regardoit comme curable et continuoit à l'attaquer avec sa poudre et à la guérir. Mais quel est l'homme qui aujourd'hui voudroit tenter de pareilles expériences sans être sûr de réussir, lorsqu'au contraire il peut faire beaucoup de mal ? Ettmuller dit que quelques modernes guérissoient les cancers par certains alkalis sulfureux. Platner et Houiller vantent beaucoup une poudre faite avec la poudre

de serpentaire, l'arsenic et la suie de cheminée. De nos jours Alliot et Gendron ont fait encore valoir les caustiques ; mais ces moyens, souvent insuffisans, forcent presque toujours d'avoir recours à l'opération.

La méthode palliative ou empirique se compose des deux autres, et des moyens les plus propres à adoucir la rigueur et la ténacité des symptômes dans les cas désespérés ; j'appelle cas désespérés ceux où l'on ne peut avoir recours à l'opération, et où tous les moyens sont insuffisans ; alors on doit épargner aux malades tout le temps qui leur reste à vivre, les tourmens de leur état ; on doit calmer les douleurs ; on le fait au moyen des narcotiques pris intérieurement, par un régime doux, humectant et antiseptique ; le lait est souvent employé avec succès ; les fruits acidules, les sucs de citron, d'orange, les crêmes d'orge, de riz, etc. conviennent assez.

Extérieurement, on a beaucoup vanté la rapure de carotte appliquée sur l'ulcère ; elle calme les douleurs et enlève à la sérosité putride sa trop grande âcreté ; on peut aussi employer l'onguent de Pissier que nous avons cité plus haut, et l'application de l'acide carbonique, selon la méthode de Périlhe.

Le cancer à la matrice n'admet guère que la méthode empirique, parce que la méthode de l'extirpation ne peut lui être appliquée. Cette méthode

empirique peut quelquefois avoir du succès comme dans l'observation de Love, dont j'ai parlé plus haut. Elle consiste en grande partie en injections émollientes, détersives, calmantes : on fera usage de l'onguent de Pissier, délayé dans un véhicule convenable ; le gaz acide carbonique est aussi très-approprié ; on le versera, au moyen d'un entonnoir, dans l'orifice du vagin ; car vous savez qu'il est plus pesant que l'air atmosphérique. On peut aussi employer les pessaires appropriés et médicamenteux. Enfin on ne doit négliger aucun des moyens très-longuement décrits dans les auteurs, à la lecture desquels je vous renvoie, mais principalement aux Mémoires de Lecat, de Lasone, de Ledran, consignés dans les Mémoires et les Prix de l'Académie de Chirurgie de Paris, au Mémoire de Périlhe, qui a remporté le prix à l'Académie de Lyon, etc.

Des ulcères à la matrice.

L'exulcération de la matrice est une maladie très-grave et très-difficile à guérir, non-seulement par l'humidité naturelle du lieu où elle a son siége, qui s'oppose naturellement à sa guérison ; mais encore par l'incommodité même et la profondeur de ce siége, l'obscurité des causes et la variété des ulcères. Il est cependant plus ordinaire de voir les ulcères attaquer de préférence le col de la matrice

que le fond de ce viscère ; car, au sentiment de Primerose et d'Hoffmann, le col est plus charnu que le fond, et les ulcères y trouvent davantage de quoi pâturer.

Il est des ulcères de différentes espèces ; ils sont légers et superficiels, n'attaquent, pour ainsi dire, que la pellicule intérieure, et ressemblent, selon Hippocrate, à des aphtes ; ou bien ils sont profonds, sordides, rongeans, chancreux, fistuleux, enflammés ; il arrive souvent que dans l'utérus ils sont sordides, parce que cet organe est sans cesse abreuvé d'humeurs excrémentitielles, très-susceptibles de putréfaction.

L'exulcération de la matrice présente encore nombre d'autres différences : l'ulcère est primitif, et ne doit son origine à aucune maladie antécédente ; il est secondaire, et succède à une autre affection : il varie quant à la figure ; il est rond, sinueux, oblong, irrégulier ; il est solitaire et compliqué avec ses propres causes, telles que le phlegmon, un virus particulier, un afflux considérable d'humeurs ; ou avec des symptômes graves, tels que les convulsions, les douleurs et autres de cette nature ; il occupe l'orifice et le col de la matrice, ou il a son siége dans son fond ; il est à sa surface interne ou à sa surface externe.

Les abcès qui se font sur cette partie s'ouvrent une issue dans les intestins, la vessie, la cavité du bas-ventre, les aines, et alors les ulcères qui en

résultent sont des ulcères fistuleux. Le pus d'un abcès formé dans la matrice peut se faire jour à travers toutes les parties pour arriver aux endroits que je viens de désigner, sans que ce viscère change de place et s'incline vers telle ou telle partie, comme on l'a inféré, d'après Platon, et même d'après l'aph. 47, §. v, d'Hippocrate, où il est dit: *Si uterus coxæ incumbens suppuratus fuerit, necesse est medicamenta in linteo carpto applicari.* Car l'inflammation et la tumeur apostématique qui la suit, peut être placée de manière que le pus se fasse jour dans le vagin, dans la vessie, dans le rectum, aux aines ou dans le bas-ventre, ou même près de la vulve à travers le tissu graisseux, selon que la matière aura trouvé plus de facilité à pénétrer par ces différentes parties, et selon le siége de l'abcès ou vers le fond de la matrice, ou vers les côtés et les trompes, ou à sa surface antérieure, ou à sa surface postérieure, ou bien encore à ses ligamens.

Les causes qui donnent lieu à cette maladie sont en grand nombre. En général, les ulcères surviennent à une autre maladie, et principalement à l'inflammation, qui, venant à s'abcéder, laisse facilement ulcérées des parties sans cesse abreuvées de beaucoup d'humeurs, et jouissant d'un degré de chaleur considérable : souvent ils sont occasionnés par un afflux d'humeurs âcres, ou ils succèdent à une gonorrhée, à un accouchement

laborieux par l'effet de la contusion et de la compression des parties, à la suppression des lochies, à la putréfaction des menstrues dans l'utérus. On les observe sur-tout chez les femmes cacochymes, chargées de mauvaises humeurs, et chez celles qui sont sujettes à des écoulemens plus ou moins âcres, capables de corroder la substance de la matrice. Ils peuvent encore être produits par une cause externe, telle que la trop fréquente répétition de l'acte vénérien, comme dans les femmes de mauvaise vie et chez les filles déflorées par force; ou par la contagion du vice vénérien, ou par l'effet des pessaires âcres et corrodans, ou par des diurétiques qui excitent les mois.

On reconnoît facilement la présence d'un ulcère à l'utérus par une douleur âcre et pongitive qui augmente dans le coït, par l'injection d'une liqueur détersive, par l'écoulement d'une sanie qui a plus ou moins de consistance, qui est plus ou moins chargée en couleur, qui a plus ou moins d'odeur. Il faut bien distinguer cette maladie et l'écoulement purulent qu'elle produit, de celles qu'on connoît, et que je vous ai décrites sous le nom de mois corrompus, et en suppuration ou purulens: les principaux caractères distinctifs sont, que ceux-ci observent une espèce d'ordre, et qu'il y a alternative d'écoulement et de repos; au lieu que l'humeur purulente, sanieuse qui découle de l'ulcère, donne sans cesse et sans interrup-

tion jusqu'à ce que celui-ci soit complètement cicatrisé.

Si l'ulcère est simple et benin, la matière qui en découle est, au sentiment de Forestus, en petite quantité, blanche, inodore, d'une consistance égale ; et plus cette matière s'écartera de ces caractères, plus l'ulcère sera de mauvaise nature ; tel il sera si le pus est séreux, verdâtre, noir, putride et de mauvaise odeur. C'est le cas des ulcères dont parle Hippocrate dans l'aphorisme suivant : *Si uteri fuerint exulcerati, sanguis et pus purgatur et fœtor gravis suboritur.* Si l'utérus est ulcéré, il en sortira du sang et un pus d'une mauvaise odeur.

Quand la douleur est forte, avec pulsation, et que la sanie qui sort est semblable à de la lavure de chairs et d'une odeur fétide, c'est un signe qui annonce que l'ulcère est phagédénique, rongeant et malin. Quand le pus est épais, glutineux, semblable à de la lie de vin, l'ulcère est cancéreux ; s'il y a ardeur et fièvre, c'est une marque que l'ulcère est compliqué d'inflammation.

Le récit des malades nous fera connoître les causes externes qui ont donné lieu à la maladie, et toutes les circonstances qui ont précédé. On sera à portée de savoir par la même voie si l'inflammation, les fleurs blanches, la gonorrhée, la suppression des lochies et des mois ont précédé l'ulcère. Il faut bien étudier le tempérament indi-

viduel de la malade, et observer quelle diathèse domine chez elle et quel régime elle a suivi. L'humeur qui découle porte quelquefois les caractères de la diathèse dominante ; la sanie rubiconde avec ardeur et fièvre, annonce une diathèse phlogistique ; la sanie jaunâtre avec ardeur et douleurs, indique la diathèse bilieuse ; celle qui est séreuse, ténue et qui coule sans douleur, est la marque de la diathèse pituiteuse. On se convaincra, par l'inspection au moyen du *speculum*, si l'ulcère occupe le col de la matrice ; et l'on ne peut s'assurer qu'il en occupe le fond, qu'en y injectant une liqueur détersive et un peu piquante.

La matrice est un organe doué d'un sens si exquis, ses sympathies avec les autres parties du corps sont si multipliées, elle en reçoit un afflux si considérable d'humeurs, que toutes les fois qu'elle est attaquée d'un ulcère, elle est, selon Hippocrate, difficilement susceptible de guérison. La raison en est qu'on ne peut facilement approcher les remèdes de la partie affectée, excepté que l'ulcère n'en occupe le col. Dans ce cas, l'application des topiques peut être suivie de quelques succès. Il en est bien autrement lorsque l'ulcère est situé profondément dans la cavité de la matrice ou dans ses faces externes, et qu'il s'ouvre, au moyen d'un trou fistuleux, dans la vessie, dans le rectum ou vers les tégumens ; lorsqu'il est entretenu par un tempérament dépravé et cacochyme,

et par l'affluence d'une grande quantité d'humeurs âcres.

En général, l'ulcère de l'utérus est plus difficile à guérir dans les femmes âgées que dans les jeunes femmes ; et lorsqu'il guérit dans celles-ci, elles demeurent ordinairement stériles, parce que, pour peu que l'ulcère ait été considérable, l'utérus se trouve recouvert d'une cicatrice plus ou moins irrégulière, qui l'empêche de retenir et d'actiliser la semence, comme nous le verrons à l'article de la stérilité. Cependant la nature a quelquefois opéré la cure d'ulcères à la matrice, chez des femmes, qui n'ont pas laissé de devenir mères : on en trouve beaucoup d'exemples dans l'ouvrage de Rosset, *de Partu Cœsareo*, et ailleurs.

D'après cela, il ne faut jamais désespérer de la cure ; et, quelle que soit la gravité du mal, quelque fâcheux que soit le pronostic, on doit en entreprendre le traitement. Pour le faire avec efficacité, il faut se bien fixer sur la nature des causes, sur celle des symptômes, et calquer sa méthode thérapeutique sur cette connoissance.

L'ulcère superficiel, produit par une cause externe, se guérit par les seuls remèdes agglutinans. S'il y a inflammation, douleurs, afflux d'humeurs, il convient, avant d'entreprendre de déterger l'ulcère, de calmer l'inflammation et les douleurs, et de s'opposer à cet afflux. Il faut sur-tout observer si l'ulcère ne tient point à un vice vénérien, parce

qu'il exige un traitement particulier. Il est enfin à propos, si l'on y est à temps, d'empêcher qu'il ne devienne putride, malin et cancéreux.

Les antiphlogistiques révulsifs et dérivatifs, seront employés à combattre l'inflammation. La saignée convient dans les sujets pléthoriques, non-seulement comme évacuante et tendant à diminuer la masse du sang, mais encore comme antiphlogistique et comme excellent dérivatif et révulsif; et c'est dans ces vues qu'on peut tirer du sang, ou du bras, ou du pied, ou qu'on fera usage des sangsues appliquées à la vulve ou aux veines hémorroïdales.

On s'oppose à l'afflux des humeurs vers la matrice, par les épispastiques, employés seulement comme rubéfians, en les appliquant successivement sur différentes parties, par les ventouses appliquées de la même manière, par les ligatures et les frictions sèches sur toute la surface du corps, qui, en excitant au-dehors une irritation assez considérable, peuvent intervertir le mouvement et la direction des humeurs. Primerose conseille, pour remplir le même objet, d'appliquer les ventouses au-dessous des mamelles, fondé sur la correspondance directe qu'ont ces organes avec l'utérus. Le vomissement peut encore trouver ici son application, en le considérant comme diaphorétique, et capable de porter les humeurs vers l'organe extérieur.

On remédie à la cacochymie par des catharctiques doux, et en évitant soigneusement tous les remèdes énergiques qui provoquent les règles et les urines. Le virus vénérien doit être combattu par la méthode anti-vénérienne, dont le mercure et les sudorifiques font la base. Il est enfin essentiel de calmer les douleurs, non-seulement parce qu'elles vexent les malades, mais parce qu'elles attirent les humeurs vers l'ulcère, par leur irritation. Il faut les attaquer par les injections faites avec l'eau chaude, le lait, ou avec la décoction d'orge, l'huile de blanc d'œuf, etc. Il faut employer les syrops rafraîchissans, les émulsions avec les semences froides, les hypnotiques, et avoir recours, lorsque tous ces remèdes ne sauroient suffire pour calmer les douleurs, aux narcotiques et à l'opium. Mercurialis redoute fort l'emploi et le trop long usage des narcotiques, pour calmer les douleurs de l'ulcère ; il croit qu'ils peuvent eux seuls occasionner la stérilité ; mais pourvu qu'on n'en abuse pas, ces médicamens sont très-indiqués, lorsque les douleurs ont éludé l'effet de tous les autres médicamens.

Lorsqu'on a allégé l'ulcère, remédié à l'inflammation, à l'afflux des humeurs, au vice vénérien s'il a existé, et que les douleurs sont calmées, il reste à le déterger et à en provoquer la cicatrice. Si l'ulcère est superficiel, quelques astringens légers rempliront l'indication curative. Si l'ulcère est

sordide et profond, il faut avoir recours aux détersifs plus énergiques, tels que les décoctions d'aigremoine, de marrube, d'absynthe, auxquelles on ajoutera le miel rosat, le syrop de roses, celui d'absynthe; les eaux thermales, celles de Baréges principalement, en injections ou prises intérieurement, pourvu que l'ulcère ne soit pas vénérien. Le collyre de Lanfranc, l'eau alumineuse, l'eau de chaux, ont été aussi recommandés, mais il faut en user avec précaution.

Dans le cas où la suppuration est abondante, on a recours au quinquina pris en décoction ou en substance; ce médicament a la propriété de favoriser la suppuration et d'empêcher le refoulement de la matière purulente dans la masse des humeurs. Lorsque l'ulcère sera assez détergé, ce qu'on reconnoît par la diminution de la matière de l'écoulement et par un changement avantageux qui survient, soit dans sa couleur, soit dans son odeur, on peut employer les dessicatifs; tels que le diapompholix, le sang-dragon, la céruse, les trochisques de blanc de Rhazis et autres, dont on fera des linimens pour en garnir l'ulcère, si l'on peut y atteindre, ou qu'on délayera dans de l'eau de plantain pour les employer sous forme d'injection. On peut encore faire un mélange de lait, d'huile rosat et de tuthie, ou des fumigations avec l'encens, le ladanum, le sandarac. Si l'ulcère est au col de

la matrice, les pessaires dessicatifs peuvent être employés.

Ce traitement doit être secondé par un régime approprié à toutes les circonstances qui se présentent; il sera doux et humectant, on en bannira tout ce qui est âcre, stimulant, spiritueux, et on observera, sur-tout, de bannir de l'esprit de la malade les inquiétudes et toutes les affections morales qui rendroient son état pire et aggraveroient son mal.

Souvent les ulcères, quoique simples dans le principe, deviennent fistuleux lorsqu'ils sont négligés ou mal traités, parce que la sanie gagnant les parties molles voisines les corrode, donne ouverture à des sinus qui, devenant calleux, forment des fistules, qui tantôt sont simples et tantôt pénètrent très-avant et ont différens sinus. Cela arrive principalement aux ulcères qui proviennent de ces abcès, qui, d'après l'aphorisme d'Hippocrate, se fraient une route au-dehors, et s'ouvrent, ou vers le pli de l'aine, ou près des fesses, à côté de l'anus ou vers la vulve.

On connoîtra parfaitement à l'inspection, si ces fistules s'ouvrent à l'extérieur; mais si elles sont ouvertes, ou dans le rectum, ou dans la vessie, on ne peut se convaincre de leur existence que par l'inspection des selles et des urines; celles-ci entraînent toujours une certaine quantité de la matière purulente, qui ne laisse aucun doute sur l'existence

de la fistule, et son débouché, ou dans le rectum, ou dans la vessie; ou bien la matière purulente qui sort par le vagin, se trouve mêlée d'un peu de matière fécale ou d'urine.

Ces ulcères fistuleux ne sont pas douloureux, excepté que la matière ne vienne à toucher des parties nerveuses; mais il est presqu'impossible de les guérir, sur-tout s'ils occupent le fond de la matrice, et qu'ils communiquent, par le sinus fistuleux, avec le rectum ou la vessie. Je crois que, dans le cas de fistule, il suffit de se servir d'injections détersives et fortifiantes, et de ne pas employer les cicatrisans ou exsiccatifs, dont l'emploi seroit tout au moins inutile, s'il n'étoit pas dangereux; car il pourroit favoriser la formation de nouveaux foyers. Lorsque l'ouverture fistuleuse communique au-dehors, on peut employer les injections détersives, et ensuite faire usage de tentes ou bourdonnets mollets, enduits de térébenthine, avec laquelle on peut malaxer la myrrhe, l'aloës, la poudre de sabine et la pulpe de racines d'althæa; c'est ce qu'on peut appeler la cure palliative; car, pour détruire les fistules, il faudroit les emporter par l'instrument ou par les caustiques, et vous ne vous dissimulez pas les difficultés insurmontables que présente leur emplacement dans le corps même de la matrice, dont la substance est nerveuse, et sur laquelle on ne peut, sans danger et sans de graves accidens, porter le fer.

J'ai dit plus haut, en parlant du pronostic des ulcères à la matrice, que cette maladie, même en guérissant, avoit des suites désagréables, en ce que les femmes qui en avoient été atteintes, restoient ordinairement stériles, sauf quelques exemples qu'on trouve dans les auteurs. Et en effet, si l'ulcère a été profond, et qu'il ait pâturé une partie de la substance interne de la matrice, l'extrémité des vaisseaux aura été rongée, de même que les mamelons et les pores où ils aboutissoient; la nature aura eu plus de peine à réparer ces pertes; et la cicatrice étant, par cette raison, plus épaisse, l'organisation interne sera sensiblement altérée; dès-lors ce viscère demeurera inhabile à retenir la semence, et à l'actiliser pour la conception.

Ce n'est pas que j'embrasse l'opinion de Fabre et de Louis, qui ne regardent la cicatrice que comme l'exsiccation du tissu cellulaire, par le rapprochement de ses lames, et qui pensent que la nature ne peut opérer la régénération des chairs. Je n'entamerai pas ici cette grande question, qui exigeroit de grands développemens; mais c'est que je crois que dans le cas dont il s'agit, et lorsque la stérilité suit la cure d'un ulcère à la matrice, celui-ci ayant rongé une grande partie de la substance de ce viscère, son organisation en a beaucoup souffert, il a perdu, par l'effet de la maladie, une grande partie de son ressort, et devient alors incapable d'opérer la conception et le développement du fœtus.

Des rhagades de l'utérus et des grandes lèvres ; des condylomes de ces parties.

Il vient à l'utérus, comme à l'anus, aux mains, aux lèvres, au bout des mamelles, des rhagades ou gerçures; ce sont de petits ulcères linéaires qui ressemblent à des plis, quelquefois superficiels et sans callosités, d'autres fois plus profonds, ayant leurs lèvres très-calleuses; il y en a même qui contractent un caractère cancéreux. Ce genre d'ulcères est une maladie très-importune, dans laquelle la chair n'est point rongée, mais la peau est excoriée et contractée dans le sens des plis de la partie destinée à quelques fonctions, de manière à ce qu'ils ne peuvent les remplir sans douleur et sans une incommodité grave.

Cette maladie, lorsqu'elle attaque l'utérus, reconnoît deux causes principales. La première est l'accouchement laborieux provenant de la grandeur démesurée de la tête de l'enfant ; la tête de l'enfant, lorsqu'elle est d'une grandeur démesurée, doit nécessairement déchirer l'orifice de l'utérus, et y laisser des solutions de continuité, des gerçures, qui deviennent facilement sordides, par la quantité d'humeurs excrémentitielles qui les abreuvent continuellement; on peut accoler à cette cause un coït violent par un membre trop volumineux et trop disproportionné.

La seconde cause est un afflux considérable d'humeurs âcres, qui corrodent les parties par leur séjour; ajoutez à celle-ci une autre circonstance d'une très-grande importance; c'est la siccité extraordinaire de la matrice, qui la fait fendre, ou bien un condylome enflammé, qui peut déchirer la peau. Les rhagades des grandes lèvres reconnoissent pour cause un froid intense, et l'application de substances trop astringentes, et souvent un vice vénérien.

Paul d'Egine nous apprend à connoître cette affection. Selon lui, on ne reconnoît pas tout de suite les rhagades, lorsque les douleurs de l'enfantement sont encore récemment calmées; mais peu à peu on les reconnoît, tantôt au tact seul, tantôt après le coït, lorsque, irritées par le frottement, elles rendent du sang. Quand on ouvre la vulve d'une femme avec le *speculum*, on les apperçoit facilement à l'œil autour de l'orifice de la matrice. On juge encore, par ce qui a précédé, si le mal vient de cause interne ou externe. Les femmes s'apperçoivent principalement de cette affection aux approches des hommes, et en sont vivement incommodées. Si l'on ne peut pas attribuer les rhagades à l'accouchement ou à la grandeur démesurée du membre viril, il faut rechercher s'ils ne sont pas dus à un condylome enflammé et tuméfié, qui ait fait déchirer la cuticule : on se convaincra de ce fait par l'inspection; et s'il n'y pas de condylome,

on aura lieu de l'attribuer à l'âcreté particulière de l'humeur qui lubréfie les parties, ou à un vice vénérien.

Pour le traitement de cette affection, il faut considérer si les rhagades sont profonds ou superficiels, calleux ou sans dureté, récens ou invétérés ; car les récens qui sont sanguinolens, et occasionnés par une cause externe, telle que l'accouchement laborieux et le coït, n'ont besoin que de quelques astrigens et des agglutinans. On se servira de la décoction de plantain ou de roses, et du bol d'Arménie, dont on fera des pessaires avec le blanc d'œuf, en observant d'en bannir les étoffes de laine ou de soie. On peut encore employer l'onguent *populeum*, lors sur-tout qu'il y a ardeur et douleur, parce que cet onguent a une vertu calmante. Si les rhagades ne sont pas dûs à une cause externe, mais au contraire à des humeurs âcres ou à un vice vénérien, il faut employer la méthode antivénérienne dans ce dernier cas ; dans l'autre, on doit faire concourir le régime avec le traitement : on débutera par la purgation avec les minoratifs ; on établira ensuite un régime doux, humectant : s'il y a prurit et sécheresse, on fait usage de fomentations émollientes avec les mauves, les semences de lin, de psyllium, le pourpier : on y joindra un onguent fait avec le camphre, l'onguent *populeum*, le blanc d'œuf et le lait ; ce médicament est excellent pour calmer les douleurs et le

prurit, et pour dissiper les rhagades. S'il y a des callosités, il faut les traiter avec les émolliens, et ensuite les emporter avec le fer ou le caustique; la chose n'est pas très-difficile au moyen du *speculum;* on peut se servir d'un pinceau chargé d'une liqueur caustique, ou bien de la pierre infernale, ou d'un instrument fait exprès.

Tous les auteurs ne sont pas d'accord sur ce qu'on doit appeler condylome : si nous en croyons Celse, le condylome n'est autre chose qu'un tubercule qui provient d'une inflammation. Paul d'Egine, au contraire, prétend qu'on ne doit appeler condylome que le tubercule lui-même, qui s'endurcit, soit qu'il succède à une inflammation, soit qu'il naisse de quelque crevasse ; c'est pourquoi le tubercule naissant, il ne l'appelle pas condylome, parce qu'il n'est pas encore devenu calleux; mais il désigne sous ce nom les plis ou rides qui dégénèrent en une éminence calleuse. Aëtius pense comme Celse, et appelle condylome tout tubercule provenant d'une inflammation récente ou calleuse, pourvu que l'éminence qui est à l'anus ou à la matrice soit rugueuse ; il avoue cependant qu'il faut, pour que les condylomes se forment, que ces éminences s'endurcissent et deviennent épaisses. D'après cela l'utérus ayant, comme l'anus, beaucoup de rides et plis à son orifice, lorsqu'une de ces rides s'enfle contre nature, elle forme un

condylome, souvent sans inflammation, mais garni d'aspérités et de lignes calleuses.

Mercatus prétend qu'on distingue le condylome du porreau, en ce que celui-ci n'est accompagné d'aucune douleur; qu'il est souvent alongé, rougeâtre et quelquefois blanchâtre. Cette éminence tuberculeuse retient le nom de porreau quand elle est petite; lorsqu'elle est plus considérable, Aëtius lui donne le nom de *ficus*, fic. Toutes ces espèces d'excroissances naissent fréquemment à l'extérieur de la vulve, et à l'intérieur vers l'orifice et le col de la matrice; elles sont l'effet ou d'une inflammation locale, ou d'humeurs excrémentitielles, ou le plus souvent du vice vénérien. Quand c'est le vice vénérien qui donne naissance aux condylomes, on les voit se flétrir pendant le traitement mercuriel, et tomber ou disparoître en entier; mais ils sont souvent rebelles et exigent encore, pour leur extirpation, le fer ou le caustique: autrement on les traite par les adoucissans, et ensuite par les astringens et les topiques dessicatifs, soutenus d'un régime convenable et précédé de quelques minoratifs.

De la gangrène de l'utérus.

On voit quelquefois à l'inflammation, aux ulcères et autres affections de la matrice, succéder la gangrène. Cette partie est facilement atteinte

de putridité vu sa chaleur, son humidité et la quantité d'humeurs excrémentitielles dont elle est le réceptacle, et cette putridité tourne souvent en gangrène; et à mesure que le mal augmente, en sphacèle ou en mortification absolue. Dans certains cas, toute la partie est tombée d'elle-même, et dans d'autres, on a été obligé de l'emporter, comme le rapportent Rosset et Skenkius.

Les maladies auxquelles succède la gangrène sont rangées au nombre de ses causes; ces causes comprennent tout ce qui peut contribuer à éteindre la sensibilité et la vie dans les parties; ainsi ce seront, 1°. les inflammations excessives, les tumeurs, les abcès; 2°. la malignité vénéneuse des humeurs, comme dans le cancer, les ulcères d'un mauvais caractère, sur-tout s'ils sont mal traités; 3°. un froid excessif supporté par la matrice après l'accouchement et lorsque tous les pores de cette partie sont ouverts; 4°. l'usage inconsidéré des narcotiques, qui éteignent la chaleur, ou des remèdes chauds, caustiques et septiques qui la détruisent; 5°. enfin, la contusion de ce viscère après un accouchement laborieux où toutes les parties ont été froissées, la ligature trop serrée des fics, verrues de cet organe et du clitoris; mais la gangrène arrive le plus souvent au col de la matrice à la suite de l'inflammation, du cancer et des ulcères mal traités.

Les signes qui accompagnent la gangrène à

l'utérus sont une chaleur extraordinaire avec fièvre lente, la couleur de la partie livide, noirâtre, molle, cadavéreuse et sans sentiment ; les malades éprouvent des frissons, des tremblemens, des syncopes ; la partie exhale une puanteur horrible.

La gangrène de l'utérus est une maladie très-grave, en ce que si l'on n'y porte un prompt remède, la mortification gagne insensiblement toutes les parties environnantes, et ne tarde pas d'emporter les malades.

Vous connoissez tous la manière de traiter la gangrène en général, la méthode curative ne diffère point dans la gangrène de l'utérus ; elle consiste à chercher par tous les moyens qui sont en nous, à arrêter les progrès de la mortification et à rappeler la vie dans les parties gangrénées. Ces moyens sont de deux sortes, externes et internes : les moyens externes sont les topiques spiritueux, excitans, les scarifications, les digestifs animés, l'eau-de-vie, les acides. Les remèdes internes sont tous les antiseptiques, parmi lesquels le quinquina tient le premier rang, en ce qu'il s'oppose aux progrès ultérieurs de la putréfaction.

Lorsque le sphacèle est complet et que tout le viscère est corrompu, Rosset en propose l'extirpation comme l'unique moyen de sauver les malades ; mais cette extirpation n'est possible que dans le cas de la chute de la matrice hors de la cavité du corps ; alors seulement elle est praticable, et

nombre d'observations prouvent que cette extirpation a été faite avec succès, et qu'on a du moins conservé la vie aux malades.

CHAPITRE II.

Maladies qui ont lieu dans la cavité de la matrice.

Les maladies comprises dans ce chapitre, sont l'hydropisie de la matrice ; la tympanite de cet organe ; les vers ; les calculs ; les polypes utérins.

Hydropisie de la matrice.

L'utérus est sujet, comme toutes les cavités du corps, à être distendu par des amas de vents et de sérosités ; l'amas des sérosités a reçu le nom d'hydropisie de la matrice ; celui des vents, le nom de tympanite utérine : nous traiterons de celle-ci dans un article particulier ; nous nous occuperons dans ce moment de l'autre.

L'hydropisie de l'utérus est formée par une humeur pituiteuse froide qui abreuve les tuniques de ce viscère, les tuméfie considérablement, et forme une véritable tumeur œdémateuse qui peut se rapporter à l'anasarque ; ou bien elle est formée par un amas de sérosités qui sont contenues dans la cavité de la matrice, comme dans une outre ;

celle-ci se rapporte à l'ascite. Boerrhaave affirme que l'utérus peut contenir une quantité de sérosités, telle que le volume qu'il acquiert en a souvent imposé pour un ascite.

Cette maladie suppose un vice essentiel dans les solides qui sont lâches et dans un véritable état d'atonie ; elle suppose aussi que l'orifice de l'utérus est fermé par une membrane, ou par une lymphe épaissie, ou par la constriction seule de l'orifice, comme le prétend Fernel ; ou bien encore par une tumeur skirreuse, comme le pense Rivière.

Quelques auteurs anciens doutoient que la liqueur séreuse de l'hydropisie pût être contenue dans la cavité de la matrice, et pensoient que ces eaux devoient s'échapper par son orifice. Mais nombre d'observations et de faits intéressans ne laissent aucun doute à ce sujet. Entre autres observations curieuses que l'on trouve dans les ouvrages de Mercatus, Fabrice Hildan, Rivière, Sidenham, Mauriceau, Skenkius, Vesale et beaucoup d'autres, celle que rapporte Fernel démontre d'une manière bien évidente, que les sérosités peuvent être contenues dans la cavité de la matrice, et que l'orifice de cet organe peut se fermer. La malade, qui fait l'objet de cette observation, étoit attaquée d'hydropisie de la matrice, remplissoit chaque mois, à l'époque où la menstruation devoit la prendre, six et huit plats d'une eau très-chaude ; après cette évacuation, la tumeur que

formoit auparavant l'utérus, s'affaissoit, et se remplissoit insensiblement jusqu'au mois suivant.

On voit, d'après cela, que l'orifice de l'utérus peut être fermé de manière à contenir les sérosités qui se ramassent dans sa cavité, et que ce n'est que lorsque ses parois ont été distendues *ultra modum*, que les eaux se sont frayé un passage à travers l'orifice, qui, d'après l'opinion de Fernel, n'étoit que contracté. D'autres fois, l'orifice est fermé par une membrane, par des mucosités épaissies ou par un skirre, comme je l'ai observé plus haut. Dans certains cas, les sérosités sont contenues dans une espèce de membrane, comme l'ont vu Valeriola et Platerus.

Enfin, l'hydropisie de la matrice est souvent formée par des amas de vésicules transparentes et de différent diamètre, qui ont reçu le nom d'hydatides. Les auteurs fourmillent d'observations de ce genre; et il n'est pas de praticien qui n'ait été témoin de quelques cas de ce genre. J'ai connu moi-même une femme qui ne se présentoit jamais à la garde-robe sans rendre un certain nombre de ces hydatides de la grosseur au moins d'un gros haricot. Valeriola a vu une femme qui, se croyant enceinte, rendit un globe membraneux très-considérable, plein de bulles transparentes, remplies d'une humeur aqueuse.

Mais d'où viennent ces hydatides? comment peuvent-elles se former en si grande abondance

que dans certains cas on en a trouvé des milliers ? C'est une grande question à se faire. On a cru pendant long-temps que les hydatides qui se trouvent dans les hydropisies étoient formées par la dilatation de quelques portions de vaisseaux lymphatiques. Mais un auteur anglais nommé Tison y ayant découvert un ver qu'il nomma *lumbricus hydropicus*, cette découverte donna l'éveil aux naturalistes, et Hartmann, Pallas, Müller, Goetz et Lesk ayant fait de nouvelles recherches, confirmèrent ce fait.

Dans la suite on a trouvé dans ce vers des caractères nouveaux qui l'ont fait ranger dans le genre des *tænia ;* il forme, d'après Pallas, la sixième espèce ; il la désigne sous le nom de *tænia hydatoidea*, ou *hydatigena ;* Linné lui donne le nom d'*hydra hydatula*.

Cet animal singulier et extraordinaire a un petit corps oblong, blanc, ridé transversalement, *transversim rugosum*, qui peut se contracter en une pointe assez mousse et qui porte vers sa partie postérieure une bulle sphérique d'une membrane extrêmement délicate, transparente, un grand nombre de fois plus grande que son corps.

Il paroît que dans cet animal singulier tout est vivant, car Hartmann ayant mis une de ces hydatides dans l'eau tiède, il vit très-distinctement la membrane de la bulle se contracter, et la lymphe qui y étoit contenue agitée d'un mouvement on-

dulatoire. Tison a remarqué dans la bulle un filament double, fluctuant au milieu de la liqueur. Mais Pallas, qui a répété avec le plus grand succès et s'est convaincu de la vérité des expériences de Hartmann, n'a jamais pu appercevoir les stries ou les filamens de Tison, quoiqu'il ait cherché à les découvrir dans des hydatides de la grosseur d'une noix.

Ainsi donc ces hydatides, sur la formation desquelles on nageoit dans l'incertitude, seroient dues à un ver, à un animalcule qui les développe lui-même ; malheureusement on ne rencontre pas dans toutes les hydatides les caractères de vitalité que certaines portent. Werner qui a anatomisé les vers du corps humain, et principalement les tænia, rapporte l'observation d'une tumeur pleine d'hydatides, dans lesquelles il n'a trouvé aucune trace ni de ver ni de vitalité dans la bulle, quoique d'ailleurs il y ait rencontré l'un des caractères qu'on trouve dans les hydatides animées, savoir la double membrane; il conclut de ce fait qu'il y auroit deux espèces d'hydatides, celle qu'on connoît sous le nom d'*hydatoidea tænia*, et une autre espèce qu'il croit être formée par les extrémités des vaisseaux lymphatiques, dilatés en forme globuleuse.

Cependant Pallas penche à croire qu'on pourroit conclure de la diversité qu'on observe dans la proportion du corps de l'animal, que l'appendice

s'efface à mesure que la bulle se dilate et s'agrandit, et que l'hydatide également tendue, dépose tout caractère d'animalité : *Appendiculam crescente bullâ penitus expansam evanescere, adeoque æqualiter tensam hydatidem animalis omnem speciem deponere.* Il croit de-là que toutes les hydropisies vésiculaires, les tumeurs formées par des hydatides, et les hydatides qui remplissent les cavités des viscères, dont on trouve tant d'exemples chez les auteurs, sont dues à ces lombrics de Tison, quoiqu'on n'y retrouve plus aucun vestige de leurs corps. Je vous renvoie à la lecture de la belle dissertation de Pallas : *de infestis viventibus intra viventia.* L'hydropisie de la matrice peut donc, indépendamment des eaux qui sont contenues dans sa cavité, être formée par des amas de ces *tenia hydatigena*, auxquels nous sommes en droit de les attribuer, jusqu'à ce que des observations mieux faites détruisent notre croyance à cet égard.

Les causes de l'hydropisie de la matrice sont en grand nombre ; cependant Aëtius ne l'attribue qu'a la suppression des menstrues et à l'imprégnation empêchée. Il faut ici distinguer les causes en formelles et en occasionnelles; on ne peut pas douter que la cause matérielle ne soit la sérosité contenue dans la cavité même de la matrice ou dans les vésicules appelées hydatides. La cause formelle sera dans ce cas une débilité particulière de la ma-

trice dans un corps foible, cachectique où il y a peu de chaleur. Les causes occasionnelles, quoiqu'elles varient beaucoup, sont cependant le plus souvent les hémorragies. Nous avons vu que les grandes pertes de sang enlevoient aux solides leur ton ; que les forces digestives en souffroient considérablement ; que les sucs digestifs en étoient mal élaborés ; de-là, il n'est pas rare de voir l'hydropisie succéder aux grandes pertes sanguines qui surviennent, après l'avortement, après un accouchement laborieux, la suppression. L'hydropisie de la matrice peut encore venir d'obstructions, de skirres, de la suppression des règles, des lochies, des fleurs blanches, des tumeurs, et généralement de toutes les causes qui produisent l'hydropisie ascite.

Maintenant que nous savons que les bulles de l'hydropisie vésiculaire de la matrice sont formées par un ver, et ne sont que des corps animés, comment se fait-il que ces vers puissent se former dans la matrice, et y développer ces bulles? S'engendrent-ils dans cet organe ou ailleurs, par la seule propension qu'a la matière à s'organiser? ou bien leurs germes en sont-ils introduits avec nos boissons? Les analogues de ces vers existent-ils hors du corps vivant? ou bien leurs germes existent-ils au-dedans de nous? Toutes ces questions sont de la plus grande importance, et très-difficiles à résoudre. Les philosophes disputent encore là-

dessus, et probablement ne seront-ils pas d'accord de long-temps. Elles tiennent aux grandes questions de philosophie générale, sur la préexistence des germes, sur la génération spontanée. Je crois que dans la circonstance présente nous aurons beaucoup fait, si, en recherchant l'analogue de ces animalcules hors le corps vivant, et ne la trouvant pas ailleurs, nous prononçons que le germe n'a pas pu être introduit du dehors avec nos alimens et nos boissons.

Resteroit à décider entre la génération spontanée et la préexistence des germes : *Non licet inter nos tantas componere lites ;* mais s'il étoit permis de hasarder son opinion, je pense, avec quelques philosophes, que les substances muqueuses et gélatineuses sont éminemment susceptibles de s'organiser selon le mode de leur décomposition.

J'ai oublié plus haut, en parlant de l'animalité de ces hydatides, de rapporter deux observations pathologiques, qui démontrent bien évidemment qu'elles sont de la classe des vers, car elles cèdent à l'effet des anthelmintiques. Dans le cas que je vous ai rapporté plus haut, dont j'avois été le témoin, les hydatides ne sortirent qu'après l'administration des mercuriaux ; et l'un des professeurs de l'école de Montpellier lui communiqua dernièrement une observation très-intéressante d'une tumeur près de la prostate, qu'on attribuoit à un vice vénérien, et qu'on traita en conséquence

avec les mercuriaux ; mais quelle fut la surprise des médecins, lorsqu'on vit sortir de la tumeur, qui s'ouvrit d'elle-même, une grande quantité d'hydatides. Il paroît en effet que le mercure qui agit sur la lymphe qu'il tend à inciser, à diviser, doit porter un effet singulier sur toutes les productions de la dégénération muqueuse, et doit ultérieurement l'empêcher de s'organiser ; aussi est-il regardé comme un des plus puissans anthelmintiques.

Les signes de l'hydropisie de la matrice sont la tumeur de l'abdomen, avec murmure, grouillement, fluctuation, pesanteur en marchant, difficulté de respirer, la suppression des mois ou leur corruption, le peu d'ordre dans leur apparition, et leur couleur qui ressemble à de la lavure de chair ; il y a douleur aux lombes, aux hypocondres, au bas ventre, aux aines ; quelquefois des frissons et la fièvre ; la couleur de la face est pâle, les yeux sont enflés et humides, les jambes et les cuisses deviennent œdémateuses. Mais comme il y a beaucoup de ressemblance entre cette hydropisie, l'ascite et la véritable grossesse, il est bon de donner des signes qui puissent les faire distinguer.

Les signes des deux espèces d'hydropisies sont assez semblables, pour qu'il soit assez difficile de ne pas les confondre ; les auteurs en indiquent qui ne sont pas très-évidens ; ils disent, par exemple, que dans l'hydropisie ascite, la plupart du temps

le foie est affecté, ce qui fait que la face est pâle et livide ; au lieu que dans celle de l'utérus, la femme porte une bonne couleur, ce qui n'est pas toujours vrai, car ici le foie pourroit être également affecté et le visage pâle ; et l'on voit souvent les femmes attaquées d'hydropisie utérine décolorées et ayant un extérieur très-maladif. D'autres assurent qu'ici la tumeur est moins grande que dans l'ascite, et située plus bas. Mais il est possible que l'ascite soit petite et l'hydropisie utérine très-considérable ; d'où l'on voit que ces signes sont tout au moins inutiles, s'ils ne sont pas fautifs.

Primerose prétend que les signes les plus certains se prennent du principe du développement de l'une ou l'autre tumeur ; ainsi, lorsque dans l'affection idiopathique ou sympathique de la matrice le bas-ventre commence à s'enfler vers la partie inférieure dans la région où est situé l'utérus, on doit soupçonner que c'est l'hydropisie de cet organe : selon lui, dans l'ascite, l'enflure commence par la partie supérieure, parce que le foie y est plus affecté, les parties supérieures sont plus exténuées, il y a plus de soif ; si, dans le premier cas, il sort par le vagin un peu de l'humeur aqueuse, il n'est aucun doute sur le lieu de l'hydropisie. D'autres observent que lorsque les sérosités sont renfermées dans l'utérus, la fluctuation est plus obscure, et n'est pas aussi sensible que dans l'ascite ; elle le sera encore moins si la tumeur de

l'utérus est occasionnée par des hydatides, pour la présence desquelles nous n'avons aucun signe.

Je crois qu'il existe un signe distinctif de l'hydropisie utérine et de l'ascite, qui a échappé à la plupart des auteurs ; le moyen de le saisir consiste, en introduisant un ou plusieurs doigts dans le vagin, à s'assurer si la matrice est ou n'est pas développée ; si la matrice est développée, ce signe réuni à tous ceux de l'hydropisie, ne laissera aucun doute sur son siége dans la matrice. Tout comme aussi, si la tumeur du ventre existant, la matrice est dans son état naturel, il n'est pas douteux que ce ne soit une ascite. Cet attouchement qui est familier aux accoucheurs et aux habiles sages-femmes, nous sera d'un grand secours, mais restera toujours à distinguer l'hydropisie utérine de la véritable grossesse.

Ici la difficulté n'est pas moindre ; car tous les signes qui annoncent l'une, se rencontrent souvent dans l'autre, de manière que plusieurs femmes se sont trompées elles-mêmes, ont trompé les médecins et les sages-femmes, se croyant grosses n'ont eu qu'une hydropisie utérine ; d'autres au contraire qui ne se croyoient que malades ont accouché à leur terme.

Une chose qui ne contribue pas peu à augmenter l'embarras, c'est que l'hydropisie et la grossesse se compliquent quelquefois, comme l'a écrit Aëtius et comme quelques autres auteurs l'ont vu.

Mais ces cas sont extrêmement rares, et plusieurs médecins la revoquent en doute, en ce que l'hydropisie est au rang des causes de stérilité. Hippocrate a dit, que lorsqu'à une femme enceinte survenoit l'hydropisie, elle perdoit son fruit. *Si mulier in utero habeat et sequatur hydrops, corrumpi fœtum.*

On ne peut cependant pas rejeter l'autorité de Mauriceau, qui assure avoir vu l'hydropisie utérine compliquer la grossesse ; la sérosité se ramasse alors autour des membranes de l'enfant. Cet auteur cite entr'autres faits de cette nature, celui d'une femme enceinte qui vida beaucoup d'eau par la matrice quelques semaines avant d'accoucher ; et ce qui démontra à ses yeux que cet écoulement étoit une suite de l'hydropisie, et n'étoit pas produit par les eaux de l'enfant, c'est que l'accouchement tarda long-temps à se faire, et d'ailleurs, c'est qu'en accouchant cette femme, il trouva les membranes fermées et remplies d'eaux à l'ordinaire. Mercurialis dit que l'hydropisie se forme quelquefois après la conception ; dans ce cas le fœtus enveloppé de ses membranes peut arriver à terme ; mais il croit impossible que l'hydropisie précède la conception, parce que l'utérus étant fermé ne pourroit recevoir le produit de la conception ; ajoutons, parce qu'au milieu de cet amas de liquide la semence ne seroit pas actilisée. Il est cependant un cas particulier où la concep-

tion peut avoir lieu pendant l'hydropisie, c'est lorsque la substance de l'utérus étant saine, les eaux sont renfermées dans une membrane ou dans les vésicules.

Les signes qui distinguent l'hydropisie de la grossesse sont la plupart conjecturaux et incertains, si la femme grosse est valétudinaire et peu colorée. On les prendra cependant des circonstances suivantes : dans l'hydropisie la tumeur du ventre est uniforme, plus molle et plus arrondie, et ne laisse appercevoir au tact qu'un flottement d'eau, sans mouvement sensible qui puisse être attribué à l'enfant, au lieu que dans la grossesse le ventre se porte plus en avant et l'on sent après quelques mois remuer l'enfant. Dans la grossesse, à mesure que l'enfant grandit, les femmes qui étoient indisposées, se trouvent beaucoup mieux, au lieu que dans ces affections contre nature, les symptômes s'aggravent de jour en jour. Chez les femmes enceintes les mamelles sont ordinairement dures, élevées et rendent du lait, chez les hydropiques elles sont flasques, molles et abattues. Si une femme est d'un certain âge, et qu'elle ait passé l'époque où ce sexe est apte à la conception, et qu'elle ait le ventre tuméfié, il est vraisemblable qu'elle est hydropique ; il ne faudroit cependant pas le conclure trop légèrement, si d'ailleurs la femme n'étoit pas décolorée et n'avoit pas un aspect cachectique ; car on a des exemples de

femmes qui ont enfanté au-delà de la cinquantième année. Enfin on pourra assurer le diagnostique par la considération des mois, par leur plus ou moins de régularité, et par les différens caractères qu'ils présenteront.

On distingue l'hydropisie de la mole, en ce que dans celle-ci il y a plus de poids, et que lorsque les malades se retournent dans leur lit, elles ont le sentiment d'une masse qui tombe sur le même côté. On distingue encore l'hydropisie de l'emphysême, en ce que dans celui-ci il n'y a pas de fluctuation ; on sent, au contraire, de la rénitence ; et si l'on frappe le ventre, il résonne comme une outre. On la distingue de l'inflammation qui est ordinairement accompagnée de fièvre et de douleurs graves. Enfin, elle diffère du skirre, en ce que celui-ci est plus dur, plus rénitent que l'hydropisie, qui cède ordinairement à l'impression du doigt.

Personne ne doute que dans cette maladie l'utérus ne soit la partie affectée ; il faut cependant distinguer s'il est affecté primitivement ou d'une manière secondaire, et si l'humeur est contenue dans une membrane ou dans la cavité de l'utérus.

Il est vraisemblable que l'utérus est affecté secondairement, s'il y a eu précédemment des signes qui indiquent une affection générale ou particulière. Si, par exemple, il y a eu des fièvres aiguës, des hémorragies, des grandes douleurs de la tête, des rhuma-

tismes, des crudités de l'estomac, la rate ou le foie obstrués et autres semblables ; si l'affection a commencé avec ces symptômes, ou si elle en a reçu de l'accroissement, et que la couleur du corps en ait souffert, l'affection de l'utérus, dit Primerose, est sympathique. Mais si ces symptômes n'existent pas, et qu'il ait précédé quelques affections particulières de l'utérus, tels sont l'accouchement laborieux, l'avortement, la suppression des menstrues, les ulcères, les tumeurs, que la couleur de la face soit bonne, l'affection de l'utérus est idiopatique.

Il est difficile de reconnoître si les eaux sont contenues dans la cavité de la matrice ou dans une membrane ; lorsque l'amas s'en fait dans la cavité, la fluctuation est plus forte, et la tumeur plus volumineuse que lorsqu'il est dans une membrane où la fluctuation est plus sourde et moins manifeste ; il y a encore dans ce dernier cas plus de douleur, et l'orifice de la matrice n'est pas aussi hermétiquement fermé.

Outre le danger commun à toutes les hydropisies, cette espèce a cela de particulier qu'elle est un obstacle à la génération et qu'elle cause la stérilité ; si elle ne se forme qu'après la conception, ces eaux gênent l'accroissement de l'enfant et l'affoiblissent ; elles indiquent d'ailleurs un vice dans la matrice, dont l'enfant doit se ressentir. Cette maladie, quand elle complique la grossesse, se

termine avec l'accouchement, comme l'ont observé beaucoup d'auteurs ; mais elle est sujette à revenir et devient alors plus grave.

L'hydropisie de la matrice est plus dangereuse, si l'humeur qui la forme est de mauvaise nature, putride : elle l'est encore davantage si elle est due à un vice ancien et invétéré, et se guérit plus difficilement lors sur-tout, dit Hippocrate, que la fièvre s'y mêle et que la soif tourmente la malade.

Le traitement de cette maladie diffère peu de celui de l'ascite ; lorsque l'hydropisie utérine n'est point compliquée avec la grossesse, il faut tâcher de relâcher l'orifice interne de la matrice par des bains, des fomentations, des fumigations, des injections ; si ces remèdes ne suffisent pas, il faut y porter la main et chercher avec les doigts à exciter les parois de l'orifice et à en provoquer l'ouverture ; c'est une manœuvre que les accoucheurs et les sages-femmes pratiquent avec beaucoup de succès ; la seule dilatation de cet orifice suffit pour évacuer les eaux lorsque l'hydropisie n'est pas vésiculaire. S'il existoit une membrane qui s'opposât à l'évacuation des eaux, il faut la couper, et cette simple opération guérit quelquefois entièrement l'hydropisie ; il n'est pas toujours nécessaire d'employer l'instrument pour percer ces sortes de membranes ; souvent elles sont si minces qu'on peut les rompre avec l'ongle seulement.

Lorsque les eaux se sont écoulées, on doit prévenir un nouvel épanchement par l'usage de légers astringens, et sur-tout des martiaux qui sont ici spécifiques.

Si l'eau est renfermée dans des hydatides, et que l'hydropisie ne soit autre chose qu'un amas de ces lombrics hydropiques, l'ouverture de l'orifice de la matrice n'est pas suffisante pour les évacuer, parce que ces hydatides adhèrent souvent entre elles en forme de grappes et souvent elles sont attachées aux parois de la matrice. Il faut alors employer des remèdes assez énergiques, et dont l'action soit capable d'en déterminer la chute; tels sont les purgatifs hydragogues, les diurétiques et les apéritifs. Mais aucun de ces remèdes n'est aussi efficace dans ce cas, que les anthelmintiques, et parmi ces médicamens, les mercuriaux méritent la préférence; l'observation prouve que ces hydatides animées se sont fait jour d'elles-mêmes, après l'usage du mercure. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de l'employer sous forme de frictions; les sels mercuriels ou toutes les autres formes du mercure, peuvent convenir dans ce cas.

Il n'est pas étonnant que le mercure agisse vivement contre ces hydatides animées; vous savez qu'il est très-pénétrant et qu'il porte éminemment sur la lymphe et sur tout le système lympathique et muqueux, auquel nous savons qu'appartiennent

toutes les dégénérations vivantes du corps humain. Car quelque systême qu'on adopte, entre la génération spontanée, les germes préexistans, et l'introduction des germes dans le corps, c'est toujours la matière lymphatique et muqueuse qui s'organise, ou qui sert de matrice aux germes, et sous ce point de vue nous sommes assurés que les mercuriaux ne manqueront pas leur effet, lorsque d'ailleurs nous serons convaincus de l'existence de ces hydatides.

Si l'hydropisie utérine se rencontre dans une femme enceinte, elle se termine ordinairement par l'accouchement. Ainsi l'on doit, dans ces circonstances, éviter tout remède violent, ne tenter aucune dilatation de la matrice. Il faut seulement faire observer à la malade un régime exact et peu de boissons; on peut cependant hasarder quelques apéritifs légers, et sur-tout les préparations de fer les moins énergiques, telles que la teinture de mars, et le tartre chalibé, ou tartrite de potasse ferrugineux, l'eau chalibée, et autres de cette nature. Mais comme cette maladie est sujette à revenir, et qu'elle est alors plus grave, on continuera après l'accouchement l'usage des martiaux, que les médecins regardent comme un remède excellent, capable de prévenir le retour de la maladie.

Tympanite de la matrice.

L'eau n'est pas le seul fluide capable d'engorger et de distendre la matrice ; l'air peut encore s'y renfermer en assez grande masse ; et soit qu'il agisse par sa dilatation, soit qu'il agisse par son volume, ce fluide tient les parois de la matrice écartées et distendues, au point de former une tumeur considérable, et d'en imposer quelquefois pour toutes les maladies qui entraînent la tuméfaction de l'abdomen, telles que l'ascite, l'hydropisie de la matrice, la mole, et même la véritable grossesse.

Ces vents, ces flatuosités prennent naissance ou sont introduits dans l'utérus après l'accouchement, et lorsqu'imprudemment on laisse cet organe trop long-temps ouvert, et exposé à l'air extérieur ; aussi, pour éviter cet inconvénient grave en lui-même, est-on dans l'habitude de ceindre le ventre des accouchées avec des linges, qui, exerçant une douce pression sur toute cette capacité, favorisent les mouvemens de la force tonique, qui tend à resserrer, à contracter l'organe, et à le ramener à ses dimensions ordinaires.

C'est sur-tout après les accouchemens difficiles et laborieux, lorsque la matrice est épuisée par des contractions trop long-temps soutenues, par des efforts qui détruisent ses forces toniques, lors-

que toutes les parties ont plus ou moins souffert de contusions, et ont perdu presque tout leur ressort; c'est, dis-je, après les accouchemens laborieux, que ces vents, ces flatuosités peuvent opérer avec plus d'efficacité, et occasionner la maladie connue sous le nom de tympanite.

Mais ces fluides gazeux, qui distendent ainsi les parois de la matrice, et qui forment la cause matérielle de la tympanite, sont-ils introduits du dehors, ou prennent-ils naissance dans la cavité de l'utérus? Ces deux manières de procéder, ces deux modes de développement de la maladie, sont très-admissibles; l'un et l'autre peuvent concourir à la production de la tympanite. On conçoit facilement comment l'air extérieur, s'introduisant dans un organe déjà distendu outre mesure, et qui n'a pas pu reprendre son ressort, et y rencontrant un plus haut degré de chaleur, se dilate, et entre dans un état de raréfaction bien capable de donner lieu à cette affection, et cela avec d'autant plus de raison, que l'organe se trouve hors d'état d'opposer la moindre réaction.

On admettra aussi le second mode de génération de ces flatuosités, savoir, leur dégagement de la cavité même de l'utérus, non-seulement dans les circonstances dont nous avons parlé, mais encore dans une foule d'autres; lors, par exemple, de la menstruation, dans les mois décolorés, les fleurs blanches, &c. L'utérus, dans ces différentes occa-

sions, se trouve humecté, abreuvé, et pour ainsi dire, engorgé d'humeurs excrémentitielles, auxquelles il donne passage, ou qui y séjournent. Ces humeurs, entrant en fermentation, peuvent donner lieu au dégagement des substances gazeuses, qui se ramassent, et qui, distendant outre mesure un organe déjà frappé de débilité, forment la tympanite.

Si nous considérons la nature des humeurs dont il est question, et le lieu dans lequel elles se trouvent, nous appercevrons qu'elles jouissent de toutes les conditions propres à les faire entrer en fermentation. Ces humeurs excrémentitielles sont éminemment chargées de substances mucilagineuses, de substances muqueuses très-fermentescibles par elles-mêmes; elles se trouvent à un degré de température convenable; elles éprouvent le contact de l'air; et l'on sait que toutes ces conditions sont on ne peut plus favorables au développement des mouvemens fermentatifs.

L'analogie vient encore confirmer cette doctrine, qui, si elle n'est pas rigoureusement démontrée, est au moins très-probable. On voit tous les jours, dans les fermentations vitales que subissent les matières soumises à l'acte de la digestion, se dégager différentes substances aériformes, qui s'échappent tantôt par le haut, et tantôt par le bas, et qui, quelquefois, s'accumulent dans l'estomac ou dans quelques portions du tube intestinal, au point de

les distendre et d'exciter de très-vives douleurs de colique. Ces vents, ces substances aériformes proviennent de la décomposition des matières alimentaires, et sont presque toujours ou du gaz acide carbonique, ou du gaz hydrogène, ou peut-être même de l'azote qui n'a pas été absorbé. Si de tels phénomènes se passent dans le tube intestinal, pourquoi la matrice ne nous en offriroit-elle pas de pareils dans des circonstances analogues, et lorsqu'on observe d'ailleurs, dans des occasions différentes, la nature, malgré ses ressources infinies, affecter tant de constance et d'uniformité dans ses procédés?

Nous reconnoissons donc que la cause matérielle de la tympanite utérine, est l'amas ou la collection de vents, de flatuosités, qui se forment dans la cavité de l'organe, ou qui s'y introduisent du dehors, lorsqu'après l'accouchement, et sur-tout l'accouchement laborieux, la menstruation et les affections dans lesquelles l'orifice est plus ou moins béant et ouvert, l'air peut se frayer un passage dans cette cavité. La cause formelle est un état d'atonie et de débilité de la matrice, qui non-seulement ne lui permet pas de se contracter et de reprendre son ressort, mais qui lui enlève encore la faculté de s'opposer au développement excessif que les vents lui font prendre. Les causes occasionnelles sont un mauvais régime, la négligence à soustraire l'utérus au contact de l'air, lorsque son orifice

est plus ou moins dilaté, et une conception vicieuse.

J'observerai, au sujet de cette dernière cause, qu'il est très-probable que la liqueur spermatique reçue dans la matrice, n'y est point activée, parce que l'organe se trouve dans un état de débilité et d'inertie. Alors cette substance, devenue étrangère par la perte de sa vitalité, peut entrer en fermentation, et fournir assez de substances gazeuses pour le distendre et le dilater au point de former la tympanite. Les écrivains qui ont exclusivement regardé les moles comme un produit de la conception, ont admis des moles venteuses, et rangé dans cette classe la tympanite de la matrice : sans doute cela peut arriver dans le cas dont nous parlons ; mais comme toutes les tympanites et toutes les moles ne sont pas des produits d'une conception viciée, nous devons distinguer la tumeur venteuse de l'utérus de celle qui est formée par une masse charnue, plus ou moins informe, qui s'y développe, et ce seroit bouleverser toutes les notions que de confondre ces deux affections.

On reconnoît deux sortes de tympanites : la tympanite vraie ou permanente, et la tympanite fausse ou passagère. La tympanite vraie est celle qui se manifeste par l'intumescence du ventre occasionnée par le développement et la distension excessive de l'utérus. La tympanite fausse ne présente pas de tumeur sensible, et ne se manifeste que par

quelques vents qui s'échappent de temps en temps par l'orifice avec un bruit assez sonore pour les annoncer. Dans la première, l'orifice est hermétiquement fermé, ou par une membrane qui s'y forme, ou par des mucosités épaissies qui s'y ramassent, ou par un état spasmodique permanent. Dans la seconde, l'état spasmodique n'est pas aussi fixe, aussi permanent; il permet que cet orifice s'ouvre de temps en temps, et donne passage aux flatuosités.

La tympanite vraie simule, comme je l'ai observé, toutes les affections qui entraînent la tuméfaction de l'abdomen; elle en impose quelquefois pour l'hydropisie utérine, pour la mole, et même pour la grossesse; mais elle a des signes caractéristiques qui servent à la faire distinguer de ces différens états. L'espèce de tumeur qu'elle forme est assez circonscrite, parce que la matrice se trouve distendue par les vents d'une manière uniforme et dans toutes ses dimensions; le ventre est assez ballonné; et lorsqu'on frappe dessus, il résonne comme un tambour.

Ces phénomènes ne s'observent pas dans l'hydropisie utérine, dont la tumeur n'est pas aussi rénitente, aussi dure, et où l'on remarque d'ailleurs une fluctuation plus ou moins sensible. On ne les retrouve pas non plus dans la mole, dont la tumeur a moins d'uniformité, présente plus de mollesse, et qui donne le sentiment d'un corps

étranger qui change de place, et qui ballotte dans les divers mouvemens que fait la malade, lorsqu'elle est alongée, et qu'elle tourne à droite ou à gauche.

Il n'est pas aussi facile de distinguer la tympanite de la grossesse. Dans ces deux états, la menstruation est supprimée, et tous les accidens qui suivent cette suppression leur sont assez communs; on a vu même des femmes qui, se croyant enceintes, n'ont ensuite fait que des vents; et d'autres qui, se croyant malades, ont accouché à leur terme. Cependant, à travers cette confusion de signes, un œil observateur peut trouver quelques différences assez tranchantes pour asseoir un jugement plus ou moins certain. L'enflure du ventre doit être l'objet d'un examen scrupuleux; et pour peu qu'on soit exercé, on trouvera que, dans l'un et l'autre cas, la tumeur abdominale ne présente pas absolument les mêmes caractères.

Dans la grossesse, le ventre n'est ni aussi ballonné ni aussi tendu que dans la tympanite; il ne résonne pas de la même manière quand on frappe dessus; et cette différence, réunie aux signes de la grossesse, ne doit laisser aucun doute. Je m'en réfère, pour ne pas me répéter, à tout ce que j'ai dit au sujet des signes de la grossesse, lorsqu'en traitant de la suppression morbifique des mois, je cherchois à faire distinguer cette suppression contre

nature de la suppression naturelle occasionnée par la grossesse.

La tympanite vraie entraîne presque toujours la stérilité temporaire; une femme ne peut devenir enceinte dans cet état, non-seulement à cause de la clôture de l'orifice de l'utérus, mais parce que cet organe ne jouit pas de l'intégrité de son action, au point que quand même la liqueur séminale pénétreroit dans sa cavité, elle perdroit au milieu de cet amas de flatuosités, toutes ses vertus prolifiques. J'ai déjà observé que, dans l'instant de la conception, la matrice, par un mouvement soutenu, embrassoit étroitement le produit séminal, de la même manière à-peu-près que l'estomac s'appliquoit sur les substances alimentaires soumises à la digestion, par un mouvement auquel Galien a donné le nom de *péristole*. Dans la tympanite utérine, la conception n'a pas lieu, parce que l'utérus, distendu par les vents, ne peut exécuter le mouvement de péristole dont il est question.

La tympanite fausse ou passagère diffère de l'autre, en ce que la tumeur du ventre n'est pas aussi sensible, et que les vents, au moment de leur formation, se frayent un passage à travers l'orifice, avec un bruit assez semblable à celui que font les vents qui s'échappent par l'anus; c'est ce qu'on désigne plus particulièrement par le nom de rots utérins, *ructus uterini*. Cette affection ne présente

aucun danger, non plus que la précédente ; mais elle est très-incommode, et fait tomber à chaque instant en confusion les femmes qui en sont atteintes, lorsqu'elles n'ont pas le bon esprit de se séquestrer de la société : comme la vraie, elle entraîne la stérilité, et par les raisons déjà alléguées.

Quelle que soit la cause de cette maladie, d'où que proviennent les vents qui distendent la matrice, il faut sans délai se mettre en devoir de les expulser, de crainte que cette distension, se prolongeant trop de temps, n'achève de faire perdre à l'organe sa contractibilité, et que la stérilité, de temporaire qu'elle étoit, ne devienne absolue. Pour bien établir la méthode thérapeutique qui convient dans ce cas, il est essentiel de remarquer que, quoique la cause formelle de cette affection consiste dans la débilité, l'atonie de l'organe, qui en a permis la distension excessive, cependant il coexiste quelquefois un véritable état spasmodique, qui resserre et contracte fortement l'orifice, et s'oppose à son ouverture ; indépendamment de cet accident, l'orifice peut être fermé par une membrane qui y auroit pris naissance, ou par des mucosités épaissies qui s'opposent à l'issue des flatuosités.

Dans ces différens cas, on doit, sur toutes choses, chercher à ramollir, à détendre et à redonner à cet orifice la souplesse qui convient pour se prêter à l'issue des vents ; sans cela, vainement voudroit-on tenter l'évacuation de ces substances aériformes ;

l'orifice ne se prêteroit pas à nos vues. Soit donc que l'orifice de la matrice soit fermé par un état spasmodique permanent, soit que cette clôture résulte d'une membrane qui s'y seroit formée, ou de mucosités qui se seroient épaissies, nos premiers efforts doivent tendre à lever l'obstacle qui s'oppose à l'issue des vents. On parvient à ces fins par le moyen des bains, des injections émollientes et antispasmodiques, et des fumigations. Ces divers moyens disposent convenablement l'orifice à se prêter aux différentes tentatives qu'on se propose de faire pour évacuer l'utérus. Si l'on avoit affaire à une personne jeune, robuste, pléthorique, et que la suppression des menstrues fût ancienne, on pourroit pratiquer une ou plusieurs saignées, dans la vue, non-seulement de dégorger, mais encore dans celle de détendre et de ramollir l'orifice; les sang-sues à la vulve nous offrent aussi un moyen efficace.

Aussi-tôt qu'on sera parvenu à donner à l'orifice le degré de souplesse dont on a besoin, on s'occupera du soin de donner issue aux vents. Quelques-uns conseillent d'exciter dans ce cas des secousses un peu fortes, afin de déterminer par cet effort l'évacuation complète de la matrice. Le vomissement est sur-tout très-vanté; les différentes secousses qu'il excite, les efforts qu'il détermine et les contractions des muscles abdominaux qu'il sollicite, peuvent, avec beaucoup d'efficacité,

contribuer à faire ouvrir l'utérus. Les purgatifs un peu énergiques, qui déterminent avec beaucoup de force la direction des mouvemens vers le bas, opéreront le même effet. Le saut, la danse, les exercices violens, pourront aussi contribuer puissamment à nous faire obtenir l'effet desiré.

On a proposé, pour évacuer les flatuosités de la matrice, d'introduire une sonde dans son orifice, en forçant l'obstacle qu'il oppose. Ce moyen me paroît trop brusque et n'est pas exempt de danger ; je préférerois dans ce cas, de solliciter d'une manière lente et graduelle l'orifice à se dilater, par les différentes manœuvres que les accoucheurs et les sages-femmes habiles ne manquent pas d'employer dans des circonstances analogues. Ces manœuvres consistent à titiller légèrement et en différens sens l'orifice avec le doigt, pendant qu'avec la main opposée on empoigne, pour ainsi parler, le ventre, et qu'on cherche à exciter des contractions utérines. Ces moyens simultanés sont bien capables de déterminer la dilatation de l'orifice et l'expulsion des vents.

Lorsque l'utérus est bien vidé des vents qui le distendoient, il est encore inhabile à reprendre son ressort et à revenir dans son premier état ; d'après cela on doit chercher à donner du ton à la partie, afin qu'elle se contracte et qu'elle s'oppose au retour de la maladie, retour qui ne manqueroit pas d'avoir lieu, si l'organe n'acquéroit pas assez de

force pour s'y opposer. Les amers, les martiaux, donnés intérieurement ou appliqués à l'extérieur sous forme d'injections, rempliront bien cette indication, ainsi que les bains de siége froids. Les frictions sèches sur le ventre sont encore très-propres à réveiller l'action de la matrice et à en rappeler la contractibilité. On aura soin en même temps de purger, selon le langage des anciens, la matrice des humeurs excrémentitielles, dont la décomposition a procuré la génération des vents; pour cet effet quelques minoratifs seront administrés, et l'on rendra les injections toniques un peu détersives.

La tympanite passagère dans laquelle l'utérus n'est point distendu, où l'on n'observe pas de tumeur sensible, n'exige pas un traitement aussi varié et aussi suivi : on se bornera à entretenir la souplesse de l'orifice, et à déterger l'utérus par les moyens déjà proposés.

Des vers de l'utérus.

On rencontre des vers dans presque toutes les cavités du corps humain, et dans plusieurs cas pathologiques; il en naît dans les ulcères, dans les sinus frontaux, dans des replis de la peau; la matrice n'en est pas exempte, et il s'y forme des vers dans son corps et dans son fond; mais il paroît que leur siége favori est au col de ce viscère. Hippo-

crate les avoit observés, puisqu'il conseille de les combattre au moyen d'une décoction faite avec les feuilles d'*agnus castus*, à laquelle il ajoute une obole de fiel de bœuf. Depuis lui nombre de médecins les ont observés, non-seulement au col de l'utérus, mais encore dans d'autres parties de sa capacité, et même dans les eaux de l'amnios. J'ai vu moi-même, dans deux occasions, le *lumbricus hydropicus* de Tison, et des vers semblables au *fasciola* de Pallas, contenus dans les mêmes eaux.

Quoique quelques médecins aient paru révoquer en doute l'existence de ces vers dans l'utérus, leur assertion ne sauroit détruire des faits positifs observés par nombre d'autres ; d'ailleurs, si nous prenons la peine d'examiner cette question, nous verrons que la matrice jouit de toutes les conditions capables de favoriser la génération de ces animalcules. J'ai déjà plusieurs fois remarqué que, parmi les humeurs excrémentitielles qui abreuvent sans cesse ce viscère, il existoit beaucoup de mucosités, beaucoup de sucs pituiteux ; or, nous savons que ces humeurs sont très-propres à favoriser la naissance des vers, soit qu'on adopte le système de la génération spontanée, soit qu'on se range du côté de la préexistence des germes, soit encore qu'on suppose l'introduction de ces germes. Quelle que soit la croyance qu'on ait à cet égard, on ne peut douter que ces humeurs pituiteuses et muqueuses ne servent de matrice au développe-

ment de ces germes, ou ne fournissent des produits animés relatifs au mode de leur décomposition. Ainsi donc, puisque la théorie est d'accord avec l'observation, on ne peut se refuser d'admettre l'existence des vers utérins, et à la regarder comme très-positive.

Quelques écrivains ont avancé, et je crois qu'Ettmuller est de ce nombre, que les vers qu'on rencontre dans l'utérus n'y prenoient point naissance, mais que c'étoient des vers intestinaux qui sortoient de l'anus et s'introduisoient dans le vagin en traversant la fourchette. Je ne nie point la possibilité de la chose, et je conviens que ce fait a pu se rencontrer quelquefois ; mais faut-il, dans tous les cas, admettre une pareille émigration ? Je ne le pense pas, lorsque d'ailleurs tout nous prouve qu'elle n'est pas nécessaire, et que l'utérus a toutes les conditions requises pour la naissance de ces vers.

La matrice est un organe si sensible, elle a tellement de sympathies avec toutes les parties du corps, que lorsqu'elle est agacée, irritée de quelque manière que ce soit, elle donne lieu quelquefois à des symptômes qui ne sont pas en rapport avec la cause qui les produit : nous aurons occasion plus d'une fois de nous convaincre de cette vérité ; les vers en sont une preuve ; et soit qu'ils aient fixé leur séjour au fond de la matrice ou à son col, ils s'annoncent par des démangeaisons insuppora-

bles dans cette partie, par des frissons généraux et partiels, et par un état spasmodique très-décidé, accompagné d'inquiétudes et d'anxiétés : il survient des sueurs générales et partielles assez fréquentes, qui amaigrissent singulièrement les malades, et les jettent dans un épuisement total. Le sommeil fuit, ou si par hasard il survient, il est tumultueux et accompagné de songes bizarres, les malades se réveillent en sursaut ; souvent il survient des accès de fièvre irréguliers et qui présentent beaucoup d'anomalie. Enfin, les vers de l'utérus reproduisent presque tous les symptômes qui indiquent leur présence dans le tube intestinal.

En général cette maladie est assez tenace, parce qu'il est assez difficile d'expulser les vers : elle peut devenir dangereuse en ce qu'elle jette les malades dans l'épuisement, et que la fièvre irrégulière et anomale qui s'allume à différens intervalles, peut devenir continue, et dégénérer en fièvre hectique. Ces considérations majeures rendent le traitement anthelmintique très-pressant ; le moindre délai devient funeste dans ce cas. Les vers sont plus faciles à expulser lorsqu'ils sont placés au col de l'utérus, que lorsqu'ils en occupent le fond, et c'est par une raison bien simple : c'est que vers le col ils sont plus près de l'orifice ; et que les vermifuges, en agissant sur eux, les précipitent plutôt au-dehors.

Il faut donc sans délai, dans le traitement de cette maladie, procéder à l'expulsion des vers; c'en est l'objet le plus pressant et le plus essentiel; on a tout le temps, quand il est rempli, de combattre la diathèse pituiteuse ou l'infarctus muqueux qui en a produit ou favorisé la génération. On se feroit une bien fausse idée de la manière de remplir la principale et plus pressante indication, si l'on se contentoit d'administrer les anthelmintiques par les voies accoutumées. Dans ce cas, les vers se trouvent hors de la sphère d'activité des substances introduites dans les voies digestives; et pour que les médicamens employés à les combattre produisent quelqu'effet sur ces animalcules, il faut qu'ils soient mis en contact immédiat avec eux.

D'après ces vues, on doit administrer les anthelmintiques sous forme d'injections et de clystères utérins; j'en excepte cependant les mercuriaux; comme ils sont très-pénétrans, et qu'ils se fraient une route à travers les plus petites ramifications des vaisseaux, on peut les administrer par les voies accoutumées. On fera donc des injections avec les décoctions des vermifuges les plus vantés, avec la menthe, la racine de fougère mâle, les feuilles d'*agnus castus*, la coralline de Corse, et une infinité d'autres, dont il est inutile de donner la nomenclature. On peut ajouter à ces décoctions, à la

manière d'Hippocrate, le fiel de bœuf, ou même des huiles.

Les huiles sont mises, avec juste raison, au rang des plus puissans vermifuges, non qu'elles aient une vertu spécifique contre les vers, mais c'est qu'elles agissent mécaniquement; elles bouchent leurs pores, et les détachent facilement du lieu où ils sont cantonnés. D'après cela, il devient indifférent de mettre en usage des huiles douces ou des huiles purgatives, puisqu'elles n'agissent contre les vers que comme corps onctueux et gras; l'huile de ricin, qu'on a préconisée avec juste raison, n'a d'autre avantage sur les autres, que de réunir la vertu anthelmintique à la vertu purgative qu'elle possède à un degré éminent.

On composera aussi des pessaires médicamenteux et anthelmintiques, qu'on introduira dans le vagin. Indépendamment des substances dont j'ai parlé, on les peut revêtir avec l'onguent mercuriel fait au tiers ou à la moitié. Ces moyens, combinés avec les injections ou clystères utérins, concourent puissamment à l'expulsion de ces hôtes incommodes. Il ne seroit pas hors de propos d'employer les injections avec le lait; comme ils en sont très-friands, on peut espérer d'en détacher quelques-uns par ce moyen. Enfin, dans le même temps, on administrera les mercuriaux sous la forme qu'ils paroîtront le plus convenables, et en ayant égard à l'état actuel et au tempérament de

la malade. S'il y a irritation vive, on cherchera à la calmer au moyen des adoucissans, des calmans et des hypnotiques.

Lorsqu'une fois on sera parvenu à expulser les vers, et que les accidens qu'ils occasionnent auront disparu, alors on s'occupera du soin de combattre la diathèse muqueuse et l'infarctus pituiteux qui en avoient favorisé la naissance. S'il y a lieu à des évacuations, on emploiera les pilules aloétiques à dose brisée, afin de ne rien produire de trop brusque, et d'obtenir des effets plus lents; les aloëtiques ont la propriété de fondre, de discuter l'engorgement pituiteux, et d'entraîner les matières. On cherchera ensuite à fortifier le systême, au moyen des frictions sèches, des bains froids, et par l'usage des fortifians toniques. Le régime doit entrer pour beaucoup dans le traitement. Les auteurs recommandent pour boisson les eaux pluviales et chalybées; on doit chercher à respirer un air sec; on fera un exercice modéré, et l'on usera de gibier et de volaille, de préférence aux viandes de boucherie; je crois que c'est à cela que se réduit le conseil des anciens, lorsqu'ils indiquent les oiseaux de montagnes; les laitages, le poisson, et tout ce qui est censé favoriser la génération de la pituite, seront sévèrement interdits.

Polypes de la matrice et du vagin.

Je vais traiter maintenant des polypes de la matrice et du vagin, tumeurs de la classe des sarcomes, ou tumeurs charnues, spongieuses. Le nom de polype qu'on leur a donné vient de ces ressemblances éloignées que nous trouvons si souvent fautives dans le cours de nos études, et qui le sont beaucoup dans ces espèces de tumeurs ; car elles ne ressemblent pas plus à un polype d'eau douce qu'au poisson appelé polype. La dénomination même ne lui convient pas, puisque le mot polype vient du mot grec πολυπος, composé de deux mots, πολυ plusieurs et πος pied ; au contraire on observe que le polype utérin n'a qu'un pédicule implanté ou au fond de la matrice, ou à son col, ou aux parois du vagin, et qu'il forme ensuite une tête plus ou moins renflée et arrondie, ce qui le fait plutôt ressembler à un *fungus* ou champignon ; mais la dénomination de polype étant consacrée par l'usage, nous sommes obligés de nous en servir.

Le polype n'est donc qu'une végétation contre nature, dûe au sang qui, comme vous savez, lors même qu'il est hors des vaisseaux qui le contiennent, tend à s'organiser en membranes, en masses véritablement charnues, et forme ces tumeurs végétatives qu'on appelle polypes. Il n'est pas rare de le voir se concrétre dans ses propres vaisseaux et

dans le cœur lui-même: vous savez qu'on en trouve quelquefois dans les veines qui ont la forme d'un ver. Cette propriété du sang est due à sa force plastique et glutineuse ; j'ai fait voir ailleurs que ce fluide tendoit sans cesse, par l'effet de cette force, à s'organiser, et que les muscles, les membranes du corps humain, le cœur lui-même étoient formés de sa propre substance, et d'après les expériences de Rosa et de Fontana j'en ai conclu qu'il étoit la source de l'irritabilité. Vous savez d'ailleurs que Bordeu a prétendu avec beaucoup de justesse que le sang n'étoit que de la chair liquide.

Ces végétations sanguines donnent naissance à des polypes de différentes formes, de différentes dimensions qui se forment dans divers organes, dans la matrice principalement, et ces masses charnues doivent nécessairement, quand elles ont acquis un certain volume, s'opposer à la conception. Levret donne quelques observations qui démontrent la possibilité de la conception dans des femmes attaquées de polype utérin. Mais ces exceptions rares ne doivent pas nous empêcher de regarder les polypes utérins et vaginaux comme une cause de stérilité.

Le polype n'est autre chose qu'une tumeur indolente, molle, cédant à la compression, n'ayant que peu de ressort pour se rétablir. Elle est dans le commencement très-petite et ne se fait point sentir, mais elle augmente peu à peu, et en augmen-

tant elle passe par l'orifice de la matrice qu'elle dilate un peu ; une fois parvenue dans le vagin et ne trouvant aucun obstacle, elle y croît en tout sens et forme une tumeur lisse et pyriforme, ayant une base large et attachée au fond ou aux parois internes de la matrice par un pédicule qui passe à travers l'orifice de cet organe.

Quelques auteurs ont cru, et ce n'est pas sans vraisemblance, que dans quelques circonstances cette maladie pourroit bien avoir été originairement une mole dont le prolongement auroit forcé l'orifice de la matrice et seroit ensuite tombé dans le vagin. Cette opinion est confirmée par plusieurs observations, et entr'autres par celle de Thoumain, chirurgien à Nancy, consignée dans le mémoire de Levret. Dans la maladie qui fait le sujet de cette observation, la tumeur se manifestoit d'abord vers la partie latérale droite de la région hypogastrique ; elle disparut totalement lorsque le sarcome utérin fut sorti par le vagin.

Les accidens du sarcome utérin, qu'on appelle polypes, indépendamment de la gêne que cause la présence d'un corps étranger, sont des écoulemens blancs fort incommodes et des pertes de sang fréquentes, qui ruinent insensiblement les malades et les font périr d'inanition ; l'hémorragie est l'effet de la rupture des vaisseaux variqueux, qui rampent sur la surface de la tumeur, et que les froissemens, les compressions font rompre. Souvent

cette tumeur s'enflamme et produit des accidens fâcheux, et principalement la gangrène.

Comme le polype utérin se prolonge presque toujours hors de la matrice, qu'il occupe tantôt une partie du vagin, et tantôt toute sa capacité, et qu'il sort très-souvent de la vulve, il est extrêmement nécessaire de le distinguer de la descente et du renversement de la matrice avec lesquels on l'a souvent confondu. Ce qui a donné lieu à cette méprise, c'est que ces excroissances polypeuses acquièrent quelquefois par leur accroissement successif un volume aussi considérable que celui de la matrice renversée. La conformation extérieure du polype en est encore une des principales causes ; puisque dans l'un et l'autre cas la tumeur est pyriforme, c'est-à-dire, que sa partie inférieure est plus large que la supérieure ; une autre circonstance qui a dû en imposer, c'est qu'après l'extirpation de la tumeur, ces masses charnues ont été trouvées quelquefois caves intérieurement, de façon à imiter, en quelque sorte, la cavité naturelle de la matrice renversée ; enfin il se rencontre vers la base des polypes une ouverture ou simplement une sinuosité un peu enfoncée, qui la fait ressembler à l'orifice de l'utérus.

Levret donne les signes essentiels au moyen desquels on peut distinguer les polypes utérins de la descente de la matrice ; selon lui, lorsque le polype utérin n'est pas sorti du vagin, on le distin-

guera de la descente incomplète de la matrice sans renversement, lorsque la tumeur, étant plus étroite en bas qu'en haut, fait le cul de lampe et a une ouverture inférieure qu'on peut facilement reconnoître pour l'orifice de la matrice; indépendamment de cela, le vagin se recourbe sur elle, et empêche le doigt de pénétrer plus avant; au lieu que le polype utérin n'est point recouvert par le vagin, et on trouve toujours au fond l'orifice de la matrice.

Dans le cas de descente avec renversement incomplet, la tumeur passe à travers l'orifice de la matrice qu'elle tient dilaté; elle est très-sensible et peut être réduite, au lieu que le polype est ordinairement indolent et n'est pas susceptible de réduction. Enfin le polype diffère de la descente complète avec renversement total de son fond, en ce que la descente, parvenue à ce degré, entraîne la vessie urinaire et le vagin, de manière à faire ensemble un col creux à l'entrée de la vulve, qu'il bouche par continuités, au lieu que le polype le plus gros n'entraîne jamais la vessie, quoique sorti du vagin, et il a son col isolé dans cette gaîne. On peut encore tirer des signes caractéristiques des pessaires qui sont utiles pour contenir les descentes et qui deviennent nuisibles si on les emploie dans le cas des polypes utérins.

On a cru reconnoître la cause du développement des polypes utérins : 1°. dans l'émincement de quel-

que point de la surface interne de la matrice, soit que cet émincement vienne de quelque coup d'ongle de la sage-femme qui l'a légèrement écorchée ; de quelque goutte d'humeur âcre qui s'y sera attachée dans les fleurs blanches de mauvais caractère, et qui l'aura excoriée superficiellement, ou de quelque goutte de semence variolique qui produira le même effet. Par cet émincement, la portion de membrane cellulaire qui est dessous sera moins pressée, la lymphe nourricière s'y arrêtera plus abondamment ; et en nourrissant davantage, cet endroit commencera à y former un sarcome qui s'accroîtra peu à peu. 2°. Dans le froncement et l'érétisme de quelque portion de la membrane cellulaire de la matrice causé par le picotement d'une humeur âcre. 3°. Dans le relâchement du ressort dans quelque endroit de la même membrane cellulaire, ce qui, selon quelques-uns, peut venir ou de la trop grande distraction que cet endroit aura soufferte dans un accouchement difficile et laborieux, ou du ramollissement auquel il aura été exposé par le séjour des fleurs blanches séreuses qui s'y seront arrêtées trop long-temps ; et dans ces cas, la lymphe, faute d'une expression suffisante, croupira dans l'endroit où le ressort est affoibli ; et en le nourrissant plus abondamment, y formera un sarcome.

Je conviens que toutes ces circonstances peuvent concourir d'une manière plus ou moins efficace au

développement des polypes utérins ; mais on doit convenir aussi qu'elles ne donnent pas la raison suffisante de cette formation, et qu'il faut reconnoître dans le sang la propriété de l'organiser ainsi en masses végétantes susceptibles d'accroissement. Il est à présumer que les causes du développement du polype utérin dans la matrice, sont de même nature que celles qui les font naître dans le cœur et dans les gros vaisseaux. La matrice est un viscère éminemment sanguin, où s'opère chaque mois une excrétion de sang considérable ; et si dans le cœur, qui jouit d'un mouvement perpétuel, le sang trouve le moyen de se concrétre et de s'organiser, à plus forte raison dans la matrice où il jouit de plus de repos.

Mais dira-t-on en dernière analyse, quelle est la cause qui fait ainsi concrétre le sang pour former des polypes ? Je répondrai que cette cause est peut-être la même que celle qui donne naissance aux moles, cause la plupart du temps fortuite et accidentelle ; d'autres fois, absolument identique avec celle qui concourt à la génération, mais par-dessus toutes, les conditions du sang qui rendent ce fluide plus ou moins tenace, plus ou moins concrescible.

Il est un autre genre d'excroissances utérines qu'il faut bien distinguer des polypes, quoiqu'elles leur ressemblent beaucoup ; ce sont des espèces de *fungus*, de fongosités digitales plus ou moins

grosses, plus ou moins longues, et quelquefois en très-grand nombre, desquelles il tombe de temps en temps des portions, mais en pure perte pour l'amélioration de l'état de la malade. Il y en a une autre espèce qui a cela de particulier, qu'elle ne présente qu'une seule masse, mais avec cette différence cependant qu'étant ordinairement demi-globuleuse, elle rend toujours la matrice plus ou moins grosse et douloureuse dans tous les temps de la maladie; et quoique le vagin se remplisse de la tumeur, la matrice n'en est pas plus débarrassée pour cela.

Ces espèces de polypes, quoiqu'on les retranche par les moyens connus, repullulent toujours. Indépendamment de ces caractères distinctifs, les fongosités de la matrice ne sont point recouvertes par une membrane; ou du moins si elles le sont, cette membrane est si mince qu'on se persuaderoit volontiers qu'elle n'existe pas; au lieu que les vrais polypes ont une membrane qu'on ne peut méconnoître et qui est souvent très-épaisse. Levret appelle ces fongosités des *polypes vivaces*, sur le fondement que quoiqu'elles ne s'accompagnent pas ordinairement de douleurs lancinantes, ni d'écoulement sanieux, elles donnent lieu à des pertes sanguines, comme la plus grande partie des polypes benins: on doit néanmoins les regarder comme incurables, par la raison que, communément, elles appartiennent à des ulcères de l'intérieur de la ma-

trice dont elles sont des végétations ; et par suite de l'impossibilité où l'on est le plus souvent de parvenir à détruire la cause immédiate de ces fungosités, c'est peine perdue de travailler à les retrancher.

Tous les polypes des organes de la génération ont dès leur naissance un pédicule, et cela se remarque même dans les plus petits. Les polypes qui viennent de la cavité utérine ont toujours un pédicule plus ou moins long, plus ou moins gros, de manière qu'il y a très-souvent lieu d'espérer que la malade guérira si l'on ne diffère pas trop l'extirpation. Il n'en est pas de même du polype qui a son attache près de l'orifice de la matrice ; il est souvent difficile d'en reconnoître le pédicule, sur-tout si la tumeur est d'un volume assez considérable pour remplir le vagin, parce que cette tumeur étant alors comme refoulée vers son attache par la résistance de l'entrée du vagin, cette même attache se confond avec la portion de la lèvre de l'orifice où elle a pris naissance : d'où il résulte que ces sortes de polypes ont rarement un pédicule distinct, et que si de benins ils deviennent cancéreux, ils sont alors incurables, par la raison que le col de la matrice se trouve aussi affecté de la même maladie.

Le polype qui part de l'intérieur de la matrice tient toujours l'orifice et le col de ce viscère dilatés

circulairement, si-tôt qu'il est devenu assez gros pour remplir l'un et l'autre ; au lieu que celui qui vient extérieurement près du museau de cet organe n'en dilate point le col. Tous les polypes qui ont leur pédicule attaché dans l'intérieur de la matrice, sont lisses et polis, quoique leur surface soit inégale ; et l'on remarque qu'à l'exception des polypes skirreux qui dégénèrent en cancer, tous les autres ne s'ulcèrent que par l'effet de quelques causes extérieures et mécaniques.

Les excroissances polypeuses une fois formées dans la cavité de la matrice, y acquièrent peu à peu un volume considérable. S'il arrive alors que le polype se trouve comprimé par une contraction plus forte des parois de la matrice ; il est contraint de céder et de s'alonger plus ou moins ; il s'insinue bientôt et insensiblement dans le col de cet organe où il éprouve une moindre résistance: il force ensuite peu à peu l'orifice même dans lequel il s'introduit en forme de coin, et il parvient enfin par degrés à descendre presque entièrement dans la cavité du vagin, où il a toute la facilité de s'étendre et de croître en tous sens. La compression du pédicule de la tumeur par l'orifice de la matrice, gêne le retour du sang ; les veines extérieures comprimées se dilatent de plus en plus, elles deviennent variqueuses, se rompent, et leur rupture donne lieu à ces pertes de sang plus ou moins abondantes, continuelles, ou seulement périodiques, qui,

comme on le voit dans le plus grand nombre de cas, accompagnent ordinairement les polypes qui ont déjà franchi en totalité ou en partie l'orifice utérin.

Quelquefois la nature parvient elle seule à se débarrasser de ces excroissances lorsqu'elles sont descendues de la matrice dans le vagin. Cette expulsion a lieu, comme celle du fœtus, par une action et un effort de la matrice qui occasionnent de vives douleurs. Il y a des exemples assez fréquens de ce fait dans les auteurs, et principalement dans Mauriceau, Ruisch, Hoffmann et Levret. La nature nous indique donc, en se débarrassant quelquefois par son seul effort, de ces sortes de tumeurs, que la soustraction doit en être faite par l'art. Mais les auteurs ont varié sur les moyens à employer : les principaux qui ont été recommandés, sont, la cautérisation, la section pure et simple, l'arrachement avec torsion, et la ligature.

Les écrivains qui conseillent la cautérisation sont Celse, Juncker, Verduc et autres, mais elle n'a pas l'approbation générale ; Levret sur-tout la rejette comme incertaine, difficile à pratiquer, et dangereuse, même sous le rapport de l'impression douloureuse que ces médicamens peuvent porter sur les parties saines voisines, impression dont il est presque impossible de les garantir ; d'ailleurs l'expérience a trop souvent confirmé que ces excroissances, quand elles ont par elles-mêmes un

certain degré de solidité qui approche du skirre, sur-tout quand il y a quelque vice humoral, dégénèrent facilement en cancer par l'application du feu et des remèdes corrosifs.

La section du pédicule des tumeurs polypeuses est le second moyen proposé par Aëtius, Fabrice d'Aquapendente, Dionis, Platner et autres. Il existe même plusieurs observations qui semblent confirmer le succès de cette méthode ; mais quelque nombreuses qu'elles soient, on doit la regarder comme peu sûre, et même comme périlleuse, parce qu'elle peut être suivie, dans certains cas, d'une hémorragie abondante et subite, dont on auroit bien de la peine à se rendre maître. Un seul exemple de mort, occasionnée par l'hémorragie, à la suite de la section du polype utérin, seroit suffisant pour faire abandonner une pareille méthode.

Celle de tordre le pédicule des polypes, pour en procurer l'extraction, a été recommandée par Dionis, Juncker, Heister ; il y a même des exemples où elle a complètement réussi. Malgré cela une pareille méthode est sujette à de grands inconvéniens, dont le moindre est celui de tordre en même temps et d'entraîner la matrice, comme il est arrivé dans l'observation consignée par Zwingerus, dans les Ephémérides des curieux de la Nature.

Il est aisé de voir que ces différens moyens présentent tous des inconvéniens graves et peu de sû-

reté pour l'exécution. Le meilleur moyen pour l'extirpation des excroissances polypeuses de la matrice, est celui dont la nature a fourni elle-même l'idée aux gens de l'art, lorsque, dans quelques occasions, par l'action seule de l'organe et par la forte pression qu'il a exercée sur le pédicule de ces tumeurs, elle en a procuré la chute, en l'étranglant. Cette méthode, imitatrice des procédés de la nature, est la ligature, au moyen de laquelle on embrasse le pédicule avec un fil d'argent, on le resserre, on l'étrangle d'une manière lente et graduée, jusqu'à ce que, privé de nourriture et tombant en mortification, il se détache tout-à-fait.

Par ce moyen, on n'a pas à craindre les hémorragies ni les autres inconvéniens dont il a été parlé; et les succès qu'a eus cette méthode dans un grand nombre de cas, lui confirment, sur toutes les autres, la préférence qu'il convient de lui donner. Il n'entre pas dans mon plan de décrire ici le procédé opératoire qu'on doit employer; je renverrai le lecteur aux ouvrages qui en ont traité, et sur-tout au Mémoire de Levret consigné dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie, où j'ai puisé, comme dans une des meilleures sources, une foule de notions précieuses sur cette maladie. Le procédé de Levret et son instrument, déjà très-ingénieux, ont été perfectionnés par Ghabrol, chirurgien-major du Génie à Mézières.

Des calculs de la matrice.

Il se forme des calculs dans plusieurs organes du corps humain ; on en trouve dans la vessie, dans la vésicule du fiel, dans les reins, dans le cœur, dans la matrice ; et ces calculs sont tantôt isolés dans la cavité de ces organes, et y font un corps distinct, séparé et flottant, et tantôt la matière de ces calculs se dépose en forme de concrétions calculeuses dans le parenchyme même de ces organes; c'est ainsi que les dissections anatomiques en ont fait voir au cœur, aux principaux vaisseaux, aux reins, à la matrice, dont certains avoient déjà acquis la solidité des os, et les autres étoient moins compactes et plus friables.

Les désordres qu'introduisent les calculs dans l'économie animale, sont très-nombreux et très-graves ; et les douleurs cruelles qu'elles excitent ne sont pas les moindres. Rien n'approche sur-tout des douleurs qu'occasionnent les calculs de la vessie, et quoique la chirurgie possède un moyen sûr d'en délivrer les malades, cependant l'opération qu'on leur fait subir est si cruelle, l'appareil en est si épouvantable, et ressemble tellement à un supplice, qu'il seroit bien à desirer que la chimie, à qui la Médecine doit déjà tant de découvertes précieuses, trouvât un moyen sûr de fondre les calculs sans avoir recours à la lithotomie.

Depuis long-temps les chimistes travaillent à l'analyse des calculs humains, dans la vue de découvrir quelque lithontriptique capable de réussir dans tous les cas à dissoudre et à entraîner ces productions maladives ; on a même déjà fait quelques tentatives dans ce genre, mais sans succès. Les calculs vésiculaires ont toujours éludé l'effet des remèdes proposés, par la raison que leurs élémens ne sont jamais les mêmes, et que d'ailleurs plusieurs substances de nature différente se rencontrent dans le même calcul.

On ne peut rien voir de plus exact et de mieux fait dans ce genre, que les travaux de Fourcroi et de Vauquelin ; leur analyse des calculs humains ne laisse rien à desirer ; et si jamais on fait la découverte de quelque moyen capable de dissoudre la pierre, c'est aux travaux de ces deux habiles chimistes qu'on en aura l'obligation. Mais tout en nous faisant connoître la variété des substances qui entrent dans la composition du calcul, tout en indiquant les dissolvans, *in vitro*, de chacune de ces substances, ils n'ont que mieux fait ressortir les difficultés que présente la méthode des dissolvans, pour le traitement de cette maladie cruelle.

On voit en effet, d'après leur travail, que les principales substances qui entrent dans la composition du calcul, sont, le phosphate calcaire, le phosphate ammoniaco-magnésien, l'oxalate de chaux, et l'acide urique, qui ont chacun leurs

caractères particuliers, soit dans la couleur, soit dans la consistance, soit dans les rapports d'aggrégation, soit dans la forme. Les deux premiers sont solubles dans l'acide sulfurique très-affoibli ; le troisième est dissous facilement par l'acide nitrique très-léger ; et une dissolution alkaline dissout le quatrième. Mais comme aucune de ces substances ne fournit aucun signe extérieur qui puisse faire juger de sa présence ; comme elles se rencontrent assez fréquemment ensemble, et par couches, dans le même calcul, outre qu'on ne peut pas adopter de méthode invariable, il est nécessaire d'employer le tâtonnement et de donner beaucoup au hasard, ce qui n'est pas un léger inconvénient. Malgré tant de désavantages, l'objet est assez important par lui-même pour mériter qu'on se livre à quelques essais.

La matrice ne présente pas aussi fréquemment des calculs isolés dans sa cavité que la vessie, mais on y remarque plus souvent des concrétions calculeuses dans le parenchyme de sa substance. J'aperçois une raison assez plausible de cette différence ; c'est que les urines, qui contiennent les sels phosphoriques et les autres substances qui entrent dans la composition des calculs, sont versées immédiatement de leurs propres conduits dans la cavité même de la vessie, où une glaire, un caillot de sang, un gravier, servent d'occasion ou de noyau à des dépôts successifs ; tandis que dans la matrice,

les humeurs qui contiennent ces mêmes élémens circulent ou sont filtrées dans le parenchyme de cet organe avant d'être versées dans la cavité : c'est donc dans ce parenchyme que doivent se former de préférence ces dépôts ; cependant on a trouvé dans un grand nombre de cas des calculs isolés dans l'utérus.

Quelques-uns ont voulu nier qu'il pût se former des calculs et des concrétions calculeuses dans la matrice ; mais à leurs assertions hasardées on n'a qu'à opposer les observations intéressantes qu'on trouve dans Hippocrate, Marcellus-Donatus, Michel Morus, Ambroise Paré, Rinaldi, Foubert, Verdier, les Ephémérides des Curieux de la Nature, les Commentaires de Leipsick, les Transactions Philosophiques et le Mémoire de Louis. Il n'est guère de praticiens dans les grandes villes assez fécondes en cas de toute espèce, qui n'en aient rencontré de pareils au moins une fois en leur vie.

Les concrétions utérines présentent différens degrés de consistance, comme celles de la vessie ; il en est de très-dures, il en est de friables, il en est de poreuses : le premier de ces degrés appartient le plus ordinairement aux pierres isolées dans la cavité de l'utérus, parce que les dépôts n'ayant d'autre appui qu'eux-mêmes, et n'étant gênés par rien, ont dû acquérir une force de cohésion très-considérable, mais toujours en rapport avec la dureté des substances qui entrent dans leur com-

position. La friabilité et la porosité sont plus particulièrement le caractère des concrétions calculeuses qui se forment dans la substance même de la matrice ; parce que les dépôts se faisant dans les cellules et les porosités, doivent par cela même avoir moins de force d'aggrégation. Mais tous ces rapports de consistance deviennent tout-à-fait inutiles pour la pratique ; la connoissance nous en est fournie par les dissections anatomiques, et aucun signe particulier ne nous les indique dans le vivant.

Ce qui devient extrêmement important, c'est la connoissance des symptômes que fait naître la présence d'un calcul dans la matrice ; ils sont tous des plus graves, ils sont nombreux et variés, et rendent par cela même le diagnostique très-difficile et peu sûr. Les symptômes les plus ordinaires sont des douleurs vives de différente nature ; tantôt elles sont gravatives, et accompagnées d'un sentiment de pesanteur incommode dans la région utérine ; les reins et les cuisses sont douloureux ; la marche ne s'exécute pas librement ; tantôt les douleurs sont lancinantes ou pongitives ; d'autres fois elles s'accompagnent d'épreintes ; dans certains cas elles sont précédées ou suivies d'une démangeaison insupportable à la vulve.

Très-souvent les pierres de la matrice ou ses concrétions calculeuses entraînent des désordres graves, dans les fonctions des organes urinaires, et même dans les excrétions alvines ; ainsi elles

s'accompagnent de difficulté d'uriner, et même de la rétention d'urine avec des douleurs insupportables à la région des lombes, de l'os pubis et du périnée ; et cela ne paroîtra pas étonnant à quiconque connoît la position respective de la matrice et de la vessie urinaire, et à quel point le premier de ces viscères peut, par son volume et la dureté qu'il contracte, gêner les fonctions de l'autre. La même chose s'observe pour le rectum, dont le calcul utérin empêche aussi le libre passage : dans d'autres occasions, ces concrétions, agissant par leur irritation mécanique, enflamment la matrice, et il en résulte l'ulcération, accompagnée d'un écoulement purulent, putride et de mauvaise odeur, ou seulement d'un écoulement blanchâtre et benin, selon que l'inflammation aura été plus ou moins intense.

Il est rare que les concrétions utérines ne donnent pas lieu à divers symptômes hystériques, et en effet la présence de ces corps durs et étrangers ne peut manquer d'exciter d'une manière vicieuse la sensibilité de la matrice, et nous aurons occasion de nous convaincre de la part active que cet organe prend dans la production des phénomènes hystériques. Il est des femmes chez lesquelles, à en croire ceux qui rapportent ces cas, on a trouvé après la mort, des concrétions calculeuses qui n'avoient donné, pendant la vie, aucun signe de leur présence. J'ai peine à croire à cette innocuité des cal-

culs utérins, et il y a lieu de présumer que les femmes qui les portoient, étoient arrêtées par une fausse pudeur et ne s'en plaignoient pas, ou peut-être qu'elles se méprenoient sur la cause de leur incommodité.

Van-Helmont rapporte l'histoire d'une femme, morte de dysurie, chez laquelle les reins et la vessie étoient parfaitement sains, mais on lui trouva deux calculs dans le cœur. Ne pourroit-on pas ici se permettre la question suivante ? savoir : Si les calculs humains, dans quelque lieu, dans quelque organe du corps humain qu'ils se forment, ont une influence directe sur les voies urinaires, et si dans l'observation de Van-Helmont, c'est aux calculs du cœur qu'étoit due la dysurie qui a emmené cette femme? Mais jusqu'ici rien ne démontre cette influence ; la femme dont il est question, avoit dans les deux calculs qu'elle portoit au cœur, la raison suffisante de sa mort, et la dysurie à laquelle on l'attribue, ne doit être envisagée que comme une de ces cessations de fonctions, qui annoncent une mort imminente et prochaine.

Nous venons d'énumérer tout-à-l'heure les symptômes qui accompagnent les concrétions calculeuses de la matrice ; malgré leur nombre et leur variété, ils ne fournissent que peu de signes et même très-équivoques de la présence du calcul dans la cavité utérine, le meilleur et le plus sûr est le toucher, soit avec le doigt, soit avec la sonde ; mais

ce signe ne devient-il pas équivoque lorsque la pierre est chatonnée ou que la matrice est ossifiée dans un des points seulement de son fond? Les douleurs de diverses natures, le mal-aise, la pesanteur, les douleurs de reins, la démangeaison insupportable à la vulve, l'affection des organes urinaires, le dérangement du ventre, &c., n'appartiennent pas exclusivement au calcul utérin et ne peuvent pas nous fournir de grandes lumières sur son existence réelle.

Quand bien même nous aurions des signes certains de cette affection, la chirurgie offre très-peu de ressources, offre peu de moyens efficaces pour en délivrer. L'opération seroit peut-être l'unique ressource; mais comment la pratiquer dans un organe aussi sensible que l'utérus? comment employer un pareil moyen sans avoir aucun indice que la pierre est isolée dans la cavité utérine? Ne feroit-on pas inutilement subir aux malades une opération cruelle, dans le cas où la pierre seroit chatonnée et dans celui où l'on n'auroit qu'une concrétion calculeuse dans un ou plusieurs points de la matrice? Le Journal des Savans dit bien qu'elle a été pratiquée avec succès, mais c'est l'effet d'un pur hasard qui a fait rencontrer une pierre isolée.

On n'a donc d'autres ressources dans ces cas difficiles, et lorsqu'on a à traiter les concrétions calculeuses de la matrice, que d'avoir recours aux lithontriptiques ou aux menstrues qui dissolvent

les substances dont se composent les calculs. On emploiera le tâtonnement ; et quoique cette méthode n'ait pas eu des succès constans contre les pierres vésiculaires, ordinairement assez dures, on peut espérer d'en obtenir plus facilement dans les calculs utérins et les concrétions utérines, communément plus poreuses, plus friables et d'une consistance moindre. La voie des injections est ici très-facile, et l'objet est assez important pour qu'on tente au moins quelques essais. Louis a écrit un excellent Mémoire sur les concrétions calculeuses de la matrice, consigné dans le second volume des Mémoires de l'Académie de Chirurgie ; la lecture de cet écrit doit intéresser quiconque se livre à l'étude particulière de cette affection : j'y renvoie avec confiance le lecteur.

SECOND ORDRE GÉNÉRAL.

Des lésions de la matrice comme organe vital.

Le second ordre général traite des lésions de la matrice comme organe vital. On ne doit pas entendre, par cette dénomination, un organe dont les fonctions soient essentielles à la vie, comme seroient celles du cœur, du cerveau, de la respiration, &c. J'entends, par organe vital, un organe doué d'une très-grande sensibilité, et dont l'action et la vie particulière influent d'une manière plus ou moins immédiate, plus ou moins directe sur tous les actes de l'économie animale.

Cela ne peut arriver sans qu'il y ait des sympathies très-intimement établies entre cet organe et toutes les autres parties du corps de la femme. On voit en effet les maladies qui dépendent des aberrations de forces que la nature établit sur la matrice, présenter un caractère singulier qui semble n'avoir rien de commun avec l'organe affecté : c'est un vrai Protée qui prend toutes les formes. Nous avons reconnu que cet organe a une action directe sur tous les phénomènes de la santé, nous verrons qu'il l'a sur tous ceux de la maladie; et cette action est établie au moyen des sympathies.

Hippocrate, à ce qu'il paroît, croyoit aux sympathies de l'utérus avec toutes les parties du corps; mais il regardoit ces connexions comme uniquement dépendantes de la sympathie vasculaire : le sang, dit-il, refluant de l'utérus, et pressant le *septum transversum*, occasionne des suffocations; lorsqu'il reflue vers la tête, il produit la folie, des épilepsies, l'apoplexie; dans la poitrine, des toux; au cœur, des palpitations et des syncopes. Lorsqu'il reflue enfin vers les nerfs, il produit la stupeur, l'immobilité et la résolution. La sympathie vasculaire établit à la vérité, en partie, les connexions de l'utérus avec les autres organes; mais la nature ne s'est point bornée à ce seul moyen de communication; car indépendamment encore de la sympathie nerveuse établie au moyen du nerf sympathique, ou paire vague, qu'a si bien démontré Willis, et qui établit des rapports entre toutes les parties, le tissu cellulaire, le voisinage, l'analogie de fonctions, forment des modes variés et nombreux de sympathie.

L'utérus sympathise avec l'estomac par analogie de fonctions. Hippocrate a dit, *nutriri idem est ac generari;* et il paroît évident que les puissances, qui, dans l'estomac, opèrent la coction et un commencement d'animalisation des substances alimentaires, sont de même nature que celles, qui, dans la matrice, président à la conception et au développement du fœtus.

La matrice et les mamelles, dit Barthez, sont au nombre des organes où se font des sécrétions d'humeurs analogues ; ces deux organes séparent souvent les mêmes humeurs séreuse et laiteuse chez les filles vierges ; et cette conformité de sécrétion a paru à Langhans et à Haller être une cause principale de la sympathie singulière qui est entre ces parties. Les indices de cette sympathie sont, le renflement des mamelles dans la puberté, et dans la suppression des règles ; l'influence que leur douleur, causée par la pénétration du lait chez les femmes qui accouchent pour la première fois, a pour arrêter les vidanges. Il paroît que la sympathie de la matrice avec les mamelles, est fortifiée par la succession qui se répète entre leurs fonctions. Il y a une sympathie particulière entre la matrice et l'intérieur de la gorge ; un des effets singuliers de cette sympathie, peut être que le col devient plus gros dans la femme, immédiatement après les premiers essais des plaisirs amoureux, comme il paroît que les anciens le croyoient, d'après les vers de Catule. C'est de la même sympathie que dépend aussi, dans les maladies hystériques, l'enflure du col qu'on y observe. Barthez pense que cette sympathie a été introduite dans le corps animal, lorsque la puberté amène un développement extraordinaire des organes de la génération, et cause la mue de la voix. Le dessein de la nature a non-seulement attaché à l'âge de la puberté les

perfectionnemens simultanés des organes de la génération et de la voix, mais a rendu ce dernier développement dépendant du premier.

La matrice doit sympathiser avec tout le système vasculaire et sanguin, par la nature de ses fonctions sécrétoires et excrétoires, et on pourroit, en quelque sorte, la regarder comme un organe appartenant à ce système; c'est par cette raison qu'elle a des sympathies si directes avec le cœur, le poumon, le foie, et généralement avec tous les organes éminemment sanguins.

Enfin, on ne peut douter que la matrice n'appartienne aussi au système nutritif, puisqu'elle nourrit et développe le fœtus; aussi, sous ce rapport a-t-elle des sympathies très-fortes avec les organes de la nutrition, et principalement avec le cerveau, qui, comme vous savez, appartient à ce système; et cela indépendamment de celles qui sont établies par le moyen des nerfs.

D'après toutes ces notions, on voit que la matrice exerce sur les phénomènes de la santé et des maladies une influence si directe et si forte, que ces lésions doivent être manifestées au loin par des symptômes qui ne paroissent avoir aucune analogie avec l'affection principale. Ainsi, la tête, le col, la poitrine, le diaphragme, l'estomac, les intestins, le mésentère, le foie, les lombes, la peau, les muscles et les extrémités, annoncent, par divers symptômes, l'affection de l'utérus. La tête

éprouve des douleurs de divers genres, des épilepsies, des catalepsies, &c. Les yeux et toute la face, par sa décomposition particulière, annoncent l'irruption prochaine des règles. Le col éprouve des gonflemens ; la gorge, des constrictions ; la poitrine, des suffocations, des toux ; le cœur, des palpitations et des syncopes ; le diaphragme, des convulsions ; les mamelles, le gonflement ou l'affaissement ; l'estomac, des borborygmes, des douleurs, des dégoûts, des vomissemens, des crispations ; les intestins, des mouvemens antipéristaltiques ; les lombes, des douleurs ; la peau, des constrictions spasmodiques semblables aux frissons ; et enfin, les forces musculaires, des mouvemens convulsifs. Rega, dans son ouvrage, *de Sympathiâ*, a exposé la production de tous ces phénomènes, avec assez de clarté.

Après avoir établi les moyens de sympathie de l'utérus avec les autres organes, il faut faire voir quelles sont les aberrations de forces qui s'y établissent d'une manière vicieuse. Dans l'état naturel et de santé, chaque organe jouit du degré de forces dont il a besoin pour l'exercice libre de ses fonctions ; c'est de cet équilibre que dépendent tous les phénomènes de la santé ; nous entendons ici par forces, activité, action, degré d'action. Si cet équilibre de forces ou d'actions entre tous les organes, est rompu par une cause quelconque, il doit en résulter les plus grands désordres.

La matrice, dont tous les mois l'action se réveille et s'augmente pour la menstruation, est plus sujette par cette raison à contracter un degré d'activité considérable et vicieux: cet excès de vie qu'elle contracte est une source inépuisable de maladies et de symptômes irréguliers, que j'ai compris dans ce second ordre général; d'autres fois, ce sont d'autres organes qui acquièrent cet excès de forces; et alors la matrice, ne jouissant pas de toutes celles dont elle a besoin, donne lieu à un autre genre de maux que j'ai compris dans le même ordre. Je ne ferai point de sous-divisions à cet ordre, parce que les maladies qui y sont comprises, étant tantôt occasionnées par des spasmes ou par des excès de forces, tantôt par atonie ou par diminution des forces; d'autres fois par un mélange bizarre de spasme et d'atonie, je n'ai pas trouvé des caractères assez tranchans pour les sous-diviser, de manière que je les comprendrai toutes sous la même division générale.

Le second ordre général des maladies des femmes provenant des lésions de la matrice comme organe vital, comprend les maladies suivantes: l'affection hystérique, la suffocation de matrice, l'épilepsie, les affections de l'estomac qui viennent de l'utérus, les douleurs de tête venant du même lieu, les douleurs et le prurit de la matrice, la mélancolie des vierges et des veuves, la pulsation des artères du dos; *Morbus virgineus*, *febris alba*, la chlorose

ou pâles couleurs ; la débilité de la matrice provenant du froid, d'humidité, de sécheresse et de chaleur ; la nymphomanie ou fureur utérine.

AFFECTION HYSTÉRIQUE.

L'affection hystérique, l'hystérie, passion hystérique, vapeurs hystériques, suffocation de matrice, étranglement utérin, épilepsie utérine, sont différens noms qu'on emploie indifféremment pour désigner la même maladie ou plutôt l'assemblage protéiforme d'une infinité de symptômes ; une collection d'anomalies et de désordres irréguliers, qui en rendent le caractère général ou la définition extrêmement difficile, comme l'assure Cullen.

Sydenham, dans sa lettre au docteur Cole, assure que l'affection hystérique est la plus fréquente de toutes les maladies chroniques ; et que comme les fièvres avec leurs dépendances, étant comparées avec les maladies chroniques, font deux tiers par rapport à un ; de même les affections hystériques font la moitié du troisième tiers, c'est-à-dire, la moitié des maladies chroniques. Il est, selon lui, très-peu de femmes qui en soient entièrement exemptes ; il en excepte celles qui sont accoutumées à une vie laborieuse ; mais je crois que toutes les femmes ressentent plus ou moins dans tout le cours de leur vie quelques symptômes hys-

tériques, qui dépendent le plus souvent de leurs affections morales.

Le mot hystérique vient du grec ὑστέρα, qui signifie *uterus*, matrice; ainsi affection hystérique, affection de matrice sont synonymes. Les anciens regardoient la matrice comme un viscère si animé, que quelques-uns n'ont pas craint d'avancer que c'étoit un animal aux fureurs duquel étoient dus tous les désordres hystériques. Mais laissant de côté ce que cette opinion a de trop absurde et de trop erroné, nous verrons en effet que c'est à un état vicieux de la matrice qu'on peut attribuer ces affections irrégulières. Galien est le premier qui, ayant démontré les ligamens de la matrice, ait fait voir la fausseté de l'opinion très-ancienne sur le mouvement et l'ascension de l'utérus.

Sydenham, et plusieurs autres auteurs, ne croient pas que la matrice soit intéressée dans l'affection hystérique; ils se fondent sur la ressemblance, et en quelque sorte sur l'identité de cette maladie, avec l'affection hypocondriaque qui a lieu chez les hommes, et regardent le sexe comme la seule cause de la différence qu'il peut y avoir entre ces deux maladies. Cependant, si nous en croyons Hoffmann, ces deux maladies présentent et dans leurs symptômes, et dans le traitement qui leur convient, des différences spécifiques si marquées, qu'il est impossible de les confondre.

On ne peut cependant disconvenir que ces deux

maladies ne présentent différens points de ressemblance ; mais ces ressemblances ne leur appartiennent point d'une manière spécifique ; elles tiennent plus particulièrement à la nature des symptômes qui les accompagnent : ainsi les spasmes qui sont très-fréquens dans ces deux maladies, peuvent indifféremment se fixer sur les mêmes organes dans l'un et l'autre sexe, et occasionner des symptômes semblables : mais ce n'est pas une raison suffisante pour les confondre.

L'affection hypocondriaque est une maladie invétérée, et demande, pour être guérie, un long traitement ; au lieu que la maladie hystérique qui attaque les femmes dans leurs différens états de fille, de femme grosse, d'accouchée et de veuve, après quelque passion ou quelque affection morale, violente et inopinée, est passagère et se guérit très-souvent et sans retour. L'hystérie attaque les femmes tout à coup et d'une manière brusque, en sorte qu'elles tombent par terre sans sentiment et quelquefois sans mouvement, ce qu'on n'observe pas dans l'hypocondriacie. Et ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'accès hystérique se calme, diminue, et cesse même quelquefois, en faisant sentir aux malades des choses de mauvaise odeur, telles que l'odeur des plumes, du linge, d'un morceau de savatte brûlés ; cette circonstance ne contribuoit pas peu à persuader de plus en plus aux anciens, que l'utérus étoit un animal divaguant dans

toutes les parties du corps, que les mauvaises odeurs rappeloient à la place qu'il avoit quittée, pour occasionner tous ces désordres, lorsqu'on les lui faisoit sentir par le nez.

Dans les accès hystériques les muscles de l'abdomen sont tirés en dedans par la violence des spasmes, en sorte que le nombril disparoît en partie; dans les accès hypochondriaques au contraire, le ventre est plutôt enflé et avancé en dehors. Les femmes hystériques éprouvent aussi un sentiment de froid si violent dans la région des lombes, qu'on peut le sentir en y portant la main, et ce froid ne diminue point par l'application de linges chauds. Beaucoup de femmes ont aussi le sentiment d'une boule ou d'un globe qui monte du bas du ventre jusqu'au col et qui les menaçe de suffocation; on ne rencontre jamais de pareils symptômes dans la maladie hypochondriaque; d'ailleurs dans cette dernière les défaillances, la difficulté de respirer, l'étranglement du gosier, n'arrivent pas aussi fréquemment que dans l'autre.

Une autre circonstance essentielle pour distinguer ces deux maladies, c'est la différence du traitement; nous voyons en effet que les remèdes qui conviennent le plus dans l'hypochondriacie, sont le grand exercice, les remèdes carminatifs, spiritueux, volatils, les stomachiques, les aromatiques, les sels neutres, les eaux minérales, les amers et surtout les martiaux; mais tous ces remèdes sont plus

nuisibles qu'utiles dans la passion hystérique, où la saignée, les narcotiques, les nitreux, les anti-épileptiques, les raffraîchissans, la boisson d'eau froide et de petit-lait, conviennent davantage.

Les femmes cependant peuvent être attaquées d'hypocondriacie, et c'est vraisemblablement ce qui a le plus contribué à faire confondre cette maladie avec l'hystérie; mais ce n'est qu'à un certain âge, et à l'époque où nous avons dit qu'elles acquéroient la constitution des hommes, parce qu'alors l'organe dominant chez elles qui influe si particulièrement sur leur santé et sur leurs maladies, a perdu toute son action et toute son influence. Vous savez que l'hypocondriacie tient à un spasme fixe, dominant dans le système mésentérique, spasme qui y détermine des stases d'humeurs dans toutes les ramifications de la veine porte, que Stalh appeloit la porte des maux; *vena portarum*, *porta malorum;* au lieu qu'il paroît démontré que dans l'hystérie, le spasme qui attaque la matrice, n'est que passager et violent; la matrice conserve seulement une susceptibilité d'être souvent attaquée de spasme, mais il ne dure que le temps du paroxysme, ce qui, selon moi, fait une différence notable.

Après avoir démontré la différence qui existe entre l'affection hystérique et l'affection hypocondriaque, maladies très-analogues, mais essentiellement différentes, nous allons nous borner à parler de l'affection

hystérique et de sa nature ; nous avons dit plus haut que cette maladie étoit très-difficile à définir, parce que c'est un assemblage protéïforme d'anomalies et de symptômes irréguliers; elle a cependant des formes qu'elle affecte le plus ordinairement.

D'abord elle attaque communément les femmes par paroxysmes ou accès qui sont plus ou moins fréquens, plus ou moins longs, plus ou moins violens, et plus ou moins accompagnés d'accidens, suivant les différens sujets et les différentes circonstances. Le paroxysme commence d'ordinaire par quelque douleur, et, comme le dit Astruc, par une plénitude qu'on éprouve au côté gauche du ventre, par des bâillemens, des pandiculations, des hoquets, des grouillemens de ventre, des rougeurs qui montent tout à coup au visage, accompagnées d'une chaleur vive, et bientôt suivies d'une pâleur et d'un froid proportionnés à la rougeur et à la chaleur qui ont précédé.

De-là un globe semble se mouvoir avec un bourdonnement dans le bas-ventre, et partir de la région de l'utérus ; en faisant comme diverses circonvolutions, il paroît se porter dans l'estomac, et plus distinctement encore s'élever à l'extrémité du gosier où il reste quelque temps, et, par sa pression sur le larynx, produit un sentiment de suffocation. Pendant ce temps-là, la malade est affectée de stupeur et d'insensibilité et elle éprouve en même temps diverses convulsions. Le tronc du corps est

tordu d'un côté et d'autre, et les membres sont diversement agités. Ordinairement le mouvement convulsif d'un bras et d'une main, consiste à battre très-violemment, et à coups répétés, sur la poitrine avec le poing fermé. J'ai vu une femme pléthorique et très-forte se meurtrir le sein en frappant dessus avec le poing fermé. Lorsqu'on lui retenoit un bras, elle frappoit avec l'autre, et quand on les lui retenoit tous les deux, elle avoit des convulsions tetanoïques effroyables.

Cet état continue quelque temps, pendant lequel il y a des rémissions, des retours, des mouvemens convulsifs; mais ils cessent enfin, en laissant les malades dans un état de stupidité et de sommeil apparent. Cet état finit plutôt ou plus tard, et souvent la malade, avec des soupirs et des sanglots répétés, et avec un murmure dans le ventre, revient à l'exercice du sentiment et du mouvement, mais généralement sans garder aucun souvenir des diverses circonstances qui ont eu lieu durant l'accès.

Avant l'accès il y a quelquefois un écoulement soudain et extraordinaire d'une urine limpide; à l'arrivée de l'accès, l'estomac est quelquefois affecté de vomissement, les poumons de difficulté de respirer, et le cœur de palpitations. Durant l'accès, tout le ventre, et particulièrement le nombril, est fortement tiré en dedans: le sphincter de l'anus est quelquefois tellement resserré, qu'il ne sauroit ad-

mettre la petite canule à clystère, et il y a en même temps une suppression entière d'urine. De pareils accès sont de temps en temps sujets à des retours, et, durant les intervalles, les malades éprouvent des mouvemens involontaires ; des accès de rire et de cris avec des passages rapides de l'un à l'autre, pendant qu'ils sont affectés aussi quelquefois de fausses imaginations et d'un certain degré de délire. Cullen.

Telle est la forme qu'affecte le plus ordinairement l'hystérie; mais elle en revêt une foule d'autres, au point qu'elle imite presque toutes les maladies du corps humain. Si le médecin, dit Sydenham, n'a pas beaucoup de sagacité et d'expérience, il se trompera aisément et attribuera à une maladie essentielle et propre à telle ou telle partie, des symptômes qui dépendent uniquement de l'affection hystérique.

Dans certaines circonstances elle prend la forme de l'apoplexie, et se termine comme elle par l'hémiplégie ; d'autres fois elle ressemble à l'épilepsie ; elle est connue alors plus particulièrement sous le nom de suffocation de matrice : d'autres fois elle attaque les parties extérieures de la tête entre le crâne et le péricrâne, et demeurant fixée dans un seul endroit très-circonscrit, elle y cause une douleur insupportable, accompagnée de vomissemens énormes ; elle porte alors le nom de *clavus hystericus*, clou hystérique.

Souvent l'affection hystérique se manifeste par une palpitation de cœur, et la malade la croit si violente, qu'elle ne doute pas que les assistans n'entendent le bruit que doit faire le cœur en battant contre les côtes. Les femmes maigres et sèches y sont le plus sujettes, ainsi que les filles chlorotiques. Quelquefois elle se montre sous la forme d'une toux très-fréquente et presque continuelle, mais sans expectoration ; elle tient beaucoup de la toux convulsive, n'est pas si violente, mais elle donne beaucoup moins de relâche : ce sont les femmes pituiteuses qu'elle attaque de préférence.

Dans quelque cas cette affection prend la forme de la passion iliaque ; les malades éprouvent une douleur très-violente et insupportable sur le colon, et la région qui est au-dessous de la fossette du cœur, avec vomissement excessif de matières bilieuses vertes et porracées ; et ce vomissement, après avoir duré quelques jours, se termine par un ictère accompagné d'un abattement extrême. Les femmes délicates et épuisées sont sujettes à cette forme d'affection hystérique.

Souvent cette maladie attaque les reins et en impose pour un accès de colique néphrétique ; non-seulement par la nature et le siége de la douleur, mais encore par les vomissemens qui l'accompagnent : la douleur se prolonge quelquefois aux uretères et même à la vessie ; elle supprime l'urine comme s'il y avoit un calcul dans ce viscère. Il est

rare de voir l'affection se porter sur la vessie ; il ne l'est pas autant de là voir se porter sur les reins : l'un et l'autre symptôme se manifeste chez les femmes dont les forces sont déjà affoiblies et la santé ruinée par de fréquens accès d'hystérie qui leur sont survenus : d'autres fois l'affection attaque l'estomac et les intestins, et produit des vomissemens et des diarrhées continuelles, sans douleur, quoique les malades rendent beaucoup de bile porracée.

Il arrive quelquefois que la maladie hystérique attaque les parties externes, telles que les épaules, les mains, les cuisses, les jambes, les mâchoires, et y cause tantôt une douleur et tantôt une enflure ; celle qui survient aux jambes est la plus remarquable ; elle diffère de l'œdème, en ce que celui-ci est plus considérable le soir, et garde l'impression du doigt ; au lieu que l'enflure hystérique est plus grande le matin et ne garde point d'impression quand on la presse avec le doigt : le plus souvent aussi l'enflure n'est qu'à une des deux jambes. Du reste, Sydenham prétend qu'elle ressemble tellement à celle des hydropiques par sa grandeur et par sa superficie, qu'on a bien de la peine à persuader aux personnes malades qu'elles ne sont pas hydropiques. Les dents sont aussi fréquemment affectées de douleurs sans qu'il y ait ni trou, ni fluxion.

Mais un des plus fréquens symptômes de cette

maladie, c'est une douleur au dos qui se fait toujours sentir dans les plus légères attaques d'hystérie ; cette douleur a cela de particulier, que même, lorsqu'elle a cessé, elle laisse les parties comme si elles eussent été contuses, en sorte qu'on ne peut y toucher. Un autre symptôme encore assez constant de l'hystérie, c'est un froid considérable qui se fait sentir aux parties extérieures, et qui ne cesse qu'avec l'accès ; ce froid est quelquefois tel, que quoique le pouls soit dans un état très-voisin de l'état naturel, il ressemble au froid d'un cadavre. Une autre qui l'est encore davantage, ce sont des urines claires et limpides comme de l'eau de roche, les rots aigres ou nidoreux, un extrême abattement de l'esprit ; pendant la nuit, beaucoup de rêves désagréables et insensés viennent encore tourmenter les malades et ajouter à leurs maux.

Après avoir observé combien l'hystérie diffère essentiellement de l'affection hypocondriaque, avec laquelle certains auteurs veulent la confondre, nous en avons énuméré les formes les plus fréquentes et les plus ordinaires, et nous avons remarqué, avec Sydenham, qu'il n'étoit point de maladie sous laquelle cette affection ne pût se manifester. Les anciens l'avoient attribuée aux divagations de la matrice, à qui ils avoient accordé la faculté de locomotion, la faculté de parcourir successivement toutes les régions du bas-ventre et du thorax.

D'autres, plus raisonnables, ont attribué l'hys-

térie aux vapeurs qui s'élèvent du sang menstruel retenu, ou de la semence, vers toutes les parties du corps. Lorsque le système des esprits animaux prévalut en Europe, ce fut au désordre ou mouvement irrégulier de ces esprits, que l'affection hystérique dut son origine; on les supposa se portant impétueusement et en trop grande quantité sur telle ou telle partie, donnant naissance à des spasmes, ou même à des douleurs, quand cette partie étoit douée d'un sentiment exquis, et bouleversant autant les organes qu'ils délaissoient, comme ceux vers lesquels ils se dirigeoient, les uns et les autres ne pouvant manquer d'être fort endommagés par cette distribution inégale des esprits, qui est entièrement contraire aux loix de l'économie animale.

Cullen est un de ceux qui ont eu sur cette maladie les idées les plus saines; après avoir observé qu'il est manifeste que les paroxysmes commencent par une affection convulsive et spasmodique du canal alimentaire, qui après cela est communiquée au cerveau et à une grande partie du système nerveux, il ajoute : Quoique cette maladie paroisse commencer dans le canal alimentaire, cependant la connexion que les paroxysmes ont si souvent avec le flux menstruel, et les maladies qui dépendent de l'état des parties génitales, fait voir qu'en tout temps les médecins ont eu des idées justes lorsqu'ils ont considéré cette maladie comme

une affection de l'utérus et des autres parties qui composent le système génital.

Et en effet, il n'est pas douteux que cette maladie ne doive naissance à une affection de l'utérus; ce qui le prouve, c'est qu'elle n'attaque les femmes que depuis l'époque de la puberté jusqu'à celle de quarante à quarante-cinq ans; et je vous ai dit souvent que c'étoit précisément dans cet intervalle que la matrice jouissoit d'un degré d'action très-considérable, et qu'elle influoit d'une manière si particulière sur la santé et sur les maladies du sexe féminin. C'est dans cet intervalle seulement, que l'utérus est sujet à acquérir un degré de force qui devient vicieux, et qui, communiqué aux autres parties par ses moyens nombreux de sympathie, doit produire des symptômes aussi variés que le sont les moyens de communication; l'état des parties qui paroissent affectées, et l'état respectif des mêmes parties avec l'ensemble du système.

Ce sont ces différens rapports qui varient à l'infini, qui font d'une maladie, qui provient d'une seule et unique cause, un véritable Protée extrêmement effrayant par la quantité et la variété des formes dont il se revêt. L'état de la matrice dans l'hystérie, est un état vraiment maladif, qui consiste dans une concentration vicieuse de forces sur cet organe; mais comment se fait cette concentration? quel est l'agent de ces forces? Est-ce l'influx nerveux? Est-ce l'influx sanguin? Les partisans de

la doctrine des esprits animaux l'attribuent à l'influx nerveux, et expliquent assez bien par l'inégale distribution de ces esprits, les mouvemens désordonnés qui ont lieu dans les parties.

Pour moi je pense que la matrice, étant un organe éminemment sanguin, destiné à opérer une véritable sécrétion et une excrétion sanguine, c'est l'influx sanguin seul qui doit accumuler sur lui cet excès vicieux de forces qui produit l'hystérie. Cela me paroît démontré par beaucoup de raisons et par la nature même des phénomènes qui se produisent. D'abord il est certain, que lorsque le sang, qui est dans le corps animal le principe de la force et du ton, est également distribué sur toutes les parties, en raison des fonctions qu'elles ont à remplir, il en resulte un équilibre dans les fonctions qui constitue la santé parfaite; mais si par un état vicieux et maladif, ce fluide tend à se concentrer dans un organe, cet organe acquiert, aux dépens des autres, un excès de vie, un excès de ton, l'équilibre est rompu, et il en résulte un état de sensibilité et de mobilité, tel que les moindres causes excitent des mouvemens désordonnés; vous savez qu'en général la sensibilité et la mobilité sont en raison inverse de l'énergie de la force tonique; et vous devez savoir, que, dans les pays chauds, les convulsions sont fréquentes et endémiques, vu le peu d'énergie dont jouit la force tonique dans ces climats.

Appliquons ces principes généraux au cas présent de la matrice. Je regarde la matrice dans les femmes, comme la partie la plus susceptible de recevoir les impressions des causes maladives, et cela par une raison bien simple; c'est que ce viscère étant presque toujours ou dans un état maladif, ou dans un état voisin, c'est sur lui que doivent agir toutes les causes, d'après l'axiome d'Hippocrate: *Præstat affectus affectui, minor majori.* Dans un pareil état, c'est sur la matrice que se fixeront les spasmes, c'est sur elle que se dirigera l'influx sanguin, c'est elle qui contractera un excès de ton et d'irritabilité aux dépens des autres organes; et delà l'origine de cette excessive mobilité, qui favorise tous les mouvemens spasmodiques.

Cullen a une opinion conforme à ce qui vient d'être dit; il regarde l'accumulation du sang dans la matrice, comme cause des mouvemens convulsifs et spasmodiques si familiers dans l'hystérie. Il pense que la cause prochaine de cette affection est une mobilité du système qui dépend en général d'un état pléthorique. « Je ne puis déterminer, dit-il positivement, si cette maladie naît jamais d'une mobilité du système indépendante de tout état pléthorique; mais dans plusieurs cas qui ont subsisté quelque temps, il est évident qu'il se produit une sensibilité, et, par conséquent, une mobilité qui souvent se manifeste quand on ne peut supposer

ni qu'il existe une pléthore générale, ni qu'il soit survenu aucune turgescence occasionnelle.

Cependant, continue-t-il, comme j'ai démontré qu'une distension des vaisseaux du cerveau semble occasionner l'épilepsie, et qu'une turgescence du sang dans les vaisseaux du poumon semble produire l'asthme, l'analogie me conduit à supposer qu'une turgescence du sang dans l'utérus ou dans d'autres parties du système génital, peut occasionner les mouvemens convulsifs et spasmodiques qui paroissent dans l'hystérie. Il est en même temps évident que cette affection des parties génitales doit spécialement se rencontrer dans les constitutions pléthoriques, et que toutes les circonstances exposées dans l'histoire de cette maladie, servent à confirmer cette opinion à l'égard de la cause prochaine ». On voit que ce que Cullen appelle turgescence du sang, nous l'avons désigné sous le nom d'accumulation vicieuse de forces par l'influx sanguin, qui me paroît présenter une idée plus nette et plus précise.

Cette doctrine n'est pas fondée sur des hypothèses ni sur des chimères, elle repose sur un enchaînement de faits bien constatés, et vous verrez que nous y trouverons l'explication naturelle d'une foule de symptômes de l'affection hystérique, qu'on n'avoit fait qu'énoncer sans chercher à les expliquer d'aucune manière.

Cullen semble avoir besoin d'une pléthore gé-

nérale pour expliquer la turgescence utérine, d'après l'observation constante que l'affection hystérique survient plus spécialement aux femmes d'une habitude de corps pléthorique et d'un tempérament sanguin le plus marqué, et qu'elle attaque aussi celles d'une constitution robuste et virile. C'est tout comme si l'on vouloit supposer toujours la pléthore générale pour l'établissement des menstrues. La matrice, par la nature des fonctions qu'elle a à remplir, tant sous les rapports sécrétoires et excrétoires, que sous les rapports génératifs, est assez sujette à l'afflux du sang et à la turgescence de ce fluide, pour n'avoir pas besoin d'avoir recours à la pléthore générale.

D'ailleurs nous savons, d'après l'opinion de Stalh, que les appareils hémorragiques et les appareils spasmodiques sont de même nature, ce qui confirme encore singulièrement notre doctrine, sur l'existence vicieuse et l'excès de forces sur la matrice par la turgescence et l'influx sanguins, parce que ces appareils se coordonnent souvent sur cet organe pour la menstruation.

Après avoir établi l'existence de la cause prochaine de l'affection hystérique, il faudroit examiner comment l'affection de la matrice et du système de la génération se communique à toutes les autres parties : il n'est pas douteux, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, que cette communication n'ait lieu par le moyen des divers genres de sympathies.

Mais il restera encore à demander comment le spasme de la matrice est communiqué avec des circonstances particulières au canal alimentaire, et y détermine ce mouvement ondulatoire et antipéristaltique, d'où naît le sentiment d'une boule qui, depuis la région de la matrice, monte jusqu'au gosier ?

Ce mouvement antipéristaltique doit être d'un ordre particulier, puisqu'il ne ressemble en rien à celui qui détermine le vomissement, le *cholera morbus* et autres maladies de ce genre : seroit-il produit par la matrice elle-même, qui, dans les différens mouvemens dont elle est agitée pendant le paroxysme, et que peuvent lui permettre ses ligamens et ses attaches, s'appliqueroit sur les intestins de manière à lui faire sentir sa forme, et à ce que chaque partie du canal alimentaire transmît successivement à celle qui la suit le même sentiment? Ou bien le spasme qui règne dans toute la région de la matrice commenceroit-il par une espèce d'invagination dans le bas du canal alimentaire, invagination dont le sentiment se répéteroit tout le long de son trajet, et par un mouvement ondulatoire dont on conçoit facilement la formation ? Ce ne sont là que des suppositions et des hypothèses plausibles, sur lesquelles je n'insisterai cependant pas, quoiqu'elles soient assez vraisemblables, parce qu'elles ne sont pas très-importantes dans l'histoire de l'affection hystérique.

Il est d'autres symptômes aussi constans que le précédent, dont la solution n'est pas à beaucoup près aussi difficile : tel est le froid aux parties extérieures, froid qui ressemble assez à celui d'un cadavre, quoique le pouls diffère peu de l'état naturel ; telle est l'excrétion d'urine claire comme de l'eau ; telle est la douleur le long du dos, qui laisse, quand elle est passée, le sentiment d'une contusion extrêmement sensible ; tous symptômes qui se rencontrent le plus fréquemment dans les plus légères attaques d'hystérie.

Le froid aux parties extérieures s'explique, non-seulement par l'afflux du sang vers la matrice, mais encore par le spasme sympathique qui crispe la peau dans toute la périphérie du corps. L'excrétion d'une urine claire et crue, qui est un symptôme assez constant, tient à un état spasmodique des reins qui en rétrécit les couloirs : enfin la douleur au dos vient peut-être de la distension démesurée des vaisseaux sanguins, par le sang que le spasme de l'habitude extérieure fait rentrer et concentre à l'intérieur ; cette douleur s'efface lorsque que le calme renaît, parce que le sang reprend son cours accoutumé, mais les parties distendues restent encore douloureuses.

Je ne m'étendrai pas davantage sur la cause prochaine de l'affection hystérique qui existe bien évidemment dans une accumulation vicieuse de forces sur la matrice, par l'influx sanguin. De tous

les temps les médecins ont, pour la plupart, placé le siége de cette maladie dans la matrice; et, si l'on en excepte Sydenham et quelques autres, cette opinion réunit l'unanimité. Ce qui l'a fait naître et l'a consolidée dans l'esprit des médecins, c'est que le paroxysme commence toujours par quelque impression sourde et par quelque mouvement obscur que la malade ressent dans la matrice ou dans quelque partie du système génital; et que le sentiment de cette boule, qui monte et qui menace de suffocation, commence toujours dans cette région.

Après avoir ainsi établi la cause prochaine, nous sommes naturellement conduits à parler des causes qui la mettent en jeu. Les causes occasionnelles de l'affection hystérique ont beaucoup d'analogie et de rapports avec celles qui déterminent les hémorragies de la matrice, et sont même identiques; cette identité des causes ne peut avoir lieu sans l'identité d'effets; aussi peut-on observer que les mouvemens que ces causes excitent sont de même nature, et ne varient que par les circonstances qui suivent: ainsi dans l'hémorragie utérine le sang sort en abondance, et c'est souvent le seul symptôme allarmant; d'autres fois il est accompagné d'accidens nerveux qui appartiennent à l'affection hystérique; dans celle-ci, au contraire, le sang ne coule pas, et s'accumulant dans les vaisseaux de la matrice, il excite vicieusement sa sensibilité et donne lieu à tous les désordres.

Ainsi l'on doit ranger, parmi les causes de l'affection hystérique, toutes celles qui peuvent donner lieu aux hémorragies utérines; mais principalement, le battement trop fort des artères de la matrice, sur-tout lorsqu'elles sont trop pleines de sang, comme dans l'approche, la cessation ou la suppression des règles ou des lochies. La tension et le gonflement des vaisseaux sanguins et laiteux de la matrice, lorsque les lochies et les fleurs blanches laiteuses sont supprimées tout d'un coup dans le temps que leur écoulement étoit abondant. Les picotemens ou irritation d'une humeur âcre, qui découle de la matrice et qui s'amasse dans sa cavité, dans l'écoulement des fleurs blanches, séreuses et âcres, et dans l'ulcère de la matrice. Les gonflemens qui arrivent aux ovaires et aux trompes, dans les différentes maladies auxquelles ces parties sont sujettes, comme les fausses conceptions, les hydatides, l'hydropisie, les stéatomes, les skirres, les abcès. Le chatouillement trop vif de l'humeur spermatique abondante et âcre, chez les femmes qui ont beaucoup de tempérament et qui sont obligées de se contenir. Les mouvemens violens du corps, les coups, les chutes; une abstinence trop longue qui a vidé entièrement l'estomac; des évacuations excessives, et que la personne n'étoit pas en état de soutenir, soit qu'on l'ait trop saignée, soit qu'on lui ait donné mal-à-propos des émétiques ou des purgatifs, et par-dessus tout, les

agitations violentes de l'ame, produites subitement par la colère, le chagrin, la terreur, ou toute autre passion semblable. Toutes ces passions sont très-propres à repousser et faire refluer le sang dans l'intérieur, et à occasionner sur-tout l'orgasme sanguin sur la matrice.

Sydenham étoit tellement persuadé de la force des affections morales pour produire l'hystérie, et de la fréquence de cette cause, qu'il dit : « Quand les femmes me consultent sur quelque maladie dont je ne saurois déterminer la nature par les signes ordinaires, j'ai toujours grand soin de leur demander si le mal dont elles se plaignent, ne les attaque pas principalement, lorsqu'elles ont du chagrin, ou que leur esprit est troublé par quelqu'autre passion. Si elles avouent que la chose est ainsi, alors je suis pleinement assuré que leur maladie est une affection hystérique, sur-tout si elles rendent en même temps une grande quantité d'urine claire et limpide ».

L'affection hystérique attaque les femmes depuis l'âge de la puberté jusqu'à quarante ou quarante-cinq ans, c'est-à-dire, dans l'intervalle de leur vie, rempli par la période menstruelle. Nous avons déjà observé que c'étoit dans cette période seule que la matrice influoit sur la santé et sur les maladies du sexe ; passé ce temps, les femmes déposent tout ce qui appartient au sexe ; elles acquièrent le tempérament des hommes ; la vie, l'activité dont jouis-

soit la matrice, s'éteint ; et c'est alors qu'elles sont sujettes à l'affection hypocondriaque, parce qu'elles ont cessé d'être femmes, si je puis m'exprimer ainsi. L'hystérie survient plus spécialement aux femmes d'une habitude de corps pléthorique, et d'un tempérament sanguin le plus marqué. Elle est aussi plus ordinaire aux femmes stériles qu'aux femmes qui font des enfans; c'est peut-être, comme le dit Hippocrate, parce que celles-ci ont les voies plus ouvertes. On l'a rencontrée cependant dans les femmes maigres, sèches, d'un tempérament mélancolique, qui ont beaucoup de sensibilité et de mobilité; dans celles qui ont une santé délicate, une constitution cachectique et qui sont sujettes aux fleurs blanches; dans les filles chlorotiques; dans les femmes qui s'échauffent par des veilles, par des alimens de haut goût, par l'usage du café et des liqueurs fortes; toutes ces substances mettent le sang en mouvement; et chez ces femmes, la matrice est dans un état de phlogose et de sensibilité très-exquise; enfin, dans les femmes à tempérament et sujettes à la nymphomanie, lesquelles sont même constamment excitées par des conversations et des lectures, et chez lesquelles il se fait, par cette raison, une plus grande sécrétion d'humeurs spermatiques. C'est le cas de l'*hysteria libidinosa* des nosologistes, dont je traiterai dans un article à part.

Le diagnostic de l'hystérie s'établit sur les

symptômes qui l'accompagnent : ce sont la douleur de tête, la stupeur, le clou hystérique, la perte subite des sens, les terreurs à la moindre cause, des chaleurs et des sueurs fugitives, des vertiges subits, la suffocation avec le sentiment d'une boule qui monte, le tintement des oreilles, le grincement des dents, le ptyalisme, la palpitation du cœur, la tumeur des hypocondres, et principalement de l'hypocondre gauche par un vent qui cesse tout-à-coup; la constriction subite de la poitrine, le fourmillement, les douleurs des muscles, qui ne peuvent supporter le contact; des rapports nidoreux, des vents, des douleurs très-fortes; la lassitude des genoux et des jambes; un froid cadavéreux, le pouls inégal; des vomissemens acides, verdâtres; la douleur des reins et de la vessie; la strangurie; des urines tantôt en petite quantité, et tantôt copieuses, très-claires et très-limpides; des ris immodérés auxquels succède la tristesse; une extrême propension à la colère; l'apoplexie hystérique momentanée; la convulsion subite des lèvres; des paralysies fugitives de la langue, des bras, des extremités.

Tous ces symptômes, comme vous devez bien le penser, ne se présentent pas à la fois dans la même attaque d'hystérie; mais ils varient singulièrement, ils se rencontrent plus ou moins nombreux selon la forme que prend cette affection. Les plus communs, et ceux qui se présentent le plus fréquem-

ment sont, le sentiment d'une boule qui monte vers le gosier et qui étouffe, les urines claires et limpides, les rapports, les vents et le froid considérable.

Il est un symptôme majeur contre lequel il faut être très en garde, car il simule la mort, et a donné lieu à des méprises cruelles; c'est la perte absolue du sentiment et du mouvement qui ressemble à l'asphyxie, c'est la syncope hystérique. Elle est telle quelquefois, que les moyens de rappeler à la vie les plus énergiques, sont inutiles, et que des gens très-habiles ont été cruellement trompés. Tout le monde connoît l'histoire de Vesale, elle est rapportée par Skenkius et par d'autres : une femme de qualité, attaquée de syncope hystérique, alloit être ouverte par ce célèbre anatomiste, lorsque les cris qu'elle poussa au premier coup de scalpel, avertirent qu'elle étoit vivante.

J'ai connu moi-même une fille de vingt ans, grande, bien faite et assez fortement taillée, mais extrêmement pâle et chlorotique, qui tous les mois, à l'époque de la menstruation, étoit attaquée d'une espèce de syncope hystérique, si forte et si profonde, qu'elle sembloit morte; une pâleur et un froid cadavéreux étoient répandus sur toute sa personne, l'œil terne, point de pouls, point de respiration, rien qui annonçât la vie. J'ai employé dans plusieurs occasions, pour la rappeler, les moyens les plus irritans, avec autant d'inutilité

que si je les avois appliqués sur une pierre. Ce paroxysme passé, elle avoir l'air de s'éveiller avec des pandiculations ; elle reprenoit ses occupations accoutumées et n'avoit aucun souvenir de ce qui s'étoit passé. Ce paroxysme étoit très-long, il duroit ordinairement vingt-quatre heures , et souvent il s'est prolongé l'espace de trois jours ; mais une chose très-remarquable, c'est qu'en sortant d'une aussi longue léthargie, elle n'éprouvoit pas le besoin de prendre de la nourriture, et elle ne mangeoit, après son réveil, que lorsque ce moment coïncidoit avec l'heure de ses repas.

Ces exemples, quoiqu'assez rares, se sont montrés à diverses époques. Qui sait combien de femmes ont été inhumées pour mortes, qui n'étoient que dans un paroxysme hystérique, puisqu'il existe des exemples de quelques-unes qu'on alloit inhumer au moment où elles sont revenues à la vie.

Dans les fouilles qui furent faites à Dunkerque pour la construction du portail de l'église Saint-Eloy, Hecquet, chirurgien des hôpitaux, qui présidoit cette fouille, trouva un cadavre entier couché sur le côté droit, la tête et les genoux fléchis, poussant la planche latérale droite et ayant le bras gauche, les fesses et les talons contre la planche latérale gauche. L'on m'a dit , assure Hecquet , qu'il étoit enterré depuis environ huit ans. Sa position , la seule que j'aie rencontrée de cette espèce, laisse croire que ce corps a

pu être mis dans la bière dans un état léthargique; qu'en revenant de cet accès, il se sera débattu; et que mort au milieu de ses efforts, il aura conservé l'attitude dans laquelle il se sera trouvé. D'après ces exemples, un médecin doit être très-attentif à empêcher les inhumations trop précipitées, surtout dans les cas de femmes attaquées de syncopes hystériques, où il faut attendre pour y procéder, que l'infection et la décomposition commençant avertissent que le corps est réellement sans vie.

Pour se faire une idée plus exacte de l'affection hystérique, dont nous n'avons fait qu'énoncer les principales formes, nous allons les décrire l'une après l'autre avec quelque détail, et nous insisterons principalement sur la suffocation de matrice, l'épilepsie hystérique, les douleurs dans différentes parties, et principalement à la tête et à l'utérus, la mélancolie des vierges et des veuves, la pulsation des artères du dos, les affections de l'estomac, &c.

Suffocation de matrice.

Cette forme de l'affection hystérique est la plus grave de toutes; Hippocrate, et quelques autres après lui, en ont fait une espèce particulière. Dans cette affection les femmes semblent être étranglées et suffoquées, au point que quelquefois la respiration est tout-à-fait supprimée; c'est pour cela que Galien l'appelle *hysterica apnœa*, apnée hysté-

rique, manque ou défaut de respiration. Primerose prétend qu'on ne peut pas désigner les convulsions hystériques par le mot de suffocation hystérique, parce que ce sont deux affections différentes ; mais il veut qu'on définisse cette dernière : *Suffocationis sensus cum corporis refrigeratione ex uteri vitio ;* un sentiment de suffocation, accompagné d'un refroidissement considérable de tout le corps, provenant du vice de l'utérus. Il prétend que ces deux symptômes renferment une idée exacte et précise de cette maladie, que tous les autres symptômes qui viennent s'y joindre, ne lui appartiennent pas en propre, ne font que l'aggraver, et que s'ils surviennent sans qu'il y ait lésion de la respiration et un refroidissement considérable, ce n'est plus la suffocation hystérique.

Quoi qu'il en soit, voici le diagnostic de la suffocation de matrice ; le paroxysme est précédé par des dégoûts, des nausées, par une torpeur d'esprit, la foiblesse et la paresse des extrémités inférieures, la pâleur de la face, la palpitation du cœur, la compression de la respiration, la douleur de tête, de fréquens soupirs, une espèce de vertige, la mélancolie, de l'humeur sans cause manifeste, la lassitude des membres, leur contraction, des bâillemens, des pandiculations, la sensation de quelque chose qui monte de l'utérus et qui semble étouffer. Si une femme est sujette à cette maladie,

et qu'on observe chez elle tous ou quelques-uns de ces signes, le paroxysme n'est pas loin.

Les signes qui accompagnent le paroxysme, sont un sentiment d'étranglement, comme par un gros corps globuleux avalé ; il y a aphonie subite, la respiration abolie avec un pouls petit, languissant. Il survient un délire violent avec grincement des dents, la contraction des extrémités ou la convulsion épileptique de tout le corps, la perte absolue des sens et du mouvement, le refroidissement de tout le corps, et enfin un état très-voisin de la mort, et qui en a souvent imposé. Vers la fin de l'accès, le mouvement et le sentiment reviennent peu à peu, le pouls augmente, les paupières s'entr'ouvrent, les joues se colorent, il sort une humeur de l'utérus, les intestins murmurent, et Avicenne prétend qu'il y a quelquefois des vomissemens pituiteux. Les malades sentent un froid assez considérable au col, aux bras et aux épaules, qui ressemble au froid de la paralysie, mais qui n'est que passager : cette maladie est plus fréquente en hiver et en automne que pendant les autres saisons de l'année.

La maladie n'a pas toujours le même degré de gravité ; elle est plus ou moins violente, selon les sujets qu'elle attaque et les circonstances où ils se trouvent. Si elle se rencontre dans une femme jeune, d'un tempérament sanguin, qui soit depuis quelque temps privée des plaisirs vénériens, qui

mène une vie sédentaire et oisive, qui se nourrisse de mets succulens, elle est assez souvent précédée de l'*hysteria libidinosa*, dont il vous sera parlé dans la suite; et celle-ci étant terminée, la suffocation utérine prend sa place, mais elle est bien soulagée par un léger attouchement des parties génitales d'où découle, avec une espèce de volupté, une humeur épaisse, comme on le voit dans l'histoire rapportée par Galien *(1 de sem.)*. Les anciens attribuent cette espèce d'hystérie à la turgescence ou à la corruption de la semence.

Mais si le même mal arrive dans une femme accoutumée aux plaisirs vénériens, dans laquelle les mois sont supprimés, ou seulement peu abondans, les anciens en accusoient le sang menstruel retenu. Dans ce cas, les symptômes sont en général moins intenses, les mamelles sont enflées, le corps est pesant, les yeux, le col, les lombes, sont douloureux, et les malades deviennent colères, engourdies, furieuses ou mélancoliques, selon qu'elles sont bilieuses, pituiteuses ou mélancoliques.

Au contraire, si on l'observe chez une femme qui use des plaisirs vénériens, les menstrues coulant bien, ou chez une femme vieille, ou bien chez une femme dont le flux utérin se soit arrêté hors de propos, les anciens l'attribuoient à des humeurs excrémentitielles, corrompues; les symptômes ne sont pas non plus aussi violens que lors-

que le mal doit son origine à la semence corrompue et putride.

La suffocation de matrice a la plus grande affinité avec la syncope, la catalepsie, l'apoplexie et l'épilepsie, avec lesquelles elle est souvent compliquée; elle a cependant des caractères qui la distinguent parfaitement. Elle diffère de la syncope en ce que, dans celle-ci, le pouls cesse tout-à-fait, au lieu que dans la suffocation, quoique petit, rare et languissant, il est encore sensible. Dans la syncope, la sueur est froide, la peau présente la pâleur de la mort : les odeurs agréables la font cesser. Dans la suffocation, la pâleur est moindre ; il n'y a point de sueur; les odeurs agréables sont nuisibles, excepté qu'on ne les approche de la région de l'utérus ; la syncope finit bientôt, mais la suffocation se prolonge un ou deux jours, et même au-delà. Très-souvent, ces deux maladies se trouvent réunies d'une manière funeste dans les femmes foibles ; et alors les symptômes qui leur sont particuliers se trouvent réunis.

La suffocation diffère de la catalepsie en ce que dans la première, le corps n'est pas roidi, les yeux ne sont pas ouverts, et qu'il n'y a aucun des autres signes de la catalepsie. Elle diffère de l'apoplexie, selon Primerose, par le sentiment. Cet écrivain prétend que les femmes hystériques sentent dans la suffocation, lorsqu'on les pique ou qu'on leur tire des poils ; que cette sensation est confuse, mais

qu'elle ne l'est pas assez pour empêcher qu'elles n'en indiquent quelquefois le lieu avec la main; du reste, il n'y a point de ronflement, mais une cessation absolue de la respiration; après le paroxysme, elles se rappellent de ce qui s'est passé, ce qui n'arrive pas dans l'apoplexie. Cette assertion de Primerose n'est pas toujours vraie, ni quant au sentiment, ni quant à la mémoire; et l'on voit beaucoup de femmes atteintes de suffocation, qui ne sentent absolument rien pendant le paroxysme, et qui n'ont aucune idée de ce qui s'est passé.

La suffocation a plus de rapports avec l'épilepsie; elle en diffère cependant, en ce que les parties ne sont pas aussi convulsées, hors le cas de complication de ces deux maladies; mais alors les convulsions ne sont pas aussi universelles que dans l'épilepsie; elles attaquent un seul membre, il n'y a point d'écume à la bouche, et le pouls est plus fort que dans l'hystérie seule. Après le paroxysme, les malades gardent le souvenir de ce qui leur est arrivé; quelquefois même elles entendent, sans pouvoir parler, pendant le paroxysme. Dans l'épilepsie, au contraire, les principales facultés sont lésées, il y a perte de tous les sens; mais les malades respirent, ce qu'on n'observe pas chez les hystériques: enfin elle diffère de la léthargie, en ce que dans celle-ci il y a fièvre, un pouls grand et ondulé.

C'est dans cette forme de l'hystérie principale-

ment, souvent compliquée de syncope, que les femmes présentent toutes les apparences de la mort, ce dont il faut bien s'assurer pour ne pas s'exposer à commettre l'erreur dans laquelle tomba Vesale ; erreur qui lui valut la colère du peuple espagnol et l'animadversion de l'Inquisition, auxquelles il ne put se soustraire qu'avec beaucoup de peine.

Les moyens d'explorer la vie sont en grand nombre : les principaux sont de mettre un brin de laine ou de cheveu devant la bouche ; s'il remue, c'est une preuve qu'il y a un peu de respiration et que la vie n'est pas éteinte ; ou bien on applique sur la bouche et le nez une glace bien nette sur laquelle se condensent les vapeurs qui viennent du poumon et que la respiration entraîne ; ou bien encore on place un verre plein d'eau sur la région de l'estomac, et pour peu qu'il y ait de mouvement dans la poitrine, l'eau est agitée. Les sternutatoires valent encore mieux que les moyens que je viens de rapporter, ainsi que tout ce qui irrite fortement ; mais il est souvent arrivé que les irritans les plus énergiques n'ont pu exciter le moindre signe de vie dans des femmes hystériques qui n'étoient pas mortes : la prudence commande, dans ce cas, de retarder les inhumations jusqu'au temps où une puanteur horrible annonce la mort réelle et la décomposition.

Cette forme de l'affection hystérique est la plus dangereuse de toutes ; elle est très grave et devient

quelquefois mortelle, lorsque la syncope, les convulsions la compliquent et que la respiration est tout-à-fait supprimée : mais elle présente différens degrés de danger selon que les symptômes ont plus ou moins de gravité. Mercurialis prétend que celle qui reconnoît pour cause la corruption de la semence, est plus dangereuse que celle qui ne vient que de la suppression des menstrues. Dans les jeunes femmes qui y sont sujettes, les premières couches entraînent tout, et la maladie cesse là ; mais elle est très-dangereuse aux femmes grosses, parce que non-seulement elle peut les faire avorter, mais même tuer leur fœtus, par les secousses violentes qui lui sont données : elle est aussi très-dangereuse aux femmes en couche à cause de leur foiblesse, et parce qu'elle peut exciter chez elles des pertes considérables.

L'éternuement qui survient aux femmes hystériques est, selon Hippocrate, un très-bon signe : *Mulieri hystericæ aut difficulter parienti, sternutatio superveniens bonum.* Cet aphorisme se rapporte principalement à la suffocation de matrice, dans laquelle tous les sens sont affaissés ; l'éternuement qui survient alors indique d'une manière indubitable leur retour et celui de tous les mouvemens.

Epilepsie hystérique.

Cette espèce d'épilepsie n'est pas idiopathique et particulière à la tête, mais elle est sympathique et tient au vice de la matrice ; aussi l'a-t-on appelée épilepsie hystérique ou utérine ; souvent elle existe seule, d'autres fois elle est compliquée avec la suffocation hystérique, quelquefois elles alternent et succèdent l'une à l'autre ; de manière que tantôt les malades sont suffoquées, et tantôt en convulsion de tout le corps ou seulement d'une partie : dans certains sujets ce sont les yeux seulement, dans d'autres la langue ; dans ceux-ci les extrémités ou toute autre partie qui entrent en convulsion ; quelques-unes ne voient pas avec les yeux ouverts, d'autres n'entendent pas ou ne peuvent pas parler.

L'épilepsie utérine diffère peu, quant au diagnostic, de celle qui a son siége dans la tête et qui est idiopathique. Les personnes affligées de ce mal perdent subitement tout sentiment et la faculté de se mouvoir ; de sorte que si elles sont debout, elles tombent immédiatement ou sont renversées par terre avec rudesse et se font de graves contusions. Dans cette situation elles s'agitent avec des contorsions violentes des membres et du tronc, en divers sens. Ordinairement les membres d'un côté du corps sont plus fortement convulsés que ceux de l'autre. Les muscles de la face et des yeux sont

affectés de convulsions peut-être plus violentes, ce qui produit de fortes distorsions et une décomposition de la face, telles que ces personnes sont méconnoissables. La langue fait souvent saillie hors de la bouche ; et cette position l'expose à être grièvement blessée par l'action des muscles de la mâchoire inférieure, qui font effort pour fermer cette cavité. Une bave écumeuse sort continuellement de la bouche pendant les convulsions ; ces convulsions ont quelques momens de relâche ; mais elles se renouvellent subitement avec la plus grande violence. Après un intervalle plus ou moins long, les convulsions cessent entièrement, et la personne reste quelque temps sans mouvement, dans un état d'insensibilité absolue, et avec les apparences d'un profond sommeil. A cet état de stupeur, le sentiment et la faculté de se mouvoir succèdent quelquefois subitement, mais le plus souvent par degrés, sans que les malades conservent le souvenir de ce qui s'est passé durant l'accès. Suivant Cullen, le pouls et la respiration sont précipités et irréguliers pendant les convulsions ; mais après qu'elles ont cessé, ils reviennent à leur régularité ordinaire et comme dans l'état de santé.

Telle est l'épilepsie dans le temps du paroxysme ; les intervalles qui les séparent ne diffèrent pas en apparence de l'état d'une santé parfaite. Ces accès sont quelquefois précédés de certains symptômes, qui en font connoître l'approche aux personnes

qui en ont déjà éprouvé ; mais ces préludes ne se font pas sentir long-temps avant l'invasion, qui, quelquefois vient brusquement et sans être annoncée.

L'épilepsie utérine diffère peu de l'épilepsie idiopathique ; il y a seulement moins d'écume à la bouche, et comme l'affection vient de la lésion de l'utérus, il existe conjointement des symptômes hystériques. On observe des grouillemens dans le bas-ventre, des douleurs vers les lombes, les reins ; la respiration est difficile, il y a palpitation du cœur. Primerose prétend qu'on voit moins d'écume à la bouche parce que le cerveau est moins secoué, et que l'*aura epileptica* attaquant de préférence certains nerfs, quoique la malade soit privée de l'usage de ses sens, cependant elle conserve l'ouie. Cette forme de l'affection hystérique est très-grave et très-dangereuse, mais elle l'est moins que l'épilepsie idiopathique ; elle est aussi plus susceptible de guérison ; celle-là le sera davantage, dont les accès reviendront plus rarement ; mais celle dont les accès reviennent fréquemment et avec persévérance, peut dégénérer en apoplexie ou en paralysie si le sujet est pléthorique ou foible.

Douleurs de tête hystériques.

Les pathologistes distinguent avec raison les douleurs qui attaquent la tête, en raison de leur

étendue et de l'espace qu'elles occupent; en céphalalgie, lorsque la douleur occupe toute la tête; celle-ci prend encore le nom de céphalée, *cephalæa*, lorsqu'elle est plus grave et plus longue; en migraine, *hemicrania*, quand elle n'occupe qu'un côté de la tête; et en *clavus* lorsqu'elle est bornée à un très-petit espace.

L'affection hystérique se présente très-souvent à l'observateur sous la forme de douleurs très-violentes et très-graves, qui souvent occupent toute la tête comme dans la céphalalgie; d'autres fois un seul côté comme dans la migraine; dans certains cas un seul point très-petit, elle prend alors le nom de *clavus hystericus* ou *ovum hystericum*. Il est d'autres douleurs qui occupent tantôt le sommet de la tête, tantôt la partie antérieure et tantôt la partie postérieure, celles-ci ne sont désignées par aucun nom particulier.

Les anciens croyoient que toutes ces douleurs étoient dues à des vapeurs qui se portoient de l'utérus vers la tête, et ils étoient dans l'idée qu'elles devoient être plus fortes et plus graves dans les femmes que dans les hommes, parce que dans ce sexe les sutures sont plus serrées et que rien ne peut passer au travers. Galien prétend, que quoique ces douleurs se fassent sentir dans diverses parties de la tête, elles se fixent cependant de préférence vers le sinciput ou la partie antérieure de la tête, par la raison, dit-il, que les artères et les

veines, par où les vapeurs sont portées vers cette cavité, finissent au sinciput, où les membranes étant distendues, occasionnent la douleur. D'autres disent, que c'est parce que le cerveau est plus abondant et plus foible dans cette partie.

Il est au contraire des auteurs qui prétendent que les céphalalgies sympathiques qui viennent de l'utérus, ont leur siége à l'occiput, ou à la partie postérieure de la tête. Joubert est de ce nombre; il prétend que l'expérience lui a démontré que les douleurs hystériques affectoient principalement l'occiput et le sommet de la tête, et que c'étoit par-là seulement, qu'on pouvoit distinguer les douleurs sympathiques de la tête qui viennent de l'estomac, de celles qui viennent de l'utérus, car les premières affectent toujours les parties antérieures, et les autres l'occiput et le sommet de la tête.

Quelques médecins croient que ces douleurs se fixent au sommet de la tête seulement, et que les femmes ressentent comme un poids considérable, avec un sentiment de froid aussi intense que celui de la glace; ceci se rapporte davantage au clou hystérique; d'ailleurs, le sentiment de froid glacial est, comme nous l'avons déjà observé, un symptôme assez familier, et qui accompagne assez ordinairement les affections hystériques.

Je pense que les douleurs de tête hystériques attaquent également toutes les parties de la tête, mais qu'en général elles affectent plus souvent l'oc-

ciput et le sommet de la tête; que ces douleurs ne sont pas dues aux vapeurs qui s'élèvent de l'utérus, et qui sont transmises par les artères et les veines, mais bien à l'infarctus sanguin, qui n'occasionne que des douleurs, lorsqu'il est léger et superficiel, mais qui produit l'épilepsie lorsqu'il est plus considérable et profond.

On reconnoîtra que les douleurs ne sont pas idiopathiques, mais qu'elles sont sympathiques, et proviennent de l'utérus, en ce qu'elles sont presque toujours précédées d'un vice dans la menstruation; car, ou les mois sont diminués, ou bien ils coulent sans ordre, ou ils sont supprimés, et la douleur a coutume d'augmenter à l'époque de la menstruation.

Le *clavus hystericus* attaque la partie extérieure de la tête entre le crâne et le péricrâne, et demeurant fixé dans un seul point très-circonscrit, y cause une douleur insupportable, accompagnée de vomissemens énormes. Sydenham l'attribue, comme toutes les autres affections hystériques, au désordre des esprits animaux qui se concentrent dans un seul point, de la même manière à-peu-près que les rayons solaires dans le miroir ardent; et que comme ces rayons concentrés enflamment les corps, de même la concentration des esprits animaux produit une douleur térébrante, comme si l'on enfonçoit un clou dans la tête, et produisent un vomissement abondant de matière verdâtre.

Vous tirerez de cette comparaison le parti qui vous paroîtra convenable, d'après la théorie que je vous ai exposée. Cette forme de l'affection hystérique n'est pas dangereuse, mais elle fait bien souffrir.

De la mélancolie des vierges et des veuves.

Les auteurs ont désigné sous ce nom une forme assez ordinaire de l'affection hystérique, parce que c'est chez les jeunes filles, les veuves et les femmes stériles, qu'elle se présente le plus ordinairement; elle attaque encore les femmes chez lesquelles les mois ou les purgations, qui viennent après l'accouchement, sont supprimés. Cette espèce de mélancolie diffère de celle qui attaque communément les hommes et les autres femmes, en ce que celle-ci provient d'une cause qui leur est commune à tous; celle des vierges et des veuves a une cause qui leur est particulière. Celle-là ne présente avec elle aucun symptôme autre que la crainte, la tristesse et ceux qui sont propres à la mélancolie; celle-ci, au contraire, indépendamment des ris immodérés et des pleurs qui se succèdent mutuellement, présente encore des anxiétés, le désespoir, différentes douleurs dans une partie déterminée, et principalement à la partie latérale gauche de la région du cœur; souvent la douleur occupe toute la mamelle; chez quelques-unes, la respiration manque; chez

d'autres, si elles respirent, ce n'est qu'avec une vive douleur, et la respiration est syncopée.

La mélancolie des vierges et des veuves n'est autre chose, selon Mercatus, qu'une tristesse insolente et subite, qui vient sans occasion ou par la cause la plus légère; un délire sourd avec douleur de quelque partie interne, anxiété, desir de rire ou de pleurer, avec pulsation manifeste aux hypocondres et à la région du dos; cela passé, les malades reviennent à leur premier état.

Les anciens attribuoient cette affection aux vapeurs malignes qui s'échappoient de la matière même des mois corrompus, et qui se portoient au cerveau; pour moi je suis fortement convaincu qu'elle est due à l'infarctus sanguin qui a lieu dans la matrice, et qui est ensuite sympathiquement répété dans la région précordiale et le cerveau. Mercatus l'attribue en grande partie à l'inflammation de l'artère qui est le long du dos, sans doute de l'aorte, parce qu'un symptôme assez constant dans cette affection, est une pulsation très-sensible dans cette région. Quoi qu'il en puisse être, il est sûr que le sang y joue un grand rôle, puisque cette forme d'affection hystérique ne se présente ordinairement que chez les femmes et les jeunes filles mal réglées, où il se fait toujours des stases sanguines vers la matrice, et que sa sensibilité, viciée par ce moyen, donne lieu à toutes les bizarreries de l'hystérie.

Les signes qui accompagnent la mélancolie des vierges et des veuves sont les suivans : leur peau est écailleuse, rugueuse, et rude principalement aux grosses éminences osseuses et aux articulations des bras, des genoux et des doigts : elles ont le sommeil tumultueux, le ventre serré et paresseux ; les déjections sont en petite quantité, âcres, bilieuses ; les urines âcres, jaunâtres, irritantes ; l'esprit est lent et dans un état de torpeur, ainsi que le corps ; la pulsation des artères du dos est bien manifeste, ainsi que les autres symptômes rapportés plus haut : les malades sont dégoûtées, languissantes, très-altérées, ennuyées, désespérées, tristes, craintives, pleureuses ; rien ne leur fait plaisir, rien ne les réjouit, tout les ennuie ; elles aiment la solitude et s'y livrent par goût et à leur désavantage, car la solitude aggrave leurs maux ; elles éprouvent un quelque chose qu'elles ne peuvent pas définir, mais qui n'en est pas moins réel pour elles : interrogées sur la nature de leurs affections, leur réponse est qu'elles éprouvent de grands maux dont elles ne peuvent donner aucune désignation.

Cette maladie a, comme les autres formes de l'hystérie dont j'ai parlé, différens degrés chez les différens sujets ; et dans quelques-uns, le rire est si immodéré, qu'il tient en quelque sorte de la convulsion ; du reste, dans beaucoup de cas, ce rire est un mouvement violent et purement spasmo-

dique, l'ame n'y prend aucune part. J'ai connu une femme qui, ayant perdu le plus chéri de ses enfans, eut un accès de ce rire hystérique si violent, qu'elle étoit sur le point d'étouffer ; on fut obligé, pour la calmer, de lui porter sur les genoux le cadavre de son fils.

Cette maladie est difficile à guérir ; elle peut devenir très-grave, elle dégénère quelquefois en suffocation, et peut aussi dégénérer en manie : les femmes, dans d'autres occasions, prennent un tel dégoût de la vie, qu'on en a vu se porter à des extrémités fâcheuses, se pendre, se noyer, se précipiter ; aussi faut-il beaucoup surveiller celles qui en sont infectées, moins cependant les femmes qui ont des attaques de mélancolie très-vives, et qui rient et pleurent beaucoup, que celles qui sont taciturnes, rêveuses et qu'une profonde tristesse obsède. D'elle-même cette affection n'a rien de dangereux, et n'est pas mortelle.

Accidens hystériques qui arrivent à l'estomac.

L'estomac est un des organes du corps humain qui a le plus de connexions et de sympathies avec la matrice, aussi observe-t-on qu'un grand nombre d'affections de cet organe tirent leur origine de la lésion de l'utérus. On voit d'abord la diminution de l'appétit, l'inappétence totale, l'horreur des alimens, les goûts les plus bizarres et les

plus dépravés, des vomissemens et le hoquet, survenir dans de jeunes filles comme dans certaines femmes enceintes. Des douleurs de divers genres tourmentent aussi l'estomac, et, dans certaines circonstances ces douleurs sont si violentes, qu'elles font tomber en syncope les femmes qui les éprouvent ; dans d'autres occasions les douleurs, sans être aussi véhémentes, tourmentent les malades par leur continuité et par le peu de relâche qu'elles accordent, elles s'accompagnent alors d'une tristesse profonde et d'un ennui insupportable.

Les anciens attribuoient tous ces désordres aux vapeurs qui s'élevoient de la semence corrompue ou du sang menstruel retenu, par les artères et les veines hypogastriques et céliaques, vers l'estomac. Selon eux, si la vapeur est salée, chaude et nidoreuse, elle occasionne l'inappétence et la soif ; si elle est froide, elle empêche la coction ; si elle a des qualités vireuses et malignes, elle donne lieu au pica et aux goûts dépravés ; si elle se porte vers le cardia, elle fait perdre l'appétit ; si elle attaque la cavité de l'estomac, elle détermine des rapports et le vomissement ; si elle en attaque seulement les tuniques, elle produit des nausées et le hoquet.

Telle est l'idée que les anciens se formoient des différens accidens que l'estomac éprouve sympathiquement par l'effet de la même cause ; elle est conforme à la croyance qu'ils avoient, que les vapeurs, qui s'élevoient de l'utérus, occasionnoient

tous les désordres hystériques. Leur solution est assez ingénieuse, car il est assez difficile d'expliquer comment une seule et unique cause que nous reconnoissons dans l'exaltation de la sensibilité ou un excès d'action de la matrice par l'effet des stases ou de l'engorgement sanguin, est dans le cas de développer cette variété de symptômes dans l'estomac, si nous ne l'attribuons pas à l'intensité plus ou moins grande de cette cause. Il ne l'est pas autant de reconnoître que l'affection n'est que sympathique; car la renittence des symptômes et les signes de la lésion de l'utérus ne l'indiquent pas toujours. Mais il arrive souvent que l'affection, de symptomatique qu'elle étoit, devient idiopathique, et alors elle est dangereuse à cause de sa ténacité et de l'importance des fonctions de l'estomac, qui en sont considérablement dérangées.

TRAITEMENT DE L'AFFECTION HYSTÉRIQUE.

Après avoir parlé de l'affection hystérique, de sa nature, de ses causes, du diagnostic en général, de celui qui convient à chaque forme la plus ordinaire de la maladie en particulier, ainsi que du pronostic qu'on peut tirer de chacune, il reste à parler du traitement. Je ne m'arrêterai pas à vous décrire autant de méthodes particulières que je vous ai décrit de formes, parce que le même traitement convient à toutes, sauf quelques petites

différences qui naissent de la diversité des symptômes, auxquelles vous suppléerez avec la plus grande facilité.

Nous avons remarqué dans la description de la passion hystérique que l'on y observoit deux temps bien distincts, bien séparés, le temps du paroxysme où tous les symptômes sévissent avec violence, et celui qui est entre les paroxysmes, où la cause formelle existe seulement et dans un très-grand degré d'intensité. D'après cela, il est évident que le traitement, qui convient dans cette maladie, doit être distingué en deux espèces distinctes : le premier qui sera dirigé contre le paroxysme, et le second qui occupera les intervalles, et qui sera destiné en à empêcher les retours.

Traitement dans le paroxysme.

La méthode de traitement qui convient dans le paroxysme de l'affection hystérique, est une méthode purement empirique qui ne s'occupe uniquement que du soin de calmer les symptômes sans s'embarrasser de la cause qui a pu les mettre en jeu. Elle cherche 1°. à détendre les différentes parties qui sont en convulsion et en érétisme; 2°. à restituer la circulation du sang ralentie ou interceptée par l'effet des spasmes qui en occasionnent les stases ; 3°. à exciter des impressions vives sur les

organes extérieurs capables de rompre, en transportant l'irritation au-dehors, les spasmes fixés vers la matrice ou ailleurs, qui occasionnent tous les désordres.

Pour remplir ces indications on a une foule de médicamens, dont le choix et la prescription deviennent embarrassans par leur grande multiplicité. Les femmes sont en possession de traiter les malades dans le paroxysme d'une affection hystérique, et l'on n'appelle le médecin que lorsqu'elles n'ont pu venir à bout de le faire cesser d'elles-mêmes. Elles ont pour cela diverses pratiques plus ou moins superstitieuses, plus ou moins frivoles, plus ou moins utiles, qui réussissent quelquefois, mais qui manquent dans la plupart des cas.

Lorsque vous serez appelés pour une femme attaquée d'une affection hystérique, vous la trouverez en général circonvenue d'un grand nombre de femmes, qui toutes donneront des conseils, qui n'en exécuteront aucun, et qui presseront tellement la malade, qu'au lieu de la soulager, elles intercepteront le passage de l'air. Votre premier soin sera de dégager la malade et de faire retirer toutes les femmes qui ne seront pas nécessaires; un fois ce préliminaire rempli, et le courant d'air nécesssaire rétabli, vous la ferez alonger sur un lit ou sur un canapé, la tête un peu plus relevée que le tronc; vous ferez ensuite délier les cordons

de ses jupes, délacer son corset, et généralement enlever tout ce qui pourroit la gêner.

Astruc prétend qu'il faut se prêter à la prévention des femmes, et leur laisser frotter les cuisses des malades de haut en bas, et même leur permettre quelquefois l'application des ventouses sèches, lorsque le paroxysme est fort long; mais il interdit sévèrement les ligatures qu'on étoit dans l'usage de faire aux membres, dans la vue d'arrêter les vapeurs malignes qu'on supposoit monter vers la tête. Sans doute Astruc a raison dans la plupart des cas d'affection hystérique, parce que les ligatures, en arrêtant le mouvement du sang, augmentent les stases qu'on se propose de discuter; mais lorsque l'affection hystérique est due à l'hémorragie de la matrice, la ligature peut être mise au rang des moyens coercitifs du sang.

Les frictions sèches sur toute l'habitude du corps en augmentant la circulation et en excitant l'organe extérieur, peuvent contribuer à rompre le spasme interne des organes de la génération qui cause tous les désordres; mais ce moyen ne suffit pas dans les attaques violentes où il faut des excitans plus énergiques, et qui par une irritation plus forte et plus long-temps continuée puissent intervertir ces mouvemens spasmodiques fixés à l'intérieur; c'est dans cette vue seulement qu'on présente au nez des malades des substances volatiles et puantes, et non, comme le prétendoient les anciens, pour forcer

l'utérus, qui craint singulièrement les mauvaises odeurs, à rétrograder vers les parties inférieures. Ces substances ont la propriété, par leurs sels volatils âcres, irritans, d'exciter la malade, en irritant fortement la membrane pituitaire.

Les médicamens qu'on emploie dans cette circonstance sont en très-grand nombre; les principaux sont la rue triturée avec le vinaigre, le galbanum, le sagapœnum, l'assa-fetida, le castoreum, la vapeur du soufre, du bitume, du jayet; les cheveux, les plumes brûlés, la corne de cerf et des autres animaux brûlée; la vieille savatte brulée, l'euphorbe, l'opoponax, le pétrole, l'ail et autres substances d'une odeur très-âcre et très-fétide. On peut leur donner pour excipient la poix, le galbanum, le vinaigre et les huiles: on peut, par exemple, frotter les ailes du nez avec l'huile de jayet ou de genièvre, ou l'assa-fœtida dissous dans le vinaigre.

Mais plusieurs de ces substances ne peuvent pas être employées dans tous les cas, et lors sur-tout qu'il y a des mouvemens épileptiques, parce qu'elles sont trop excitantes et qu'elles favorisent l'*aura epileptica;* on leur substituera pour lors la bétoine, la rue, le pouliot, le thym, l'origan, la moutarde écrasés ou cuits dans le vinaigre, dont on frotte les narines, et qu'Aëtius recommande comme capables d'atténuer les humeurs trop épaisses, et comme amis de l'estomac et des poumons. On

peut encore employer l'huile de gayac et de succin.

Paracelse vante sur toutes choses les verrues qui viennent sur les jambes des chevaux, lesquelles, desséchées et ensuite approchées brûlantes du nez des malades, les font revenir sur le champ. Malgré cette propriété étonnante, ce remède est tombé en désuétude, parce qu'il n'a pas marqué plus d'efficacité que les autres. On fait encore une petite boule avec parties égales d'assa-fœtida, de galbanum et de sagapœnum. Dans quelques occasions, on cherche à faire éternuer la malade, et pour cet effet on souffle dans le nez de la fumée de tabac, ou du tabac en poudre mêlé avec la fleur de muguet pulvérisée, ou bien quelque chose de plus fort encore, comme, par exemple, une poudre composée de moutarde, de pyrètre, de castoreum. On excite la malade, on l'appelle fortement par son nom, on la secoue de mille manières, on lui serre et on lui tord les doigts, on lui tire les cheveux et même les poils des parties.

Primerose conseille les lavemens âcres avec la décoction de pouillot, de mercurielle, de centaurée, de marjolaine, d'armoise, de matricaire, de rue; les semences de chervi et de cumin, auxquelles on ajoute l'huile d'aspic, de rue ou de castor: d'autres fois les lavemens les plus simples conviennent mieux, en ce qu'ils favorisent l'issue des vents qui distendent les intestins. Il arrive quelque-

fois que le canal intestinal est tellement tourmenté par les spasmes, que les malades ne peuvent absolument recevoir de lavement d'aucune espèce; alors on applique sur le nombril des emplâtres faits avec le galbanum seul ou avec le galbanum, l'assa-fœtida, la gomme tacamahaca, qu'on ramollit avec l'huile de succin ou la teinture de castor.

Sydenham étoit très-partisan de cette méthode, et il cherchoit dans beaucoup d'occasions à fortifier le sang et les viscères, selon son expression, par ces sortes d'applications, ou de topiques emplastiques sur le bas-ventre. Quelques femmes accoutumées au traitement de ces attaques, oignent le creux du nombril avec trois ou quatre grains de musc ou de camphre délayés dans un peu d'huile d'amandes douces, ou simplement avec un peu d'huile de succin ou de jayet, et appliquent pardessus l'emplâtre dont nous venons de parler.

Tous ces topiques ne suffisent pas pour faire cesser le paroxysme, et dans nombre de circonstances on est obligé d'en soutenir l'effet par quelques potions anti-hystériques, ou par des opiats de même nature, lorsque l'affection n'enlève pas aux malades la faculté d'avaler. Ces différentes mixtures se composent avec les eaux de mélisse, de matricaire, de menthe poivrée, de chardon béni, de fleurs de tilleul, de fleurs d'orange, d'armoise, de pivoine, et autres de cette nature : on y ajoute des poudres différentes, telles que la poudre de

racine de valériane sauvage, de guttète, de castoreum ; ou bien on y délaye la thériaque, la confection hyacinthe, la teinture de succin, celle de castor, la liqueur minérale anodyne d'Hoffmann ; et on édulcore avec des syrops appropriés, tels que celui d'armoise, de matricaire et autres syrops dits anti-hystériques. Quant aux doses de tous ces médicamens, les eaux se donnent à celle de deux onces ; les poudres, depuis six jusqu'à vingt grains ; les électuaires, depuis un scrupule jusqu'à deux gros, avec suffisante quantité de syrops. Les mixtures se donnent par cuillerées toutes les demi-heures, jusqu'à ce que les malades se trouvent mieux.

Le but qu'on se propose en donnant ces médicamens, qui sont presque tous de la classe des fortifians et des cordiaux, est d'exciter le ton et les forces de l'estomac et des autres parties aux dépens desquelles la matrice a reçu cet excès d'action et de vie qui occasionne les désordres hystériques. Vous observerez en passant que les remèdes qu'on emploie pendant le paroxysme hystérique, sont presque tous de la classe des excitans ; et que toute la méthode thérapeutique de ce paroxysme consiste uniquement à faire naître à l'extérieur des spasmes qui puissent rompre les spasmes internes, ou du moins, en provoquant les forces des autres organes, de faire une diversion utile et nécessaire à la solution du paroxysme. Quant aux bols ou opiats

anti-hystériques, il n'y a pas souvent lieu à leur emploi, et la forme de potion est préférable.

Indépendamment de ces moyens, on est dans l'usage d'introduire dans le vagin des pessaires odorans, chargés d'huiles aromatiques ; ou bien on lubréfie ces parties avec des huiles chargées de musc et de civette. Galien rapporte avoir vu le paroxysme hystérique céder à cette méthode chez une jeune veuve, qui excréta une grande quantité d'humeurs épaisses. Primerose se demande ingénument s'il est permis ainsi, et il voudroit l'assentiment des théologiens, d'exciter des pollutions chez les hystériques. Mais, dit Astruc, les femmes qui sont auprès des malades, épargnent toujours au médecin la peine de le défendre, car c'est par-là qu'elles commencent, et c'est même ce qu'elles répètent plusieurs fois. Le coït est encore un moyen de faire cesser le paroxysme ; les auteurs conseillent alors aux maris de s'oindre la verge avec des huiles chargées de musc.

Indépendamment de tous ces remèdes, Mercurialis recommande la saignée du pied si l'affection hystérique vient de la suppression des menstrues, et si le sujet est pléthorique. Sydenham la pratique au bras dans les cas où des douleurs très-fortes excitent des vomissemens. Astruc la conseille au bras et plutôt au pied, et prétend qu'on ne doit pas s'effrayer de l'état du pouls, qui n'est petit et foible que parce qu'il est concentré, et que la cir-

culation du sang est retardée. Mais Primerose et quelques autres prétendent que c'est une entreprise trop hardie que de saigner dans le paroxysme à cause de la débilité des forces, de la crainte de la syncope, et du refroidissement de tout le corps.

Je crois qu'il seroit aussi dangereux d'admettre la saignée que de la rejeter d'une manière trop générale. Il est des cas et des formes de l'affection hystérique où la saignée convient; il en est d'autres où elle seroit mortelle. Sydenham, qui en étoit grand partisan, s'en abstint très-à-propos dans un cas d'affection hystérique survenue à la suppression même des vidanges; on la pratiqua malgré lui, et la malade mourut peu d'heures après, dans un paroxysme hystérique beaucoup plus violent que ceux qu'elle avoit éprouvés jusques-là.

On peut assigner avec assez de précision les cas où la saignée sera utile, pendant le paroxysme, et les cas où il faut s'en abstenir avec beaucoup de soin. Par exemple, il seroit dangereux d'employer la saignée pendant le paroxysme, dans la suffocation de matrice, dans celle sur-tout qui se complique de syncopes, quand bien même elle surviendroit à la suppression des menstrues ou des vidanges, et que le sujet seroit pléthorique. Elle seroit également nuisible dans les femmes cachectiques et dans les filles chlorotiques, non pas tant à cause de l'évacuation sanguine qu'elle procure, que par le *collapsus virium*, qu'elle détermine.

La saignée sera avantageuse dans les cas d'épilepsie utérine, qui se présente seule dans les femmes robustes et sanguines; elle peut l'être encore dans les cas de douleurs hystériques, soit de la tête, soit de l'estomac; et dans celles sur-tout qui demandent l'usage des narcotiques, parce qu'elle en favorise l'action. Du reste, je pense qu'on pourroit, dans un paroxysme hystérique où la saignée seroit indiquée, et qu'on ne voudroit pas la tenter, de crainte d'abattre les forces d'un seul coup, on pourroit, dis-je, la remplacer très-efficacement par l'application des ventouses aux mamelles, ou par l'application des sang-sues au-dessous des mêmes organes. Cette pratique, qu'Hippocrate conseille dans les cas d'hémorragie utérine, pour intervertir l'ordre des mouvemens de la nature, peut être employée ici avec succès, puisque les mouvemens qui s'établissent sur la matrice pour la production de l'hémorragie et celle de l'affection hystérique sont du même ordre, comme je l'ai déjà remarqué.

Il n'en est pas du vomissement, que recommande Aëtius, comme de la saignée, et ses suites ne peuvent dans aucun cas avoir des conséquences aussi funestes; car, que l'affection soit avec matière ou sans matière, le vomissement est applicable, et doit avoir du succès dans les cas où tous les autres moyens de faire cesser le paroxysme auront été infructueux. Astruc conseille de donner à la malade deux, trois et même quatre grains tout-à-la-

fois de tartrite antimonié de potasse ou tartre stibié dans deux ou trois onces d'eau distillée de chardon béni, pour peu que l'état reconnu de la poitrine le permette.

Il est certain, que lorsque la maladie est avec matière et saburre dans les premières voies, comme il arrive quelquefois, le vomissement est très-utile; et lorsque la maladie est sans matière, l'excitation que l'émétique exerce sur l'estomac, doit faire cesser les spasmes qui sont fixés vers la région de la matrice.

Dans les douleurs très-violentes de la tête et de l'estomac, Sydenham a beaucoup recommandé l'usage du laudanum, après en avoir fait précéder l'emploi par la saignée. Enfin, j'ai vu dans un accès de *clavus hystericus* chronique et invétéré, l'application du moxa enlever la maladie comme par miracle. On appliqua deux moxa l'un sur l'autre sur le point de la douleur, l'escarre qu'ils avoient laissée fut scarifiée, et le clavus ne revint point. Cette observation, qui est de feu mon père, démontre ce que nous avons déjà observé que les formes de l'affection hystérique, qui ne sont d'abord que symptomatiques, deviennent idiopathiques et essentielles à la longue, et à mesure qu'elles s'invétèrent; on doit alors les traiter en conséquence.

Traitement hors du paroxysme.

Le traitement de l'affection hystérique hors le paroxysme consiste à prévenir ses retours par tous les moyens médicinaux ; c'est ici la méthode rationnelle, la methode vraiment médicinale, qui ne se borne pas à combattre la cause occasionnelle, mais qui cherche encore à détruire la cause formelle qui donne prise aux retours des accès; car tant qu'on laissera subsister cette cause, qui n'est que la disposition de la matrice à contracter une sensibilité et un excès de force vicieux, on ne pourra pas se flatter d'avoir détruit les germes de l'affection hystérique.

Ainsi donc le traitement doit être combiné de manière à combattre d'abord les causes occasionnelles et ensuite à détruire la cause formelle. Il est des femmes qui par l'effet d'une passion vive et subite de l'ame ont une attaque d'affection hystérique très-violente, mais passagère et qui ne revient plus, excepté que la même passion ne se renouvelle ; mais alors l'accès n'est pas si violent. Ces femmes n'ont besoin d'autre traitement que d'écarter d'elle, avec beaucoup de soins, tout ce qui peut les émouvoir d'une manière aussi vive. Il est, au contraire, d'autres passions, susceptibles de revenir souvent, ou qui sont constantes, et qui par cela même occasionnent de fréquens accès de pas-

sion hystérique ; dans ce cas il faut s'attacher à combattre la cause formelle.

Cette cause, on la combat par tous les moyens qui tendent à fortifier le système, et à discuter les spasmes qui sont fixés sur la région de la matrice ; on emploie pour cela les fortifians, les excitans ou anti-hystériques, les martiaux, les apéritifs, l'exercice du corps, tant à pied qu'à cheval et en voiture, la dissipation et généralement tout ce qui peut détourner l'esprit et le corps de toute affection trop suivie.

Les causes occasionnelles se combattent par les moyens qui leur conviennent ; ainsi quand l'affection vient de la rétention des menstrues, ou des lochies, ou des fleurs blanches, ou de quelque obstruction dans l'ovaire, on emploiera la méthode qui leur convient et qui a déjà été décrite. Si elle est due à l'âcreté seule des fleurs blanches, on donnera les délayans, les adoucissans, les tempérans ; si elle provient d'un tempérament trop ardent et très-enclin au plaisir, le mariage pour les filles et les veuves, le coït pour les femmes, sont dans le cas de discuter la maladie.

Les médicamens propres à remplir toutes les indications qu'on se propose, sont les suivans, les martiaux, que Sydenham recommande très-fortement, et qu'on peut prendre dans la classe des apéritifs modérés, tels que le tartre martial soluble (tartrite de potasse ferrugineux), le safran de

mars apéritif (carbonate de fer), l'éthyops martial (oxide de fer noir), les eaux minérales ferrugineuses ; les médicamens anti-hystériques que je vous ai déjà énumérés, dont les principaux sont, les résines, telles que le castoreum, la gomme ammoniaque, le galbanum et leurs différentes préparations. On pourroit mettre dans ce nombre le quinquina, qui est aussi recommandé par Sydenham, et par rapport à ses vertus toniques et fortifiantes. Les délayans et les humectans, tels que les bains, les demi-bains, les bouillons rafraîchissans, le petit-lait; quelques purgatifs amers, tels que la rhubarbe, le syrop de chicorée composé, l'infusion de fleurs de pêcher, avec l'absynthe et la petite centaurée; mais il faut être assez sobre de purgatifs, par la raison, non-seulement qu'ils tendent à diriger vers la matrice toutes les humeurs, et qu'ils augmentent par-là le spasme et l'excès vicieux de forces sur cet organe; mais encore parce que chez certaines femmes hystériques, les plus doux purgatifs et même les lavemens, et une seule selle un peu copieuse, les font tomber en syncope.

Enfin, les préparations d'opium, telles que le laudanum liquide, la teinture anodyne, la thériaque, les pilules de cynoglosse, trouveront leur application, lorsqu'il s'agira de combattre un symptôme qui auroit survenu au paroxysme, tel que les douleurs de différens genres. Sydenham en faisoit très-grand usage, non-seulement dans ce cas, mais

même dans ceux de suppression des vidanges, qu'il regardoit sans doute avec raison comme occasionnée par le spasme de la matrice, et alors il allioit les narcotiques avec les anti-hystériques et les emménagogues. Il mêloit, par exemple, vingt-quatre gouttes de laudanum liquide dans une certaine quantité d'eau de bryone composée; ou bien un grain et demi de laudanum en forme solide avec douze grains d'assa-fœtida, dont il formoit deux pilules.

Il est une foule de remèdes qu'on a donnés comme spécifiques de l'affection hystérique, et dont je dois, avant de finir, vous dire deux mots, quoique leur efficacité n'ait pas été toujours constatée, et dont plusieurs tiennent plutôt du préjugé et du merveilleux, que de la réalité. Ces remèdes sont le musc, la corne de pied d'élan, les chatons des noyers, la graine d'hièble ou de *sambuccus ebulus*, l'oxicrat, le sel, l'huile de Jupiter, et toutes les préparations d'étain, et l'arrière-faix d'une première couche, séché au four, et mis en poudre, et donné à la dose d'un gros.

Le musc est de tous ces remèdes celui dans lequel j'aurois le plus de confiance, non que je lui attribue aucune vertu spécifique dans la cure de l'affection hystérique, mais parce qu'il est généralement reconnu pour un excellent anti-spasmodique, qu'on peut employer avec succès dans toutes les affections convulsives; et parce que tous

les anti-spasmodiques conviennent éminemment dans la passion hystérique.

Quant aux autres médicamens, je pense qu'ils tiennent plus des prescriptions des bonnes-femmes, que de la bonne méthode de médecine; j'en excepte cependant les préparations d'étain, qui avoient été vantées par les chimistes, et dont les vertus avoient été exagérées; car on prétend que quelques gouttes d'huile de Jupiter, mises sur le nombril, font cesser sur-le-champ les paroxysmes hystériques: comme cette méthode n'a rien de dangereux, on peut la tenter à la première occasion, sans cependant négliger les moyens reconnus par leur efficacité.

DE LA NYMPHOMANIE OU FUREUR UTÉRINE.

La nymphomanie, la métromanie, l'érotomanie, la fureur utérine, sont différens noms que les auteurs ont indifféremment employés pour désigner la même maladie, et qui signifient le premier manie des nymphes, parce que les anciens plaçoient le siége du plaisir au clytoris qu'ils appeloient nymphes; métromanie de μεθρα, matrice; érotomanie, manie d'amour; et fureur utérine, parce que cette affection va jusqu'à la fureur.

Cette maladie est une espèce de délire, attribué, par cette espèce de dénomination, aux femmes qu'un appétit vénérien démésuré porte violemment à se satisfaire, à chercher sans pudeur les

moyens de parvenir à ce but; à tenir les propos les plus obscènes, à faire les choses les plus indécentes pour exciter les hommes à en parler; à n'être occupées que des idées relatives à cet objet; à n'agir que pour se procurer le soulagement dont le besoin les presse jusqu'à vouloir forcer ceux qui se refusent à leurs desirs; et c'est principalement par cette dernière circonstance que ce délire peut être regardé comme une espèce de fureur, qui tient du caractère de la manie, puisqu'elle est sans fièvre.

C'est bien à tort que quelques auteurs ont nommé cette maladie érotomanie ou manie de l'amour; car seroit-on complètement de l'avis de Buffon, qui prétend qu'il n'y a dans cette passion de bon que le physique; on ne retrouve ici au lieu de cette flamme divine, germe de perpétuité, de ce précieux sentiment, cause première de tout bien, de toute société, de cette source inépuisable de reproduction; on ne retrouve, dis-je, qu'un appétit féroce et désordonné, qui, bien loin d'être une source de vie, devient une occasion de mort. Dans l'affection dont je parle, tout est révoltant, et l'ordre de la nature est interverti; car en fait d'amour, l'attaque fut toujours réservée au mâle par la nature et la défense à la femelle: on voit au contraire ici des femmes, par les discours et les actions les plus lascifs, provoquer les hommes et menacer même de déchirer quiconque se refuseroit à leurs desirs effrénés.

On a beaucoup mieux désigné cette maladie sous le nom de métromanie et de fureur utérine ; car comme la faim, ce sentiment qui fait sentir le besoin de prendre de la nourriture et qui porte à le satisfaire, peut, par la privation trop long-temps continuée d'alimens, être portée jusqu'à la rage, de même le desir de l'acte vénérien, qui est aussi un besoin naturel toujours relatif au tempérament ou à d'autres causes plus ou moins puissantes, peut être porté jusqu'à la manie, jusqu'aux plus grands excès physiques et moraux.

Il arrive quelquefois que de jeunes filles éperdument amoureuses d'un jeune homme qu'elles ne peuvent pas avoir ; que des filles de théâtre, accoutumées aux plaisirs vénériens dont elles sont privées tout-à-coup et par force ; que des femmes unies par le mariage à des époux froids ou vieux ; que de jeunes veuves chez lesquelles le célibat a succédé à des plaisirs sans cesse renouvelés avec un époux jeune et vigoureux, ayent des pensées libertines qui les occupent fortement et sans cesse, sur-tout si elles sont naturellement enclines au plaisir, et que cette disposition soit entretenue par des lectures, des conversations licencieuses et des images obscènes, par des chansons gaillardes, par des attouchemens et par les fleurettes que leur content les hommes, et enfin par un régime âcre, irritant ; par le vin, les liqueurs, le café et autres

substances qui irritent et provoquent l'incandescence des humeurs.

Ces impressions sont dans le principe légères et de peu de conséquence; mais insensiblement elles deviennent plus fortes; les femmes sont constamment attachées à leur pensée, elles ne voient et ne sentent que cela; elles sont tristes, pensives, mélancoliques, et cachent avec beaucoup de soin l'objet qui les occupe exclusivement. Mais s'il paroît un jeune homme ou un homme quelconque, elles le dévorent avec des yeux lascifs; et s'il dit, comme c'est l'usage, quelque chose d'agréable, ou s'il fait en badinant quelque proposition, on l'écoute avec joie, on prend au sérieux ce qui n'étoit qu'un pur badinage; et non-seulement elles se montrent faciles, mais encore prêtes à tout événement.

Cette affection, déjà trop forte, augmente de jour en jour; par un desir effréné et furieux des plaisirs vénériens et comme piquées par un aiguillon, les malades perdent toute pudeur, elles tiennent inconsidérément des propos lascifs qui dénotent la violence de leur passion; elles provoquent le premier venu à les satisfaire en termes énergiques et honteux : pour peu qu'on diffère ou qu'on balance, elles cherchent à séduire par leurs caresses, par la voix et par des gestes; et si l'on refuse obstinément, elles vous accablent d'injures et cherchent à employer la violence.

Jusqu'ici, selon Astruc, la maladie, quoique

très-grave, est renfermée dans les bornes d'un délire mélancolique, mais bientôt elle dégénère tout-à-fait en une manie bien décidée ; dans cet état, les malades poussent des hurlemens et disent mille choses absurdes ; par leurs postures, leurs gestes, leurs discours, elles cherchent à réveiller les desirs des assistans ; et pour le faire avec plus d'efficacité, elles se mettent toutes nues ; alors elles s'élancent avec fureur sur ceux qui les refusent, et s'abandonnent à tout ce que peut inspirer leur rage.

Il se présente alors un grand nombre de symptômes qui accompagnent ordinairement la manie, tels que l'agrypnie, *αγρυπνια* ; *pervigilium*, les veilles ; l'anorexie ou l'inappétence, une ardeur brûlante sans soif, la faculté de supporter un froid très-intense, le ventre serré, les urines épaisses, jaunâtres, et en petite quantité.

La fureur utérine ne se rencontre pas de la même manière dans toutes les femmes qui en sont atteintes ; elle varie au contraire beaucoup, quant aux accessoires, selon le caractère, le tempérament des malades, et le genre d'éducation qu'elles ont reçu. Cependant cette maladie est toujours constante et semblable à elle-même, pour ce qui lui est propre ; elle ne varie qu'en ce qui lui est étranger. D'après cela, je crois qu'on pourroit en faire deux espèces bien distinctes et bien séparées, dont la première, qui a beaucoup de rapport avec l'affection hystérique, et qui n'est qu'une espèce de mé-

lancolie érotique, porteroit le nom d'*hysteria libidinosa*, que lui donne Cullen; et l'autre qui a plus de rapport avec la manie, où l'affection sympathique de la tête paroît la principale, retiendroit le nom de métromanie ou fureur utérine.

Quoi qu'il en soit, cette maladie, assez rare, ne laisse pas de se rencontrer quelquefois dans les pays chauds, où les causes sont plus intenses. Il paroît qu'elle étoit peu connue des anciens. On pourroit croire cependant qu'ils en avoient quelqu'idée, et qu'ils la rapportoient à la mélancolie; car Aristote compare la mélancolie au vin, et prétend que comme ce dernier, la mélancolie faisant cesser tout respect humain, fait paroître les hommes tels qu'ils sont, et développe leurs inclinations et leurs passions, et que principalement dans les femmes salaces, elle fait naître des idées vénériennes, qui deviennent souvent très-graves.

On a confondu la fureur utérine avec ce qu'on appelle salacité, appétit vénérien, qui est commun aux deux sexes, et qui provient dans les femmes, ou de la prominence des nymphes et du clitoris, ou du tempérament, ou d'une imagination très-ardente; mais il est beaucoup de femmes, très-enclines au plaisir, au point même de n'en pouvoir être rassasiées, qui n'ont pas pour cela une fureur utérine, à moins que le délire ne s'y joigne.

On doit encore distinguer la fureur utérine du prurit utérin, avec lequel quelques-uns la confon-

dent, car le prurit peut avoir lieu sans appétit vénérien, et arrive plutôt chez les femmes d'un certain âge que chez les jeunes femmes. D'ailleurs il peut être une disposition à la métromanie, mais il n'en est pas toujours suivi ; il excite, il force à porter les mains aux parties affectées, à les frotter pour se procurer du soulagement, comme il arrive à l'égard de la démangeaison dans toute autre partie du corps que l'on gratte dans la même vue, c'est-à-dire pour en enlever les parties irritantes ; mais dans le cas dont il s'agit, les attouchemens se font sans témoin, sans indécence, en quoi ils diffèrent de ceux qu'occasionne la fureur utérine ; ou s'ils sont faits avec affectation et par des moyens contraires à l'honnêteté, c'est l'effet de la corruption des mœurs et non pas un délire.

Si la salacité ou l'ardeur extrême pour les plaisirs vénériens, et le prurit utérin ne sont point la fureur utérine, ils peuvent le devenir, et les femmes salaces et qui, selon l'expression, ont beaucoup de tempérament, sont celles qui en général sont le plus sujettes à la métromanie. Nous nous bornerons donc à reconnoître deux degrés de cette maladie contre l'opinion d'Astruc, qui en admet trois, et qui confond la salacité avec la fureur utérine. Il faut avouer que peut-être il y a autant de degrés de cette affection, qu'il y a de femmes qui en sont attaquées ; mais je pense qu'en traçant la ligne de démarcation entre la mélancolie érotique

à laquelle nous avons donné le nom d'*hysteria libidinosa* avec Cullen, et l'affection maniaque qui rapporte tout aux choses vénériennes, et qui se manifeste avec fureur, à laquelle nous avons laissé le nom de métromanie ou fureur utérine, je pense, dis-je, qu'on peut rapporter à ces deux différentes espèces tous les degrés, toutes les variétés de cette maladie.

Ainsi je crois qu'on peut définir l'*hysteria libidinosa*, un délire mélancolique avec un appétit extrême des plaisirs vénériens ; et la métromanie, un délire maniaque et violent dans lequel l'appétit des mêmes plaisirs est porté jusqu'à la fureur et à la rage. La première espèce se rapporte à l'affection hystérique à laquelle elle ressemble beaucoup, sauf les desirs vénériens qu'on n'observe pas dans cette dernière ; et la seconde a plus de rapport avec la manie, dans laquelle domine cependant toujours la fureur pour les plaisirs vénériens ; l'une et l'autre ont leur siége dans l'utérus et tous les organes de la génération, tant extérieurs qu'intérieurs ; ainsi l'utérus, les trompes, les ovaires, le vagin, les nymphes et le clitoris sont le siége de cette affection, et il seroit aussi ridicule de le fixer au clitoris et aux nymphes, comme l'ont fait quelques auteurs, que de croire que le siége de la faim est dans la bouche.

Mais ensuite, le cerveau partage sympathiquement l'affection des organes de la génération, et

alors les délires se mettent de la partie et donnent à la maladie la forme sous laquelle nous la décrivons ; car tant qu'elle est purement locale et qu'elle se borne à des appétits extraordinaires, les femmes le cachent et se dissimulent avec beaucoup de soin.

Quelques auteurs attribuent assez généralement cette maladie à l'extrême abondance de la semence, à sa turgescence, ou plutot à son acrimonie et à sa corruption, qui excite puissamment aux plaisirs, et dont les vapeurs se portent au cerveau par la moelle épinière, et les vaisseaux qui abreuvent la tête. D'autres pensent au contraire, que l'acrimonie et la quantité de semence suffisent pour exciter dans les vaisseaux spermatiques des titillations capables d'occasionner tous les désordres.

Il est des médecins qui, n'admettant pas de vraie semence dans les femmes, ont recherché ailleurs la cause prochaine, commune aux deux sexes, du sentiment qui les porte à l'acte vénérien ; et ils ne l'ont trouvé que dans l'érétisme, la tension de toutes les fibres nerveuses des parties génitales qui les rend plus susceptibles de vibrations par les contacts mécaniques ; en sorte que ces vibrations, excitées par un moyen quelconque, transmettent au cerveau des impressions proportionnées, auxquelles il est attaché de représenter à l'ame, ou de lui faire former des idées relatives aux choses vénériennes ; d'où s'ensuit une sorte de réaction du cerveau sur les organes de la génération, vers les-

quels il se fait une nouvelle évasion de fluide nerveux ou (selon notre théorie) de forces, comme il arrive à l'égard de toutes les parties ou s'exerce quelque sentiment stimulant de quelque nature qu'il soit, de sorte que, par cette émission, l'érétisme se soutient et augmente au point que l'ame, toujours plus affectée par la sensation qui en résulte, semble en être uniquement et entièrement occupée, et n'être unie qu'aux parties dont elle éprouve de si fortes influences.

Moi je pense comme l'auteur du système précédent, que d'abord l'*hysteria libidinosa* doit sa naissance à un érétisme, à un spasme, ou, ce qui est la même chose, à un excès de forces concentré sur les organes de la génération par le moyen de l'influx sanguin, lequel érétisme excite sans cesse les nerfs qui servent à faire naître les desirs, et même les plaisirs vénériens; que ce mode d'affection des organes de la génération est transmis au cerveau par le moyen des sympathies, et qu'il devient la cause du délire plus ou moins fort, plus ou moins violent qui caractérise cette maladie; je pense encore que la métromanie ou fureur utérine, qui avant d'être telle a passé par tous les degrés de l'*hysteria libidinosa*, n'est plus une affection sympathique, mais qu'elle devient idiopathique, qu'elle a son siége dans la tête, en conservant cependant les premiers traits ou premiers caractères qu'elle avoit; c'est une manie accompagnée de

fureur pour les plaisirs vénériens, qui dépend, comme toutes les autres manies, selon Cullen, d'une excitation du cerveau à un excès extraordinaire, sur-tout à l'égard des fonctions animales; car les fonctions vitales et naturelles sont communément très-peu changées de l'état ordinaire de santé.

Il reste à déterminer les différentes causes occasionnelles qui établissent l'érétisme et la concentration de forces sur les organes de la génération; l'observation constante a appris qu'elles peuvent consister dans l'effet des douces irritations, procurées à ces organes et à ceux qui y ont rapport; par les attouchemens, par le coït, ou par l'action stimulante de quelques humeurs âcres, dont ils sont abreuvés et humectés, ou par tout ce qui peut exciter l'orgasme; tout cela joint à la sensibilité habituelle de ces mêmes parties.

Ainsi ces causes peuvent avoir leur siége dans les parties génitales même, ou elles consistent dans la disposition des fibres du cerveau relatives à ces parties indépendamment d'aucune affection immédiate de celles-ci; dans la tension, ou pour mieux dire, l'excitation dominante de ces fibres, mises en jeu par tout ce qui peut échauffer l'imagination et la remplir d'idées voluptueuses, lascives; le commerce avec des hommes plus ou moins aimables, les propos, les conversations, les lectures, les images obscènes, la passion de l'amour, les

caresses de l'objet aimé ; et toutes ces choses établissent, augmentent d'autant plus cette disposition, qu'elles concourent avec un tempérament naturellement chaud, vif, entretenu par la bonne chère et l'oisiveté, dans l'âge où l'inclination aux plaisirs est dans toute sa force.

Toutes les causes capables d'exciter l'orgasme vénérien et qui tiennent à la conformation du sexe ou à son organisation, sont : 1.° la pléthore menstruelle, habituelle chez les femmes, et qui se renouvelant tous les mois et même plus souvent, fixe sur ces organes un excès de forces, un excès de ton ; la pléthore menstruelle, dis-je, qui en distendant les vaisseaux de toutes les parties génitales, donne conséquemment plus de tension aux membranes nerveuses du vagin, et les rend d'une plus grande sensibilité, tant à l'approche du temps des règles que dans celui qui les suit ; de manière que tout étant égal, les femmes sont plus disposées à l'appétit vénérien dans ces différentes circonstances que dans toutes les autres. 2.° La grande abondance de l'humeur séminale, salivaire ou sebacée, sécrétée dans ces organes qui tient les vaisseaux dilatés et tendus, d'où il suit de la même manière le gonflement des vaisseaux. 3.° La qualité âcre et irritante de cette humeur qui, étant versée dans la cavité du vagin, excite par son action une sorte de prurit, lequel produit dans les membranes de cette cavité une phlogose très-propre encore à

les rendre susceptibles d'une grande sensibilité.

On peut ajouter à toutes ces causes les médicamens appelés aphrodisiaques, dont l'usage peut avoir les mêmes résultats; tels sont les cantharides, le borax, le musc, le satyrion ou les orchis et autres de cette nature, qui n'ont d'autre vertu aphrodisiaque, que d'être des substances âcres et irritantes et d'agir comme le fait un régime échauffant, sec et aromatique. Nous en excepterons cependant les cantharides, qui développent leur action particulière sur les voies urinaires, d'où, par communication, elles se font sentir dans les organes de la génération, en y excitant une sorte d'érétisme.

La fureur utérine ne s'établit jamais tout de suite avec les symptômes qui la caractérisent. Les personnes qui en sont affectées, ont toujours commencé à ressentir par degrés l'appétit vénérien, *fames venerea;* quoiqu'elles en soient d'abord fort inquiétées, la pudeur les retient pendant quelque temps; elles cherchent à cacher soigneusement le sentiment honteux qui les occupe fortement; elles sont alors d'une humeur sombre, taciturnes, tristes, et il leur échappe de temps en temps des soupirs, des regards lascifs, sur-tout lorsqu'il se présente à elles des hommes, et que l'on tient quelques propos qui ont rapport aux plaisirs de l'amour; elles rougissent, leur visage s'allume, et si on leur tâte le pouls dans ce moment là, on le trouve plus agité.

Galien assure, que ce signe pris de l'état du pouls ne l'a jamais trompé lorsqu'il a eu à découvrir des maladies causées par les desirs vénériens.

Après ces premiers symptômes, lorsque le mal augmente, les personnes affectées paroissent perdre peu à peu toute pudeur ; elles deviennent babillardes, elles ne cachent plus l'inclination qu'elles ont à s'entretenir, à jaser sur les plaisirs de l'amour ; elles s'emportent facilement contre les personnes qui les contrarient, qui tâchent de les contenir ; elles se livrent aussi quelquefois sans sujet à des accès de colère dangereux, elles paroissent violemment agitées, elles font de grands cris mêlés d'éclats de rire, et passent subitement à donner des marques de chagrin, de douleur, à répandre des larmes jusqu'à paroître désespérées.

Jusqu'ici ce ne sont que les différens degrés de l'*hysteria libidinosa*. Mais ensuite ces malheureuses en viennent à ne plus garder aucune mesure, à demander, à rechercher ce qui peut les satisfaire, à témoigner leur desir par les propos, les invitations, les gestes et à se livrer pour cet effet au premier venu, s'il se trouve quelqu'un qui veuille s'y prêter. Elles ne se contentent pas de peu, elles ne font souvent qu'irriter leurs desirs, par ce qui sembleroit devoir suffire pour les assouvir ; c'est surtout lorsque la maladie, étant devenue idiopathique, n'est plus de nature à cesser par les effets des actes vénériens, où en un mot elle dépend absolu-

ment du dérangement du cerveau. C'est le cas de la métromanie ou fureur utérine à qui j'ai conservé ce nom, et qui bien loin d'être guérie par le remède ordinaire, qui est la jouissance, en devient toujours plus considérable, attendu que l'érétisme des fibres nerveuses et l'orgasme doivent nécessairement augmenter de plus en plus.

Le peu d'exemples que l'on peut citer de personnes atteintes de cette maladie, prouvent qu'elle n'a jamais été bien commune; cependant il est peu d'auteurs, grands praticiens, qui n'ayent eu quelque observation de ce genre. Buffon dit avoir eu occasion d'en voir un exemple dans une jeune fille de douze ans, très-brune, d'un teint vif et fort coloré, d'une petite taille, mais déjà formée, avec de la gorge et de l'embonpoint: elle faisoit les actions les plus indécentes au seul aspect d'un homme; rien n'étoit capable de l'en empêcher, ni la présence de sa mère, ni les remontrances, ni les châtimens: elle ne perdoit cependant pas totalement la raison; et ses accès qui en étoient marqués au point d'en être affreux, cessoient dans le moment qu'elle demeuroit seule avec des femmes.

Il y a environ vingt ans que j'ai vu un exemple de cette affection à-peu-près semblable à celui dont parle Buffon. Une jeune demoiselle de seize ans, bien née, très-jolie, mais pâle et chlorotique, faisoit, en présence des hommes, des gestes indécens, de grands éclats de rire, et étoit parfaitement

tranquille quand il n'y avoit que des femmes. J'en ai été témoin plusieurs fois ; mais une chose singulière, c'est que les domestiques de sa maison, un paysan qui seroit entré, ou un homme mal mis ne faisoient aucun effet sur elle ; il lui falloit des jeunes gens bien mis et qui eussent l'air bien né : elle ne tenoit point à cette vue. Ce cas, ainsi que celui de Buffon, sont des exemples de deux degrés différens de l'*hysteria libidinosa*.

Cette maladie est susceptible d'une guérison facile à procurer, si l'on y porte remède aussi-tôt qu'elle commence à se montrer, et sur-tout avant qu'elle ait dégénéré en une manie continuelle; car lorsqu'elle est parvenue à ce degré, on ne peut souvent parvenir à la calmer, et il y a des exemples de femmes qui ont succombé. Cependant dans le cas même où elle est dans toute sa force, on est fondé à en attendre la cessation, il y a même lieu de la regarder comme prochaine, lorsque les accès sont moins longs, que les intervalles deviennent plus considérables, et que l'on peut parler des plaisirs vénériens sans que la malade paroisse en être aussi affectée, aussi portée à s'occuper de l'objet de son délire qu'auparavant.

On doit être prompt à empêcher les progrès de cette maladie naissante, non-seulement sous le rapport des suites fâcheuses qu'elle peut avoir pour la personne qui en est affectée, mais encore parce qu'elle établit un préjugé déshonorant à l'égard de

la famille à qui elle appartient ; préjugé toujours injuste, s'il n'y a point de reproche à faire aux parens, mais auquel on ne peut échapper. Une jeune fille et même une femme, avec toute la vertu possible, peut être tombée dans le cas de paroître en avoir secoué entièrement le joug, et cela par l'effet seul d'une imagination forte, de sens doués d'une sensibilité excessive, et peut-être d'une organisation particulière qui favorise une pareille disposition ; dans un tel état, les sens l'emportent sur la raison et sur les meilleurs principes de morale.

J'ai donné l'œtiologie de la nymphomanie ou fureur utérine, nous en avons exploré les causes, les symptômes, et nous avons établi que les différens degrés qu'on observe dans cette maladie, pouvoient se réduire à deux espèces assez tranchantes, dont la première n'est autre chose qu'une mélancolie érotique, un appétit désordonnê pour les plaisirs vénériens, que j'ai désignés, avec les nosologistes, sous le nom d'*hysteria libidinosa*, qui revient par accès et à des intervalles plus ou moins longs ; que la seconde espèce étoit au contraire une manie continuelle, un délire furieux qui conservoit toujours son caractère primitif, c'est-à-dire, un appétit désordonné des plaisirs vénériens.

Cette distinction est très-essentielle à faire, non-seulement pour le pronostic, mais encore pour établir la méthode thérapeutique qui convient à

chaque espèce ; dans la première, l'affection de la tête, le délire qui sert à distinguer la maladie, et de la salacité, et du prurit utérin, est une affection symptomatique qui a son siége dans les organes de la génération ; dans la seconde au contraire, l'affection de la tête est devenue idiopathique, en conservant toutefois ses premiers caractères.

C'est une circonstance et une dégénération dont je vous ai avertis, en vous parlant des formes de l'affection hystérique, savoir que ces sortes d'affections, qui n'étoient d'abord que sympathiques, devenoient souvent idiopathiques, lorsqu'on n'y portoit pas remède. C'est ce qui arrive à l'*hysteria libidinosa ;* quand elle n'est pas traitée à temps, elle dégénère en une manie continuelle qui devient beaucoup plus difficile à guérir, quelquefois même incurable et mortelle, et qui a son siége dans la tête. On voit donc évidemment que le traitement, qui doit être basé sur la connoissance de la nature, des causes, du siége d'une maladie, doit être différent dans les deux espèces et leurs différens degrés.

*Traitement de l'*hysteria libidinosa.

Les indications à remplir dans le traitement de l'*hysteria libidinosa,* doivent être tirées de la nature bien connue de la cause prochaine qui produit cette maladie, jointe à celle de ses causes éloignées,

de ses causes occasionnelles, et du tempérament de la personne affectée. Si la malade est naturellement vive, sensible, voluptueuse, et qu'elle puisse légitimement se satisfaire par l'usage des plaisirs de l'amour, c'est communément le plus sûr remède qui puisse être employé dans ce cas; et nombre de fameux praticiens, tels que Skenkius, Bartholin, Sennert, Rivière, Ettmuller, et autres, n'en trouvent pas de plus expédient et de plus simple. En effet, il en est de cet appétit, lorsqu'il pèche plutôt par excès que par dépravation, comme de celui des alimens; lorsqu'il n'est qu'un desir violent des alimens, la faim s'appaise en mangeant.

Souvent ce moyen seul suffit dans l'hystérie libidineuse; mais si la fureur utérine ne dépend pas seulement du tempérament et de l'affection des organes de la génération, que le vice soit idiopathique, et ait son siége dans la tête, dans le cerveau, les actes vénériens ne procurent aucun soulagement, sont insuffisans, quelque répétés qu'ils puissent être, pour faire cesser cette disposition, qui entretient et renouvelle l'idée d'un besoin qui n'existe pas. Il faut avoir recours aux remèdes physiques et moraux propres à détruire cette disposition.

Il est encore d'autres cas où la fureur utérine, bien loin d'être calmée par les moyens qui semblent d'abord les plus propres à satisfaire les desirs déréglés en quoi elle consiste, ne fait qu'être irri-

tée par ces mêmes moyens, en tant qu'ils augmentent l'orgasme dans les parties génitales dont l'impression ne cesse d'être transmise au cerveau, et d'y rendre l'érétisme toujours plus violent; en sorte que dans ces différenscas, ces moyens doivent être réservés pour être employés dans la suite comme préservatifs plutôt que comme curatifs.

Mais si la malade, quoique très-bien dans le cas où le coït pourroit lui être salutaire, n'est pas susceptible d'un pareil conseil; comme le mal est pressant et qu'il ne faut pas lui laisser jeter de profondes racines, on recourra aux moyens convenables que l'art propose, pour faire cesser les effets d'un sentiment aussi importun que révoltant par sa nature.

Comme il y a toujours lieu de soupçonner la pléthore locale, l'orgasme sanguin dans les organes de la génération, soit à l'époque de l'évacuation menstruelle, soit, comme cela arrive quelquefois, que cette évacuation soit supprimée, il faut employer la saignée à grande dose et à plusieurs reprises, à proportion de l'intensité de cette cause, et travailler à rétablir les règles d'après la méthode dont il a été question dans un des articles précédens.

L'orgasme sanguin, ou ce qui est la même chose, la concentration vicieuse des forces sur les organes de la génération, n'a jamais lieu sans qu'il y ait sécrétion plus considérable, et quelquefois même

engorgement des humeurs, soit séminale, soit lymphatique et salivaire, dans les glandes de toutes ces parties avec chaleur intense, ardeur et un certain degré de phlogose; on doit alors faire usage d'injections rafraîchissantes, tempérantes, avec les sucs de laitue, de pourpier, de plantain et autres de cette nature; les bains, les lavemens émolliens, les tisannes émulsionnées, nitrées, conviennent éminemment; on emploiera ensuite les purgatifs minoratifs, les doux hydragogues, les ventouses aux cuisses, les sangsues à l'anus, pour procurer un flux hémorroïdal.

En détournant ainsi de proche en proche les humeurs dont sont surchargées les parties de la génération, on aura soin d'accompagner l'usage de ces différens remèdes d'un régime propre à changer la crase des humeurs, à en corriger l'âcreté et l'ardeur bilieuse; ainsi l'abstinence de la viande et sur-tout du gibier, des alimens épicés, salés, des liqueurs spiritueuses, du vin même, et beaucoup de réserve sur la quantité ordinaire de nourriture, seront sévèrement prescrites, d'après ce principe : *Sine Baccho et Cerere friget Venus.* On aura l'attention de faire éviter l'usage de tout ce qui peut favoriser la mollesse, la sensualité, comme les trop bons lits, les coîtes, qui, comme on dit, échauffent les reins; en un mot, de prescrire un genre de vie austère à tous égards.

Quand la maladie doit sa naissance à des causes

morales, il faut être extrêmement attentif à les faire écarter, à éloigner tout ce qui peut allumer et échauffer l'imagination de la malade, en lui présentant des idées lascives, à ne la laisser jamais à portée de voir des hommes, à lui fournir la compagnie des personnes de son sexe qui ne puissent lui tenir que des propos sages, réservés, et qui lui rappellent sans cesse ce qu'elle doit aux bonnes mœurs et sur-tout à l'honneur de sa famille ; on peut en même temps faire usage de tous les remèdes propres à combattre la mélancolie, tels que les anti-hystériques, les anti-spasmodiques, les anodyns et les narcotiques même, parmi lesquels Primerose vante beaucoup la ciguë, qui, appliquée aux parties génitales, fait taire les desirs vénériens.

Traitement de la métromanie.

Tel est le traitement qui convient à l'hystérie libidineuse, bien entendu qu'on doit le varier suivant l'exigence des cas, et le proportionner toujours au degré d'intensité de l'affection. Il est bien évident que les moyens curatifs qui conviennent dans un cas où l'affection du cerveau n'est que sympathique, doivent être nécessairement insuffisans, lorsque, par négligence ou faute d'avoir été bien traitée, l'affection est devenue idiopathique. Ainsi, vainement ordonneroit-on le coït dans la plupart des cas de fureur utérine parvenue à ce

point ; l'acte vénérien ne feroit, comme nous l'avons observé plus haut, qu'irriter les parties génitales et augmenter l'orgasme ; cependant, il est des occasions où l'on ne feroit pas mal de tenter ce moyen, ne seroit-ce que pour irriter ces parties et détourner l'érétisme qui s'est porté sur le cerveau.

Tous les autres moyens dont nous avons parlé dans le traitement de l'hystérie libidineuse, peuvent aussi trouver leur place dans celui de la métromanie ; il faut même insister assez sur leur usage ; et s'ils sont insuffisans, je crois qu'il n'y a pas à balancer, il faut traiter cette maladie, qui n'est, selon le langage de Cullen, qu'une manie partielle, il faut, dis-je, la traiter comme une manie générale et comme une manie existante dans un tempérament sanguin ; car, comme nous l'avons établi au commencement de ce Cours, indépendamment que c'est le tempérament dominant dans le sexe féminin, cette maladie est souvent accompagnée de suppression de règles, et toujours de l'orgasme sanguin.

D'après cet apperçu, il n'est pas douteux que la saignée souvent répétée ne soit très-nécessaire, et pour peu qu'on soupçonne de plénitude ou de distension inflammatoire des vaisseaux du cerveau, la saignée locale, au moyen des scarifications à l'occiput, de l'artériotomie, et de l'ouverture de la jugulaire, peut être pratiquée avec succès. Dans la même vue de faire cesser la plénitude et la tension

des vaisseaux du cerveau, et de remédier à la constipation, qui est un symptôme assez constant et très-nuisible dans cette maladie, les purgatifs doivent être employés ; c'est dans cette vue que les anciens donnoient l'hellebore; mais ici, au lieu des drastiques, quoiqu'ils aient souvent réussi, Cullen pense qu'on doit administrer de préférence les purgatifs rafraîchissans.

Je ne crois pas l'émétique aussi utile dans la métromanie dont nous parlons, parce qu'il excite l'anarropie, et que ce mouvement des humeurs doit augmenter l'excitation du cerveau. Le bain froid, l'immersion subite dans l'eau froide, les lotions abondantes d'eau froide sur la tête, et même l'application de la glace sur la tête, sont, selon moi, plus utiles et plus nécessaires. On recommande aussi de tenir le tronc et les membres dans un bain chaud, et de verser, pendant ce temps, sur la tête et les extrémités supérieures de l'eau froide.

Une fois qu'on aura remédié à l'état d'excitation et de phlogose du cerveau, on peut employer l'opium avec beaucoup d'avantage ; et quand même on n'obtiendroit pas le sommeil de l'usage de ce médicament, et qu'on ne procureroit, pour ainsi dire, qu'un état de torpeur et un état d'insensibilité momentané et passager, on auroit déjà beaucoup gagné.

On voit en effet que cette maladie ne doit ses progrès et son développement extrême qu'à une

imagination très-ardente et très-vive, uniquement tendue vers l'objet des plaisirs vénériens, qu'un tempérament de feu, que des sens très-exquis avoient d'abord introduite dans le système, et qui s'y maintient avec constance et d'une manière soutenue, par la durée et la constance des sensations; que celles-ci même étant éteintes et n'existant plus, le sens intérieur conserve l'impression donnée, et continue avec beaucoup de force à en donner l'idée.

Or sous ce point de vue, il n'est pas douteux que l'opium, qui émousse ce sens intérieur, ne puisse venir à bout de rompre cette continuité d'idées et de perceptions, non-seulement par l'état de torpeur qu'il occasionne, mais encore par le sommeil qu'il procure. D'après cela, je pense que la meilleure manière de l'administrer, c'est de le donner à petites doses, souvent répétées, afin d'en répéter souvent les effets; on ne rempliroit pas les vues qu'on se propose en le donnant à forte dose, parce qu'on obtiendroit un effet contraire; il procure des extases et même le délire; et c'est au contraire à un pareil état qu'on veut remédier.'

Indépendamment des propriétés de l'opium sous les rapports que je les ai présentées, ce médicament jouit, selon les auteurs, à un degré éminent de celle d'émousser les desirs vénériens; et comme cette manie ne présente absolument que l'idée des plaisirs vénériens, l'opium sera encore utile et avan-

tageux sous ce rapport. On a beaucoup vanté le camphre pour la cure de la manie, c'est sans doute depuis que les expériences de Beccaria ont fait découvrir en lui une vertu calmante et narcotique : on a quelques exemples de cures de ce genre ; ici il sera encore avantageux par la raison que l'opinion générale est qu'il éteint les desirs vénériens : *Camphora per nares , castrat odore mares.*

Je terminerai ce que j'avois à dire sur la cure de la fureur utérine et de l'hystérie libidineuse par l'énoncé de quelques médicamens que les auteurs ont recommandés comme spécifiques pour le traitement de cette maladie, et capables d'éteindre les ardeurs vénériennes. Indépendamment du camphre dont je viens de parler, qu'on plonge tout enflammé dans la boisson ordinaire, ou qu'on prend sous toute autre forme, on a beaucoup vanté les sucs d'agnus-castus, des tendrons de saule , de morelle, de petite joubarbe, pour être donnés dans les juleps ; de même que les décoctions avec les feuilles de ces plantes pour les injections, les fomentations , les bains nécessaires.

On parle aussi beaucoup des bons effets du nymphæa, des violettes, de leurs syrops, de la laitue, de la menthe, du nitre, du sel de saturne et d'une foule d'autres, dont je ne vous ai cité que les principaux. Mais aucun de ces médicamens n'a répondu dans tous les cas à l'idée qu'on s'en étoit formée, comme spécifique, dans le traitement de la fureur

utérine; il n'y a cependant aucun inconvénient à s'en servir pour remplir les différentes indications qui se présentent; on aura soin toutefois de ne pas les employer indifféremment dans tous les cas; c'est au médecin prudent à choisir entre eux conformément à l'idée qu'il s'est faite de la maladie, et d'après les conséquences qu'il a tirées de la nature de ses causes et de ses symptômes, combinées avec l'idiosyncrasie du sujet.

De la chlorose ou pâles couleurs.

La chlorose est une maladie dont le principal symptôme est la pâleur de la face avec une langueur habituelle : elle est encore accompagnée, outre ces deux symptômes, du pïca, du malacia, de l'aversion des alimens ordinaires, de la mélancolie. On la nomme vulgairement pâles couleurs, d'après son principal symptôme; souvent elle n'est accompagnée d'aucune dépravation, et elle prend le nom de pâleurs. Il est des auteurs qui désignent le dernier degré de la chlorose par le nom de cachexie, et ils entendent, par-là, l'œdématie et l'anasarque ; il est vrai de dire que les pieds, et quelquefois aussi tout le reste du corps, sont comme affectés d'un gonflement œdémateux ; tout exercice vif ou laborieux porte atteinte à la respiration; il y a quelquefois des maux de tête, mais plus constamment des douleurs au dos, aux lombes et aux han-

ches; il y a un relâchement considérable et une perte de ton dans toute l'habitude du corps.

La couleur pâle vient, selon quelques-uns, de ce que la lymphe prédomine dans les vaisseaux de la peau et absorbe la couleur rouge du sang, ou parce que l'épiderme, étant plus opaque, ne transmet pas les rayons rouges du sang, ce qui revient à la même chose. Nous verrons que, quoique l'abondance des humeurs lymphatiques à la surface du corps, soit une des causes de la pâleur extrême, parce que les fonctions digestives de l'estomac étant dérangées, il n'en résulte que des sucs aqueux et mal élaborés ; elle n'est cependant pas la seule.

Cette pâleur est blanche, cendrée, jaune comme de la cire, ou terne; elle est quelquefois jaune ou verdâtre; c'est ce qui fait que pour distinguer les pâles couleurs de la jaunisse et de l'ictère noir, il faut observer avec soin la couleur de la sclérotique; elle est très-blanche dans les pâles couleurs, quoique la peau soit fort terne ; elle est jaune ou d'un noir de suie dans l'ictère noir et la jaunisse.

La chlorose vraie est celle qui s'accompagne ordinairement d'un dégoût singulier pour les alimens et les boissons. On ne connoissoit dans le dernier siècle qu'une seule maladie de cette espèce, qui est la chlorose des vierges, et on la distinguoit vulgairement sous le nom de *febris alba*, fièvre blanche, *morbus virgineus*. Elle est familière aux filles nubiles, et on l'attribue ordinairement au

retard ou à la suppression des règles ; mais l'observation journalière apprend que les enfans au berceau sont attaqués de cette maladie avec pica ; il est aussi des femmes bien réglées qui sont atteintes de la chlorose avec des tics et des envies, et il y a des hommes qui sont vraiment chlorotiques, à prendre la chlorose dans ce sens.

La chlorose attaque ordinairement les filles pubères avec pica, à la suite du retard, de la diminution et de la suppression des règles. Le pica qui accompagne cette chlorose, est celui dans lequel les malades desirent des absorbans, comme du plâtre, du mortier, de la terre ou des charbons ; ou bien elles desirent des assaisonnemens, comme du vinaigre, du suc de limon, des épiceries en quantité, &c.

Les malades sont pâles, et quand la chlorose est vive et ancienne, elles sont jaunes et ternes ; elles ont pourtant les yeux très-blancs, en quoi ils diffèrent essentiellement de ceux de la jaunisse, qui sont jaunes ; leur pouls est fréquent et petit ; c'est de-là que la maladie a pris le nom très-impropre de fièvre blanche ; Mercatus pense qu'on pourroit l'appeler ictère blanc, parce que cette maladie n'est, selon lui, qu'une redondance de sucs blancs et lymphatiques, comme la jaunisse n'est que la redondance d'humeurs bilieuses.

Dans cette maladie, la respiration devient pénible à chaque mouvement que font les malades,

lors, sur-tout, qu'elles montent des degrés, lorsqu'elles courent ou font des efforts; les muscles se ressentent du relâchement de toutes les parties et de la redondance d'humeurs crues. De-là l'inertie qu'éprouvent les malades, leur propension au sommeil et au repos; de-là leur dégoût pour tous les plaisirs qui se procurent par l'exercice; de-là leur amour pour la solitude, et leur tristesse.

Le défaut d'exercice et la constitution viciée du sang, des sucs gastriques, et généralement des forces toniques et digestives de l'estomac, diminuent l'appétit, l'estomac acquiert une sensibilité vicieuse et n'appète que des choses extraordinaires ou singulièrement assaisonnées, ou même des substances terreuses, comme je l'ai observé plus haut. Il en résulte une cacochymie dans laquelle la partie rouge du sang est visqueuse, épaisse et mal élaborée, et la sérosité abondante et jaune; l'anorexie s'accroît aussi, et la digestion achevant de se vicier, pervertit toute la masse des humeurs. Les pieds se gonflent sur le soir; ils retiennent l'impression des souliers et celle qu'on y fait avec le doigt; le matin, les paupières s'enflent et sont livides, et les chairs de la joue sont aussi très-boursoufflées.

Lorsque la maladie a fait de tels progrès que les joues sont pendantes, flasques, les lèvres minces, pâles, que les extrémités sont œdémateuses pendant tout le jour, les déjections entièrement vis-

queuses, la couleur plombée et jaune, ce degré de la chlorose est nommé cachexie par les modernes.

La chlorose qui attaque les filles qui sentent les aiguillons de l'amour, est jointe avec une espèce de mélancolie assez profonde, le goût de la solitude, une tristesse continuelle et une méditation constante de l'esprit, sur l'objet desiré. C'est à cette espèce que certains auteurs donnent le nom de *febris amatoria*, fièvre des amans, parce qu'ils prétendent que tous les amans sont pâles. La chlorose qui a coutume d'attaquer les femmes qui ont passé quarante ans, et qui sont mal réglées, est jointe souvent à un écoulement menstruel, abondant, avec dépravation d'appétit, œdématie, nonchalance du corps ou une foiblesse extraordinaire, avec dégoût pour tous les alimens.

Dans la ménorrhagie ou flux vicieux et morbifique des règles, le flux a lieu en petite quantité, ou selon l'ordinaire, et est accompagné de douleurs hystéralgiques, douleurs vives de la matrice, ou il est abondant, avec ou sans douleur. Dans tous ces cas, lorsque la ménorrhagie est hystéralgique, il se déclare une chlorose accompagnée de tristesse et de mille bizarreries, de propension pour la solitude, de dégoût pour l'exercice, d'une prédilection pour les alimens nuisibles, d'une nonchalance extrême, de l'œdème des pieds, d'une envie de dormir qui ne paroît jamais assez satisfaite, avec insomnie ou des sommeils inégaux et irréguliers ;

et toutes les fois que le temps des règles approche, cet écoulement se fait avec peine; le second ou troisième jour, il est accompagné de douleurs continuelles et qui ne laissent point de repos, aux jambes, aux fesses, aux cuisses, aux lombes, à la matrice, au vagin; ces douleurs se portent subitement d'un lieu à un autre; la matrice s'enfle et se désenfle ensuite; lorsqu'elle est distendue, l'attouchement est douloureux, et les douleurs sont d'autant plus grandes, qu'il s'écoule plus de sang. Ajoutez à ces signes un sentiment d'ardeur dans le vagin, et des agitations continuelles du corps, accidens qui s'évanouissent lorsque l'impétuosité du flux est ralentie.

Mais souvent le flux sanguin est suivi d'un flux séreux ou d'une leuchorée qui dure pendant plusieurs jours, et se colore de temps en temps en rouge; de-là vient que la malade est foible, pâle, hors d'haleine au moindre mouvement et attaquée d'œdématie, d'insomnies, d'inappétence, et que son état dégénère chaque jour si l'on ne lui porte du secours. Cette maladie est très-opiniâtre, et ne cesse guère qu'après la cessation des règles.

Les femmes grosses sont aussi sujettes à la chlorose; elle se manifeste ordinairement dans les trois premiers mois de la grossesse, et s'accompagne d'envie pour les alimens absurdes, et d'horreur pour les alimens accoutumés; et leur bizarrerie est poussée si loin, qu'il n'est pas rare de leur voir for-

tement desirer quelque chose, et de l'avoir en même temps en horreur : on les voit s'enflammer à la moindre contradiction qu'on leur fait éprouver, et porter souvent leurs desirs jusqu'à la fureur. Souvent les femmes grosses qui aimoient avant le tabac, le vin, le café, les ont en horreur ; celles qui ne pouvoient souffrir de certains alimens, les désirent avec ardeur ; celles qui étoient courageuses se laissent troubler alors par les plus légères causes ; du reste elles sont pâles, hors d'haleine à la moindre marche, lentes et pesantes, tristes et capricieuses ; elles ne sont presque point incommodées par les alimens les plus extraordinaires, et souffrent davantage quand on les en prive ; cette affection a coutume de disparoître vers le quatrième mois. Je ne parle ici de cette espèce de chlorose, que pour ne pas interrompre la série des circonstances dans lesquelles cette maladie se déclare ; car sa véritable place devroit être à l'article des maladies de la grossesse.

Enfin la chlorose des enfans est cette pâleur qui leur est familière, et dans laquelle ils desirent des substances absorbantes ; rien n'est plus ordinaire chez les enfans que cette maladie ; car il y en a un grand nombre qui dès le berceau ont coutume de manger de la terre, du mortier ou du plâtre, ce qui les rend pâles, maigres et décharnés ; ils sont en même temps attaqués de ce que les auteurs appellent *addephagie*, ou d'une voracité extraor-

dinaire. Ainsi puisque chez les enfans nous retrouvons dans cette maladie les caractères essentiels de la chlorose, savoir, la pâleur, le pica et un extrême abattement, nous n'hésiterons pas à la regarder comme telle.

Nous venons d'examiner les différentes circonstances dans lesquelles se présente la chlorose ou pâles couleurs : nous avons vu qu'elle attaquoit les jeunes filles dans plusieurs cas, et le plus souvent les filles chez lesquelles les menstrues sont supprimées ou ne paroissent point, et les filles amoureuses : elle attaque aussi des femmes qui paroissent réglées, les femmes grosses, et même quelquefois les hommes et les enfans. Mais généralement la chlorose attaque de préférence les jeunes filles mal réglées et celles qui ne le sont pas du tout, ou chez lesquelles les menstrues sont supprimées.

Mercatus admet deux genres de causes de cette maladie : un genre qui appartient à la maladie elle-même, et un genre qui appartient aux symptômes qui lui surviennent et qui l'accompagnent. Il croit que la maladie n'étant qu'une obstruction, n'a d'autre cause que la trop grande quantité de sang, sa consistance, sa lenteur, sa froideur ou sa viscosité, qualités qu'il contracte ou par l'usage des alimens bizarres, ou par la suppression et le peu de régularité des règles.

Dans le premier cas, l'utérus ne pouvant recevoir la quantité de sang qui y aborde, ni même le

purger, vu le peu de capacité des vaisseaux, et, selon Hippocrate, vu que les voies sont trop étroites, il doit s'ensuivre nécessairement un engorgement dans l'utérus, un refoulement vers les organes voisins, et l'obstruction du mésentère, du foie, de l'estomac et de la rate; de-là ce fluide perd sa chaleur, parce qu'il ne peut circuler et être distribué à toutes les parties; il en contracte de la viscosité, il devient épais et obstrue toutes les parties du bas-ventre; de ces obstructions naissent tous les accidens qui accompagnent la maladie. *Si internus tumor aut dolor circa hypochondria constiterit, tunc parva et crebra fit respiratio.* Si une tumeur interne, dit Galien, ou une douleur aux hypocondres existe, la respiration devient petite et fréquente.

On voit donc que de la même cause peut naître l'infarctus de l'estomac, des hypocondres, du mésentère, du foie et de la rate, et que de-là viennent les goûts bizarres et le pica qui accompagnent la chlorose. En général, dans les filles et les femmes, l'organe qui contracte le premier l'engorgement, c'est la matrice; les autres s'engorgent ensuite de proche en proche. Dans les hommes, les enfans, c'est l'infarctus du bas-ventre qui détermine la maladie. Cet infarctus, ces engorgemens sont eux-mêmes produits par des spasmes plus ou moins intenses, qui occasionnent des stases, du sang et des humeurs; l'érétisme même de ces parties fait

que le sang y afflue de toutes parts ; de-là la pâleur extrême qui accompagne cette maladie. On peut ajouter encore à cette cause de la pâleur la grande abondance d'humeurs séreuses, lymphatiques et blanches, qui sont le produit des digestions viciées.

Les pâles couleurs sont presque toujours une maladie longue et opiniâtre, parce que pour les traiter efficacement, il faut procurer l'éruption des menstrues dans les jeunes filles qui n'ont pas encore été réglées, et en rétablir le cours dans les femmes et les filles qui l'ont été ; et ce n'est pas un petit travail. Cette maladie est d'autant plus longue et plus opiniâtre, qu'elle est plus invétérée, parce que la durée du mal a donné le temps aux obstacles qui arrêtent les règles de se fortifier. D'après les mêmes raisons, on peut attendre une heureuse issue de la maladie, lorsque les menstrues commencent à paroître, quand même elles ne seroient pas d'abord assez abondantes, ni assez colorées, ni assez périodiques, parce qu'il y a lieu d'espérer qu'en continuant les mêmes remèdes qui ont commencé de les rappeler, on réussira à les rétablir en entier.

La chlorose n'est point dangereuse quand elle est récente, que les organes et les humeurs n'ont pas eu le temps de contracter des vices profonds. Le danger est plus grand lorsque les malades ont une envie de manger des choses absurdes, au point de ne pouvoir s'en abstenir, parce qu'alors

le chyle qui résulte des digestions qui suivent des goûts si bizarres, pèche dans toutes ses qualités ; le danger augmente quand il y a des obstructions considérables, ou, ce qui est pire, des tumeurs squirreuses dans la matrice ou dans les autres viscères, des tubercules dans le poumon, ou qu'elles sont accompagnées de crachement ou de vomissement de sang, de leucophlegmatie ou bouffissure universelle. Cette maladie rend les femmes stériles ; ou si elles deviennent enceintes, elles ne portent que des enfans foibles et mal constitués : la chlorose qui accompagne la grossesse est ordinairement sans danger, et elle se dissipe d'elle-même vers le troisième ou le quatrième mois ; aussi ne sera-t-il pas question de cette espèce dans le traitement que je vais indiquer. Je me bornerai à parler de celle qui se déclare chez les filles qui n'ont pas encore été réglées ; ou chez les filles et les femmes qui l'ayant été, ne le sont plus ou le sont mal.

Pour traiter cette maladie avec succès, il faut débuter par rappeler les menstrues si elles sont supprimées, et les exciter si elles ne peuvent paroître, ni rompre l'obstacle qui s'oppose à leur issue. J'ai déjà longuement traité dans mon chapitre de la suppression des menstrues, des moyens propres à combattre cette affection ; je donnerai seulement ici quelques apperçus.

On doit commencer par remédier à la constriction des solides : il faut détendre toutes les parties,

et discuter ensuite l'épaississement des humeurs qui donnent lieu à la suppression qu'on ne peut se promettre de guérir, avant d'avoir dissipé tous ces obstacles; cela fait, on songe à provoquer les mois; on obtient cet effet par tous les moyens qui tendent à attirer le sang vers les organes de la génération: par exemple, on se sert des purgatifs un peu énergiques; ils donnent au mouvement péristaltique un degré d'énergie qui, se communiquant aux vaisseaux fait affluer le sang en très-grande abondance vers l'utérus. On emploie encore les apéritifs, les désobstruans et les emménagogues; nous avons beaucoup vanté les martiaux principalement, comme capables de briser, d'atténuer toutes les souillures muqueuses, de rendre aux solides leurs facultés perdues, de favoriser la coction, de donner au sang une couleur plus vermeille; et sous ce point de vue, ils doivent être très-avantageux dans le traitement de la chlorose où l'on a tous ces symptômes à combattre.

On voit par-là que la curation de la chlorose ne diffère point de celle des règles retardées et supprimées, dont les auteurs ne la regardent que comme un symptôme; aussi ne m'étendrai-je pas beaucoup là-dessus, puisque nous en avons déjà traité assez longuement; je me contenterai seulement de vous observer ici, que la saignée que je vous recommandois dans le cas de suppression, ne sauroit convenir dans la chlorose un peu avancée

et voisine de la cachexie ; dans ce cas, si l'évacuation sanguine devenoit nécessaire pour dégorger la région de la matrice, je préférerois les sangsues à la vulve ou aux veines hémorroïdales, à la phlébotomie, à cause du *collapsus virium* que celle-ci détermine ; je préférerois encore les ventouses scarifiées aux cuisses.

Cette partie de la cure absolument destinée à rappeler les règles, est appelée par les auteurs cure radicale ; mais cette cure ne convient pas à tous les temps, à toutes les saisons. On a recours alors à la cure palliative qui consiste d'abord à établir un régime convenable et à n'accorder que des alimens de facile digestion ; à écarter avec soin de la malade tous les alimens et les substances bizarres qu'elle appète ; on peut le faire sans danger chez les femmes qui ne sont pas enceintes ; il faut accoutumer les malades à boire un peu de vin pur à leurs repas, et à faire, malgré leur répugnance, un peu d'exercice.

On doit, si elles ont les pieds enflés, résoudre l'œdème, au moyen de la décoction de plantes aromatiques, à laquelle on ajoutera du vin ou de l'eau-de-vie. Les purgatifs sont souvent nécessaires pour évacuer les crudités et les glaires qui s'engendrent communément dans les premières voies des chlorotiques ; on doit employer les minoratifs si elles sont maigres et sèches, et si elles sont pituiteuses, les purgatifs plus énergiques, tels que le diagrède, la

poudre cornachine, l'aloës, le jalap. Il faut encore faire un usage assez constant de stomachiques, tels que la cannelle, le girofle, la muscade, le safran oriental, les baies de genièvre, l'extrait de cette plante, la confection alkermès, l'eau de mélisse, de menthe, la décoction ou le vin, ou le syrop d'absynthe, la rhubarbe et l'ipécacuana en substance ou en teinture. Les apéritifs sont encore très-indiqués et principalement les apéritifs martiaux, tels que la limaille de fer, le safran de mars apéritif, les eaux calibées; on peut les marier avec les stomachiques, de la manière la plus avantageuse possible pour les malades. Les eaux thermales, prises intérieurement, réunissent tous les avantages des stomachiques, des purgatifs et des apéritifs; elles sont, sous ce point de vue, très-efficaces pour la guérison des pâles couleurs; on peut s'en servir au printemps et en automne, et en faire même un long usage à des doses modérées, pourvu que le mauvais état de la poitrine ne soit pas une contre-indication. Les eaux propres à combattre les pâles couleurs, sont, les eaux de Vichi, de Plombières, de Balaruc, de Barèges, de Bannières. On peut encore employer les eaux minérales ferrugineuses, telles que celles de Vals, de Bussan, de Spa, de Forges, en observant toutefois qu'elles ne conviennent point lorsque la bouffissure considérable des extrémités inférieures fait craindre l'anasarque et la leucophlegmatie.

Pour terminer les maladies comprises dans le second ordre général, il me resteroit à parler de la débilité de la matrice provenant de froid, de sécheresse, d'humidité ou de chaleur; mais comme il en sera question à l'article de la stérilité, j'y renverrai, pour ne pas me répéter, tout ce que j'ai à dire à ce sujet.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES ARTICLES

contenus dans ce volume.

INTRODUCTION..... *pag.* 1
De la différence des sexes; de la nature du sexe féminin, et de son objet final..... 5
Considérations sur les tempéramens en général..... 16
Du tempérament dans le sexe féminin..... 33
Des maladies communes aux deux sexes, et de celles qui sont particulières au sexe féminin..... 48

PREMIER ORDRE GÉNÉRAL.

Des lésions de la matrice comme organe excréteur, comme émonctoire naturel..... 69

PREMIÈRE SECTION.

Maladies relatives à la menstruation..... 73

CHAPITRE PREMIER.

Maladies qui proviennent du dérangement des menstrues. 74
De la clôture de l'utérus et du vagin..... *ibid.*
Des mois établis dans des lieux contre nature..... 84
De la suppression des menstrues..... 90
Menstruation difficile et accompagnée de symptômes graves. — Strangurie menstruelle..... 142
Des menstrues qui n'observent pas de périodes réglées. 151
Mois brûlés, *menses adusti*..... 163
Des femmes chez lesquelles les mois n'ont jamais coulé. 166
De la complication des menstrues avec d'autres maladies. 173

CHAPITRE II.

Maladies provenant de flux sanguins trop abondans. *pag.* 193
Flux menstruel immodéré, pertes, hémorragie de l'utérus..... *ibid.*

CHAPITRE III.

Flux séreux, purulens et blanchâtres..... 216
Des mois corrompus ou en suppuration..... *ibid.*
Fleurs blanches..... 234
De la gonorrhée vénérienne des femmes..... 270

SECONDE SECTION.

Maladies propres de la matrice..... 284

CHAPITRE PREMIER.

Maladies de la substance de la matrice..... *ibid.*
Inflammation de la matrice..... 285
Erésypèle de la matrice..... 299
Du skirre de la matrice et des ovaires; du skirre des mamelles; hydropisie enkistée des ovaires..... 304
Du skirre des mamelles..... 315
Du cancer de la matrice et des mamelles..... 320
Des ulcères à la matrice..... 363
Des rhagades de l'utérus et des grandes lèvres, des condylômes de ces parties..... 376
De la gangrène de l'utérus..... 380

CHAPITRE II.

Maladies qui ont lieu dans la cavité de la matrice..... 383
Hydropisie de la matrice..... *ibid.*
Tympanite de la matrice..... 401
Des vers de l'utérus..... 412

Polypes de la matrice et du vagin..... *pag.* 419
Des calculs de la matrice..... 432

SECOND ORDRE GÉNÉRAL.

Des lesions de la matrice comme organe vital..... 441
AFFECTION HYSTÉRIQUE..... 447
Suffocation de matrice..... 473
Epilepsie hystérique..... 481
Douleurs de tête hystériques..... 483
De la mélancolie des vierges et des veuves..... 487
Accidens hystériques qui arrivent à l'estomac..... 490
TRAITEMENT DE L'AFFECTION HYSTÉRIQUE..... 492
Traitement dans le paroxysme..... 493
Traitement hors du paroxysme..... 504
DE LA NYMPHOMANIE OU FUREUR UTÉRINE..... 508
Traitement de l'*hysteria libidinosa*..... 525
Traitement de la métromanie..... 529
De la chlorose ou pâles couleurs..... 534

FIN DE LA TABLE.